LE

MONDE INVISIBLE

ÉTUDES SUR LE SPIRITISME, LE SPIRITUALISME ET LE MAGNÉTISME
LES MYSTÈRES D'OUTRE-TOMBE
LES INFINIMENT PETITS ET LES INFINIMENT GRANDS
LES MERVEILLES DE LA NATURE

EXPOSITION DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES

REVUE DES GROUPES SPIRITES

Vouloir c'est pouvoir.

Directeur : MAURICE LACHATRE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La **REVUE DES GROUPES SPIRITES** paraît le 1er de chaque mois, par numéros brochés et composés de 32 pages au moins, format in-8° jésus.

PRIX : PARIS, **3** FRANCS PAR AN ; DÉPARTEMENTS, **4** FRANCS ; ÉTRANGER, **5** FRANCS

Prix du Numéro : 25 centimes

On peut envoyer un mandat sur la poste, à l'ordre du Directeur, ou des timbres-poste pour le montant de l'abonnement. On est prié d'affranchir les lettres et de mettre un timbre à l'intérieur de celles qui nécessitent une réponse.

Chaque abonné reçoit avec la quittance d'abonnement une carte de visiteur, qui lui donne le droit d'admission à une séance de l'un des groupes spirites adhérents.

Les abonnés qui désireraient faire partie d'un groupe, à titre de sociétaire, pourront adresser leur demande d'admission au Directeur de la Revue, qui se chargera de la transmettre aux Présidents des groupes qui n'ont pas complété le nombre des Sociétaires fixé par leurs statuts.

Les manuscrits et les articles qui seront envoyés par les groupes spirites de Paris, de la France et des pays étrangers, demeureront acquis à la Revue et ne seront pas rendus aux expéditeurs.

Le Directeur se réserve le droit d'insérer les articles, en tout ou en partie, de les modifier ou de les développer selon ses appréciations personnelles ou suivant les conseils de ses guides invisibles.

Chaque volume de la Collection, comprenant 12 numéros ou 384 à 450 pages, sur papier glacé et satiné, avec titre spécial, « LE MONDE INVISIBLE », coûte 3 francs.

PARIS
DOCKS DE LA LIBRAIRIE
38, BOULEVARD DE SÉBASTOPOL, 38

ABONNEMENTS A CINQ CENTIMES PAR JOUR

LES DRAMES DE LA MORT
Par L. PAUL FÉVAL

ET

CAUSES CÉLÈBRES
Par C. MOCQUARD
Chef du cabinet de l'Empereur
Ouvrage complet en 8 vol. in-8.—Prix du vol., 4 fr.
Collection de 32 gravures sur acier.

LES CRIMES CÉLÈBRES
Par ALEXANDRE DUMAS
Ouvrage complet en 8 vol. — Prix du vol., 4 fr.
Collection de 32 gravures sur acier.

HISTOIRE DE LA BASTILLE
Par ALBOISE et AUGUSTE MAQUET
Ouvrage complet en 8 vol.—Prix du vol., 4 fr.
Collection de 32 gravures sur acier.

EUGENE SUE

LES MISÈRES DES ENFANTS TROUVÉS
Ouvrage complet en 4 vol. in-8.—Prix du vol., 4 fr.

LES MYSTÈRES DE PARIS
Ouvrage complet en 2 vol. in-8.—Prix du vol., 4 fr.

LE JUIF ERRANT
Ouvrage complet en 2 vol. in-8.—Prix du vol., 4 fr.
Collection de 40 gravures sur acier.

LE DICTIONNAIRE DES ÉCOLES
Par MAURICE LACHATRE
Ouvrage en 2 vol. in-18, avec gravures— Prix, 3 fr.

LE MÉDECIN DU PEUPLE
Par le docteur MURE
1 vol. in-18. — Prix, 2 fr.

L'ESCLAVE NOIR

DOKCS DE LA LIBRAIRIE
38, BOULEVARD DE SÉBASTOPOL, 38

MAURICE LACHATRE ET Cie

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Les Abonnés de Paris reçoivent à domicile, chaque semaine, des **Bons** de **Dix Centimes** ou de **Un Franc** revêtus de la signature du Directeur, frappée en timbre sec, et, lorsqu'ils ont entre les mains la valeur de l'Ouvrage auquel ils ont souscrit, le facteur chargé du service des abonnements leur apporte ledit Ouvrage en échange de leurs **Bons**.

Les Abonnés, dans les départements, doivent envoyer en un mandat sur la poste le prix de chacun des volumes qu'ils veulent recevoir; les volumes sont adressés *franco* par la poste, moyennant un supplément de un franc par volume; mais si la demande comprend plus de cinq volumes, il n'est exigé aucun supplément de prix.

LE DICTIONNAIRE UNIVERSEL
PANTHÉON LITTÉRAIRE ET ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE
Par
MAURICE LACHATRE

ÉDITION GRAND IN-4° A 3 COLONNES, AVEC 10,000 GRAVURES

L'Ouvrage complet en Dix ou Douze parties brochées. — Prix de chaque partie, comprenant 320 à 256 pages : 4 fr.

Une série de Cinq livraisons à 10 centimes paraît chaque semaine.

A partir de la 17e série, chaque série de 64 pages coûte 1 fr.

ENCYCLOPÉDIE
ET
PANTHÉON LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
Par
MAURICE LACHATRE

LES

MYSTÈRES DU PEUPLE
A TRAVERS LES AGES
Par
EUGÈNE SUE
Ouvrage complet en 10 vol. — Prix du vol., 5 fr.
Une collection de 50 gravures sur acier sera donnée en prime, avec le dernier volume, aux mille premiers abonnés.

LES MISÉRABLES
Par VICTOR HUGO
Ouvrage complet en 10 vol. in-18. — Prix du volume, 3 fr. 50.—En 10 vol. in-8, chaque, 6 fr.
Collection de 20 gravures sur acier.

LES PRISONS DE L'EUROPE
Par ALBOISE et AUGUSTE MAQUET
Ouvrage complet en 8 vol. — Prix du vol., 4 fr.
Collection de 32 gravures sur acier.

HISTOIRE DE FRANCE
Par ANQUETIL.
Ouvrage complet en 4 vol. in-8—Prix du vol., 6 fr.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
Par L. VIVIEN.
Ouvrage complet en 4 vol. in-8.—Prix du vol., 6 fr.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848
Par J. SARRANS.
Ouvrage complet en 2 vol. in-8.—Prix du vol., 6 fr.
Collection de 50 gravures sur acier.

HISTOIRE DES PAPES
Par MAURICE LACHATRE
Ouvrage complet en 10 vol. — Prix du vol., 5 fr.
Collection de 50 gravures sur acier.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE WALTER SCOTT
Ouvrage complet en 25 vol. — Prix du vol., 4 fr.
Collection de 100 gravures sur acier.

ABONNEMENTS A CINQ CENTIMES PAR JOUR

Table

Table

Table

Table

Fin

LE

MONDE INVISIBLE

PARIS. ÉDOUARD BLOT, IMPRIMEUR, RUE TURENNE, 66.

LE

MONDE INVISIBLE

ÉTUDES SUR LE SPIRITISME, LE SPIRITUALISME ET LE MAGNÉTISME

LES MYSTÈRES D'OUTRE-TOMBE

LES INFINIMENT PETITS ET LES INFINIMENT GRANDS

LES MERVEILLES DE LA NATURE

EXPOSITION DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES

PAR

LES GROUPES SPIRITES DE PARIS, DE LA FRANCE & DE L'ÉTRANGER

AVEC LA COLLABORATION

DES ESPRITS, DES PHILOSOPHES & DES LIBRES PENSEURS

DIRECTEUR : MAURICE LACHATRE

TOME PREMIER

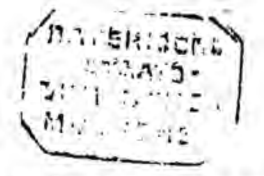
PARIS

[ca. 1850]

DOCKS DE LA LIBRAIRIE

88, BOULEVARD DE SÉBASTOPOL, 88





A NOS FRÈRES VIVANTS ET MORTS

Vouloir c'est pouvoir.

L'INCONNU.

La plus belle mission qu'il puisse être donné à l'homme d'accomplir sur cette terre, est celle qui consiste à se dévouer, à aimer ses semblables, à les éclairer, à travailler pour eux, à s'efforcer d'améliorer leur sort au point de vue intellectuel, moral et matériel. Nul d'entre nous n'est exclu de cette mission; nous pouvons tous nous y consacrer, chacun dans la mesure de nos forces et suivant le degré de notre intelligence, il ne s'agit que de vouloir. C'est dans la volonté que réside tout le mérite, et, quelle que soit la somme du bien accompli, grande ou petite, le mérite est le même, pour l'ouvrier infime et pour l'homme de génie, si la volonté a été égale chez l'un et chez l'autre dans la pratique du bien. Du reste, VOULOIR C'EST POUVOIR; celui qui a la ferme volonté de faire le bien, ne se laisse pas arrêter par les difficultés de la tâche, par les obstacles qui se trouvent sur sa route, il marche toujours dans la voie qu'il s'est tracée; s'il est faible au début de la course, il fera des chutes, sans nul doute, il meurtrira ses membres aux cailloux et aux ronces du chemin, mais après chacun des efforts qu'il aura faits pour se relever, il se trouvera plus vigoureux qu'auparavant.

Le triomphe est donc assuré à ceux et à celles qui sont doués de l'esprit de persévérance; les luttes peuvent être pénibles, les épreuves longues et difficiles, mais la victoire est toujours certaine; et encore devons-nous espérer qu'en dehors des forces que nous puiserons dans notre propre énergie nous trouverons des secours efficaces chez nos amis invisibles du monde des Esprits, et que cette intervention pourra contribuer à rendre notre tâche moins ardue et les épreuves moins douloureuses.

Nous vous convions tous, amis connus et inconnus, chers lecteurs, aimables lectrices, ombres vénérées, Esprits de tous ordres, de toute hiérarchie, pour l'œuvre de progrès à laquelle nous dévouons notre vie; nous vous adjurons tous au nom de Dieu de nous aider dans la confection de ce livre éminemment utile à la propagande des idées spirites; que chacun de vous nous apporte son concours, car de ce concours, si modeste qu'il soit, dépend le succès de l'œuvre.

Nous n'aurons été, les uns et les autres, que les instruments dont Dieu se sera servi pour mettre au jour cette publication et pour la

propager en tous lieux, mais chacun de nous pourra se considérer comme l'un des ouvriers qui aura contribué à édifier le monument.

Nous vous prions, chers Esprits protecteurs, de prendre en considération la faiblesse de notre entendement lorsque vous avez des enseignements à nous donner; Dieu mesure le vent à la laine de la brebis, et le Christ s'exprimait en paraboles pour mieux se faire comprendre des simples et des ignorants.

Veuillez donc, à l'imitation du jeune maître de Nazareth, nous transmettre ces vérités sublimes que Dieu vous permet de nous dévoiler sous une forme facile à saisir, afin de mettre ces vérités à la portée des intelligences les plus vulgaires; plus tard, lorsque nos études nous auront mis à même de comprendre un langage plus élevé, vous pourrez donner l'essor à vos facultés et employer dans vos instructions le style épuré plus en rapport avec la grandeur des idées.

Nous vous invitons, frères, présidents de groupes spirites et médiums, à nous apporter les communications que vous aurez recueillies, nous réservant toutefois le droit de les soumettre au contrôle de notre raison et à celui de nos guides spirituels. Suivant un principe rationnel et d'après la loi de Justice et de Réciprocité qui commande à celui qui reçoit le travail de ses frères de leur en rendre l'équivalent, nous avons résolu de payer 4 centimes par ligne les communications spirites ou les travaux littéraires qui seront insérés dans la publication, en appliquant deux tiers de cette modeste rémunération aux médiums et un tiers aux personnes qui auront mis au net les communications. Le prix infime auquel nous avons coté les numéros et les volumes de notre publication ne nous permet pas d'offrir une rémunération plus considérable; le complément du salaire sera acquitté par d'autres que par nous et ne sera pas perdu pour nos collaborateurs et nos aimables collaboratrices; nos amis invisibles se chargeront de cette partie de la dette et, sur cette terre ou dans le monde des Esprits, ils sauront récompenser ceux et celles qui auront servi la cause du spiritisme.

Frères, aidez-nous dans la propagation de notre livre, efforcez-vous de le répandre en tous lieux, travaillez à sa vulgarisation par la parole, par la sagesse de votre conduite, par la pratique des vertus qu'il enseigne, par la charité dont vous userez envers vos semblables.

Le jour où le titre de spirite sera le synonyme de probité, de bonté, de dévouement, la cause du spiritisme sera gagnée.

A l'œuvre donc, frères et sœurs, riches et pauvres, savants et ignorants, qu'un même lien nous unisse, qu'une même pensée nous anime, et n'oubliez jamais notre devise : « VOULOIR C'EST POUVOIR. »



LE MONDE INVISIBLE

LA MORT

— ODE..... PAR UN MORT —

Poésie d'outre-tombe

HOMMAGE A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX DE TOULOUSE

Réunis en cour souveraine,
Doctes juges de nos travaux,
Comme moi lancés dans l'arène,
Vous tous, intrépides rivaux,
Toi, si pure sous ta couronne,
Noble Isaure, sainte patronne,
Soutenez mon pieux transport;
Et vous, vous par qui tout respire,
O mon Dieu! bénissez ma lyre :
J'ai vécu... Je chante la mort.

Sous les voûtes du monastère,
Écoutez... le glas retentit;
Et la bêche, creusant la terre,
Lentement prépare mon lit.
Tout à coup le ciel s'illumine
Et répand la flamme divine
Sur mon front à peine terni;
Une voix m'appelle... O merveille!
Je frissonne, je me réveille,
Et m'élance dans l'infini.

L'infini... serait-ce un mirage ?
Le brin d'herbe, le vermisseau,
Le chanteur ailé du bocage,
Le bocage et son clair ruisseau,
Les volcans, les mers, les planètes,
Coursiers indomptés les comètes,
Les soleils et leurs firmaments,
Les Esprits en leur sainte extase...
Tout se meut, s'attire, s'embrase
Dans d'immenses tressaillements !

Et dans la fureur qui la guide,
La Mort, sombre divinité,
Retiendrait de sa main livide
Nos élans vers l'éternité !
Vil atome, le grain de sable
Sous les flots roule impérissable,
Et notre âme devrait finir !
Triste erreur, insolent blasphème !
O Mort ! ô Mort ! ton droit suprême
Est de nous frayer l'avenir.

Au creuset! chimiste morose :
Le plus humble de tes cheveux,
Ces parfums qu'exhale la rose,
Anéantis-les si tu peux.
La foudre, insultant météore,
Tombe, meurt pour renaître encore,
Puis gronder, superbe géant.
Et courbé sous son diadème,
Niant Dieu, se niant lui-même,
L'homme seul croirait au néant!

Répondez, du fond des abîmes,
Répondez, superbes tyrans,
Répondez, bourreaux et victimes,
Rois martyrs et rois conquérants.
Sous l'étreinte de la tempête
Engloutis ou portés au faîte,
Grands fantômes... Napoléon,
Et vous tous, rivaux d'Alexandre,
N'êtes-vous que fumée et cendre
Sous les ailes de l'aquilon?

A la pâle lueur du cierge,
Sous une tenture de deuil,
Le prêtre bénit une vierge
Que Dieu garde pour le cercueil.
Belle encor la vierge repose :
Mais cette lèvre déjà close,
Un baiser ne peut la rouvrir;
Et toi que sa mort désespère,
Mère, dis-moi, mourante mère,
Si ton enfant a pu mourir?

Rien ne meurt!. . Et la foi succombe
Sous l'effort de l'impiété!
Insensés! entrer dans la tombe,
C'est gravir l'immortalité.
C'est bonheur, loin de vos poussières,
Dans nos tourbillons de lumières,
De prier d'un cœur plus fervent,
De descendre où l'aube se lève,
De dompter le flot que soulève
La fureur jalouse du vent!

Des Élus la grande phalange
Vous convie au banquet des Cieux.
Pour nos cieux laissez votre fange,
Pour notre Dieu laissez vos Dieux;
Pleins d'ardeurs, tout à l'espérance,
Montez où la gloire commence,
Où finit le rêve menteur;
Non, la mort n'a plus d'amertume :
Là-haut le brasier qui consume,
C'est l'amour pour le Créateur.

LA CHENILLE ET LE PAPILLON

— FABLE —

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille, au déclin de ses jours,
Se disait : « Je suis bien malade :
Je ne digère plus la feuille de salade,
A peine si le chou tente mon appétit,
Je me meurs petit à petit.
C'est triste de mourir, mieux valait ne pas naître ;
Sans murmure il faut se soumettre ;
A d'autres après moi de tracer leurs sillons. »
— « Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon ;
Si j'ai bon souvenir, sur la même charmille
Avec toi j'ai rampé, je suis de ta famille.
L'avenir te prépare un destin plus heureux,
Peut-être un même amour nous unira tous deux :
Espère... Du sommeil le passage est rapide :
Tout comme je le fus, tu seras chrysalide,
Comme moi tu pourras, brillante de couleurs,
Respirer le parfum des fleurs. »
— La vieille répondit : « Imposture ! imposture !
Rien ne saurait changer les lois de la nature :
L'aubépine jamais ne deviendra jasmin ;
A mes anneaux brisés, à des ressorts si frêles,
Quel habile ouvrier pourrait fixer des ailes !
Jeune fou, passe ton chemin. »
— « Chenille, bien touché ! Le possible a ses bornes, »
Reprit un escargot, triomphant sous ses cornes.
Un crapaud applaudit. De son dard un frelon
Insulta le beau papillon.
. . . .
. . . .
Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille :
Ici-bas que d'aveugles-nés...
Niant l'âme immortelle, amis, vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

LE LION ET LE CORBEAU

Cette fable a obtenu le premier prix aux Jeux Floraux de Toulouse, au Concours de 1863.

Un lion parcourait ses immenses domaines,
Par un noble orgueil dominé;
Sans colère il croquait ses sujets par douzaines,
Bon prince au demeurant, quand il avait dîné !

Il ne marchait pas seul ; autour de sa crinière
Se groupaient, empressés, loups, tigres, léopards,
Panthères, sangliers; on dit que les renards
Prudemment restaient en arrière.
Or, le monarque, un certain jour,
Comme suit harangua les manants et la cour :
« Illustres compagnons, vrais soutiens de ma gloire,
« Quadrupèdes soumis à ma noble mâchoire,
« Pour m'entendre vous tous accourus en ce lieu,
« Écoutez : Je suis roi par la grâce de Dieu !
« Je pourrais... Mais pourquoi songer à ma puissance ? »
Puis le lion, avec aisance,
Comme n'eût pas mieux fait le plus grand avocat
Doublé d'un procureur à fertile cervelle,
Parla de ses devoirs, des charges de l'État,
Des bergers, de leurs chiens, de la charge nouvelle,
Du mal que trop souvent de lui disent les sots;
Et, toujours plus ému, termina par ces mots :
« J'ai quitté mon palais tout exprès pour vous plaire;
« Exposez vos griefs, je pèserai l'affaire.
« Taureaux, moutons, chevreuils, comptez sur ma bonté :
« J'attends, expliquez-vous en toute liberté.
« Eh quoi ! dans cette vaste enceinte
« Pas un seul malheureux ! pas une seule plainte !... »
Un vieux corbeau l'interrompit,
Et, libre dans l'air, répondit :
« Tu les crois satisfaits ; leur silence te touche,
« Grand roi !... c'est la terreur qui leur ferme la bouche. »

Les deux fables : LA CHENILLE ET LE PAPILLON, LE LION ET LE CORBEAU, ainsi que l'ODE A LA MORT, ont la même origine ; elles proviennent d'un Esprit qui se communique par la typtologie, c'est-à-dire à l'aide de coups frappés par le pied d'une table sous l'influence médianimique de l'éminent magistrat T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne.

Ces trois productions remarquables sous le rapport littéraire aussi bien qu'au point de vue philosophique, et dont l'une : LE LION ET LE CORBEAU, a obtenu le premier prix aux Jeux Floraux de Toulouse en 1863, touchent aux principes fondamentaux de la doctrine spirite, et, à ce titre, devaient figurer en tête d'une publication destinée à l'éducation des faibles et des puissants. Les uns et les autres y puiseront d'utiles enseignements, des consolations dans les peines et les afflictions de cette vie, et des avertissements sur les dangers de l'autorité, présentés sous une forme tantôt grave, tantôt badine, mais toujours de bon goût et marqués au cachet du génie.

LA RÉINCARNATION

Examinons la doctrine de la réincarnation, en y appliquant cette logique qui est l'attribut des études abstraites et qui accompagne l'esprit dans la vie d'outre-tombe. Prenons un exemple; celui de la persistance apportée à l'étude d'une science.

Un enfant arrive sur votre globe. Il est destiné à être un génie dans la peinture. Dès qu'il a une sorte de raison, dès qu'il peut diriger sa main, vous le voyez charbonnant des figures sans formes; là se concentrent tous ses plaisirs : *dessiner*. Il cherche partout un modèle, il en trouve en tout : puis, avec l'âge son goût s'épure : il compare, il apprend, il devient le guide, le maître d'une école; il aura des élèves, des imitateurs; mais aura-t-il un rival digne de partager sa couronne d'épines ou de lauriers? Peut-être, si deux esprits se sont réincarnés dans le même but, le progrès de l'art! Comment, sans une vie antérieure, expliquer ce mirage où vous puisez vos inspirations? L'homme de génie ferme les yeux, et voit ce que nul ne peut lui montrer. Pour le peintre ce sont des couleurs inconnues et qui vont produire des effets saisissants de vérité, de vie, de chaleur. Où donc a-t-il vu cela? Qui donc lui a dévoilé ces secrets? Le génie, dit-on! Mais qu'est-ce que le génie? Où réside-t-il? Qui le donne? Dieu... oui, Dieu qui permet à l'âme de rapporter avec elle le souvenir et l'intuition. A quinze ans, l'enfant de génie en sait plus que ses maîtres, car il n'a eu qu'à se rappeler pour avoir le talent de l'homme de quarante ans. Il lui serait impossible, sans des études préalables antérieures, d'avoir fait en si peu d'années un tel chemin sur la route de l'art.

Je puis peut-être me citer également comme preuve de ce que j'affirme aujourd'hui. C'est le souvenir de ce que j'avais fait dans mes précédentes incarnations qui m'a permis d'aborder les études sur l'histoire naturelle. J'ai été un pauvre pêcheur gagnant péniblement sa vie en pêchant le long des côtes. Pendant cette existence, je contractai l'habitude d'étudier les poissons dans leurs allures et leurs mœurs. Dans une autre vie, je fus anatomiste empailleur; j'eus occasion d'étudier les rouages intérieurs des animaux, et, dans ma dernière incarnation, je me souvins, mais sans pouvoir me rendre compte, de l'origine de mes connaissances acquises; cela était de l'intuition. Ce que je vous dis aujourd'hui je l'ai déjà raconté ailleurs, mais il importe que je vous le répète, afin que vous me connaissiez. Je m'occupai, dans ma nouvelle existence, à recomposer des êtres dits *antédiluviens*, par la seule puis-

sance d'investigation. Sur le simple examen d'un tibia, de déductions en déductions, de similitudes en similitudes, j'arrivai à la vérité, et je reformai l'animal dans ses moindres détails. Sans mes souvenirs, je n'aurais jamais accompli ce phénomène de science, ni sur le mastodonte ni sur l'infiniment petit poisson.

Peu d'hommes d'études, je le sais, voudront admettre la vérité que je signale. Ils auront tort, car, n'ayant pas, je l'espère, l'orgueil de se croire créateurs, ils peuvent trouver leur rôle encore assez beau. Avoir la mission d'instruire en révélant les secrets qui leur ont été appris dans le passé, se savoir placés entre le Créateur et la créature pour initier celle-ci aux œuvres de la création, que faut-il de plus à leur ambition? L'homme, par excès d'orgueil, cherche à s'attribuer tous les mérites, mais il faut qu'il s'incline devant l'évidence. Personne ne peut démontrer mathématiquement ce qu'est le génie, ce qui donne tel goût, telle aptitude, et un mot les résume toutes : ***Réincarnation***.

Après ma mort corporelle, quelques savants ont voulu faire des études sur mon crâne. Ils ont été chercher avec le scalpel, la raison de mes aptitudes, de mon savoir. Les insensés ! demander à la matière des explications sur un semblable sujet! Pouvait-elle répondre? Non! L'ampleur de ma tête, mon front large, la boîte de mon cerveau volumineux et fortement soudé firent écrire de nombreux articles scientifiques. Mais, cette fois encore, les hommes se trompèrent, car ils ne comprirent pas que ce n'était pas dans la matière qu'ils pouvaient trouver le moteur, le guide. L'aigle a la tête allongée et petite, relativement à son corps; le dindon l'a dans les mêmes proportions; le hibou, au contraire, a le crâne large : vous voyez que la phrénologie est quelquefois dans l'erreur. Non ! ce n'est pas la matière qui donne telle ou telle aptitude. Les traits faciaux reçoivent souvent un reflet de ce qui se passe dans l'esprit, et cela par une sorte de contre-coup qui frappe les muscles. Êtes-vous gais, heureux, il se fait une douce détente dans tout votre système; les traits y participent, et si l'état habituel est le bien-être, le calme, la joie, ils gardent l'habitude musculaire que vous nommez physionomie. Le même effet se produit dans les opposés, la tristesse, la colère, et tant d'autres états de notre âme. Lavater a dit sur cela d'excellentes choses, mais il ne faut pas en faire une règle invariable; il ne faut pas, surtout, en déduire qu'un homme est hypocrite parce que son regard est oblique et fuyant, et que ses narines s'ouvrent comme pour aspirer quelque émanation venant de la terre, vers laquelle sa tête s'incline par une trompeuse humilité. Ce type repoussant est l'effet et non la cause de la fausseté, de l'hypocrisie.

Résumons-nous. Ne cherchez pas *le pourquoi* autre part que là où Dieu l'a placé, c'est-à-dire dans l'âme. A elle seule Dieu se communique, à elle seule il donne la lumière, non pour sa propre gloire à elle, mais pour devenir un des rouages grands ou petits du progrès. J'ai fait faire un pas à la science, mais bientôt un autre me dépassera. La marche de l'humanité s'accélère de jour en jour; on cherche, on fouille, on interroge la terre, les mers, les montagnes, et l'homme se glorifie lorsqu'à Dieu seul doit revenir toute la gloire, car sa main guide, et sa voix nomme les choses que vous apprenez. Vous ne sauriez comprendre combien de fois je suis resté le front dans mes mains, cherchant les problèmes de l'organisme d'un pauvre poisson. Mes bougies pâlissaient sous les premières lueurs du soleil, et je cherchais encore, et toujours; puis ma tête se relevait; j'écoutais... car une voix me disait avec une admirable netteté les secrets de la vie, de la reproduction, de la mort même du cétacé objet de mes études. Je voyais sous les flots ses amours, ses combats, ses luttes; il plongeait, se relevait et frappait son colossal ennemi avec ce dard que je tenais dans ma main depuis des heures sans pouvoir lui assigner une place et un but. La médianimité scientifique était venue, et j'avais tout compris. Mais par qui? Était-ce l'ampleur de ma tête qui avait aidé mon ignorance? Non; c'était la lucidité que vous nommez science.

Écoutez-moi donc, hommes d'étude, croyez-moi, car ici on sait mieux que sur la terre. Le génie est dans l'âme, car l'âme est une émanation de Dieu, et tout vient de lui et par lui.

(Georges Cuvier. — Médium, Mme Lambert.)

LA NEIGE ET LA BOUE

Quoi de plus dissemblable que deux femmes? C'est la neige ou la boue, le plomb ou la plume, la fleur aux parfums salutaires ou celle dont le calice cache le poison, le ciel ou l'enfer, la joie ou le désespoir. — Vous admirez tous ces blanches figures, esprits gardiens visibles et consolateurs, neige sans tache comme leur protectrice, que j'aimais à saluer avec respect, douces créatures que nous nommerons Filles de Dieu; la simplicité, la propreté de leur mise, ces larges manches où elles cachent leurs mains, servantes infatigables des pauvres malades,

ces gros souliers, qui disent combien la route est pénible et ardue! ce voile, nuage de modestie, tout cela a un admirable cachet!

Parlons aussi de la mère de famille, soit dans les castes privilégiées, soit dans les rangs de l'activité commerçante, soit dans les classes ouvrières, où se trouve la *mater dolorosa* de la pauvreté! Disons quelques mots de cette dernière, la plus méritante peut-être; car c'est elle qui est le plus courbée sous la croix. Admirez la mère dans la misère, cette figure pâle qui devance le jour, et met à profit le sommeil de ses enfants pour réparer les haillons avec d'autres haillons, infatigable travail que la nuit voit achever et que le jour détruit, car le jour, c'est la vie, les jeux, le mouvement pour l'enfant, qui use et déchire ce qui est déjà usé. Puis la couvée se réveille en demandant du pain. Là encore la mère a fait comme l'oiseau, elle a été glaner dans les champs l'épi de la charité; elle regarde ses enfants manger : cette mère pâle et amaigrie a toujours terminé le repas qu'elle ne prend jamais; elle vit de courage et de miettes. Ses enfants sont gros et frais, quoique barbouillés par le raisiné, cette confiture du pauvre. Le soir venu, le père arrive du travail ou du cabaret, consolation ou douleur. Le sommeil ferme tous les yeux, excepté ceux de la mère, qui se brûlent à la lueur vacillante et problématique d'une mèche trempée dans un peu de suif, caricature d'une chandelle placée dans une bouteille cassée ou un chandelier de fer qui fut le flambeau nuptial du ménage. Elle travaille encore et toujours, car on lui payera quelques sous ce qui sera vendu pour des francs. Ne serait-il pas cruel d'étouffer la croyance en Dieu dans ces âmes? Ces tortures offertes au Seigneur ne sont-elles pas des offrandes dignes de lui?

Cette grande et noble figure de la femme selon Dieu a des types sublimes. Nous avons voulu traiter celui des mères. Mais quittons la famille du pauvre. Nous vous transporterons sous les lambris dorés. Là aussi Dieu a incarné des esprits de lumière pour veiller près d'un berceau. Ce ne sont plus les luttes avec la misère, mais avec le monde et ses devoirs, comme on dit, et ce que vous devriez appeler ses exigences, ses tyrannies. Voyez quel art la femme jeune et haut placée dans la société doit employer, pour être véritablement bonne mère! Elle a dû lutter pour donner son lait à l'enfant qui repose sur ses genoux, lutter encore pour ne pas se laisser entraîner dans les tourbillons du monde, au moins pendant le temps de sa douce tâche; elle veut garder pure et salutaire la nourriture de son fils. Ah! ne riez pas de ces tendres appréhensions de la bonne mère, vous qui manquez aux plus sacrés des devoirs, vous qui confiez vos enfants à d'autres, pour pouvoir vous livrer aux entraînements du plaisir; car, pendant que vous dansez, une

nourrice salariée, qui vous imitera sans être aussi coupable que vous, quittera l'enfant étranger à ses entrailles, ira aussi chercher des plaisirs; et à votre retour, Dieu, ayant eu pitié du petit délaissé, l'aura repris, soit par le feu, soit par les convulsions qui auront tordu son corps, et son ange, vous remplaçant seul, l'aura emporté loin de la maison vide de l'amour maternel.

Autre type. Regardez cette jeune fille aux yeux brillants de plaisir, au cœur nageant dans une mer d'espoir et de douces pensées. Elle se marie, et croit avoir posé le bout de son pied sur un sol où il n'y aura que des fleurs. Puisse la main de la douleur ne pas lever une de ces touffes de gazon embaumé et découvrir les déceptions qui, hélas! se cachent trop souvent sous les vertes illusions. Jeune fille au cœur de vierge, arrête-toi une dernière minute sur le seuil paternel que tu vas quitter! Ton radieux sourire s'effacera, car tu verras les larmes contenues dans le cœur de ta mère, et cette muette douleur te dira ce que tu es, ce que tu as été pour ces parents qui te donnent à d'autres, car ils n'ont que l'égoïsme de ton bonheur. Va où l'aile de ce dieu des illusions te porte; va! mais à mesure qu'une de ses plumes tombera, que la main de l'estime la ramasse et la garde comme un doux trésor que le temps déplace sans le diminuer. Adieu donc les insouciantes années de l'enfance! Leurs rires résonnent encore à tes oreilles, et déjà la voix grave des devoirs te répète les conseils que cherchait à te faire comprendre la voix si douce de ta mère. Sois forte pour aider celui qui va être toi comme tu seras lui! Sois douce et bonne pour que tous te bénissent; la vie d'une femme se célèbre par le silence du monde. Aimer Dieu dit tout, car ses lois sont celles qui donnent le bonheur. Crois-moi, jeune femme, sois pure pour être respectée un jour par ta fille, pour que la vieillesse te trouve digne de marcher appuyée sur le bras qui t'aura protégée pendant ton long pèlerinage. Fais aimer Dieu à ton mari, afin qu'il ne vous sépare pas dans la vie éternelle.

Comment toucher la boue sans que les émanations ne fassent détourner la tête avec dégoût?... Tâche douloureuse que celle de raconter les abominables plaisirs, les joies coupables où se plongent tant d'infortunées, et les plaisirs qui sont la ruine de l'âme et du corps, le désespoir des mères et la source de remords qui se refléteront sur toute l'existence.

Pauvres égarées, tristes victimes de la paresse, de la sensualité, de la luxure, apparaissez devant nous, les yeux creusés par les larmes, les



traits rongés par les épouvantables stigmates que le vice a imprimés sur vos visages !

Femmes, mères coupables, l'enfant que vous livrez pour de l'or et dont vous laissez souiller la robe d'innocence, se retournera un jour contre vous et sera votre juge! Femmes adultères, vous aviez juré fidélité à celui dont vous portez le nom, et vous couvrez d'opprobre ce nom que vous deviez conserver pur et sans tache!

Mais les plus coupables, ce sont les hommes qui ont transformé la blanche neige en boue infecte.

Je veux répondre à une de ces allégations banales qui a cours parmi les hommes et les femmes du monde et même qui est répétée dans les différentes classes de la société par l'écho des passions. « Quel mal fais-je en suivant le penchant de mes désirs? Dieu ne s'occupe guère de ce que nous faisons; et la société n'a rien à dire pourvu que je demeure honnête homme!... » Eh bien! voilà un homme jeune et libre qui rencontre sur sa route une pauvre fille qui a le triste privilége de la beauté; il exploite sa misère, et lui fait peu à peu monter tous les degrés du vice! l'ouvrière est devenue une femme élégante!!!... Ai-je besoin de raconter l'histoire de cette infortunée!!!... Est-ce là l'œuvre d'un honnête homme!

Le poëte a comparé les jeunes filles à un vase de violettes. Elles fleurissaient ignorées dans une mansarde; vous avez touché ce vase, et il est tombé en se brisant dans la boue du ruisseau. Étiez-vous libre de pousser une âme vers l'abîme?... Non. L'assassinat moral est un crime, et si les hommes l'acquittent, Dieu le punit. Savez-vous ce qu'est l'âme, d'où elle vient, où elle va?... Elle sort des mains de Dieu, elle est son ouvrage, il l'a formée de son émanation, elle doit revenir à Dieu. Mais, pour se rapprocher de lui, pour se réunir à cette lumière, l'âme a besoin d'être pure. Eh bien! vous l'avez souillée, et vous osez dire : « Je suis un honnête homme. » Était-ce là ce que vous deviez faire de votre libre arbitre? Par vous, le noble salaire du travail s'est changé en salaire honteux, et vous en avez payé le vice; par vous, l'ouvrière pure et modeste est devenue éhontée courtisane, destinée à passer par tous les degrés de l'infamie, jusqu'au jour où commencera la douloureuse expiation. Mais, pensez-y bien, toutes les souffrances de cette pauvre âme égarée seront portées à votre compte; il n'y aura pas une larme qui s'échappera de ses yeux ni une goutte de sang qui sortira de la plaie de son cœur qui ne retombe sur vous, qui l'avez poussée dans l'abîme!

(CHERMICHOFF. — Médium, Mme LAMBERT.)

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT

La raison et la tombe! As-tu jamais fait un parallèle à effet moral en mettant en regard tout ce que ces deux mots renferment de profondeur et de haute leçon? Presque toujours la tombe égare votre raison, et votre raison n'a pas assez d'essor pour fuir l'idée même de la tombe. Depuis que la philosophie, enveloppée d'une pourpre usée, a voulu vous donner dans ses vues étroites la solution de ce problème, son explication est entrée dans vos cœurs avec le doute et l'indifférence; car que voulaient dire ces paroles fastueuses : La nature a horreur du vide?

Prends ma main, ami, ne redoute pas la vérité de mon tableau, assiste avec le calme d'une âme qui a conscience de la vie future à tout ce qui a semblé, jusqu'alors, l'enfouissement complet et éternel des affections, de l'intelligence, de la vie enfin.

Qu'est-ce que la mort? Ne t'effraye pas, car ce sera pour toi une mine inépuisable de consolation.

La mort c'est la vie : tu vas te réjouir, je le veux, en palpant du doigt, pour ainsi dire, la sublime transformation qu'elle opère en venant te tendre sa main maigre et glacée.

Assieds-toi au chevet de cet homme pauvre qui touche à sa dernière heure, écoute avec un religieux silence la douce prière qu'il mélange au râle de son agonie :

« Mon Dieu, j'ai bien souffert en ce monde; mais en le quittant, j'ai la foi, la conviction la plus robuste et la plus sincère que mes douleurs, mes privations, les chagrins de toutes sortes que j'ai endurés, seront autant de titres qui me vaudront l'indicible bonheur d'aller à vous. Votre douce image que je tiens en mes mains, votre sang dont l'efficacité est certaine, redonneront à mon âme la pureté qu'exige votre mérite infini; aussi votre nom béni sur mes lèvres, l'espérance dans le cœur, je m'endors dans les promesses éternelles, je pars de ce monde pour revivre dans celui que mon immortalité réclame en vous implorant. »

Il a fermé ses paupières, son corps, défiguré par la maladie, va se recouvrir d'un peu de terre et rentrer dans le fluide organique universel. Quelques prières bien intentionnées, beaucoup de larmes, de regrets, un souvenir que le temps efface avec la séparation, l'absence, qui sont comme l'éponge qui ne laisse point de trace, et puis... plus rien, rien !...



Lève tes yeux vers la nue ; l'Esprit, dégagé de ses entraves terrestres, a reconquis sa liberté ; il vole en vainqueur au-devant de cette émancipation, la seule réelle, que lui donne la mort. Une députation de parents, d'amis, vient le recevoir au seuil de sa nouvelle vie, car ébloui des magnificences et de l'avenir qui se dressent devant lui, il a besoin qu'on lui explique cette seconde naissance, il n'oserait croire à tant de félicité ! Vois donc quel regard de dédain il jette en se retournant du côté de la terre ; de tout ce que vous appréciez tant, il n'emporte que les affections de son cœur, car, en mourant, elles ne font que s'assainir et se développer. Cessez vos pleurs, vous qu'il aimait, vous qui le chérissez encore ; son Esprit heureux viendra vous visiter pour vous remercier de votre souvenir, mais surtout pour vous montrer le chemin qu'il faut suivre pour vous réunir à lui.

Après ces pâles réflexions, le cercueil n'est plus que le véhicule qui vous transporte vers un monde meilleur, quand le cortége des bonnes actions vous accompagne ; à part son crèpe noir, qui attriste nos yeux, il ne renferme qu'un vase brisé, dont le parfum est monté, comme l'encens, vers Dieu pour le glorifier.

Travaille, aime, prie, fais le bien, et tu envisageras la mort avec le sang-froid des martyrs qui l'ont bravée avec joie pour le triomphe du Christ. SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANCE.

LES POISSONS

Le poisson est un être créé dans le milieu le plus perdu pour l'œil de l'homme ; il faut l'amour de l'étude et l'esprit de recherches laborieuses pour arriver à le suivre sous les eaux limpides du lac, dans le courant rapide des fleuves, dans les abîmes incommensurables des mers, ou sous les rochers qui surplombent les rivages et forment des cavernes où les habitants des eaux vont se réfugier. Mais l'homme les suivra partout, car Dieu lui a donné la terre et les eaux pour son empire, et la science est le plus noble fleuron de sa couronne. Il veut, dès lors il peut poursuivre ses études aussi bien sous les eaux que dans les airs : la cloche à plongeur ou l'aérostat sont des instruments dociles et soumis à cette volonté qui n'est arrêtée que par Dieu.

C'est une admirable chose que les mœurs des poissons ; l'esprit de

ruse se trouve même parmi eux. Voyez ce mollusque échoué sur le sable : là, il attend l'insecte qui, le croyant mort, vient se poser sur son armure, puis voltige jusque sur sa chair molle et glutineuse... L'insecte est perdu, car là il se trouve pris comme l'oiseau à la glu. Et il en est bien ainsi, le mollusque se servant de l'enduit qui recouvre son corps comme vous vous servez de la poix.

Maintenant regardez une sorte d'île bleuâtre et immobile au milieu de cette immensité, c'est une baleine. Sultane indolente, elle se repose, tandis que pour elle la guerre est déclarée dans l'empire des ondes. Écoutez ces coups dont le retentissement domine les mugissements de la tempête; ce sont les deux rivaux qui se frappent; tantôt leurs têtes énormes se rencontrent et, engins formidables, cherchent chacun à abattre le rempart qui protége la vie de son ennemi; tantôt se rapprochant comme deux navires, ils tentent de s'aborder, se culbutent, se refoulent au fond des eaux, et là le plus fort ou le plus adroit écrase son antagoniste sur le roc, limite des profondeurs de la mer. Alors le vainqueur remonte vers son Hélène et reçoit le prix de sa valeur. Cette fois encore la récompense est donnée à qui sait triompher.

(Georges Cuvier. — Médium, Mme Lambert.)

LE SPECTRE DE LA PRISON DE WEINSBERG

Le théâtre sur lequel il faut nous transporter est une sorte de blockhaus ou de forteresse, s'élevant en forme de second retranchement dans l'enceinte d'une prison principale. Les détenus de ce donjon, isolés dans des compartiments divers, n'ont entre eux aucune imaginable communication. La place entière est sous la garde d'un député gouverneur, M. Mayer, qui l'habite en compagnie de son épouse, de sa nièce et d'une femme de chambre, trois personnes décrites comme également remarquables par leur véracité.

Le 12 septembre 1835, M. Mayer, le député gouverneur de la forteresse de Weinsberg, adresse aux magistrats un rapport où il déclare que, chaque nuit, Élisabeth Eslinger reçoit la visite d'un fantôme s'introduisant dans sa cellule vers le coup de onze heures. Cet Esprit lui demande des prières, la presse de le suivre, et, sur son refus, la tourmente et se porte à des sévices.



En conséquence de cette pièce, la cour ordonne qu'Élisabeth sera visitée par le médecin de la prison, qui devra constater son état sanitaire, et rédiger un rapport touchant ses facultés mentales.

Ont signé : Eckhart, Thurer et Knorr.

Cependant le médecin de la prison nous apprend qu'Élisabeth est une veuve de trente-huit ans, qu'elle est saine d'esprit, et ne se plaint d'aucun mal. Il est vrai que, de tout temps, elle eut le don de voir les Esprits.

L'Esprit, qui d'abord la visitait chez elle, avant de la poursuivre jusque dans la prison, n'apparaissait alors à ses yeux sous aucune forme correcte. C'était comme une colonne de vapeur (forme commune d'apparition) d'où sortait une voix saccadée : « Je suis, disait-il à « cette femme, qui professait les opinions luthériennes, je suis un prêtre « catholique; de mon vivant, en l'an 1414, je résidais à Wimmen- « thald, et j'y réside encore; mais je suis détenu dans la cave d'une « femme de Singhaasin; il m'est impossible de quitter ce lieu; tes « prières, seules, pourraient m'en affranchir. Le crime qui pèse le « plus lourdement sur mon âme est un vol que je commis en m'asso- « ciant et mes frères et mon père. »

Élisabeth de renvoyer l'importun criminel à notre Rédempteur; mais, sur le refus de la prisonnière, il la suppliait avec un redoublement d'énergie d'intercéder en sa faveur. Il se baissait alors sur elle, d'un air lugubre, et la serrait de si près que, de sa face hideuse, il s'accolait à son visage, l'obligeant à réciter des prières jusque dans sa bouche. Car, il est affamé de prières, dit Élisabeth. Mais le revenant a revêtu la forme humaine dans sa perfection. Il apparaît sous une robe flottante nouée par une ceinture, et se coiffe du bonnet de docteur; ses yeux caves jettent la flamme; sa barbe est longue; on dirait qu'un vieux parchemin couvre les saillies prononcées de ses pommettes. Onze semaines d'observations assidues s'écoulent. Le médecin commis par les magistrats s'est mis en garde contre toute possibilité d'hallucination; les soupçons d'imposture et de supercherie qu'il a d'abord conçus se sont évanouis, et, d'après le texte de son rapport, la cour se résoud à confier à des hommes de science le soin de recherches ultérieures.

Parmi ces élus figurent le docteur Kerner et son fils, plusieurs ministres du culte luthérien, le ministre Buider, l'avocat Fraas, le graveur Duttenhofer, le professeur de mathématiques Kapff, les docteurs en médecine Sufer et Sicherer, le juge Heyd, le baron Von Hugel, etc., etc. En un mot, le nombre des prisonniers et des personnes qui portent témoignage de ces faits étranges, forme un total considérable;

et, pour eux tous, ainsi que pour le docteur Kerner, la réalité de ces molestations, de quelque nom qu'on les qualifie, est une certitude inébranlable.

Ces phénomènes ont d'ailleurs affecté, chez un grand nombre de personnes, les quatre sens de la vue, de l'ouïe, du toucher et de l'odorat.

LA VUE. — Le fantôme se présenta sous forme humaine à la plupart de ces témoins. Une certaine nuit fut même signalée où, non content d'apparaître tout seul, il se fit voir accompagné d'un gros chien qui sauta sur tous les lits : « Ne craignez rien, disait-il, c'est mon père ! » et ce chien l'escorta depuis cette époque assez souvent. Une autre fois, c'est un agneau qui l'accompagne, ou bien deux agneaux se tiennent à ses côtés, et quelquefois à leur place on aperçoit tout à coup deux étoiles. (Les mauvais Esprits revêtent volontiers les formes d'animaux. Voir le ***Traité du discernement des Esprits***, par l'éminentissime cardinal Bona, pag. 480 et 481.) Un tabouret se soulève de terre ; nul n'y touche ! il se rabaisse, et le spectre apparaissant s'y assied ! ses lèvres demeurent immobiles, et pourtant il parle !...

Madame Mayer s'étant enfermée avec sa nièce par une nuit pluvieuse : « Vers minuit, nous dit-elle, je vis une lueur jaunâtre s'approcher lentement de la fenêtre, et je sentis un vent frais souffler sur moi, quoique la chambre fût hermétiquement close. Puis le vent et la lueur se faisant sentir et voir de plus près, ma couverture fut éclairée, et je pus distinguer mes mains et mon bras... »

Madame Kerner se glorifiait de son incrédulité : « Je suis née le jour de la Saint-Thomas, » disait-elle dans l'orgueil de son scepticisme. Mais, en dépit de ses railleries, sa conversion fut bientôt complète; car le spectre lui rendit visite durant plusieurs nuits : elle et les siens purent le voir d'une façon nette et distincte. Sa présence était accompagnée de bruits et de lumières.

Une lumière qui dessine les contours du spectre rayonne autour et au-dessus de sa tête. On le distingue au milieu de la nuit la plus sombre, sans autre lumière que celle qu'il émet. Le plus souvent elle est phosphorescente, et l'un de ses caractères est de triompher des obstacles que la main de l'homme élève sur son passage. Une nuit, par exemple, le docteur Scyffer et le docteur Kerner, déterminés à l'arrêter, bouchent de toutes pièces l'ouverture de la fenêtre qui lui donne entrée; mais, efforts puérils ! le spectre phosphorescent pénètre, traverse ce rempart et se promène triomphalement, pendant un quart d'heure, au milieu de l'épaisse obscurité de cette chambre.

L'OUÏE. — Tantôt on voit le fantôme, et tantôt on ne le voit pas,

mais alors on l'entend ; tantôt, enfin, des bruits accompagnent la vision.

« Le 15 septembre, nous dit le docteur Kerner, je m'enfermai dans la cellule d'Élisabeth, et, vers onze heures du soir, j'entendis, du côté qui n'était point occupé par elle, quelque chose de semblable à la chute d'un corps. — C'est le spectre, me dit-elle. — Je l'adjurai de partir, et, pour toute réponse, d'étranges craquements retentirent autour des murs et se prolongèrent jusqu'à ce qu'un bruit fatal aboutit à la fenêtre. — Il est sorti, me dit-elle. — Le 18, je fus de nouveau témoin du même phénomène. »

Les soupirs et les gémissements que l'Esprit pousse d'une manière fort sensible sont ceux du désespoir. Lorsqu'il parle, toutes les personnes qui sont présentes l'entendent, et toutes s'accordent à dire que sa parole est celle d'une bouche faisant effort pour articuler.

LE TACT. — Mais ce n'est point assez de voir, ce n'est point assez d'entendre le fantôme, on éprouve en outre son détestable contact. La sensation de sa main est d'abord le froid de la mort, puis elle se réchauffe et devient lumineuse. Or, cette lueur magnétique part de ses doigts et progresse.

Un de ses tours favoris est de dépouiller les lits de leurs couvertures. Lorsqu'il s'approche de vous, et fût-ce dans le lieu le plus hermétiquement clos du monde, vous sentez souffler un air froid, et dans ces conjonctures, quelques personnes le voient, tandis que pour d'autres il reste invisible. On dirait quelquefois encore qu'un essaim de fourmis vous passe sur le visage ; ou bien il laisse tomber sur vous des larmes de glace, et la place qu'elles ont touchée devenant brûlante, se colore d'un rouge bleuâtre et persistant. Vainement essayez-vous de le palper, car lorsque vous croyez pouvoir le saisir, votre main passe au travers de sa substance, et rien de solide ne vous reste. Que s'il vous touche, au contraire, le contact est sensible ; souvent même la partie qu'il a touchée se tuméfie, enfle et devient le siége d'une douleur.

L'ODORAT. — Mais ce qu'il y a d'effrayant et de nauséabond à la fois dans les approches de ce fluidique visiteur, c'est la virulente infection que son souffle répand. Nul, à ce signe, ne méconnaît sa présence, et rien au monde, nous affirment, entre autres, MM. le docteur Sicherer et l'avocat Fraas, rien ne saurait donner une idée de cette accablante odeur : elle vous suffoque, elle vous coupe la respiration ; c'est l'odeur du cadavre et de la putréfaction poussée à leur degré quintessentiel le plus nauséabond.

Un chat vit apparaître ce fantôme et fut terrifié. Grimpant çà et là,

et cherchant une issue sans pouvoir la trouver, il s'efforça vainement de fuir. Et ne nous figurons point que cette première épreuve l'ait aguerri, car l'apparition se manifestant une seconde fois, le pauvre animal, glacé d'épouvante, refusa toute nourriture, languit et mourut.

Une des preuves les plus remarquables de la force de volonté, de la puissance électrique du spectre qui hantait le donjon, ou de sa faculté d'imiter les sons, éclatait, au dire des témoins, dans la violence des secousses apparentes ou réelles qu'il imprimait aux pesants barreaux de fer de la fenêtre, car les efforts réunis de six hommes ne purent secouer cette clôture avec un égal fracas. Quelques-uns des bruits par lesquels il annonçait sa présence ressemblaient à des décharges de bouteilles de Leyde, et la lumière dont il s'éclairait offrait une similitude habituelle avec la nature de la lumière électrique.

Appuyée sur l'autorité et soutenue par les prières d'Élisabeth, qui veillait à ses côtés, la femme du gouverneur, madame Mayer, dit un soir à l'Esprit : « Pars, et rends-toi près de mon mari, mais aie soin de laisser sous ses yeux un signe de ton passage. » Nous entendîmes à l'instant s'ouvrir et se refermer la porte que l'on avait soigneusement verrouillée, et nous vîmes flotter son ombre, car il flottait plutôt qu'il ne marchait.

Il disparut; puis, au bout d'un quart d'heure, il rentra par la fenêtre. Le lendemain matin M. Mayer disait à sa femme : « Vous me voyez dans la stupeur, car, en me réveillant, j'ai trouvé toute grande ouverte la porte de ma chambre et j'ai la certitude de l'avoir fermée; je suis sûr de l'avoir verrouillée; je suis sûr d'en avoir ôté la clé de ma main. »

Toutefois, devant ce faisceau de témoignages et devant ce prodige tout personnel, ce même M. Mayer restait amoureusement plongé dans son incrédulité. Rien ne l'engagerait à croire, répétait-il encore, si d'abord Élisabeth ne consentait à lui envoyer le fantôme. « La nuit d'après cette condition exprimée de ma bouche, dit cette homme du caractère le plus honorable, je fus éveillé vers minuit par attouchement au coude gauche; j'y sentis de la douleur, et, le lendemain, on pouvait y remarquer des taches bleues. — Mais cela ne suffit point encore, dis-je à Élisabeth, il faut qu'il me touche à l'autre coude; et la nuit suivante il venait m'y toucher! Les taches bleues donnèrent une seconde preuve de sa présence, que manifestèrent, en outre, des bruits étranges, des sons d'instrument à vent, et l'odeur de putréfaction qu'exhâlait son souffle. Cependant je ne pus voir distinctement ses traits. »

Tantôt obéissant à l'ordre d'Élisabeth, et tantôt à l'insu de cette

femme, le spectre avait visité plusieurs magistrats, le professeur Neuffer, le référendaire Burger, et quelques autres personnes, parmi lesquelles nous pouvons nommer la sœur du docteur Kerner, ainsi que M. Dorr d'Heilbronn, pour qui ces récits d'apparitions et de fantômes n'avaient été que des contes à dormir debout. Or, il est à remarquer que, dans la plupart de ces excursions, l'Esprit laissait, comme auprès de ces dormeurs magnétiques dont nous entretient l'archevêque Alaüs, un signe positif de son passage; et, lorsque la première visite était faite, il était rare qu'on ne le vît point revenir coup sur coup.

L'infection s'était répandue autour de son foyer primitif, les apparitions du spectre se multipliaient aux alentours, mais sans toutefois interrompre leur cours dans l'intérieur de la prison, et même après la sortie d'Élisabeth, qui, sous l'influence de sa seconde vue magnétique, avait pris soin de prédire cette série d'incidents.

Quelque temps après la mise en liberté de cette femme, ces phénomènes eurent cependant un terme, et voici quel en fut le dénoûment. L'Esprit ne cessait de supplier Élisabeth de se rendre en pèlerinage à Weimmenthal, et de prier pour sa délivrance en ce lieu même, où nous nous rappelons qu'il se disait lié. Pressée, vaincue par les instances de ses amis, Élisabeth céda, mais comme on cède lorsqu'on sait qu'un malheur nous attend. Plusieurs personnes l'accompagnèrent et se tinrent à quelques pas de l'endroit où elle se mit en prières.

On vit alors, très-distinctement, le fantôme d'un homme, accompagné de deux spectres de dimensions moindres, et voltigeant autour d'Élisabeth. Lorsque la formule des prières fut accomplie, le fantôme s'approcha d'elle. Il y eut alors comme une étoile qui fila; puis, au même instant, une sorte de vapeur nuageuse apparut et s'évanouit en flottant (11 février 1836).

Élisabeth était tombée sur place, insensible et froide; on la ranima. « Le spectre vient de m'adresser ses adieux, dit-elle, avant de faire son ascension; et, placé qu'il était entre deux enfants radieux, il m'a demandé la main. Je la tendis enveloppée dans mon mouchoir; une légère flamme s'éleva du mouchoir dès qu'il le toucha. » La place touchée portait en effet une brûlure en forme de doigt.

(*Extrait de la relation du docteur Mayer.*)

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

L'astronomie a pour objet la description des astres, l'étude de leurs mouvements, de leurs lois, et, autant que possible, de leurs constitution physique.

La science de la constitution des astres est même la partie principale des recherches astronomiques, puisqu'elle seule peut amener à la connaissance de leur destination; toutefois, il est facile de comprendre combien les distances qui nous séparent des astres les plus rapprochés, et à plus forte raison de ceux qui ne sont pas compris dans notre système, ont dû apporter d'obstacles à notre légitime curiosité. L'invention du télescope a fait faire d'immenses progrès à la science astronomique, et les perfectionnements de l'avenir ne peuvent être prévus; le progrès étant la loi de l'humanité, partout et toujours, il est certain que le champ de nos découvertes en ce genre sera de plus en plus agrandi : voyons pourtant, dans l'état de nos connaissances, s'il n'est pas possible d'arriver à résoudre la question de la destination des astres et du but de leur création. Deux hypothèses se présentent : Ils ont été faits pour la terre, — c'est celle de Moïse; — ils ont été faits pour d'autres séries d'êtres qui les habitent.

LES ASTRES ONT-ILS ÉTÉ FAITS POUR LA TERRE ?

Ouvrons la Genèse :

« Et Dieu (les forces, — les puissances, — les vertus de l'être) dit : qu'il y ait des corps lumineux dans l'étendue des cieux pour séparer le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes aux temps, aux jours et aux années, qu'ils servent pour luminaires dans l'étendue des cieux et brillent au-dessus de la terre. Il en fut ainsi, et Dieu façonna, parfit une substance de l'astre le plus grand pour présider au jour, et la substance de l'astre moindre pour présider à la nuit, et la substance des étoiles, et Dieu disposa ces substances dans l'étendue des cieux pour briller au-dessus de la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que c'était bien. »

D'après le texte de Moïse, il semblerait que la destination des astres est toute pour la terre. Séparer le jour de la nuit, servir de signes aux temps, aux jours et aux années, briller au-dessus de la terre : voilà leurs fonctions.

La science moderne refuse ces vues étroites et mesquines.

La distance des étoiles à la terre est tellement considérable, qu'on n'a pu encore la préciser par chiffres certains, même pour les étoiles de première grandeur; toutefois, on s'est assuré mathématiquement que sur le pied de 77,000 lieues par seconde, il n'y a aucune étoile de première grandeur dont la lumière nous parvienne en moins de trois ans; aucune de seconde grandeur dont la lumière nous parvienne en moins de six ans; de quatrième grandeur, en moins de douze ans; de sixième grandeur, en moins de trente-six ans; pour les dernières étoiles visibles avec le télescope, de dix pieds, en moins de 1,042 ans; pour les dernières étoiles visibles avec le télescope de vingt pieds, en moins de 2,700 ans. (Notice d'Arago sur les travaux d'Herschel, pages 359 et 360.) Une des trois étoiles dont on a pu déterminer la parallaxe, la soixante et unième du Cygne, n'a présenté que 66 centièmes de seconde, de telle sorte que sa distance à la terre dépasse 412,000 fois 39,000,000 de lieues; la lumière ne peut franchir cette distance en moins de six ans. Par la même méthode, ont été déterminées les distances de *A* du *Centaure* et de *Véga*, l'étoile la plus brillante de la lyre. L'étoile de Véga est 700,000 fois plus éloignée de nous que le soleil. L'*a* du Centaure est à 200,000 fois cette distance. La lumière de ces étoiles ne parvient à la terre qu'en onze ans pour la première, en trois ans pour la seconde.

Quelque effrayantes que soient à la pensée de pareilles distances, elles ne sont rien, si on les compare à celles qui nous séparent des nébuleuses les plus éloignées. Les astronomes admettent que les nébuleuses les plus éloignées ne peuvent être vues de la terre en moins d'un demi-million d'années. Ainsi, les changements qu'éprouveront les nébuleuses de cet ordre, auront, quand nous les apercevrons, plus d'un demi-million d'années d'antiquité; une pareille nébuleuse disparaîtrait, s'éteindrait aujourd'hui, qu'elle se verrait encore de la terre pendant plus d'un demi-million d'années. (Arago, lieu cité, page 287.) Ce n'est pas tout. Nous ne voyons à l'œil nu qu'un nombre très-borné d'étoiles. Mais plus le grossissement de nos instruments d'optique augmente, plus ce nombre s'accroît. Herschel remarque que dans la partie la plus fournie de la voie lactée, il y a des champs de vue renfermés dans quelques minutes qui contiennent jusqu'à 588 étoiles; que dans un quart d'heure il en a vu passer 116,000 dans son télescope, qui n'avait que 15 degrés d'ouverture; qu'une autre fois, en quarante et une minutes, il en a vu passer 258,000. Chaque perfectionnement qu'il a apporté à ses télescopes, lui a fait découvrir plus d'étoiles. Quel sujet

plus propre à nous faire concevoir l'immensité de l'espace, surtout si l'on songe que ces milliers d'étoiles, qui se superposent à nos yeux, conservent entre elles les distances qui existent entre le Soleil et Sirius (Arago, *Leçons d'astronomie*, 4, des étoiles fixes). Un observateur placé dans une étoile de vingtième grandeur verrait, selon la position du ciel, le Soleil et Sirius presque confondus et paraissant se toucher, ainsi que cela nous semble de la terre pour des étoiles que plusieurs millions de lieues séparent. La Voie lactée, dont la dimension effraye déjà la faiblesse de notre esprit, est composée de plus de cinquante millions d'étoiles; ce n'est là encore qu'un groupe stellaire dont le Soleil n'est que la cinquante millionième partie, et la Terre, à son tour, n'est que la millionième partie du Soleil, infime et obscur satellite de cet astre infime lui-même par rapport à l'immensité de l'univers. Et la voie lactée elle-même n'est probablement pas le seul groupe d'étoiles, le nombre en est indéfini. Certaines nébuleuses, qui sont à peine réductibles par nos télescopes, peuvent, si elles sont situées à plusieurs quintillions de lieues des dernières étoiles les plus éloignées de la voie lactée, égaler celle-ci en étendue et en éclat. Supposons-nous transportés par la pensée au centre de cette nouvelle zone stellaire, notre voie lactée, avec les mêmes moyens de grossissement, ne paraîtrait que comme une tache légère, et de cette position nous découvririons d'autres mondes, d'autres cieux; transportés de cette nouvelle voie lactée au groupe stellaire le plus voisin, mais séparé encore par des quintillions de lieues, la même conclusion peut être tirée, et cela sans bornes, sans fin concevable, quoiqu'il y ait cependent un terme à ce développement indéfini, puisqu'il n'y a d'infini que Dieu. Quand on réfléchit sérieusement aux résultats incontestables de la science moderne, il est impossible d'admettre que les astres aient été créés pour l'homme. Quoi! pour nous qui sommes moins, par rapport à l'univers, que les mites d'un fromage, ou les vers d'un cadavre par rapport à la terre, les planètes qui embellissent notre système, ces soleils dont la lumière met des années, des siècles à nous parvenir; pour nous, ces étoiles que l'œil ne peut atteindre et qui ne se révèlent qu'aux télescopes des savants; pour nous, ces comètes errantes dont l'apparition est si courte et le retour si long; ces astres qui jaillissent tout à coup pour s'éteindre ensuite à nos yeux; ces systèmes dont les satellites sont autant de soleils; ces nébuleuses à peine réductibles, dont une distance effroyable nous sépare; pour nous, un amas de matière diffuse dont la condensation forme chaque jour de nouveaux mondes! En vérité, pour croire cela, il faudrait l'ignorance la plus profonde, unie au plus fol orgueil.

Cette conclusion de la science ne doit infirmer en rien la foi due au texte de la Genèse : « Moïse, dit Charles Bonnet, n'était pas appelé à dicter au genre humain des cahiers d'astronomie... L'historien sacré ne décrivait point la création des cieux ; il traçait seulement les diverses périodes d'une révolution renfermée dans les bornes étroites de notre petite planète. » (*Palingénésie philosophique*, tome 1er, partie VI, pages 240 et 241.) C'est aussi l'explication de M. Marcel de Serres. « Les versets de la Genèse ne mentionnent les phénomènes astronomiques que sous le rapport de leur importance relativement à la terre et à l'homme, et non en raison de leur importance réelle dans le système général de l'univers. »

LES ASTRES SONT-ILS HABITÉS?

Pour démontrer la seconde hypothèse, exposons d'abord les phénomènes astronomiques; cherchons à pénétrer l'ordre et l'enchaînement de l'univers.

D'abord, à 13 millions de lieues du Soleil, Mercure continuellement baigné dans l'atmosphère lumineuse de cet astre qui lui envoie sept fois plus de chaleur qu'à notre zone torride.

Vénus, à 25 millions de lieues, comprise aussi dans la nébulosité du Soleil, révélée à la Terre par la lumière zodiacale qui éclaire, à certaines époques, une petite partie de nos nuits, et brille constamment dans Mercure et dans Vénus.

Pour ces astres, point de satellites; à quoi bon une lumière pâle et réfléchie quand on est si près du foyer étincelant?

A 34 millions de lieues, notre Terre ; ici, plus grand éloignement, nécessité d'un satellite.

A 50 millions de lieues, Mars; point de satellite. Il devrait en avoir ; n'y a-t-il rien dans la constitution physique de Mars qui lui soit particulier et explique l'absence d'un satellite? La couleur rougeâtre de Mars n'appartient qu'à cette planète, et indique une atmosphère d'une densité et d'une hauteur tellement considérables, que, suivant Cassini, chaque étoile fixe change de couleur, s'obscurcit et disparaît souvent avant l'occultation, à quelque distance du corps de la planète. Cette disposition spéciale peut remplacer avantageusement le manque de satellites.

A 179 millions de lieues, Jupiter. Ses nuits sont fort courtes et éclairées par quatre lunes brillantes, dont une au moins luit toujours.



A 330 millions de lieues, Saturne avec sept lunes et son double anneau, couronne lumineuse toujours au-dessus de l'horizon.

A 662 millions de lieues, Herschel suivi de ses six satellites, et dans le cours de son immense orbite placée aux confins du système, jouissant à la fois de la splendeur de deux soleils.

Enfin, Neptune nouvellement découvert, et chez qui on a aussi observé plusieurs satellites.

Toutes ces planètes exécutent leurs révolutions autour du Soleil, globe immense, 1,300,000 fois plus gros que la Terre.

Le Soleil, corps opaque, enveloppé d'une double atmosphère, l'une nuageuse et compacte à la surface de l'astre; l'autre lumineuse qui, en ébranlant l'éther, devient pour notre système la source de toute chaleur et de toute lumière.

Au delà et à d'insondables distances, les étoiles, points lumineux par eux-mêmes, brillant d'une lumière propre. Tous les astronomes ont dit : Ce sont autant de soleils, on l'a prouvé. Vollostan a démontré que la lumière de Sirius est égale à celle qu'aurait le Soleil s'il était 140,000 fois plus éloigné de nous; mais la parallaxe de Sirius ne surpasse pas une demi-seconde; il en résulte qu'il est plus de 400,000 fois plus distant de la Terre que le Soleil. Donc, la lumière de Sirius est au moins bien huit fois plus grande que celle du Soleil. En raisonnant de même sur les trois autres étoiles dont la parallaxe est connue, savoir : *α*, du Centaure, Véga, 61ᵉ du Cygne, on trouve que le Soleil est dix fois moins éclatant que Véga, égal à *α* du Centaure, vingt-cinq fois plus brillant que les deux étoiles du Cygne. Le Soleil est donc une étoile de moyen éclat; s'il compte des inférieurs, il compte aussi des supérieurs. Si l'hypothèse d'Herschel sur la constitution physique du Soleil est vraie, elle s'étendrait par analogie à la nature même des étoiles, et on concevrait que tant de globes immenses pussent recevoir des habitants. Allons plus loin. Tout se lie, tout s'enchaîne dans l'univers; ses lois sont générales, et le raisonnement par induction et analogie est mathématiquement rigoureux; autrement il faudrait dire qu'un aveugle hasard dirige tout. Si les étoiles sont des soleils, et l'on ne peut en douter, elles doivent avoir aussi leurs systèmes de planètes qui se meuvent autour d'elles, et dont la lumière réfléchie ne peut, à cause de la distance, être perceptible à nos yeux. L'observation confirme d'ailleurs les conclusions fournies par une évidente analogie : nous voulons parler de la découverte des étoiles binaires au nombre de 2,573. Ces groupes sont composés d'une étoile principale et d'une plus petite secondaire accomplissant, autour

de la première, sa révolution centrale. Cette seconde étoile affecte souvent la teinte bleuâtre, signe d'un feu moins incandescent, et, pour quelques-uns peut-être, d'une lumière réfléchie. Cette teinte bleue ne se rencontre qu'une seule fois sur 160, appartenant à l'étoile principale. On connaît 64 étoiles triples, 3 quadruples, une sextuple (l'étoile médiane de l'épée d'Orion), c'est-à-dire qu'autour d'une étoile principale, servant de centre, tournent trois, quatre ou six satellites, qui sont autant d'étoiles.

Les astronomes ont observé un nombre considérable de comètes (plusieurs centaines), et il est probable que beaucoup ne sont pas cataloguées, soit que, décrivant des orbites extrêmement allongés, elles n'aient pas encore toutes paru dans le voisinage de la terre, soit que leurs apparitions remontent à des époques où les traditions astronomiques n'existaient pas, soit aussi qu'elles ne reparaissent plus. Ces astres errants, dont la constitution apparente semble varier à chaque retour, et quelquefois même d'un jour à l'autre, sont-ils destinés à alimenter, à la longue, l'atmosphère lumineuse des soleils? Sont-ils des soleils embryonnaires au premier état de leur formation? Servent-ils de liens nécessaires entre les systèmes voisins? Nous ne savons, mais certainement ils ont une fin, un but dans la création. Enfin, Herschel et d'autres grands astronomes prétendent que l'univers n'est pas achevé; que nous assistons chaque jour à la formation de mondes nouveaux. Certaines nébuleuses irréductibles en étoiles, paraissent composées seulement d'un amas de matière diffuse dont l'aspect varie de siècle en siècle, et où il est facile de remarquer la tendance de cette matière à se réunir en un noyau solide qui, chez quelques-unes, s'observe déjà. Cette opinion, confirmée par les observations, a le mérite d'ailleurs de s'accorder avec la loi générale qui a présidé à la formation de tous les mondes, et qui se révèle à chaque pas dans les études géologiques. C'est aussi par l'existence de la matière nébuleuse dans les espaces de l'éther que s'explique la formation de ces astéroïdes qui, à certaines époques périodiques, brillent en étoiles filantes, ou le jour obscurcissent, d'une manière sensible, le disque du soleil, et plus rarement viennent se briser contre la terre dont la sphère d'attraction les domine, avec un grand bruit et un grand éclat. La matière cosmique répandue dans l'espace et provenant de la condensation de l'éther peut, dans l'avenir, encore en s'agrégeant, en se rassemblant, donner naissance à de nouveaux astres sous la main de Dieu.

Voilà les phénomèmes astronomiques dans leur plus court résumé. Comment les expliquer? Comment trouver le fait général qui les coor-

donne? Pourquoi les planètes de notre système? Pourquoi ce nombre inimaginable de soleils avec des planètes pour satellites etquelquefois même d'autres soleils? Pourquoi ces astres chevelus, ces nébuleuses qui se condensent, cette semence de mondes dont pullule l'éther?

Une seule explication est possible, c'est d'étendre aux corps célestes le fait vrai pour la terre de sa destination à recevoir des êtres organiques et vivants, et une espèce douée d'intelligence et de raison.

Pourrait-il en être autrement? Comprendrait-on sans cela cette admirable harmonie de notre système, où le nombre des satellites s'accroît à proportion de l'éloignement des planètes du foyer commun; cette constitution atmosphérique et nuageuse, ces montagnes, ces vallées, ces mers, cette apparence si complétement semblable à celle que présenterait la terre vue à des distances équivalentes? Quoi! Dieu aurait jeté au milieu de l'immense espace des milliards de soleils dans lesquels un million de terres comme la nôtre pourraient se mouvoir à leur aise, il aurait fait à ces soleils des satellites; il aurait partout semé la matière nébuleuse qui forme les mondes, et tout cela, planètes, soleils, comètes, étoiles, satellites, il l'aurait fait pour peupler la vaste et indéfinie solitude d'un désert où on ne trouverait nulle part, pour embellir et animer ces mornes et muets séjours, l'organisation et la vie, une intelligence pour comprendre et admirer, une volonté pour faire le bien, un cœur pour prier et adorer! Cet incompréhensible Créateur se serait plu, pour une bizarre fantaisie, à produire, sur un grain de sable de son univers, des séries d'êtres enchaînés l'un à l'autre dans une harmonie parfaite et dans une organisation progressive, à y placer une espèce douée d'intelligence et de raison, à ne pas laisser un brin d'herbe, une goutte d'eau de la terre, sans y répandre la vie et les peupler d'habitants, et sa puissance infinie se serait arrêté là; notre planète serait sans subséquents comme sans antécédents, isolée au milieu de l'univers auquel nul lien ne la rattacherait! Mais alors, à quoi bon cette profusion de mondes? Le soleil et la lune suffisaient. Une seconde lune destinée à éclairer la terre, quand elle est privée de l'autre, aurait rendu plus de services aux hommes que ces globes éloignés dont la raison d'être ne se concevrait pas. La création serait absurde et on arriverait logiquement à nier l'intelligence divine. Conclure ainsi, c'est avoir prouvé.

Nous avons fait ce qu'on appelle une démonstration par l'absurde qui s'emploie fréquemment dans les sciences mathématiques, sans que personne songe à en contester la valeur. Un raisonnement par induction peut n'être pas certain, et pourtant on y croit. Ainsi, quand je

dis, le soir : Demain, le jour reviendra, je ne le sais pas par expérience, puisque je ne suis pas à demain. Je l'induis de ce qui s'est toujours passé depuis que l'homme est sur la terre; toutefois, il pourrait arriver que le soleil s'éteignît, que notre système solaire, désormais inutile dans les desseins de Dieu, fût détruit sans imaginer que l'ordre général fût lui-même anéanti : tandis qu'il est impossible de concevoir la solitude des astres sans que, par là, disparaisse toute idée d'harmonie, d'intelligence, de puissance, de grandeur dans la création. Il est donc plus assuré que les astres sont habités qu'il n'est assuré qu'il fera jour demain. La question de la destination des astres me semble résolue ainsi, non d'une manière probable, mais d'une manière invinciblement certaine.

Nous n'avons, pour notre part, aucun doute; nous ne sommes retenu par aucune hésitation. Nous croyons que ceux qui ont traité avant nous cette question, et qui ont conclu à une grande probabilité, ont été trop timides, et se sont mal à propos arrêtés en deçà d'une affirmation légitimement permise à l'esprit humain. ANDRÉ PEZZANI.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

Je suis rempli de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité et semblent lire dans les mystères du monde surnaturel. GEORGE SAND.

Le somnambulisme lucide est le réveil de l'âme.

Le fluide magnétique est la vie.

Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers les corps opaques, à de certaines distances. LE PÈRE LACORDAIRE.

S'il existe au monde une science qui rende l'âme visible, c'est, sans contredit, le magnétisme. ALEXANDRE DUMAS.

L'âme émane de Dieu, comme la lumière émane du feu, le parfum de la fleur.

Le progrès est la gravitation de l'âme vers Dieu.

L'exil, c'est la vie.
Nox, mors, lux. VICTOR HUGO.

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.



RÉINCARNATION INTERMITTENTE DES ESPRITS

LE GROUPE SPIRITE DES ANGES GARDIENS

Président, M. Legas; — Secrétaire, M. Colson; — Médium, Mme Lambert.

Parmi les médiums qui se sont produits en Europe et en Amérique, et dont le nombre est si considérable qu'on ne peut plus les compter, aucun ne présente, comme Mme Lambert, le phénomène singulier que nous allons essayer de décrire, et que nous appellerons « LA RÉINCARNATION INTERMITTENTE DES ESPRITS. »

Ce fut dans le cours de l'année 1866 que commencèrent à se révéler les facultés médianimiques de Mme Lambert, d'abord comme médium écrivain, ensuite comme médium auditif, puis médium voyant et à effets physiques, et, finalement, comme médium offrant le phénomène extraordinaire de la réincarnation intermittente des esprits.

Voici dans quelles conditions se produisent ces étranges réincarnations : Lorsque la séance des sociétaires du groupe spirite est ouverte, après la lecture des prières adressées à Dieu et à ses messagers fluidiques, le médium, assis sur un fauteuil, entre peu à peu dans un sommeil magnétique, provoqué par une magnétisation spirituelle due à l'esprit d'un médecin en chef de l'hôpital de Tours, le docteur ***, mort en 186 . . — Les yeux du médium restent tout grands ouverts, fixes, atones; le corps est raide, sans mouvements; puis, au bout de quelques instants, les yeux se ferment, la tête se renverse en arrière, le corps redevient souple; ensuite une révolution s'opère à l'intérieur du corps, l'esprit du médium quitte le corps, auquel il ne reste attaché que par un cordon fluidique, et va où il lui plaît, selon les dires des guides spirituels du groupe, comme dans l'état du sommeil, et se trouve remplacé par un esprit qui prend possession du corps, assouplit les membres, fait craquer les phalanges des mains, et se sert des organes du médium absolument comme s'ils étaient les siens.

Alors commence une série de prodiges qui confondent l'entendement. D'ordinaire, le premier esprit qui se manifeste à l'assistance est celui du docteur; cet ordre dans les phénomènes est quelquefois modifié, car il arrive parfois que le docteur ne paraît que dans le cours de la séance ou même fait complétement défaut. Le docteur est, comme de son vivant, grave, sévère, quoique doué d'une inaltérable bonté, et poussant la charité jusqu'aux dernières limites, excusant les fautes, pardonnant l'ingratitude, ne se rebutant jamais et exerçant son minis-

tère même envers ceux dont il a le plus à se plaindre. Le docteur tient habituellement trois doigts étendus et cachés sous son vêtement, sur la poitrine; il lève la tête, l'agite avec un certain balancement et interroge les nombreux malades qui viennent à ses consultations, — consultations *gratuites*, bien entendu. — Cependant, sur l'invitation qui lui en a été faite, le docteur a consenti à mettre un prix à ses consultations, quand elles ont amené la guérison, et ce prix consiste en une aumône du cœur qu'il recommande à ses malades de faire à ceux qui souffrent, en leur donnant de sages conseils, en leur apportant des consolations, des encouragements dans les traverses de la vie, en donnant des secours, selon leurs moyens, aux infortunés, aux pauvres vieillards, aux mères de famille, et aussi en prières adressées à Dieu pour les âmes souffrantes, pour les esprits égarés qui sont hors des voies de la vérité, afin d'obtenir du souverain Maître que ces pauvres esprits voient la fin de leurs peines ou de leur égarement. Le docteur ne donne pas seulement des ordonnances, il se charge aussi de visiter les malades, de faire passer dans leur organisme des fluides saturés d'aromes médicinaux ou de pratiquer sur eux une magnétisation spirituelle, qui produisent les effets les plus étonnants, et ont procuré des cures radicales de maladies chroniques et aiguës en grand nombre.

Lorsque la consultation est terminée et la liste des malades épuisée, l'esprit du docteur prend congé de l'assistance et se retire du corps du médium; celui-ci retombe dans l'engourdissement, pendant quelques secondes seulement ; presque aussitôt après le corps se redresse et un autre esprit s'annonce en souhaitant la bienvenue aux assistants; parmi les esprits qui se présentent, les uns sont des esprits familiers du groupe, les autres sont des esprits évoqués par quelque personne de l'assemblée, d'autres se présentent spontanément; quelques-uns s'offrent avec des caractères tout particuliers qui méritent une mention spéciale : ce sont les esprits souffrants ou les âmes de personnes mortes depuis peu de temps de mort violente, les suppliciés par exemple, ou de mort naturelle, mais dont le dégagement de l'esprit d'avec la matière n'est pas encore accompli.

Les esprits des suppliciés agitent le corps du médium de tremblements convulsifs, les traits du visage se contractent, les yeux s'ouvrent et sont injectés de sang, les prunelles roulent dans leur orbite, les bras se contournent, les mains se déforment, et le sujet entre dans un état de catalepsie absolue; après quelques minutes d'immobilité, le médium fait des efforts pour ouvrir la bouche, laisse échapper quelques sons gutturaux, paraît en proie à de grandes souffrances, et, peu à

peu, recouvrant l'usage de ses bras, porte la main à son cou, comme pour rétablir la solution de continuité produite par l'instrument qui a séparé la tête du corps. Tels ont été les phénomènes qui ont accompagné la prise de possession du corps du médium par différents suppliciés, notamment par Philippe, l'assassin de malheureuses filles, exécuté dans le cours de l'année 1866. Généralement ces pauvres esprits viennent réclamer le secours des prières des assistants, et se retirent quand on leur a promis de demander à Dieu qu'il daigne apporter quelque soulagement à leurs tortures. Les mêmes esprits se présentent aux séances suivantes, pour se rappeler au souvenir des assistants ou pour les remercier de leurs prières, et, à chaque fois, on remarque que leurs souffrances sont moins vives, ou tout au moins que le corps du médium est moins agité, et peu à peu le malheureux esprit finit par se communiquer par l'écriture et même par la parole. C'est ainsi que Philippe, après une série de visites, est parvenu à se communiquer sans faire éprouver de souffrances au corps du médium, a pu exprimer son repentir des crimes qu'il a commis et annoncer ainsi sa prochaine réincarnation et le genre d'expiation qu'il avait choisi : « Je vais bientôt me réincarner, mes amis ; Dieu, dans sa bonté infinie, a eu pitié de mon repentir; il a daigné accueillir vos prières, et il m'a permis de choisir une expiation terrible que je vais subir. Je reviendrai sur votre terre, mais femme, et je serai unie à un homme qui sera flétri par la justice des hommes; je lutterai contre les penchants pervers de cet homme pour défendre mes enfants, pour les maintenir dans la bonne voie, pour les soustraire à ses mauvais conseils et à des exemples pernicieux ; je subirai toutes les tortures morales, toutes les humiliations, toutes les douleurs physiques, toutes les misères; mais j'espère, avec l'aide de Dieu et des bons esprits, triompher de cette terrible épreuve et mériter le pardon des crimes qui ont souillé ma dernière existence. »

Les esprits de ceux qui, pendant leur vie, étaient matérialistes, athées ou simplement trop attachés aux biens de la terre, offrent presque les mêmes symptômes dans leur entrée en possession du corps du médium, mais à des degrés différents; ils viennent aussi réclamer les prières des assistants, et, à chaque séance, quand ils se présentent de nouveau, on peut remarquer que le dégagement de l'âme d'avec la matière s'opère graduellement jusqu'au moment où ils parviennent à se communiquer librement et où le dégagement est entier.

Après le départ de ces esprits souffrants, le corps du médium reçoit un esprit supérieur qui vient rafraîchir ses organes, c'est celui d'un

prélat éminent, l'archevêque de T...., qui signe toutes ses communications : « l'Inconnu », et a pris pour devise : « VOULOIR, C'EST POUVOIR. » Ses allocutions à l'assistance sont toujours empreintes d'un grand esprit de charité, et s'élèvent, parfois, jusqu'à la plus sublime éloquence.

Après l'Inconnu se présente un esprit qui, pendant un certain temps, signait ses communications du nom d'Armand; c'est un esprit bourru, fantasque, mais essentiellement bon; il entretient l'assemblée de questions scientifiques, et ses dissertations ont particulièrement trait aux fluides dont il a promis de donner la théorie; les adeptes ont cru reconnaître dans cet apôtre des théories fluidiques le fameux Mesmer, le promoteur du magnétisme en France, ce que l'esprit a confirmé ultérieurement.

L'un des derniers visiteurs, qui est toujours accueilli avec joie, en raison de son charmant caractère, est Chermichoff, un Russe, peintre de l'empereur Nicolas; cet esprit gai, jovial, parfois mordant et caustique, prend à partie chacun des assistants, l'un après l'autre, discute toutes les questions, aborde tous les sujets, et tantôt sous une forme sérieuse, mais le plus souvent sous la forme badine, qui lui sied à ravir, il relève les erreurs, il gourmande les incrédules, il critique les égoïstes et surtout il fronde les prêtres des différents cultes qui s'intitulent les représentants de Dieu sur la terre; il dit à tous et à chacun des vérités qu'il a soin de saupoudrer de sucre pour en adoucir l'amertume. Comme il est sans prétention, comme il fait bon marché de sa personnalité et s'annonce comme un esprit inférieur, chacun est prédisposé à considérer tous ses lazzis comme étant sans conséquence. Mais, pour l'observateur attentif, Chermichoff est tout autre qu'il ne veut paraître; c'est un esprit fin, délié, qui a fait une étude profonde du cœur humain, et qui a bien voulu choisir le rôle qu'il remplit si bien, celui de comique, à l'instar de notre célèbre auteur Molière, qui s'était fait comédien pour nous instruire en riant, pour corriger les erreurs de notre humanité en plaisantant.

La séance du groupe est souvent terminée par un esprit qui est presque aussi jovial que Chermichoff, quoique d'un caractère différent : c'est Jacques, le Vendéen, qui pendant sa vie, exerçait le métier de pêcheur, sur les côtes de la Vendée, près des Sables d'Olonne. Le joyeux pêcheur ne sait pas parler français; il s'exprime en patois vendéen, que les assistants ont grand'peine à comprendre, et il entonne de gais refrains dans sa langue natale.

Nous croyons utile de faire remarquer que l'idiome dans lequel



s'exprime Jacques est complétement inconnu au médium, qui n'a jamais été en Vendée; cependant Mme Lambert, endormie, parle le patois vendéen, de même qu'elle parle russe quand Chermichoff veut s'exprimer dans cette langue, qui est également inconnue au médium ; mais l'esprit de Chermichoff parle aujourd'hui français, quoique avec un accent étranger très-prononcé, et Jacques lui-même est parvenu, par l'étude, à modifier son baragouin de manière à pouvoir se faire comprendre à peu près de l'assistance.

Lorsque l'heure de la retraite a sonné, Jacques prend congé de l'assistance, et le médium retombe dans l'état de sommeil magnétique simple d'où il sort peu à peu sous l'influence des passes invisibles de l'esprit du docteur, qui est le fidèle gardien de Mme Lambert; son esprit reprend alors possession du corps, le sujet ouvre les yeux et paraît sortir d'un long assoupissement; la séance est finie, chacun des assistants se retire émerveillé des prodiges dont il a été témoin, et qui sont de l'ordre le plus élevé dans les phénomènes spirites.

LE TIGRE ET L'OURS

— FABLE —

Un tigre gouvernait. Sa robe mouchetée,
Sa tête vers le ciel royalement portée,
Ses ongles déchirants, son jarret assoupli
Faisaient de ce monarque un monarque accompli.
Ajoutons qu'il était chéri de ses confrères,
Superbe, audacieux, terrible en ses colères.
O terre des martyrs! Pologne, noble sœur,
Tu connais un pire étrangleur !
De tels maîtres faut-il qu'un peuple se fatigue ?
Excités par un léopard,
Les loups contre leur roi formèrent une ligue;
Enfin, de la révolte on leva l'étendard.
Que de tristes horreurs !... On vit sur les broussailles
Des sujets expirants palpiter les entrailles :
Détail... N'en parlons plus. Un jour, à son réveil,
Peut-être à jeun, le tigre assembla son conseil :
« Nobles seigneurs, dit-il, dès longtemps on m'outrage;
« Nés pour la servitude, au cri de liberté,
« Ils bravent ma clémence et mon autorité :
« Comprends-tu leur orgueil, toi des ours le plus sage?
« Avec les loups je veux en finir promptement.
« Comme moi, n'est-ce pas, tu frémis sous l'injure !
« Je suivrai ton avis, quel qu'il soit, je le jure,
« Et l'on sait si jamais j'ai trahi mon serment.

« Ta franchise me plait; j'ai dit, qu'on obéisse. »
« — Sire, répondit l'ours, j'obéis, écoutez :
« Il faut, pour en finir avec les révoltés,
« En finir avec l'injustice. »

LA FOI

— SONNET —

Le doute!... mot affreux, terrible! De mon être
Qui me dira les lois, le principe, la fin?
Atome organisé, dois-je périr? Peut-être
Trouverai-je au réveil l'aile du séraphin.

Et fier de ma raison, j'essayai de connaître;
J'espérais la guider. Superbe, loin du frein,
Elle errait au hasard : tel un coursier sans maître
Aux sables du désert demande son chemin.

Des plus brillants docteurs je devins le disciple;
Longtemps j'interrogeai les fastes de la Bible;
Je voulais croire, enfin!... Inutiles efforts!

Mais un jour, ô prodige! ô bonheur indicible!
En moi la foi jaillit palpitante, invincible :
L'âme se révélait par la bouche des morts.

L'ESPÉRANCE

— SONNET —

Sœur de la Charité, noble et sainte Espérance,
Salut! de te chanter les anges sont jaloux.
De tant de rêves d'or tu berças mon enfance;
Oh! laisse, laisse-moi tomber à tes genoux!

Du pauvre que de fois tu calmas la souffrance!
Pour le déshérité tes baisers sont si doux!
Sur ton aile de feu la liberté s'élance;
Au fond de nos cachots tu descends avec nous.

Du grand Crucifié messagère sublime,
De tes plus purs rayons tu pares la victime.
Qu'importe d'un tyran l'arrêt capricieux?

Gloire à toi ! des Césars tu lassas le délire.
Sous le fer des licteurs, les héros du martyre,
— Les chrétiens, — à ta voix s'envolaient vers les cieux.

LA CHARITÉ

— SONNET —

J'aime le pauvre; à moi sa blessure profonde !
Je prépare, en secret, le baume à ses douleurs.
Si, pour lui, cette vie en misères abonde,
Je fais luire, à ses yeux, l'aube de jours meilleurs.

Je les visite aussi les riches de ce monde;
Comme le mendiant, le roi verse des pleurs !...
Vos soldats expirants, sous le bronze qui gronde,
De mon saint étendard bénissent les couleurs.

Je descendis du ciel; le calvaire est mon trône.
D'espérance et d'amour il tressa ma couronne,
Celui qui, par sa mort, sauva l'humanité.

Oh ! ne rougissez pas... je ne suis pas l'aumône;
Ma main s'ouvre pour tous et ne blesse personne :
Grands et petits, venez !... je suis la Charité.

LES PRÊTRES DU TEMPS DE PILATE

— SONNET —

Et les prêtres disaient, dans leur frayeur extrême,
Au proconsul romain, non moins épouvanté :
Il se dit fils de Dieu ; tu l'entends, il blasphème,
Il délire, il t'insulte, il brave ta bonté.

Le vent n'emporte pas les paroles qu'il sème ;
La révolte est au fond de son humilité.
Lieutenant de César, prends garde au diadème :
C'est de Jésus que part le cri de liberté !

S'il chasse les démons, c'est par eux qu'il opère ;
Sous nos yeux, il pardonne à la femme adultère :
Le dépôt de la loi lui fut-il confié ?

Des scandales futurs il a donné l'exemple ;
Il grandit les petits; il nous chasse du temple;
Il en veut à notre or... qu'il soit crucifié !

(La fable : le Tigre et l'Ours, ainsi que les sonnets, ont été obtenus par la typtologie.—Médium T. Jaubert)

ÉTUDES SUR LES FLUIDES

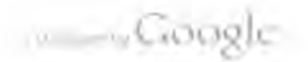
LE MAGNÉTISME

Des vieillards ont encore le souvenir d'avoir entendu leurs pères s'entretenir de ce qu'on nommait le ***Baquet de Mesmer***, autour duquel se passaient des scènes bizarres. Que d'opinions diverses ont agité alors le monde scientifique et celui des salons!... Vous avez vu de si étranges enthousiasmes, que vous avez peine à vous figurer le ***passionnement*** de tous à l'apparition du magnétisme. Les uns le taxèrent de jonglerie, les autres prétendirent que c'était la manifestation de phénomènes nerveux et tout physiques, peu voulurent admettre qu'il provînt de l'esprit. Et cependant, le Magnétisme est un des grands agents du fluide, et le fluide n'est pas autre chose qu'une émanation de l'esprit.

Je vais essayer de vous faire comprendre en quoi consiste le pouvoir du Magnétiseur.

Le Magnétiseur est pourvu du fluide que nous nommerons synonyme, c'est-à-dire semblable, car tous les rayons venant d'un même foyer sont synonymes; donc le fluide est en communion avec l'esprit qui a sa source dans le même foyer. Résumons cette pensée. Tout être a un esprit; donc, tous nous avons le fluide synonyme. Quoi de plus simple à comprendre que la sympathie d'un esprit pour un autre!... Mais dans tout, il y a faiblesse ou force, et les Esprits subissent cette loi. Ils s'amoindrissent souvent au contact de la matière; de là le pouvoir qu'un esprit plus fort et plus amplement pourvu de fluide exerce sur un autre plus affaibli. Il en est de même pour la matière. Le corps amplement imprégné de fluide aura une force vitale, un pouvoir transmetteur sur l'être débilité et comme desséché dont le fluide se sera retiré, non en totalité, car ce serait la mort, mais en partie plus ou moins grande.

J'ai voulu vous prouver que l'esprit et le corps sont pourvus du fluide synonyme et soumis à sa loi. Prenons des comparaisons, car



elles démontrent, elles appuyent le raisonnement et sont moins arides que les mots scientifiques des écoles.

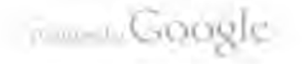
Le fluide magnétique a quelque analogie, comme image physique, avec le brouillard, la fumée, la vapeur; il enveloppe l'être tout entier, et, de plus, il est pourvu de molécules aspirantes. Donc, lorsque vous soumettez une personne aux effets magnétiques, elle est plongée dans le brouillard du magnétiseur, et son brouillard se mêle au sien; dès lors, union et sympathie fluidiques. Une personne forte aura, nous l'avons dit, une plus ample masse de fluide que l'énervé et le maladif. Vous voyez, le matin, les riches et gras pâturages, les prairies aux herbes abondantes et vigoureuses, couvertes de vapeurs, et la terre aride rester sans agent qui vivifie et s'alimente, en même temps, de la force vitale. Soumettez un souffrant à une nature saine, la puissance se manifestera et vous aurez le pouvoir magnétique; il imposera et imprégnera de sa force régénératrice les organes appauvris du malade.

(MESMER. — Médium, Mme LAMBERT.)

LE MATÉRIALISME

Votre monde est un des globes les moins épurés : vous pouvez vous rendre compte de son état d'infériorité morale par la simple inspection de ce qui se passe dans les diverses classes de votre société. En général, la matière l'emporte sur l'âme, ce qui nuit à votre avancement et vous empêche d'atteindre le but que vous vous étiez proposé dans vos réincarnations. Ainsi, dans ce qu'on est convenu d'appeler les hautes classes, vous voyez dominer le goût des plaisirs sensuels sous toutes les formes, et sacrifier l'âme pour satisfaire ces appétits de la matière; et c'est assez rationnel, la plupart des gens riches ne croient pas à son existence. Là, un dissipateur ruine sa famille sans pitié; plus loin, un vaniteux donne son honneur comme arrhes d'un marché avec la fortune. Puis, à la suite, arrive le cortége des crimes qui épouvantent votre monde. Ce sont encore les passions des sens qui les provoquent. Le lien conjugal entrave l'adultère ou le brise par l'assassinat. Le fils trouve que la fortune paternelle tarde à lui échoir, il hâte le moment d'entrer en possession de l'héritage avec le poison. Toujours les mêmes causes amènent les mêmes effets, qui se reproduisent à tous les échelons de votre société. En vain, de grands exemples de vertu et de désintéressement apparaissent sur l'horizon, on se contente de les admirer, mais on se garde bien de les imiter.

Réveillez-vous! Sortez de cette torpeur qui tient vos âmes dans



l'esclavage des sens! Voulez-vous donc attendre que la justice de Dieu vienne vous frapper? Frères, Dieu vous tend la main! Avec sa douce mansuétude, il vous montre comment vous pouvez vous relever. Détournerez-vous la tête? Serez-vous sourds à sa voix? Frères! sachez bien que repousser la main de Dieu est la plus criminelle des folies. Malheureux! pouvez-vous lutter contre le Souverain Maître? Du bout du doigt il touche les mondes et les anéantit, et vous, qui n'avez de force et de puissance que celles permises par les grâces que laisse tomber sur vous cette main magnanime, vous osez croire une lutte possible!... Quelle cécité a donc frappé les yeux de votre esprit? Prenez garde! Le grain de sable ne peut pas arrêter les flots de l'Océan! Et vis-à-vis de Dieu, vous n'êtes pas même le grain de sable! Châtiez donc votre corps pour que votre âme subjugue la matière et s'en rende maîtresse. Il faut qu'elle y arrive tôt ou tard; mais plus vous retarderez, plus vous laisserez les sens vous gouverner, plus votre dette devient énorme envers celui qui prête la vie à votre corps, afin de donner le temps à votre âme de s'épurer et d'acquitter ainsi ce qu'elle lui doit. Profitez donc de nos enseignements; comprenez pourquoi vous êtes sur ce globe de souffrances; sachez bien que les fautes ont la souffrance pour épuration. Étudiez donc le livre des lois de la justice éternelle, je veux dire les communications des Esprits. Oui, nos communications sont autant de bons enseignements que vous devez suivre. Vous prétendez être à la recherche de la lumière, eh bien! cherchez-la dans nos enseignements, et vous la trouverez. Priez, frères, oui, priez, car la prière conduit à la science désirable, celle de la vérité; alors vous progresserez et vous vous rapprocherez de la terre promise, car la route aura été abrégée et vous pourrez atteindre le but. Souvenez-vous de votre devise : ***Vouloir, c'est pouvoir***, et croyez qu'elle est juste.

(De Maublanc. — Médium, Mme Lambert.)

LA MÉDIANIMITÉ ET L'ÉVOCATION

I

Ma fille, la médianimité est un sens cérébral à peine indiqué chez quelques-uns; grossier et informe chez d'autres; il n'existe réellement, et n'acquiert une certaine valeur que dans les natures spiritualisées par un avancement moral ou intellectuel. Mais, ainsi que les

sens du corps, tous possèdent celui de la médianimité, et peuvent le développer par l'exercice et la volonté.

Je veux prévenir une objection résultant des termes : les sens obéissent à la similitude des fluides organiques, c'est-à-dire que, moteurs principaux des fonctions vitales, ils sont aussi les agents conducteurs des effluves spirituelles qui alimentent le cerveau. Lorsque j'assimile la médianimité aux sens, je lui restitue son véritable caractère, puisqu'elle participe de l'organisation même de l'être ; mais je ne la confonds pas avec les instruments passifs de la machine humaine.

L'appareil intellectuel possède les mêmes sens que l'appareil physique. La médianimité est une audition intérieure, comme le magnétisme est une vue intérieure. Ce sont les mêmes organes que ceux du corps, mais sublimés ; l'homme n'a pas encore atteint un degré d'avancement qui permette la manifestation des autres sens cérébraux qui gisent en lui. La médianimité se relie au côté physique de l'être par la vibration, et au côté spiritualiste par l'inspiration. Beaucoup de médiums ne dépassent pas leurs propres facultés parce que leur sens médianimique, trop imparfait encore, reçoit sans répercussion le choc électrique, qui n'agit que sur les fibres nerveuses. La main écrit comme la table remue ; mais le cerveau inconscient ne produit que ce qu'il contenait à l'état latent. Les dictées de ces médiums, uniformément coulées dans le même moule, font néanmoins accomplir un véritable progrès à ceux qui les écrivent, parce qu'elles les habituent à formuler leurs idées.

D'autres médiums plus avancés sont en rapport avec les Esprits similaires qui, tourbillonnant dans la zone terrestre, n'ont pas encore subi l'initiation spirituelle. Ces Esprits, toujours très-empressés de se communiquer, ne le font qu'avec les incarnés, dont les facultés incomplètes leur permettent de professer, sous le couvert de noms illustres, des lieux communs scientifiques ou des banalités littéraires et morales. Ce second degré sert d'enseignement mutuel. Le médium, sollicité par des pensées qui lui sont étrangères, cherche à se les approprier ; tandis que l'Esprit, heureux de son professorat, s'élève lui-même par le désir de ne pas perdre son influence.

La médianimité spiritualisée met en rapport l'incarné avec des Esprits qui reçoivent la plupart du temps l'influence de leurs guides astraux. Dans l'état actuel, les meilleurs médiums écrivains sont à peine la vague ébauche des médiums à venir.

Lorsque le Spiritisme, vainqueur de l'indifférence, aura rallié tous les hommes sous le drapeau de l'unité religieuse, lorsque le règne de

l'Amour remplacera celui de la Haine, les purs Esprits déverseront leur influx dans des intelligences préparées pour le recevoir. Jusque-là ne vous considérez que comme d'infimes défricheurs.

La faculté médianimique est inégale et progressive comme tout ce qui tient à l'humanité. Dieu n'accorde aucun don gratuit. Lorsqu'une faculté exceptionnelle illumine un homme, il ne faut pas le croire choisi entre tous, mais le considérer comme une créature parvenue, après une lente germination, à la maturité de son initiation terrestre. Ainsi que les hommes, les médiums subissent le travail qui les élève proportionnellement; ils ne peuvent espérer l'exception, ni échapper à la loi commune qui classe chacun selon ses œuvres.

La sublime unité de la création existe dans chacune de ses parties, et l'apparente discordance qui place la richesse à côté de la misère, la santé à côté de la maladie, l'intelligence à côté de l'ineptie, confirme la suprême impartialité de ce Dieu dont vous méconnaissez l'immuable justice.

II

Ma fille, après avoir étudié la médianimité dans l'ensemble de ses traits principaux, nous allons pénétrer plus avant, et nous occuper de l'évocation générale et particulière. On nous a fort reproché de n'accorder la ***vraie*** médianimité qu'aux êtres pourvus d'un certain degré d'élévation, et, par suite, de méconnaître les rapports consolants qui s'établissent entre ceux qui ne sont plus et ceux qui les regrettent. Nos contradicteurs affirment la possibilité de l'évocation à tous les degrés intellectuels. Nous croyons nécessaire d'étudier ce point encore obscur.

L'évocation offre deux caractères tranchés : l'évocation directe, ou appel d'un mort par son parent ou son ami, et celle indirecte faite par un médium étranger à l'Esprit qu'on appelle dans un but d'affection ou d'étude.

L'évocation directe présente aussi deux aspects : l'inconsciente qui jaillit de l'excès d'un sentiment, et produit des actes médianimiques éphémères comme leur cause; et l'évocation faite dans le plein exercice de sa volonté par une personne connaissant et désirant les rapports extra-terrestres; dans ce cas, le médium n'obtient, comme toujours, que des résultats en rapport direct avec sa faculté, laquelle, en dehors de l'impulsion physique, ne produit le plus souvent que la répercussion inconsciente de sa propre pensée.

Une faculté plus développée permet au médium de correspondre par

l'intermédiaire de son guide habituel avec l'Esprit évoqué. Ce n'est que dans la médianimité spiritualisée, très-rare encore, que le pouvoir évocateur est réellement exercé, pratiqué. Les médiums ont tous un Esprit familier qui leur transmet l'influx des autres Esprits. Cette action *sui generis* imprime aux dictées de second ordre un caractère uniforme qui les fait aisément reconnaître malgré la variété de leurs signatures. Le désir et les pieux regrets ne suffisent pas pour attirer auprès de soi ceux qu'on a perdus, il faut encore la similitude des fluides organiques. Souvent la mort dénoue des affections qui ne peuvent survivre à la rupture terrestre, parce qu'elles n'étaient que de temporelles épreuves; souvent aussi, les regrets de l'évocateur, entachés de préoccupations matérielles, rendent impossible l'union fluidique. Nous abrégeons l'analyse des difficultés présentées par l'évocation directe, pour étudier un autre côté de la question.

D'abord, nous blâmerons la légèreté avec laquelle s'accomplit l'acte austère des évocations : sans préparation aucune, au milieu de l'indifférence générale, après une courte prière, on désigne un médium quelconque, auquel on livre une série de questions; ce médium, généralement peu avancé, écrit avec la meilleure foi du monde, des réponses invariablement semblables à celles obtenues dans les mêmes circonstances par ses devanciers. Quelle que soit la hauteur du rang intellectuel de l'Esprit évoqué, il remercie modestement de la grâce qu'on lui fait, et semble le très-humble serviteur des pauvres incarnés dupes d'un Esprit familier, mais surtout d'eux-mêmes. S'agit-il, au contraire, d'un Esprit coupable? il se présente arrogamment, et au bout de dix questions se déclare éclairé, converti et repentant. Sont-ce là des actes sérieux?...

Notre mission est de ramener vos intelligences dévoyées vers la saine théorie et la saine pratique du Spiritisme; nous ne sommes ni des adversaires ni des détracteurs; nous poursuivons l'erreur, parce que nous sommes chargés de faire triompher la vérité.

Le Spiritisme démontre l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences et l'unité religieuse. L'appel des morts, les communications médianimiques et les expériences physiques servent de corollaires à ce triple enseignement qui doit être pratiqué d'une façon sérieuse et progressive. Aucune formule ne peut encore être adoptée, la médiocrité des dictées, et la nullité des évocations sont les signes irrécusables de la nécessité d'entreprendre de nouvelles études médianimiques.

C'est une erreur de croire que le nombre des médiums écrivains l'emporte sur celui des médiums typtologues, ceux-ci ne peuvent être abu-



sés sur leur faculté exprimée d'une façon tranchée, tandis que la moindre impulsion fluidique, nerveuse, imprimée à la main, suffit pour produire l'illusion d'une faculté absente ; il en résulte que les évocations obtenues par les médiums typtologues offrent un caractère individuel et des preuves d'identité qui manquent habituellement à celles qui sont faites par de prétendus médiums écrivains, dont le nombre est beaucoup plus restreint qu'on ne le pense. Lorsque cette vérité sera généralement admise, l'étude spirite, délivrée de superfétations fâcheuses, deviendra fructueuse pour tous.

En résumé, si les évocations directes et indirectes présentent de nombreuses difficultés à l'initiation, elles n'opposent pas une barrière infranchissable aux facultés médianimiques qu'il s'agit de discerner et d'étudier, afin de ne plus présenter aux spirites et à leurs adversaires le spectacle affligeant de la confusion stérile et de la routine entravant le progrès. L'Avenir. — Lazare. — Médium, Mme Costel.

UNE SOIRÉE DE SPIRITISME CHEZ LE PRÉSIDENT LINCOLN

Aujourd'hui qu'une triste célébrité, due à un assassinat dont tout le monde a eu horreur, se fait autour du nom du martyr, victime de l'odieux attentat, il nous a paru intéressant de rapporter les croyances spirites du glorieux président, et d'insérer une relation très-peu connue en France, puisque le *Progrès* seul, à la date du 26 juin 1863, l'a imprimée, et que nous ne savons pas si elle a été remarquée et reproduite. Elle prouve authentiquement et par des témoins oculaires : 1° le phénomène usuel de l'intervention des Esprits ; 2° les tableaux allégoriques produits par eux ; 3° une transfiguration complète, suivie d'une médianimité parlante, intéressante et convaincante au plus haut point. Nous citons maintenant et *in extenso* ce récit, dont *la Vérité* de Lyon n'a donné dans le temps qu'une courte et incomplète analyse.

Un correspondant de Washington écrit à *la Gazette de Boston* :

Il y a quelques jours le président Lincoln crut devoir donner une soirée de Spiritisme à sa résidence de White-House, pour être témoin de la prétendue puissance miraculeuse et surnaturelle de M. C.-E. Shockle. J'eus la bonne fortune d'assister, en qualité d'ami du médium, à la réunion, composée du président, de Mme Lincoln, de

M. Welles, de M. Stanton, de M. L..., de New-York, et de M. F..., de Philadelphie. Nous prîmes place au cercle vers huit heures du soir. On vint appeler du dehors le président au moment où les manifestations commençaient à se produire, et les Esprits, visiblement assemblés pour le convaincre de leur pouvoir, donnèrent des signes non équivoques de déplaisir de le voir s'absenter, en pinçant les oreilles de M. Stanton et en tordant la barbe de M. Welles. Le président revint bientôt, mais il se passa quelque temps avant que l'harmonie fût rétablie, car la mésaventure arrivée aux deux secrétaires d'État avait causé une telle explosion de rires que l'influence surnaturelle en fut troublée. Pendant près d'une demi-heure, les manifestations eurent un caractère purement physique. On vit des tables se mouvoir, le portrait d'Henry Clay, appendu à la muraille, se balancer à plus d'un pied de hauteur, et deux candélabres, présents du dey d'Alger au président Adams, furent, par deux fois, enlevés jusqu'au plafond.

Il était près de neuf heures avant que Shockle se trouvât complétement sous l'influence des Esprits, et les manifestations furent si puissantes que le médium dut avoir deux fois recours à des restaurants pendant la soirée, tellement il était affaibli.

Je vais maintenant vous raconter le plus fidèlement possible les faits dont j'ai été témoin oculaire. Vers neuf heures, on entendit de grands coups, juste sous les pieds du président, et M. Shockle déclara qu'un Indien voulait faire des communications.

— « Oh! bien, monsieur, dit le président, je voudrais savoir ce que me veut Sa Majesté indienne. Nous avons eu récemment la visite de nos frères rouges, et ce fut la seule députation parmi les noires, blanches et bleues, admises près de notre personne, qui n'eût point risqué quelque avis relativement à la conduite de la guerre. »

Le médium réclama une plume et du papier, qu'on plaça sur la table. On emprunta un mouchoir à M. Stanton pour couvrir soigneusement ces ustensiles. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour écrire ces mots, on entendit plusieurs coups, puis, le papier découvert, on y lut, à la surprise de tout le monde présent, ces lignes :

« Trop de hâte cause une dépense inutile de force; mais trop de « délai cause du mécontentement. Rendez vos actes vivaces par votre « énergie. Employez tous les moyens pour vaincre. Les proclamations « sont superflues; présentez courageusement le front à l'ennemi et « combattez-le. Laissez chez eux les traîtres sous la garde d'hommes

« loyaux et dévoués. Annoncez moins vos préparatifs; faites moins « parade de vos forces; discourez moins sur la politique et agissez.

« *Signé*, HENRI KNOX. »

« — Monsieur Shockle, ce n'est point là le langage d'un Indien! s'écria le président. Quel est ce Henri Knox? »

Je suggérai au médium de demander qui était le général Knox, et, avant même d'avoir fini ma phrase, le médium dit d'une voix étrange :

« — Knox était premier secrétaire d'État au département de la guerre.

« — En effet, je me rappelle maintenant le général Knox, dit le président; et se tournant vers M. Stanton :

« — Ce message vous regarde, Stanton, il vient de votre prédécesseur. »

M. Stanton ne répondit pas.

« — Je désirerais, dit le président, demander au général Knox, si cela ne dépasse pas toutefois la mesure de sa clairvoyance, de vouloir nous dire vers quelle époque la rébellion du Sud sera vaincue? »

La réponse se fit de la même manière que la précédente. La voici :

« — Washington, Lafayette, Franklin, Wilberforce, Napoléon et moi-même nous nous sommes souvent consultés à cet égard, mais nos yeux spirituels ne peuvent rien découvrir dans l'avenir prenant une forme quelque peu décisive. Souvent le mal est venu parce que tels hommes ont été précipités de hautes positions, tandis que tels autres vivent dans la retraite, dont on devrait utiliser les capacités pour atteindre le but. Napoléon dit : « Concentrez toutes vos forces sur un « seul point. » Lafayette croit que la rébellion finira par épuisement; Franklin en voit approcher la fin, parce que le Sud doit succomber faute de capacité, sous l'invention des machines de guerre poussée à un si haut degré dans le Nord. Wilberforce ne voit d'espoir que dans une armée de nègres. »

Au bas de ces mots on lisait le nom de Knox.

« — Fort bien, dit le président, il paraît qu'il y a divergence d'opinion parmi les grands hommes morts comme parmi les vivants. Il ne paraît pas qu'on dirige mieux les machines parmi les habitants de l'autre monde que parmi nous. Leurs discours et leurs avis ressemblent fort aux discussions de mon cabinet; qu'en pensez-vous, monsieur Welles?

» — Je n'en sais rien, répondit celui-ci; nous y réfléchirons et verrons quel parti prendre. »



Au même moment on entendit de grands coups ; on replaça le papier et le crayon sur la table, et on vit apparaître les mots : « Voilà ce que c'est. » Tout le monde éclata de rire, et M. Welles se caressant la barbe, M. Lincoln lui dit :

« — L'Esprit a voulu signifier que vous avez l'haleine courte, et que, dans votre opinion, le chemin le moins long est celui qui fait le plus de détours. Prenons, en temps de guerre, les chemins de traverse. Je voudrais bien que les Esprits pussent nous dire comment nous pourrions nous emparer de l'***Alabama***. »

Tout à coup les lumières qu'on avait baissées en partie devinrent si pâles que je ne pouvais plus distinguer les traits des personnes présentes, et sur le grand miroir qui se trouve sur la cheminée on vit apparaître le plus beau tableau qu'on ait jamais vu. Ce spectacle surnaturel présentait une vue de la mer ; l'***Alabama***, voguant à toute vapeur, était poursuivi par un autre grand vaisseau. Au loin, on apercevait deux navires marchands détruits en partie par les flammes.

Tout à coup le tableau change, on voit le croiseur confédéré à l'ancre, à l'abri d'un fort surmonté du drapeau anglais. On apercevait le vaisseau se balançant paresseusement et n'ayant personne à bord ; il n'y avait personne non plus aux alentours. Ce tableau disparaît comme le premier, et on voit apparaître, en caractères purpurins, ces mots : « Le peuple anglais réclame ceci de l'aristocratie anglaise. »

« — L'Angleterre finira donc par saisir l'***Alabama***, dit le président. C'est possible ; mais, monsieur Welles, je vous en prie, ne laissez pas pour cela construire une canonnière ou un ***Monitor*** de moins. »

Les Esprits demandèrent de nouveau de quoi écrire, et on put lire un instant après la phrase répétée : « Voilà ce que c'est. »

« — Je le vois, je le vois clairement, dit le président ; maman l'Angleterre pense que dans la sauce où on met l'oie on peut y mettre aussi le geai ; mais je ne vois pas dans tout ceci un grand compliment pour notre marine.

« — Nous avons fait notre possible, monsieur le président ! s'écria M. Welles. Je médite un plan dont le perfectionnement amènera dans nos filets l'***Alabama***.

« — Eh bien, monsieur Shockle, dit M. Lincoln en s'adressant au médium, je viens de voir de singulières choses et d'entendre d'étranges observations ; mais rien ne me convainc, sauf les tableaux, qu'il y ait dans tout ceci quelque chose d'un autre monde. Je voudrais savoir ce que le juge Douglas dit de cette guerre.

« — Je vais tâcher de trouver son Esprit, dit M. Shockle ; mais il

arrive quelquefois, comme c'est arrivé ce soir pour l'Indien, que je sois impressionné d'abord par un Esprit : je dois céder à l'influence d'un Esprit plus puissant. Si l'on garde le plus profond silence, je verrai si l'on ne pourrait pas engager le général Knox à faire venir M. Douglas. »

On entendit trois coups en signe d'assentiment. Le plus profond silence fut établi, et après un intervalle de près de trois minutes, M. Shockle, se levant subitement, se plaça derrière sa chaise, mettant son bras gauche derrière le dos et plaçant le bras droit dans son gilet; il parla, et tous ceux qui avaient jadis entendu Douglas le reconnurent. Je n'ai pas la prétention de reproduire tout le discours de M. Shockle. Il était éloquent et dans un langage choisi.

L'orateur insista vivement auprès du président pour repousser tous les conseillers qui hésitaient sur la politique à suivre, et pour écouter les vœux du peuple qui l'appuierait dans toutes ses mesures, pourvu que son but fût de rétablir l'Union. Il ajouta qu'il y avait encore sur terre des Burrs et des Blennerhassets, mais qu'ils disparaîtraient confondus devant l'approbation du peuple, après une ou deux victoires qui lui semblaient devoir être remportées dans un avenir prochain. Une nouvelle ère devait, de l'avis de l'Esprit, sortir de ces victoires, si on en profitait habilement. Toutefois, si des hommes pervers croyaient devoir, aux premières heures de succès, se laisser aller à l'esprit de parti, la guerre se prolongerait; mais si l'on poursuivait par contre énergiquement la victoire, la cause serait sauvée. Le président s'écria :

« — Que cet avis me vienne d'un mortel ou d'un Esprit, c'est bien la vérité. »

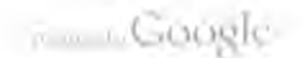
M. Shockle se trouvant très-abattu après ce dernier effort, M. Lincoln jugea à propos de clore la séance.

Pour la traduction, Jantet, du ***Progrès de Lyon.***

LA JEUNE FILLE D'ORLACH

POSSESSION. — ESPRITS PUNIS. — MANIFESTATIONS EXTRAORDINAIRES. — FAITS ÉMOUVANTS.

Voici une histoire contenant les faits les plus étranges et les plus incroyables. Par ces faits se trouve une fois de plus confirmée la doctrine de la possession et ce que nous avons déjà dit ailleurs, c'est-à-dire qu'il faut entendre par ***démons*** des esprits punis, condamnés à



certaines expiations plus ou moins longues pour des crimes autrefois commis sur la terre, expiation que l'assistance des hommes peut contribuer à abréger en vertu de certaines lois spiritualistes, lois mystérieuses qu'on peut bien constater, mais qu'il ne nous a pas encore été donné d'expliquer à point nommé. L'histoire qui va suivre a été mise au jour par un savant docteur, esprit critique et sagace, connu par sa bonne foi et à qui l'on doit tant d'autres écrits de ce genre, entre autres celui qui concerne l'illustre voyante de Prévorst. Ceux qui douteraient des faits qui se rattachent à la possession de la jeune fille d'Orlach, même après l'attestation de l'honorable docteur Kerner, n'ont qu'à recourir aux sources. L'enquête est facile à établir. Les faits ont des témoins encore aujourd'hui vivants. Ils se sont passés en 1831 dans une localité qui est voisine de Heilbronn, cercle du Necker, royaume de Wurtemberg. Cela dit, nous laissons la parole au docteur Kerner.

« Dans la petite commune d'Orlach, en Wurtemberg, vivait, dans l'année 1831, la famille *Grombach*. Le père était depuis longtemps maire du village, et connu comme homme honnête et pieux; les enfants labouraient la terre. Sa fille aînée, nommée Madeleine, née le 12 septembre 1812, avait peu appris à l'école; elle était fraîche et bien portante, et n'avait jamais été malade, lorsque, dans cette même année 1831, elle fut l'objet des manifestations les plus remarquables. Son père ayant acheté une vache, l'on trouvait cet animal fort souvent attaché, dans l'écurie, à un autre endroit que celui où on l'avait laissé. Quelquefois on trouva les queues de toutes les vaches si ingénieusement entrelacées, que l'on avait grand'peine à délivrer les pauvres animaux, qui transpiraient et tremblotaient d'une manière effrayante sans qu'on pût découvrir l'auteur de ces manifestations étranges. Les manifestations duraient depuis cinq semaines, quand on aperçut tout à coup des flammes qui éclataient subitement dans l'écurie et même dans la maison qu'habitait le sieur Grombach. Le bourgmestre établit une sentinelle près de cette maison, laquelle veilla jour et nuit sans pouvoir découvrir la source de ces phénomènes effrayants; cela dura pendant toute l'année 1831. Au mois de février 1832, Madeleine, étant un jour occupée dans l'écurie, vit l'ombre d'une femme qui lui dit qu'*il fallait absolument démolir la maison de son père*, et que cela soit fait le 5 du mois de mars 1833, car, autrement, cette ombre assurait ne pouvoir plus prévenir les malheurs dont un mauvais Esprit accablait la famille. Jusqu'alors, ajouta-t-elle, elle avait été l'ange gardien de cette famille et l'avait mise à l'abri du feu qui menaçait de consumer tout son avoir. Cet Esprit dit en outre à Madeleine qu'elle

avait été du même sexe qu'elle, qu'elle était née à la même date, il y a quatre siècles. Elle finit par lui demander de l'aider à la délivrer des derniers liens qui l'attachaient à la terre. « Aurai-je un trésor, demanda Madeleine, si je contribue à te sauver? — Ne désire point de trésors terrestres, répondit l'ombre, et là-dessus elle s'évanouit devant la fille étonnée, qui n'eut rien de mieux à faire que de raconter tout de suite ce qu'elle avait vu à son père, au ministre (pasteur protestant) de l'endroit et à d'autres personnes honorables.

Depuis le mois d'avril de la même année, cet Esprit-femme se fit voir plus souvent à Madeleine. Elle lui dit que son nom avait été Anne-Marie, et qu'on l'avait mise à l'ancien couvent d'Orlach, à douze ans, quoiqu'elle eût fait tous ses efforts pour éviter ce sort. Elle récitait souvent, dans sa prière, le 116e psaume : « J'aime l'Éternel, car il a exaucé ma voix et mes supplications, etc. »

Vers le mois de juin de la même année, l'Esprit dit qu'il ne viendrait plus aussi souvent et que Madeleine verrait, au contraire, le mauvais Esprit à qui il était lui-même attaché par des liens indissolubles. En effet, à la fête de Saint-Jean, Madeleine étant occupée dans la cuisine de la maison pendant que sa famille était à l'église, vit avec effroi une quantité de grenouilles couvrir l'âtre du four. Voulant en saisir quelques-unes, qui étaient fort grandes et jaunes, elle entendit une voix qui le lui défendait, et qu'elle reconnut pour la voix du bon Esprit qui l'avait priée de ne se mêler d'aucune manière des actions du mauvais Esprit déjà signalé, et de ne jamais lui répondre.

Au mois de juillet 1832, Madeleine vit souvent, pendant qu'elle était occupée à faucher, tantôt un chat noir, tantôt un chien ou un cheval noir qui la poursuivaient en prétendant l'aider à faire son travail plus vite. Souvent ce démon se présenta en moine noir, en l'exhortant à faire dire des messes pour la durée du beau temps pendant la fenaison, et prétendant qu'une messe au taux d'un florin serait plus efficace qu'à 48 kreutzer. Chaque fois qu'il parlait, il se moquait de tout ce qui touche à la religion. Madeleine était protestante, et il n'y a même plus de catholiques dans son village.

Un jour, Madeleine et sa sœur trouvèrent un petit sac dans l'écurie, qui contenait 11 florins en monnaies diverses. Le moine se présenta, disant qu'il avait apporté cet argent de la boutique d'un marchand de *Hall* (ville voisine), et que celui-ci l'avait gagné en trompant ses clients. Il voulait le donner à Madeleine. Celle-ci ne lui répondit pas. Le soir de ce jour-là, l'Esprit-femme se présenta à Madeleine et lui dit de ne pas garder l'argent, mais de le distribuer aux pauvres du village,

ce qui fut fait. Elle l'exhorta en outre à garder toujours le silence envers le moine, car si elle répondait, les flammes éclateraient tout à coup dans la maison.

Au mois d'août, le moine se fit voir à Madeleine, lorsque celle-ci tricotait au jardin, sous la forme d'un animal monstrueux; elle s'évanouit de suite, et resta durant plusieurs heures dans un état d'insensibilité complète; son corps était sans mouvement, excepté le bras et la jambe gauche, qui frappaient incessamment sur tout ce qui s'approchait d'elle. Ses parents firent venir un médecin et un pasteur protestant. La malade, étant dans l'état du somnambulisme, répondit toujours qu'elle n'était point malade, mais possédée par un démon (mauvais Esprit), qui était le même que le moine noir qui la poursuivait depuis si longtemps. Madeleine s'éveilla enfin le lendemain, et raconta que l'Esprit-femme et l'Esprit du moine s'étaient disputés sur sa possession, et qu'enfin le mauvais Esprit, étant vaincu par le bon, s'était éloigné.

En effet, l'Esprit-femme se manifesta alors de nouveau plus souvent, en consolant Madeleine par des versets de la Bible et lui défendant de raconter son histoire malheureuse aux moqueurs et aux docteurs de la science qui, ne pouvant s'expliquer son état, se seraient moqués d'elle. Vers la fin du mois d'août, le Génie-femme lui annonça que le moine prendrait possession de son corps, mais qu'il garderait toujours avec lui l'âme de Madeleine pendant les intervalles de la possession. Depuis cette époque Madeleine perdit souvent la connaissance et le sentiment de son individualité. Elle parlait d'une voix de basse fort rude, et s'exprimait, avec une grossièreté affreuse, en se moquant de cette Madeleine si simple et si religieuse, qui croyait à toutes les fables de la Bible et de l'Église. Il était impossible de prier avec elle ou pour elle sans qu'elle ne tombât dans les convulsions les plus terribles. Tout ce qui était saint l'exaspérait, et elle ne voulait rien entendre, même le bruit des cloches de l'église. La puissance de Dieu lui était insupportable, et il disait souvent que ce qu'il y avait de pis, c'était que son maître à lui était sujet d'un plus grand que lui. Le réveil de cet état étrange ressemblait au réveil du sommeil magnétique. La tête fut agitée longtemps de droite à gauche et *vice versa*, jusqu'à ce qu'elle finit par se pencher vers la droite; c'est par ces mouvements que le mauvais Esprit la quitta. Après le réveil, elle ne se douta de rien et prétendit même souvent avoir été à l'église et y avoir chanté et prié avec la communauté, tandis qu'au contraire pendant ce temps sa bouche avait proféré des blasphèmes. Les médecins voulaient lui donner beaucoup de remèdes et prétendaient expliquer cet état étrange par de prétendues

lois de la nature inerte. Les parents de la malade, voyant qu'ils se trompaient grossièrement, finirent par s'adresser au fameux docteur *Justin Kerner*. Celui-ci la prit dans sa maison, pour pouvoir mieux l'observer. Il n'ordonna à Madeleine, comme remède, que le jeûne et la prière; après des semaines entières d'observations constantes, Kerner ne put jamais découvrir ni la moindre trace d'hypocrisie ni même d'aliénation mentale chez la jeune fille.

Ce fut vers le printemps que Madeleine retourna chez ses parents; et son père se décida enfin à démolir sa maison, tenant compte des vives instances de l'Esprit-femme, qui avait engagé Madeleine à recourir à ce moyen-là pour être débarrassée de sa possession. Pendant que le père faisait tous les préparatifs de la démolition, l'Esprit de la religieuse vint trouver Madeleine dans sa chambre à coucher, le 4 du mois de mars 1833. Il était éblouissant de clarté et couvert d'un grand voile lumineux, enveloppé d'une robe blanche à larges plis. « Un homme, lui dit-elle, ne peut pas sauver son semblable, c'est pourquoi notre Sauveur Jésus-Christ est venu au monde; le Christ seul ayant souffert pour tous, veut et peut sauver tout le monde. Néanmoins tu peux me rendre un grand service, en me délivrant des derniers liens qui m'attachent encore à la terre. Ce fut dans ma vingt-deuxième année que le moine qui a pris possession de ton corps m'a séduite, en m'introduisant déguisée en cuisinier dans un couvent d'hommes. J'eus plusieurs enfants de lui, mais il les tua tous au fur et à mesure qu'ils venaient au monde. De plus, pendant cette liaison criminelle, qui dura quatre années consécutives, ce scélérat assassina trois moines. J'ai dénoncé ses crimes, mais pas tous, et lui, furieux contre moi, m'a ôté la vie pour cette raison. O Madeleine, que personne n'attende jusqu'après sa mort pour révéler ses crimes! »

Puis elle tendit sa main à Madeleine, qui, manquant de courage pour la saisir, ne lui présenta que son mouchoir qui avait l'air d'être brûlé juste à l'endroit où l'Esprit l'avait touché. Cependant, chose étrange! cette tache brûlée n'avait aucune odeur de feu.

Quelques heures plus tard, le moine prit possession du corps de Madeleine. La jeune fille resta dans cet état jusqu'au lendemain. Elle était fort pâle, les yeux fermés et le côté gauche très-froid et perpétuellement agité.

L'Esprit, après avoir pris possession de son corps, lui annonça qu'il ne pouvait la quitter que le lendemain à midi, mais que ce serait pour la dernière fois. « Si j'avais, dit-il, suivi les préceptes de saint Pierre traçant le modèle parfait de l'homme juste dans sa première

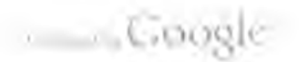
épître, chap. II, 21-25, je n'aurais plus besoin d'être ici et de tourmenter cette pauvre fille. » Pendant la nuit l'Esprit exprimait sa joie de pouvoir prier, et regrettait amèrement de ne s'être pas converti pendant l'été passé ; rempli de joie céleste, il répéta souvent les mots sacrés de *Bible*, de Jésus, etc., etc.

Enfin, il finit, par la bouche de la possédée, par révéler tous ses crimes, en présence de beaucoup de témoins. « Mon père, disait-il, était un noble issu de l'illustre race des seigneurs de GEISLINGEN ; il était propriétaire d'un château féodal près d'Orlach, d'où il pillait et dévastait tous les environs. J'avais deux frères, dont le cadet fut tué en guerre et l'aîné hérita du château. Quant à moi, je fus destiné au clergé ; on me nomma bientôt supérieur du couvent d'Orlach, grâce au népotisme de ma famille ; j'ai commis plusieurs assassinats sur la personne de mes confrères, ainsi que sur des religieuses et sur leurs enfants. J'introduisais les religieuses en habit de moine au couvent d'hommes, où je les assassinais aussitôt qu'elles ne me plaisaient plus. Après avoir assassiné trois de mes confrères, celle que tu appelles l'Esprit-blanc me dénonça ; mais, en corrompant les juges, je fus acquitté. De retour au couvent, j'assassinai la traîtresse, puis ensuite encore trois autres de mes confrères ; enfin, au bout de quatre semaines, je me suis tué moi-même : c'était dans l'année 1438. En ma qualité de supérieur, je pouvais facilement introduire mes victimes dans le couvent, et les assassiner en jetant leurs cadavres dans un trou muré. Ma foi était empreinte d'un matérialisme grossier ; selon moi, tout devait finir à la mort ; mais, malheureusement, je trouvai au delà du tombeau la destinée toute autre que je l'avais rêvée. Il y a une vie d'outre-tombe, une expiation et une punition cruelle après la mort même, qui n'est nullement le terme de tous les maux. »

Le lendemain, à midi, du 5 mars 1833, les démolisseurs de la maison trouvèrent un mur qui paraissait beaucoup plus ancien et plus solide que le reste. On y découvrit un trou ressemblant à un puits, rempli d'ossements d'hommes, de femmes et d'enfants. Ce fut juste au même moment que la jeune fille, qui n'en savait rien, fut brusquement réveillée de son sommeil *démono-somnambulique*. Honteuse de se trouver entourée d'une foule d'inconnus, elle s'échappa de ce milieu encore toute chancelante. Depuis ce moment, la jeune fille s'est toujours bien portée, et n'a cessé de jouir d'une excellente santé.

Revue Spiritualiste. — *Docteur* KERNER.

Traduction par Mlle DE GULDENSTUBBÉ.



LES POISSONS

RECTIFICATION DE LA COMMUNICATION DONNÉE PAR GEORGES CUVIER. — MÉDIUM, Mme LAMBERT

Le poisson est un être créé dans le milieu le plus perdu pour l'œil de l'homme. Il faut l'amour de l'étude et l'esprit de recherches laborieuses pour arriver à le suivre sous les eaux limpides du lac, dans le courant rapide des fleuves, dans les abîmes incommensurables des mers, ou sous les rochers qui surplombent les rivages formant des cavernes où les habitants des eaux vont se réfugier. Mais l'homme les suivra partout, car Dieu lui a donné la terre et les eaux pour son empire, et la science est le plus noble fleuron de sa couronne. Il veut, dès lors il peut poursuivre ses études aussi bien sous les eaux que dans les airs : la cloche a plongeur ou le ballon sont des instruments dociles et soumis à cette volonté qui n'est arrêtée que par Dieu.

C'est une admirable étude que celles des mœurs des poissons ! L'esprit de ruse se trouve même parmi eux. Voyez ce mollusque échoué sur le sable. Il attend l'insecte qui, le croyant mort, vient se poser sur son armure et voltige jusque sur sa chair molle et glutineuse. L'insecte est pris comme l'oiseau à la glu. Et il en est bien ainsi, car le mollusque se sert de l'enduit qui recouvre son corps pour retenir l'insecte captif ; un autre mollusque arrive, mange l'insecte, sert à son tour de piége et fournit au repas de son camarade.

Maintenant, regardez ce crustacé ; il est privé d'une de ses pattes. A quelle bataille cet invalide des mers a-t-il perdu ce membre ?... Demandez-le encore à la ruse punissant la gourmandise. L'imprudent a voulu placer sa patte dans l'ouverture momentanée d'une huître d'une dimension surprenante que vous nommez bénitier.

Voyez le homard glissant sa patte dans l'entre-bâillement du bivalve, afin de s'en servir ainsi que d'un levier pour élargir l'ouverture et comme pour saisir sa proie ! Mais il a compté sans la force du puissant animal, qui se referme et ne s'ouvrira plus. En vain l'infortuné captif se débat ! Forçat condamné par sa gourmandise, il entraîne son ennemi, boulet vivant, jusqu'au fond de la mer ; il revient à la surface des eaux, puis il plonge, replonge, mais il ne recouvrera sa liberté qu'en perdant le membre instrument de sa gourmandise.

Vous connaissez déjà ce genre de guerre décrit par d'autres naturalistes, mais aucun d'eux ni moi-même ne connaissions les combats des cétacés géants, combats dont l'amour est le gage et que je vais essayer de vous ébaucher...

Figurez-vous l'immensité de l'Océan; cherchez à mesurer sa profondeur en regardant l'espace qui se trouve entre les nuages et vous : c'est le désert par la solitude. L'œil de l'Éternel peut seul mesurer ses limites, et l'oiseau voyageur, qui ose le traverser n'a, pour se reposer, que le sommet d'une vague. Une sorte d'île bleuâtre se dresse au milieu de cet Océan, c'est une baleine. Sultane indolente, elle se repose, tandis que, pour elle, la guerre est déclarée dans l'empire des ondes. Écoutez ces coups dont le retentissement monte jusqu'à la surface des flots dont ils dominent les mugissements! Deux baleines mâles, deux rivaux se livrent un combat acharné. Tantôt leurs têtes énormes se rencontrent, et, engins formidables, ils cherchent chacun à abattre le rempart qui protége la vie de son ennemi; tantôt se rapprochant comme deux navires, ils tentent de s'aborder, se culbutent, se refoulent au fond des eaux, et là le plus fort ou le plus adroit écrase son antagoniste sur le roc, limite des profondeurs de la mer. Alors le vainqueur remonte vers son Hélène et reçoit le prix de sa valeur. Cette fois encore la récompense est donnée à qui sait triompher!

UNE SÉANCE DE SPIRITISME CHEZ VICTOR HUGO

« C'était à la fin de l'été 1853, Mme de Girardin était alors dans la plénitude de sa réputation, et, ce qui vaut mieux, de son talent... Elle venait de faire jouer ***Lady Tartuffe***, où elle s'est cherchée, et elle venait d'achever ***La joie fait peur***, où elle s'est trouvée. Elle se possédait, elle possédait le public, elle était triomphante; mais toutes les prospérités se font payer plus qu'elles ne valent; au moment où tous l'enviaient, elle se savait malade, elle est morte l'année suivante, et elle venait de perdre un ami dont elle portait bravement le deuil.

« Étaient-ce ces deux morts, la récente et la prochaine, qui l'avaient tournée vers la vie extra-terrestre? Elle était très-préoccupée des tables parlantes. Sa première question fut de me demander si j'y croyais. Elle y croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation reflétait à son insu jusque dans son travail : le sujet de ***La joie fait peur***, n'est-ce pas un mort qui revient? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner; elle se leva

dès le dessert et entraîna un des convives dans le ***parlour***, où ils tourmentèrent une table, qui resta muette..... »

« Je n'avais pas assisté aux tentatives précédentes : je ne croyais pas au phénomène, et je ne voulais pas y croire..... Cette fois, je ne pus pas refuser de venir à la dernière épreuve, mais j'y vins avec la ferme résolution de ne croire que ce qui serait trop prouvé.

« Mme de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien ; mais nous avions promis d'être patients; cinq minutes après, on entendit un craquement du bois; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin dit : « Y a-t-il quelqu'un? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, « qu'il frappe un coup. » La griffe retomba avec un bruit sec. « Il y « a quelqu'un ! s'écria Mme de Girardin ; faites vos questions. »

« On fit des questions, et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, indécise, quelquefois inintelligible. Était-ce nous qui ne la comprenions pas? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur; voici comment on procédait : on nommait une lettre de l'alphabet *a*, *b*, *c*, etc., à chaque coup de pied de la table; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais souvent la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; on se trompait, on notait la précédente ou la suivante; l'inexpérience s'en mêlant, et Mme de Girardin intervenant le moins possible pour que le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. A Paris, Mme de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expéditif : elle avait fait faire un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. — Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

« Je n'avais encore été que témoin, il fallut être acteur à mon tour. J'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait deviner « la fille la plus sage de la société. » Je dis à la table : « Devine le mot que je pense. » Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même avec Mme de Girardin. La table dit un mot, c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à Mme de Girardin, et Mme de Girardin le souffler à la table..... Je recommençai l'épreuve; mais, pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale ni par un regard involontaire, je quittai la table et

je lui demandai non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire ***souffrance***. » Je pensais ***amour***.

« Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le fond de tout, que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. ***Souffrance*** aurait traduit ***grandeur***, ***maternité***, ***poésie***, ***patriotisme***, etc., aussi bien qu'***amour***. Je pouvais donc encore être dupe, — à la seule condition que Mme de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, en deuil, mourante, eût passé la mer pour mystifier l'exil.

« Bien des impossibles étaient croyables avant celui-là ; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et lui firent deviner leurs pensées ou des incidents connus d'eux seuls. Soudain, elle sembla s'impatienter de ces questions puériles ; elle refusa de répondre, et cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. « Est-ce toujours le même esprit qui est là ? » demanda Mme de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. « Qui es-tu, toi ? » La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

« Ici la défiance renonçait : personne n'aurait eu le cœur ni le front de se faire, devant nous, un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie ! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil, la mère pleurait, une inexprimable émotion étreignait toutes les poitrines ; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle ? Nous aimait-elle toujours ? Était-elle heureuse ? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : « Adieu ! » et la table ne bougea plus.

« Le jour se levait, je montai dans ma chambre, et, avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer, comme si ces choses-là pouvaient être oubliées ! — Le lendemain, Mme de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai vers la table. La nuit encore y passa. Mme de Girardin partait au jour ; je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me cria : « Au revoir ! » Je ne l'ai pas revue, mais je la reverrai.

« Elle revint en France faire son reste de vie terrestre..... Depuis quelques années son salon était bien différent de ce qu'il avait été. Ses vrais amis n'étaient plus là. Les uns étaient hors de France, comme



Victor Hugo; les autres plus loin, comme Balzac; les autres plus loin, comme Lamartine. Elle avait bien encore tous les ducs et tous les ambassadeurs qu'elle voulait, mais la révolution de février ne lui avait pas laissé toute sa foi à l'importance des titres et des fonctions, et les princes ne la consolaient pas des écrivains. Elle remplaçait mieux les absents en restant seule, avec un ou deux amis et sa table. Les morts accouraient à son évocation; elle avait ainsi des soirées qui valaient bien ses meilleures d'autrefois, et où les génies étaient suppléés par les esprits. Ses invités de maintenant étaient Sedaine, Mme de Sévigné, Sapho, Molière, Shakespeare. C'est parmi eux qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance et sans tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé toute inquiétude. Chose touchante, que, pour adoucir à cette noble femme le rude passage, ces grands morts soient venus la chercher.

« Le départ de Mme de Girardin ne ralentit pas mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdûment dans cette grande curiosité de la mort entr'ouverte... Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me retient; je sais tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif, qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change. Mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir à lui dire que, quant à l'existence de ce qu'on appelle les esprits, je n'en doute pas; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme; je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière? Mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. La mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme; l'homme est un animal en équilibre; la mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables. »

VACQUERIE.



NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

DE LA TRADITION RELIGIEUSE

Si dans l'examen de cette question nous avons voulu marcher avec le raisonnement seul et sans nous prévaloir de la tradition religieuse, ce n'est ni défiance ni mépris de cette tradition ; mais, comme beaucoup d'esprits pourraient ne pas professer pour elle le même respect, nous avons dû chercher ailleurs nos preuves et notre argumentation ; du moins, il nous sera permis de faire voir que cette tradition confirme la solution que nous avons émise.

Les chrétiens, conformes en cela avec la presque unanimité des autres religions, admettent trois catégories diverses de lieux destinés à la vie ultérieure des hommes : 1° Le purgatoire, où l'âme se purifie et expie les fautes de la terre. Ces fautes pouvant être très-différentes, il en résulte nettement que les lieux des purifications doivent varier selon la plus ou moins grande culpabilité de chacun, qu'ainsi le dogme du purgatoire implique l'existence de mondes divers où les souffrances et les épreuves seront plus ou moins pénibles, selon que la constitution de ces mondes sera plus ou moins en harmonie avec les êtres qui seront condamnés à y habiter temporairement. 2° L'enfer, séjour prétendu éternel de douleurs et de larmes. Ici encore diversité de crimes, diversité de châtiments, et nécessité d'admettre une série indéfinie de lieux particuliers. 3° Le paradis. Ici encore tous les théologiens sont d'accord qu'il y a une hiérarchie dans les bienheureux, une proportion dans l'échelle ascendante des élus conforme à leurs mérites.

Cela ne résulte-t-il pas de la parole même du Christ, lorsque, dans cet admirable discours qu'il fit à ses disciples avant d'être livré aux Juifs, il leur dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était, je vous l'aurais dit ; je m'en vais pour vous préparer le lieu. » (Évangile selon saint Jean, chap. XIV.) Origène commente ce passage : « Le Seigneur, dans l'Évangile, a fait allusion aux stations différentes que les âmes doivent occuper après qu'elles ont été dépouillées de leurs corps actuels, et qu'elles en ont revêtu de nouveaux ; lorsqu'il a dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de « mon Père, » ce sont les stations nombreuses qui mènent au père, et dans ces habitations diverses quel secours, quel appui, quel enseignement, quelle lumière l'âme recevra-t-elle? C'est ce que connaît seul le Seigneur, quand il a dit de lui-même : « Je suis la voie, la vérité,

« et nul n'arrivera au Père que par moi. » C'est le Seigneur qui, dans chacune de ces stations, est la porte par laquelle l'âme passe ; c'est par lui que l'on entre, que l'on sort, que l'on est nourri, et que l'on est transporté à une autre demeure, et de là encore à une autre, jusqu'à ce que l'on arrive enfin au Père lui-même. » (Homélie, 27e.)

Tous les théologiens qui ont discuté la question de la vie future ont pris texte du discours de Jésus-Christ rapporté par saint Jean l'évangéliste, pour établir la diversité des récompenses et l'ordre de la hiérarchie céleste. Il y a un autre passage de l'évangile de saint Jean qui n'a pas été remarqué, et dont, ce me semble, le sens n'a pas été compris dans toute sa profondeur ; un sénateur juif, un pharisien, Nicomède, demande à Jésus des explications sur le dogme de la vie future ; Jésus répond : « En vérité, en vérité, je vous le dis, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. » Nicomède est bouleversé de cette réponse, parce qu'il la prend dans son sens grossier. « Comment, dit-il, peut renaître un homme qui est déjà vieux? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère pour renaître une seconde fois? » Jésus reprend : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez de nouveau ; l'Esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix ; mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. » C'est une prévision de ce qui devait arriver aux apôtres, une vue lointaine du spiritisme actuel, et une admirable exposition de la manière dont la grâce de Dieu agit en nous.

Cependant ces choses paraissent nouvelles à un pharisien, à un docteur de la loi ; il s'étonne moins, mais il s'étonne encore : « Comment cela peut-il se faire? » Jésus lui dit : « Quoi, vous êtes maître en Israël, et vous ignorez cela. Mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croiriez-vous si je vous parlais des choses du ciel? » C'est-à-dire je vous parle aujourd'hui de ce qui se passe ici-bas ; non, vous ne serez pas perpétuellement attaché à la terre, l'homme ne tourne pas dans un cercle perpétuel ; si donc vous ne me croyez pas, vous me croiriez bien moins si je vous parlais du ciel. — De quelles choses du ciel? Logiquement et selon l'ordre des pensées, des choses du ciel en ce qui touche la renaissance dans les divers mondes. Jésus ne va pas plus loin. Son auditeur n'est pas préparé, puisqu'il n'a pas même compris de suite la parole du Maître. Jésus ne s'explique pas sur la question, seulement il la fait pressentir et la pose en quelque sorte.

Ceci nous confirme dans l'opinion émise par saint Augustin : « *Christus sicut magister alia docuit, alia non docuit.* » — Le Christ, comme un bon maître, a enseigné certaines choses, il a gardé le silence sur d'autres. — La parole de Dieu a dû prendre les limites du fini, et devenir successive.

« Le Christ n'a pas tout dit à ses disciples, parce qu'ils ne pouvaient porter le poids de certaines vérités. » Il leur a promis, à eux et à ceux qui croiraient en son nom, l'inspiration du Saint-Esprit, successive comme la parole de Jésus, car l'absolu ne peut s'établir sur la terre; elle a éclairé ses disciples, et continue à répandre la lumière dans l'humanité, qui la recueille et fait chaque jour un nouveau pas vers la vérité suprême.

Il est certain d'ailleurs que le dogme du purgatoire, de l'enfer, du paradis, tous trois placés hors de la terre, implique la pluralité des mondes. Ce dogme, grossier et enfantin a été expliqué, de nos jours, par le spiritisme.

Jusqu'à présent nous n'avons pas excipé des révélations qui nous sont faites aujourd'hui par les Esprits.

Nous n'avons raisonné que d'après l'astronomie et son interprétation rationnelle.

Mais, après avoir prouvé invinciblement la vérité de la pluralité des mondes par les sciences et la tradition, il nous sera bien permis de dire un mot sur la doctrine actuelle du spiritisme à cet égard.

Avant de parler des enseignements donnés à ce sujet par les Esprits, citons un des plus remarquables précurseurs du spiritisme. Voici ce que dit Jean Reynaud dans son immortel ouvrage ***Terre et Ciel*** :

« Si nous ne touchons pas de nos mains les mondes qui nous avoisinent, nous les touchons du moins de nos regards; nous les connaissons, comme le navigateur connaît, sans avoir besoin d'y descendre, les régions entre lesquelles il passe ; il n'en distingue ni les habitants, ni les cultures; mais il les imagine d'après les conditions géographiques qu'il observe. Ainsi faisons-nous à l'égard des planètes; nous mesurons leurs continents, leurs mers, leurs montagnes; nous connaissons leurs climats, leurs atmosphères, leurs saisons; elles sont pour nous ce qu'eût été l'Amérique, s'il nous eût été donné de l'apercevoir de loin, avant d'entrer en alliance avec elle. Bref, nous ne pouvons définir ces autres mondes qu'en nous les figurant comme les terres d'un archipel flottant, dans lequel se trouve compris l'îlot où nous sommes fixés; ainsi la croyance à une seule terre et au seul règne hominal terrestre est désormais détruite. »



Notre journal a dit, de par les Esprits, la pluralité des mondes destinés aux réincarnations progressives des âmes et quelques-uns au repos et à la station de celles errantes.

On a voulu aller plus loin : quelques communications sont venues décrire des globes inconnus, ***Lopussus, Éthéopis, Pétulvéda***, etc., etc.; elles ont affirmé que Vénus, Saturne et Jupiter sont des mondes heureux, la flore en a même été peinte par divers médiums, ainsi que l'animalité; les demeures des hommes ont été représentées.

Nous disons : Tout cela est plus ou moins conjectural !

Mais ne nous attachons ici qu'au principe certain et incontestable, à savoir que ***tous les mondes créés par Dieu ont un but, une fin, et qu'ils sont destinés à l'habitation et à la vie;*** on peut être trompé sur les détails, tandis qu'on ne saurait l'être en cette affirmation.

En parcourant les diverses hypothèses émises sur la destination des astres, nous nous sommes prononcé pour celle de leur habitation par des humanités supérieures, inférieures ou du même ordre. Quoique nous l'ayons combattu, il y a un sens profondément vrai dans la solution de Moïse. Oui, tous ces astres, toute cette splendeur des cieux, cette magnificence de la création, tout cela est fait pour l'homme, il n'y a rien qu'il ne puisse atteindre. Ne cherchons pas à devancer l'heure de nos destinées, nul ne peut franchir violemment un degré de l'initiation. Ne méprisons pas notre séjour en songeant à l'immensité de l'univers; Dieu ne pénètre-t-il pas partout? est-il rien de petit à ses yeux là où se trouve l'intelligence et la liberté? Étendons le cercle de nos connaissances, raffermissons notre volonté, échappons à l'égoïsme par l'amour, non pas seulement par celui de la famille, qui, s'il est isolé, n'est qu'un autre égoïsme, mais par l'amour de tous les hommes, même de nos ennemis; acceptons sans murmurer la loi du travail que la Providence nous a imposée pour préserver l'esprit des tentations de la chair. Quelle que soit la condition dans laquelle nous sommes placés, accomplissons notre tâche et nos devoirs; rien ne se perd de ce que nous faisons pour le bien et pour la vérité. Frères, Dieu nous regarde; mais si quelquefois un fol orgueil saisissait notre cœur, si trop d'attachement nous liait à de vains honneurs et à de fausses richesses, songeons que notre destinée n'est pas ici-bas, que notre vie est un passage, et que la terre n'est qu'un hameau de ce grand pays qui s'appelle l'univers.

André Pezzoni,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : **MAURICE LACHATRE.**



L'ESPRIT CHEZ LES BÊTES

G. DENIS DE LATOUR. — MÉDIUM, Mme LAMBERT

Nous donnons au mot ESPRIT une signification différente de celle d'*âme;* nous voulons rendre l'idée d'*instinct*, d'*intelligence*. Dieu en a pourvu toutes ses créatures inférieures; il a tout prévu pour qu'elles trouvassent à vivre et à être heureuses, chacune à sa manière, dans les mondes où elles sont placées. Mais l'homme seul est une émanation de Dieu; il est animé d'une parcelle de sa divinité, qui est l'*âme*. Aussi, voyez quelle est sa supériorité sur les animaux; il en fait ses esclaves, il a tout pouvoir sur eux. Choisissons parmi les animaux deux familles à l'appui de notre théorie de l'intelligence des bêtes, celle des castors, qui vivent dans un état de république qu'envieraient les républiques humaines; la plus parfaite harmonie règne entre tous les membres de la famille; ils bâtissent des villes avec un art infini; ils sont aussi complets qu'il est permis à des animaux de l'être. La famille des singes mérite également d'attirer l'attention du penseur; tous les individus de ce genre se trouvent doués à différents degrés d'une admirable finesse; ils sont en vérité la caricature de l'homme, ce qui a fait dire parfois que de telles bêtes ne différaient que de bien peu de certains sauvages... En cela on a tort.

L'homme seul prie, l'homme seul a la parole intelligente; à lui seul Dieu l'a donnée. Après sa mort, le chien, qui a été l'ami de l'homme, se retrouvera encore à ses ordres dans les planètes où les âmes seront envoyées; le chien sera son messager, son serviteur le plus intelligent; il aura progressé dans les limites de son essence. Le cheval aussi pourra aider l'homme-esprit dans l'autre vie. Ce ne sera plus le cheval traînant de lourdes charges et accablé de coups; non, il sera l'ami de l'Esprit, et il sera à ses ordres comme courrier pour porter ses dépêches d'une planète à une autre.

Je crois vous voir sourire à l'idée des animaux devenant vos serviteurs; mais sachez bien que Dieu veut que tout ce qui est créé par lui ait une suite de vies pour un but déterminé. Les êtres doués de l'instinct auront une destinée plus belle, mais non semblable à celle de l'homme, et que je nommerai *destinée secondaire;* quant aux dernières espèces, c'est-à-dire les espèces inférieures, elles auront le sort des végétaux, elles retourneront aux esprits de la terre et feront partie de la substance commune dans laquelle Dieu prend de nouvelles existences

qu'il anime. Cette substance, c'est le fluide universel, le grand foyer des êtres non animés de l'esprit divin et qui ne sont pas pourvus d'une âme.

Je me propose de vous détailler un jour ces mystères des créations se renouvelant sans cesse dans un ordre et une harmonie dignes du Créateur. Tous les êtres, grands ou infiniment petits, arbre ou gazon, mastodonte ou ciron, homme ou enfant, tous sont des incarnations successives que Dieu anime de la vie terrestre pour un temps limité; mais parmi ces créations l'homme seul verra Dieu après les dernières épurations.

Tchermechoff est venu, à son tour, donner des explications sur les points qui paraissaient obscurs de cette importante communication. Parmi les animaux, a-t-il dit, il existe une foule de catégories qu'il ne m'est pas possible d'énumérer, mais que je supposerai divisées en deux classes, pour mieux vous faire comprendre le sens des vérités qui vous sont enseignées : la première classe serait celle des animaux doués d'un esprit susceptible de progresser et appelés à aller revivre dans d'autres planètes ou même sur la terre sous des formes de plus en plus perfectionnées, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la période où ils entrent dans l'humanité, mais dans ses manifestations les plus rudimentaires, et où ils seront destinés à suivre la marche ascendante des esprits incarnés; la deuxième classe serait celle des animaux inférieurs et des animaux malfaisants, destinés, d'après la loi de Dieu, à disparaître et à rentrer dans le réservoir commun où s'agitent les esprits vitaux des trois règnes de la nature, le minéral, le végétal et l'animal à destinée secondaire, et où Dieu trouve les éléments de ses nouvelles créations.

Les commentaires de Tchermechoff se trouvent complétés par l'enseignement de l'un des professeurs de la Sorbonne, Paul Janet, sur l'âme animale et l'âme humaine.

Voici en quels termes s'exprime le savant professeur :

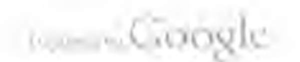
« Si on admet dans l'animal une âme, il ne faut pas oublier que par âme on entend un principe individuel, un, simple, identique, permanent, qui anime le corps pendant toute la durée de la vie. Or, c'est précisément de cette nature essentielle de l'âme que se tire l'une des grandes raisons qu'on donne en faveur de l'immortalité de l'âme humaine, et les arguments métaphysiques qui prouvent, dans une certaine mesure, l'immortalité de l'âme humaine s'appliquent également à l'âme animale. Mais à l'argument métaphysique il faut ajouter l'argument moral qui se tire de la justice de Dieu, du mérite et du démérite, etc. : cet argument ne s'applique pas aux bêtes, nous n'avons aucune raison de croire que l'animal ait un sentiment moral, une loi

morale, qu'il soit capable de mérite et de démérite, par conséquent l'immortalité de l'âme animale n'est pas exigée par la justice comme celle de l'âme humaine. Il s'agit de savoir alors ce qu'elle devient.

« Si l'on ne peut supposer que l'âme animale soit anéantie aussitôt après la mort, on est obligé d'admettre une certaine intervention de la puissance divine, de la cause première. Or, la science philosophique a pour objet de rendre inutile et impossible l'explication des faits naturels par des causes surnaturelles; elle n'exclut pas le miracle, mais elle cherche à s'en passer. C'est un inconvénient pour toute doctrine, lorsque, poussée à ses dernières extrémités, elle rencontre le miracle. Pour l'éviter, il y a une hypothèse antique très-populaire, c'est-celle-ci : que le principe de vie, après avoir animé un corps, va en animer un autre; c'est-à-dire que les âmes animales passent de corps en corps; c'est l'hypothèse de la métempsycose, qui a été considérée en Orient comme un dogme traditionnel, religieux. Avec cette hypothèse on se délivre de la difficulté relative à l'âme des bêtes, car si on ne veut pas aller jusqu'à l'anéantissement de cette âme, on admettra qu'elle continuera de vivre en passant de corps en corps. Cette idée n'a rien qui répugne à la raison. CETTE AME PEUT-ELLE, UN JOUR, A UN MOMENT DONNÉ, VENIR ANIMER UN CORPS HUMAIN? POURQUOI PAS? C'EST ENCORE UNE CHOSE QUI N'A RIEN D'IMPOSSIBLE MÉTAPHYSIQUEMENT. Seulement nous sommes ici en présence d'hypothèses absolument gratuites, qui sont de pures conceptions de l'imagination, et par conséquent sur lesquelles la science n'a rien à dire.

« Une autre manière de résoudre la difficulté de l'âme des bêtes, c'est la doctrine également antique de l'âme universelle. En général, le sentiment populaire dans l'antiquité admettait une espèce d'âme du monde d'où sortaient et où rentraient tous les principes de vie qui apparaissaient successivement sur la surface de la terre. Dans cette hypothèse, les âmes animales ne sont autre chose que des apparitions, des manifestations d'un grand principe qui anime la nature tout entière, et qui, lorsque ces formes ont disparu, rentre en lui-même et va animer d'autres corps. Ce dogme de l'âme universelle peut se concilier avec celui de la métempsycose. Voilà ce que l'esprit humain a imaginé pour se représenter la destinée de l'âme animale après la dissolution du corps organique. Mais rien ne nous force à admettre l'immortalité de l'âme des bêtes, et, par conséquent, on peut supposer qu'elle est anéantie après la dissolution du corps.

« La seconde difficulté à résoudre est celle de l'individualité de certains animaux inférieurs.



« Dans la plupart des espèces qui nous sont le plus familièrement connues, les individus naissent successivement les uns après les autres, se détachent de leurs parents en vertu de la loi des sexes; la semence du mâle féconde l'appareil femelle et donne naissance à un œuf qui se développe et se détache du sein maternel pour former un être nouveau; pas de difficulté pour nous qui sommes habitués à ce mode de génération, mais nous sommes très-étonnés lorsque nous rencontrons un autre mode de génération consistant à faire deux animaux d'un animal coupé en deux. Cette coupure se fait dans beaucoup de cas par des moyens naturels, l'animal se divise lui-même en deux.

« Ce fait curieux avait déjà frappé les anciens, et Aristote disait que dans ces animaux l'âme est une en soi et multiple en puissance, c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une âme tant que l'animal ne forme qu'un individu, mais que, coupé en deux, il forme deux individus, c'est-à-dire deux âmes.

« Voilà l'une des plus grandes difficultés que rencontre la science lorsqu'elle veut appliquer la doctrine de l'âme dans toutes ses conséquences et jusqu'aux dernières limites. On essaye d'éluder la difficulté par cette hypothèse : c'est que ces animaux qui se coupent en morceaux n'ont pas d'âme, qu'il n'y a d'âme que chez les animaux qui se produisent par la manière ordinaire. Cette solution se trouve dans un livre de Henri Martin, doyen de la Faculté de Rennes, livre très-savant, intitulé : ***Philosophie de la nature***. L'auteur n'hésite pas à trancher la difficulté en disant : Il n'y a d'âme que jusqu'au point où les animaux se reproduisent par la génération sexuelle. Tous ceux qui se reproduisent par bourgeons, par boutures, par sections, ne sont que des machines.

« On ne peut considérer cette solution comme scientifique. Nous n'avons pu nous en tenir à conserver l'âme comme un privilége de l'homme, nous avons été forcés par la logique de reconnaître aussi une âme chez l'animal; cependant, il y a entre l'animal le plus élevé et l'homme le moins élevé une différence considérable, et il arrivera un moment où, à côté d'une différence purement machinale, il y aura autant de signes de sensibilité et de locomotion spontanée dans les êtres qui se multiplient par scissions que dans ceux qui se multiplient par germes. Si l'on est obligé de supposer de la sensation, et par conséquent un certain degré d'intelligence confuse, et un certain degré de volonté partout où nous rencontrons des mouvements spontanés, il faut reconnaître que chez les polypes eux-mêmes ces phénomènes se manifestent tout aussi bien que chez les animaux supérieurs. Il est



donc arbitraire de dire que l'âme s'arrêtera à une certaine limite, là où il ne convient plus d'en supposer une parce que nous ne savons plus qu'en faire.

Une autre solution qui est plus satisfaisante, c'est de dire que les animaux qui se produisent par scissions ne sont pas des individus simples, mais des collections d'individus. En effet, le polype n'est pas autre chose qu'un arbre dans lequel habitent un certain nombre d'individus différents. Quatrefage appelle le polypier un village, une ville; ce n'est pas plus un individu que Paris n'est un individu.

« La conclusion à laquelle nous arrivons, dit le professeur en terminant, c'est qu'en poussant la question à ses dernières limites, nous sommes en présence de l'abîme du surnaturel : nous arrivons à cette limite où la science s'arrête, où il faut choisir, se demander si on prendra parti pour l'intervention immédiate de la cause première comme expliquant les phénomènes de la nature, ou si on fera appel à d'autres causes. Je vous avouerai que je ne suis pas décidé à choisir entre ces deux hypothèses : scientifiquement, le surnaturalisme répugne; et, d'un autre côté, je reconnais qu'il est bien difficile de donner des explications de tout par des causes naturelles; mais enfin, il nous reste à dire que nous ne savons pas tout, et, si nous ne savons pas tout, c'est déjà beaucoup pour la science d'avoir reculé aussi loin que possible son ignorance. Nous en sommes là, et quand nous cherchons l'origine de l'âme, ou quand nous cherchons la fin de l'âme, il nous faut avoir recours à la maxime de Socrate et dire : « La plus haute « science consiste à savoir qu'on ne sait pas. »

LES DEUX FRÈRES

— PARABOLE —

Deux enfants d'un même père avaient reçu une certaine éducation et une part égale d'un modeste héritage; l'aîné, doué d'une intelligence plus vive que son frère, ou mieux secondé par ses amis, ou plus favorisé par les événements, acquit dans les affaires une grande fortune, dont il fit un noble usage, distribuant d'abondantes aumônes aux pauvres, dotant des établissements de bienfaisance, secourant largement toutes les infortunes qui lui étaient signalées; mais, il faut le

dire, accomplissant le bien par orgueil et avec ostentation. Le jeune frère, moins bien favorisé dans l'industrie qu'il avait embrassée, vécut dans une modeste aisance et ne put donner aux pauvres qu'une part bien minime, qu'il prélevait sur son nécessaire et qu'il distribuait sans faste aux indigents. Tous deux moururent le même jour et comparurent ensemble devant le Grand Juge ; à ses pieds se trouvaient deux sacs, l'un très-grand et rempli jusqu'au bord de pièces de monnaie, l'autre très-petit et qui n'était pas même plein. L'Esprit du frère aîné se réjouit à la vue du grand sac, qu'il savait être le sien, en songeant combien il allait être riche dans le ciel, et l'Esprit du jeune frère, toujours modeste, comme de son vivant, attendait qu'il plût au Souverain Maître de lui remettre la part de richesse qu'il jugerait à propos de lui accorder. Alors Dieu prit en main des balances et mit chacun des deux sacs dans un des plateaux ; mais voilà que le plateau où se trouvait le gros sac s'éleva et que celui où était le petit sac s'abaissa, étant plus lourd que l'autre ; et Dieu dit aux deux frères : « Celui qui a donné beaucoup, mais par orgueil et avec ostentation, n'a pu remplir le sac que de mérites légers ; celui qui a donné peu, mais en suivant la maxime de l'Évangile, sa main gauche ignorant ce que faisait la droite, s'est acquis des mérites qui pèsent davantage dans la balance de la charité. »

TCHERMECHOFF. — Médium, Mme LAMBERT.

A la suite de cette parabole, une discussion s'engagea avec Tchermechoff sur le précepte évangélique qui recommande aux chrétiens de faire l'aumône en secret. L'Esprit convint que le précepte n'était applicable que dans certains cas, lorsqu'il s'agissait de ne pas humilier les infortunés qu'on secourait, quand on devait remplir un acte de dévouement intime, dans les relations journalières des hommes entre eux, où chacun peut faire l'aumône du cœur à ses frères, par de bons conseils, par des paroles d'encouragement, par des consolations, par des soins aux malades, par des visites aux affligés ; mais que dans beaucoup d'autres cas, le bien pouvait être fait ouvertement, et même, en certaines circonstances, devait être fait avec éclat, pour attirer les yeux des hommes, frapper leur esprit et les exciter à suivre l'exemple qui leur était donné. Tchermechoff admit que, dans les calamités publiques, pendant les épidémies, les guerres et les siéges des villes, les hommes de bien, de dévouement, devaient aller secourir les malades, les blessés, et ramasser les morts, en donnant à leurs actes le plus de

retentissement possible, afin d'entraîner d'autres hommes à leur suite et pour indiquer à leurs frères leur règle de conduite. Le bien qui résultera de ce concours de forces pour les services à rendre à l'humanité augmentera, suivant lui, le mérite de leurs actions au lieu de le diminuer. De même, ajoute Tchermechoff, le chef d'une maison de commerce, d'une manufacture, d'une usine, les pères de famille, ceux et celles qui possèdent de grandes fortunes, comme ceux qui occupent les plus modestes positions, doivent faire le bien ouvertement, afin de donner l'exemple de la charité aux personnes de leur famille, à ceux et à celles qui composent leur entourage, et préparer la nouvelle génération à la pratique de la fraternité. Mais l'écueil à éviter est l'orgueil dans la charité; l'homme qui donne est trop souvent porté à s'attribuer plus de mérite qu'il n'en a, lorsqu'il donne à son frère une parcelle minime de son superflu. Il faut bien se pénétrer de l'idée que « l'aumône » est de stricte obligation, que celui qui donne une partie de son superflu, même de son nécessaire, à plus pauvre que lui, ne fait que son devoir, et n'en doit point tirer gloire ni élever dans son cœur un trône à son orgueil pour ce qu'il a accompli.

L'aumône doit être faite à nos frères sans leur demander qui ils sont, à quelle religion ils appartiennent, sous quelle bannière ils combattent; mais la charité n'exclut pas la recherche intelligente des misères les plus poignantes, les plus respectables, et du meilleur mode de distribution, afin de produire la plus grande somme possible de bien avec les ressources dont on peut disposer.

ÉLÉGIE

Plus heureuse que l'humanité, ô belle nature, tu vis, tu chantes, tu aimes tour à tour, et cela dans un accord parfait. Le petit arbrisseau trouve sous la grande armure du chêne séculaire un abri à sa faiblesse. Les feuilles se penchent sur les feuilles, se touchent, s'enlacent et s'aiment comme des sœurs. La branche de l'aubépine se mêle au buisson, sans jamais craindre de souiller sa blanche et chaste parure au contact de plantes moins belles. Les fleurs à la tige élancée, frêle et délicate ne dédaignent point de répandre leurs parfums les plus doux aux arbustes qui les entourent. L'insecte qui bruit sous l'herbe mêle son petit cri à la joyeuse chanson de l'oiseau; le ruisseau murmure auprès du torrent qui gronde; la blanche étoile brille quand l'astre des

nuits éclaire. Tout vit, aime, grandit et s'élève dans une harmonie éternelle. Quelles sublimes leçons! Quels enseignements divins pour les êtres intelligents! Et pourtant la foule insouciante promène son regard ennuyé sur tant de merveilles, sans voir le doigt de Dieu!

Pauvre humanité, tu auras un jour à répondre de ta froide et coupable indifférence. Seuls parmi les êtres créés, hommes, vous semblez méconnaître la cause de la création, l'amour, et sa fin, l'unité. Chez vous, le fort écrase le faible, le riche méprise le pauvre, le grand fait fi du petit, le passant gène le passant, le mérite se plaint de la faveur, la faveur rit de la justice, l'ambition lutte avec l'envie, l'égoïsme se heurte à l'intérêt. Et quand, autour de vous, tout aime, se soutient et tend à l'agrégation unitaire, vous vous haïssez, vous vous isolez et vous vous séparez. — O bruits indescriptibles de la nature, murmures divins, saints frémissements, parlez, parlez encore, parlez toujours. Votre voix, lasse d'être entendue, sera peut-être écoutée.

MARIE LAFARGE. — Médium, Mme ***.

LA BAGUE DE MADAME DE ROTHSCHILD

Il y a quelques semaines, la baronne Alphonse de Rothschild suivait une chasse en famille, dans les dépendances du château de Ferrières. En retirant un de ses gants de peau de daim, elle laisse glisser de son doigt une bague en diamant qui tombe sur le chemin sans qu'elle s'en aperçoive. Plus tard, en rentrant au château, la perte éclate, et comme le bijou a non-seulement une importante valeur matérielle, mais surtout une grande valeur d'affection, la jeune baronne est désolée. On affiche dans les cours et jardins que 500 fr. seront donnés à quiconque rapportera la bague, et on n'ose guère espérer.

La nuit s'écoule. Aux premières clartés du jour, la fille d'un des gardes du parc sort du pavillon et se met en marche avec précipitation et une expression de physionomie étrange. Où va-t-elle? chercher la bague! Quoi! à travers le parc, la forêt, trois ou quatre lieues de parcours par des chemins plus ou moins frayés, des halliers, la fange, les feuilles sèches, les terres détrempées de la saison? Oui... C'est insensé, croyez-vous? mais, je vous le répète, regardez son visage : c'est celui d'une inspirée. Que se passe-t-il? Eh bien, le voici :

L'événement avait été le sujet de toutes les conversations du soir, sous tous les toits des dépendances du château. La fille du garde avait

pris une part vive au chagrin de la jeune baronne, si excellente pour toutes les femmes de Ferrières, et elle n'avait réussi que difficilement à s'endormir tout agitée. Vers la fin de la nuit, elle rêva..., car comment dire autrement? Une figure inconnue, imposante, lui apparut et lui dit : « *Au lever du jour, va au carrefour..., à X..., et sur le grand chemin, au bord du fossé, au pied d'un hêtre, tu trouveras la bague.* »

Et la vision évanouie, la jeune fille s'était réveillée dans une indicible émotion ; elle avait attendu le jour, s'était habillée, et sans rien dire à personne, elle était partie, pleine de foi, pour chercher la bague !

Une demi-heure après, elle était à.... au carrefour de.... près du fossé, au pied du hêtre... et dans une cavité formée par un petit tas de feuilles rouillées... elle apercevait la bague comme un ver luisant !

Accourir au château, crier à travers les jardins, les cours, les vestibules : « J'ai la bague ! j'ai la bague ! » demander à voir la baronne Alphonse, tout cela fut un élan, une joie, un transport ! Quelques instants après, la belle jeune femme, dont l'apparition dans la loge de famille à l'Opéra est l'intérêt toujours de la soirée, tenait son cher bijou, et la fille du garde avait une petite dot.

— Mais comment l'avez vous retrouvée? lui demanda-t-on.

Alors elle raconta ce que je viens d'écrire...

Qu'ajouter à cela? il y a *un fait* : la bague perdue dans les bois et retrouvée par une jeune fille qui n'était pas de la chasse ! — on ne saurait sortir de là. Toutes les femmes de la maison Rothschild acceptent très-sincèrement le miracle, parce que la noble et pieuse personne qui domine la famille morale, la baronne James, est une âme croyante autant qu'un cœur charitable, en restant un esprit supérieur. Quant aux hommes..., ils ne veulent contrarier personne et se taisent, en réprimant peut-être un sourire. Les gardes, les domestiques du château, un peu jaloux sans doute, font cent contes plus absurdes que ne semble le miracle aux yeux des esprits forts, pour essayer de démontrer comment la jeune fille aurait pu savoir, tout autrement que par une révélation, un rêve, l'endroit où trouver le bijou... Quant au baron James, si on l'interroge, il se borne à répondre finement :

« La bague est retrouvée... c'est le principal... »

Comme on nous racontait cette histoire (et non pas ce conte) l'autre soir, dans un dîner, quelqu'un y offrit un pendant, mais, placé un peu loin du narrateur, nous n'en avons pu saisir que l'ensemble et non les menus détails. Il s'agissait de la princesse Wichten... une des plus belles voyageuses que Paris ait reçues. Un jour qu'il pleuvait, que le temps était sombre et triste, la princesse était recluse dans sa chambre à



coucher, en proie à la névralgie la plus affolante. Tout à coup, sur un des panneaux de la chambre tendue en damas gris de lin à torsades bleues, elle voit, comme sur le verre blanc d'une lanterne optique, vaguement se dessiner, puis plus vivement s'accuser peu à peu, et arriver enfin au coloris et au relief, non pas du tableau, mais de la nature : un paysage... une forêt... puis un chasseur arriver... puis un sanglier... et la bête atteindre l'homme, le terrasser, lui labourer la poitrine et le ventre de ses défenses, l'ensanglanter... la foule des chasseurs accourir avec des gestes de désespoir, et la figure principale disparaître cachée dans les groupes, et le sanglier s'élancer de nouveau, laissant après lui une traînée de sang...

Elle poussa un cri terrible... on accourut des chambres voisines.

— Là... là... voyez ! dit-elle, — mon frère, mon pauvre frère !

Comme naturellement personne ne vit rien sur le panneau indiqué, on essaya de la calmer, de la rassurer...

— Ah ! mon pauvre frère ! — répétait-elle toute en larmes.

On parvint difficilement à lui faire comprendre ou croire que son état nerveux avait amené quelque folle hallucination. Elle guérit, mais resta triste et écrivit lettre sur lettre en Crimée, où était ce frère, grand propriétaire de terres, de forêts, et Nemrod déterminé.

Deux mois après, le prince arrive à Paris et raconte que tel jour (le jour dit !), à telle heure (l'heure dite !), il a été renversé, labouré presque ouvert, par un sanglier qu'il poursuivait dans ses bois, et le médecin parisien constate des plaies à peine fermées...

Maintenant, tout ce que je puis vous dire, c'est que la princesse Wichten... est connue de toute l'Europe élégante, — et que le narrateur du fait est un homme considérable, son ami, nullement plaisant, et que le rôle de mystificateur indignerait fort.

— Autre. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans la famille des Lesseps, — dont les deux chefs sont aujourd'hui : l'un, ministre plénipotentiaire et sénateur; l'autre, l'illustre créateur du canal de Suez, — n'y a-t-il pas, disons-nous, la merveilleuse histoire, et non légende, de la Pérouse et de Cagliostro ? Rappelons-la en deux mots :

La Pérouse allait partir pour ce fatal voyage autour du monde que Louis XVI ordonna pour occuper les esprits déjà agités par la contagion de la liberté anglaise. Un soir qu'il était chez la duchesse de Polignac, où se trouvait le célèbre thaumaturge, notre marin le pria de lui dire ce qu'il prévoyait de ce grand voyage. Cagliostro se fit donner un verre d'eau claire... y regarda... pâlit, et refusa de s'expliquer. L'amiral eut beau insister, le comte résista ; on se sépara. Plus tard, la

duchesse de Polignac supplia le futur complice de la comtesse de la Motte de lui révéler ce qu'il semblait redouter, et Cagliostro dit :

« Ils partent cinq cents... il n'en reviendra qu'un seul... et ce n'est pas M. de la Pérouse! ».

Le mot fut répété, la plupart en rirent.

Six mois plus tard, arrivait à Versailles le jeune baron de Lesseps, expédié par l'amiral à son passage au port Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtchatka, et porteur de dépêches pour Sa Majesté. Un an après, *la Boussole* et *l'Astrolabe* s'engloutissaient sur les roches vives de Vanikoro, aux Nouvelles Hébrides. Pas un marin n'échappait, soit au naufrage, soit au massacre des sauvages, et les quelques débris de cette expédition, recueillis par le commodore Dillon et nos amiraux d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, forment une sorte de cénotaphe au musée naval du Louvre!

Le Monde illustré. — JULES LECOMTE.

LE CHIEN GLOUTON

— FABLE —

L'apologue est un pâle et fragile miroir;
Il me faut l'étoile qui brille!
Et ma harpe frémit... je la tiens... vain espoir;
Sous la main je sens une étrille.
Saurai-je m'en servir? — Oui, pour ce vieux Glouton.
Sur son dos, sali du bâton,
J'espère encor laisser la trace.
J'inflige à ses méfaits le châtiment prédit,
Lecteur, le croirais-tu? froidement il mordit
Son maître, son ami, tombé dans la disgrâce.
Je l'ai vu, servile jongleur,
Pour un os deviner et lécher l'as de pique,
Aboyer pour la République,
Puis saluer au cri de : Vive l'Empereur!
Et pourtant, chez la gent canine,
Munito le disait d'une illustre origine :
Honnête, dévoué, prodigue de sa peau,
Son père avait gardé les plis de son drapeau;
Celui-ci, plat comme punaise,
De drapeau change tout à l'aise;
S'il grogne sous le toit d'une grande maison,
Il prépare tout bas nouvelle trahison.

O pudeur !... Voici la morale :
L'homme aussi parfois se ravale;
Et l'on voit à Paris, dit-on,
Dans un habit brodé courir mon chien Glouton.

La fable serait-elle un portrait ?
Honni soit qui mal y pense! qui voudrait s'y reconnaître !

Esprit frappeur. — Médium, T. JAUBERT.

RATAPON OU LE RAT PRÊCHEUR

— FABLE —

Que se passe-il donc dans l'empire des rats?
De nos souris pourquoi le gracieux murmure?
Aurait-on imposé des sonnettes aux chats ?
Par décret, de l'office aboli les serrures ?
Oh ! c'est bien autre chose : on dit que Ratapon,
Lui qui brûla son nez dans une lèche-frite,
Touché du Saint-Esprit, vient de se faire ermite
Et va débiter un sermon.
Le temple est au grenier. Dans un pieux silence,
La gent trotte-menu de tous côtés s'avance.
L'ermite enfin paraît debout dans un caisson,
Salue, et par trois fois épluche sa moustache.
« Rats et souris, dit-il, j'aimais le saucisson ;
« Je ne détestais pas le sucre, la pistache ;
« Loin du monde aujourd'hui, dans ce caisson de bois,
« Je ne grignote plus que des coques de noix. »
« — A d'autres, dit un vieux ; je te connais compère ;
« Ton caisson m'a bien l'air de cacher un mystère... »
« — Blasphème ! il ne contient qu'un peu de foin gâté ;
« Il sent bon, dites-vous... odeur de sainteté !...
« Frères, les temps sont durs, l'ennemi nous menace :
« Dans mes rêves, je vois un chat enfariné ;
« Je vois son œil qui brille et son flanc décharné ;
« Il a de Lucifer et la ruse et l'audace.
« Ah ! convertissez-vous ! mangez de la filasse,
« Des sandales, du cuir moisi.
« Croquer les poules d'eau n'est pas faire carême ;
« Aux suceurs de homards, de truffes, anathème !
« Jeûnez frères, jeûnez ; le ciel le veut ainsi.
« Maintenant laissez-moi tout à mon ermitage ;
« D'abstinence j'ai fait le vœu ;
« Ici je veux mourir ; je vous bénis ! adieu ! »
Et sanglotant, d'un crêpe il couvrait son visage.
Pauvre rat !... Le gaillard prêchait sur un fromage.

Esprit frappeur. — Médium, T. JAUBERT.

LE SPIRITISME EN ESPAGNE

En 1858 il n'existait aucun indice de l'existence du Spiritisme en Espagne, du moins aucun indice qui fût de nature à appeler l'attention du clergé fanatique de la Péninsule ; au 7 janvier de cette année, l'exil amena un adepte de la nouvelle doctrine à Barcelone, et avec lui furent introduits plusieurs des ouvrages qui traitaient de la question spirite ; ces livres aidèrent à la propagande faite par l'adepte, et bientôt le Spiritisme compta de nouveaux croyants ; les revues spirites et les livres de la doctrine furent introduits en petit nombre d'abord, puis par quantités considérables. Le gouvernement, qui s'était montré fort indifférent dans le principe à l'introduction des ouvrages spirites, subit la pression d'un clergé tout puissant, ordonna la confiscation d'un ballot contenant plusieurs centaines de livres, de revues, de journaux de l'école philosophique moderne, et, après un jugement ecclésiastique, en ordonna la destruction par les flammes, ce qui eut lieu le 9 octobre 1861, avec tout l'appareil en usage pour ces sortes d'*auto-da-fé*, sous la protection de l'autorité séculière, le prêtre revêtu des habits sacerdotaux, la croix d'une main, la torche de l'autre, assisté d'un notaire aspostolique, entouré d'agents de la force publique, et sur l'esplanade de la Citadelle, où ont lieu les exécutions à mort !

Mais des cendres du bûcher sortit radieuse l'idée spirite ; les agents du gouvernement avaient détourné plusieurs de ces livres condamnés aux flammes, et, poussés par la curiosité, voulurent connaître la doctrine qui avait excité le fanatisme des prêtres ; la doctrine leur plut, et ils devinrent eux-mêmes de fervents adeptes du Spiritisme. Tous les journaux de Barcelone et de Madrid s'élevèrent contre cet acte d'intolérance du clergé, les Cortès et le Sénat retentirent de discours énergiques contre les tendances catholiques des ministres, et mirent en relief l'*auto-da-fé* des livres spirites à Barcelone ; pendant plusieurs années, les articles des journaux, les discours des députés démocrates ou des sénateurs progressifs, aidèrent puissamment à la propagande du Spiritisme. Alors il advint que la doctrine condamnée au bûcher compta de nombreux adeptes dans toutes les villes de l'Espagne, à Madrid, à Séville, à Cadix, à Grenade, à Valladolid, à Burgos, à Malaga, partout enfin où pénétraient les journaux de la capitale. Tous les ouvrages spirites furent bientôt traduits en espagnol et répandus clandestinement dans les classes élevées de la société ; et à Madrid même, dans le salon d'un ministre de la reine Isabelle, Pastor Diaz, eurent lieu des



séances spirites auxquelles assistèrent des prêtres, de hauts personnages et plusieurs dignitaires de l'église !

Sur ces entrefaites était mort l'évêque de Barcelone, le promoteur de l'auto-da-fé des livres, et un nouveau prélat s'était assis sur le siége épiscopal qu'il occupe encore aujourd'hui. Son Éminence, imbue des mêmes sentiments de haine et d'intolérance que son prédécesseur à l'égard du Spiritisme, a voulu, à son tour, essayer d'enrayer la marche du progrès, et a fulminé un mandement qui dépasse en violence tout ce qui a pu être écrit dans ce genre par le pape et les évêques dans leurs encycliques.

C'est au sujet de ce mandement que l'honorable vice-président du tribunal civil de Carcassonne a écrit une lettre au rédacteur du journal *la Vérité*, lettre que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, dans la ferme croyance où nous sommes qu'elle raffermira les faibles et qu'elle augmentera le courage des forts parmi nos amis d'Espagne, et, peut-être, qu'elle amènera notre adversaire à des sentiments de tolérance et de mansuétude plus en harmonie avec les préceptes du jeune maître de Nazareth, dont il est le serviteur.

« Mon cher monsieur Edoux,

« Je vous envoie un sonnet de mon Esprit familier, le même qui a dicté la fable de *Ratapon ou le Rat prêcheur*.

« Je viens de lire le mandement du nouvel évêque de Barcelone, sur le Spiritisme : il contient, parmi bien d'autres attaques contre le Spiritisme, le passage suivant :

« C'est ainsi qu'on est arrivé à créer une religion qui, renouvelant
» les égarements et les aberrations du paganisme, menace de conduire
» la société avide de merveilleux à la folie, à l'extravagance et au cy-
» nisme le plus immonde. »

« Si j'avais l'honneur de causer avec l'évêque de Barcelone, je lui dirais : Monseigneur, permettez-moi de jeter un regard en arrière, peut-être ferons-nous un pas en avant.

« Né en Amérique, le Spiritisme s'est élancé dans l'espace, il a traversé les mers sur un rayon de lumière ; la France l'a accueilli.

« J'ai eu le bonheur d'assister à ses premiers vagissements, je l'ai vu bégayer à l'aide de cet instrument connu sous le nom de *table parlante ;* il a épelé avec la planchette ; aujourd'hui se servant de la plume qui est la vôtre et la mienne, il écrit assez sagement, et cependant les outrages ne lui ont pas été épargnés : l'enfant a été raillé, souffleté, couvert de boue, couronné d'épines. La haine qu'on lui porte a produit un accouplement monstrueux, à ce point que l'histoire des siècles n'en

a pas encore enregistré de pareil : les matérialistes et les serviteurs de Dieu se sont ligués, les premiers le dédaignant ou le niant, les seconds l'affirmant, mais pour lui cracher au visage et mieux l'étouffer.

« Et l'enfant ne s'en porte pas plus mal, il pose un pied sur chaque monde ; il enlace de ses bras la France et ses colonies, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Italie, et même l'Espagne ; il a ses organes, multiples à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Anvers, à Turin. Le foyer domestique sert d'asile sûr aux myriades de ses amis.

« A votre tour, monseigneur, d'entrer en lice; essayez de nous apprendre que le Spiritisme est le résumé du *cynisme le plus immonde.*

« Ah ! sans doute, le mal est immense ; descendez avec nous, monseigneur, dans les bagnes et dans les prisons. Il est triste le tableau de nos misères ! 5,990 accusés devant nos cours d'assises, 176,456 prévenus jugés par nos tribunaux correctionnels, 3,767 suicides ; et chaque année le même gouffre se rouvre pour engloutir sa nouvelle proie. L'Espagne, sans doute, à ce point de vue, n'a rien à nous envier.

« Voilà le cynisme immonde !

« Voulez-vous donc connaître la cause de tant de désordres ? Écoutez-moi donc, monseigneur, je ne puise mes preuves ni dans la colère, ni dans de vaines déclamations ; j'en atteste le compte général de l'administration de notre justice criminelle ; misère, revers de fortune, pertes d'emploi, pertes au jeu, douleurs causées par l'ingratitude et l'inconduite des enfants, adultères, jalousie, débauche, ivrognerie, paresse, dégoût de la vie, désirs immodérés des richesses, exaltations politiques, amour du pouvoir, ambitions, terreurs religieuses.

« Comprenez-vous, monseigneur ?

« J'ajoute que le Spiritisme détruit cette lèpre qui nous dévore, et fait ce que vous êtes impuissant à produire.

« Le Spiritisme n'est pas une religion.

« La grande mission des morts est de prouver qu'ils ne sont pas morts, qu'ils voient et contrôlent tous nos actes.

« Le Spirite compte sur une vie future, il attend de l'Éternel la justice due à ses œuvres, il combat ses ennemis, non pour les terrasser, mais pour les relever et les aimer; il ne sacrifie pas aux puissants de ce monde ; soucieux de tous ses devoirs, il rend à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu ; il conspire, non pas dans l'ombre, mais en plein soleil, pour le bonheur de l'humanité.

« Rassurez-vous, monseigneur de Barcelone, rassurez vos amis d'Espagne ; affirmez à votre peuple que l'homme ne meurt jamais, que son immortalité est prouvée, non par des livres, mais par des faits ma-

tériels et tangibles, dont chacun peut se convaincre, et bientôt nos bagnes comme nos prisons disparaîtront, le suicide sera rayé de nos tables mortuaires, et les malheurs de la terre, noblement supportés, n'engendreront plus la folie.

« Mais, si vous croyez devoir continuer vos attaques contre le Spiritisme, monseigneur, qu'il en soit selon votre volonté, notre cœur est rempli d'amour et de charité pour tous nos frères, et nous vous pardonnons.

« T. Jaubert,

« Vice-Président du Tribunal civil. »

GASPARD L'ESPRIT PARLEUR

— SIMPLE HISTOIRE —

A quelques kilomètres d'un petit port de mer situé sur la Manche, on remarquait, il y a une quarantaine d'années, au point de jonction de deux canaux dont l'un coule du nord au sud et l'autre de l'est à l'ouest, une maison de campagne dont une des façades, parallèle au premier de ces deux canaux, n'en était séparée que par une verte pelouse qui s'étendait jusqu'à la berge.

D'un côté de cette maison, et à quelque distance, on rencontrait une oseraie; de l'autre, mais à une plus grande distance, se trouvait un petit bois formant un taillis.

Voici quelle était la distribution de cette maison.

En se plaçant sur la berge du canal et faisant face à la maison, on remarquait à gauche, au rez-de-chaussée, une petite écurie séparée par la cage de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, une grande pièce fermée par des portes vitrées donnant sur les deux façades, puis, tout à fait à droite, une office communiquant avec cette grande pièce et avec une salle à manger ayant vue sur les jardins situés sur le côté opposé. Derrière l'écurie, et donnant également sur les jardins, se trouvait la cuisine.

A l'étage au-dessus de la petite écurie, et prenant vue sur le canal, une chambre à coucher communiquant avec une seconde chambre située au-dessus de la cuisine, un vaste palier, un grand salon dont les croisées étaient ouvertes sur les jardins et sur le canal, puis enfin, à l'extrême droite, une chambre à coucher placée au-dessus de la salle à manger, attenante à un cabinet situé au-dessus de l'office.

Entre la façade de la maison et la berge, aucun obstacle qui pût intercepter la vue jusqu'au delà du canal.

Or, vers cette époque, c'est-à-dire en 1821, une respectable famille anglaise, que de graves intérêts avaient conduite sur le continent, était venue habiter cette maison.

Cette famille se composait de M. X..., de Mme X..., femme d'une remarquable piété, et dont l'ardente charité s'étendait à toutes les douleurs, à toutes les misères qui l'entouraient; de deux jeunes personnes, l'une, Mlle A..., âgée d'environ seize ans, l'autre, Mlle C..., âgée de dix-neuf ans, toutes les deux élevées dans les principes les plus rigoureux du protestantisme, toutes les deux animées des mêmes sentiments que leur excellente mère, et professant pour toute dissimulation, pour tout mensonge, quelque innocent qu'il pût paraître, une horreur qui ne s'est jamais démentie jusqu'à ce jour; enfin d'un jeune enfant de quatre à cinq ans qui, aujourd'hui, occupe une très-haute position dans une des plus riches colonies de l'Angleterre.

Trois domestiques étaient attachés au service de la maison, dont la garde était en outre confiée à d'énormes chiens, dont un, entre autres, se faisait redouter par sa férocité, même des visiteurs les plus assidûs et des amis les plus intimes de M. X...

Les choses étaient en cet état lorsque, per une belle soirée d'été, M. X... se mit en devoir de reconduire à quelque distance de son habitation un de ses jeunes amis, qui fréquemment venait le visiter.

Pour s'épargner un long détour afin d'atteindre un point qui se trouvait assez éloigné, on détacha un batelet fixé à la berge, et bientôt l'on atteignit la rive opposée. Le soleil était couché et les vagues lueurs du crépuscule commençaient à donner à tous les objets environnants ces formes indécises qui prêtent tant aux yeux d'une imagination active. Mais M. X..., voyageur intrépide, d'un caractère ferme, ancien officier de la flotte, n'était point homme à se laisser abuser par de fantastiques visions. Il suivait donc la route qui conduisait à la ville en conversant avec son ami, lorsque, par aventure, venant à tourner la tête, il aperçut derrière lui comme une très-vive lueur qui brillait dans la direction de sa maison. Surpris, il serre à la hâte la main de son ami et revient rapidement sur ses pas.

A peine avait-il parcouru quelques centaines de mètres qu'il aperçoit, assis sur un tertre peu élevé et sur le bord du chemin qu'il venait de parcourir, un personnage de haute stature, enveloppé dans les plis d'un large manteau et la tête couverte d'un sombrero espagnol. M. X... avance et salue l'inconnu d'un amical bonsoir. Celui-ci lève la tête, découvre, sous une chevelure noire et bouclée, un visage pâle et bronzé, jette un regard hautain et dédaigneux sur M. X..., qui, à

quelques pas de là, ne se rendant pas compte de l'incivilité de l'inconnu, se retourne par un mouvement de curiosité fort explicable, et reste stupéfait en ne voyant devant lui que le vide, rien autour de lui qu'une plaine vaste et nue, déserte et silencieuse.

M. X... ne peut se défendre d'un sentiment pénible; il précipite ses pas, traverse le canal, entre dans l'appartement où se trouvent réunis sa femme et ses enfants, et sa première parole est de dire : « J'ai vu un revenant! ***I saw a ghost!*** » On rit, on rit aux éclats; mais le père de répliquer très-sérieusement : « J'ai vu un revenant! »

Le lendemain de cette aventure, le revenant était déjà oublié, et lorsque l'heure du coucher fut arrivée, les demoiselles X..., après avoir mis au lit leur jeune frère, et en attendant qu'il s'endormît, se tenaient appuyées sur le bois de la petite couchette, s'entretenant, rieuses comme l'on est à leur âge, des choses les plus futiles, lorsqu'un coup frappé sur le bois du lit se fait entendre. Quoique, par suite de la forte éducation qu'elles avaient reçue, elles fussent peu accessibles à de vaines terreurs, elles ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi, et, gardant le plus profond silence, dans la crainte de réveiller l'enfant à demi endormi, qui semblait n'avoir rien entendu, ce fut pâles et tremblantes qu'elles se rendirent dans l'appartement de leurs parents, à qui elles racontèrent d'une voix émue ce qui venait de se passer.

Il n'y avait dans la chambre d'autres meubles que le lit et une chaise; pas de rideaux; aucun endroit où l'on pût se cacher. Seulement un placard peu profond était pratiqué dans l'épaisseur du mur.

Un ou deux jours se passent. Le vent soufflait avec violence; une pluie torrentielle battait la terre; c'était encore vers la même heure de la nuit. Les demoiselles X..., après avoir élevé leur âme à Dieu, se disposaient à se coucher, lorsque soudain, au-dessous de leurs croisées, prenant vue sur le canal, ainsi que nous l'avons fait remarquer, des cris aigus, suivis de sourds gémissements, se font soudainement entendre et dominent le bruit de la tempête.

En un instant toute la famille est sur pied; le jardinier s'arme de son fusil, les deux autres domestiques accompagnent leurs maîtres. On sort de la maison; on se dirige à la hâte vers le point d'où partent les gémissements, qui continuent à se faire entendre. On est tellement persuadé de la réalité de ce qui se passe, que l'on ne songe ni à l'apparition des jours précédents ni aux bruits de la veille. Recherches inutiles, ***rien, rien, et cependant ces gémissements s'élèvent des pieds même*** de ceux qui en cherchent l'origine, seulement ils perdent insensiblement de leur intensité. On eût dit les plaintes d'un mourant

dont les forces s'épuisent graduellement et qui finit par succomber.

Quelques jours s'écoulent encore, c'est encore à la même heure, c'est encore lorsque les demoiselles X... sont entrées dans leur chambre à coucher. Ce ne sont plus des coups frappés avec violence, ce ne sont plus des gémissements qu'elles entendent; c'est, dans le lointain, comme le bruit d'une multitude de personnes courroucées qui s'avancent, qui approchent; ce sont des voix confuses qui ne permettent de distinguer aucune parole. On eût dit que cette multitude se disposait à escalader les murs de la maison, que les croisées allaient céder sous les efforts de la foule. Les demoiselles X..., voyant que ces efforts restent sans résultat, s'arment de courage; elles ouvrent leurs croisées, et quoique le même bruit continue à se faire entendre, elles n'aperçoivent rien que la pelouse nue, que les eaux du canal qui continuent à couler lentement. Il en fut de ce bruit comme des gémissements, il s'éteignit insensiblement.

Peut-être trouvera-t-on quelque explication plus ou moins satisfaisante à ces singulières manifestations. L'imagination a pu créer le fantôme; le coup frappé sur le bois du lit n'a peut-être été qu'un de ces craquements assez ordinaires que font entendre les meubles dans les jours de grande sécheresse; c'est le bruit du vent soufflant à travers les bois du taillis voisin que l'on aura pris pour les gémissements d'un mourant; c'est celui des vagues de la mer, que quelques lois inconnues de l'acoustique auront apporté jusque sous les croisées des demoiselles X.... Avec du bon vouloir et une légère dose de scepticisme, que n'explique-t-on pas! Mais bientôt ces manifestations vont changer de caractère, et il nous est difficile de prévoir quelle interprétation on leur pourra donner.

Ajoutons cependant que précédemment, et lorsqu'une famille irlandaise habitait la même maison, semblable bruit s'était fait entendre, et que le domestique attaché au service de cette famille, alarmé par ce fait étrange, s'était empressé de demander son congé. Or, ce domestique couchait dans la chambre occupée par les demoiselles X....

Nous l'avons dit, le caractère des manifestations va se transformer. Plus de cris, plus de gémissements, plus de ces bruits effrayants qui jettent l'épouvante dans les cœurs. Ce que l'on entend, ce que tous les membres de la famille entendent, c'est le bruit de pas dans les appartements, c'est celui des portes s'ouvrant et se fermant avec violence.

Un soir, les demoiselles X... se trouvaient dans leur chambre et parlaient de choses plus ou moins indifférentes, lorsqu'elles s'aperçurent que leur bougie, faute d'aliment, était sur le point de s'éteindre. Les

domestiques étaient couchés, et il fallait traverser le palier et le grand salon pour arriver aux appartements de M. et Mme X..., où seulement elles pouvaient se procurer une nouvelle bougie. Ces dames hésitaient. Cependant elles s'encouragent; elles se dirigent vers la porte, et elles l'avaient à peine entr'ouverte, qu'elles entendent les marches de l'escalier crier sous le poids de pas lourds et pesants semblables à ceux que pourrait faire un homme chaussé de ces fortes bottes que portaient les cavaliers du dernier siècle. Inutile de dire que ces dames s'empressèrent de fermer leur porte et renoncèrent à leur projet.

Un autre soir, vers la même heure, dans la même chambre, Mlle A. X... venait de se mettre au lit, et sa sœur, après avoir éteint la bougie, se disposait à en faire autant, lorsque des coups précipités frappés sur le bois du lit se font entendre. Ne serait-ce pas un Esprit? se demandent les demoiselles X.... Ne désirerait-il pas être interrogé? Guidée par cette pensée qui leur était venue soudainement, Mlle C. X... prend la parole et dit : « Si vous êtes un Esprit, frappez deux coups; sinon, frappez-en trois. » Deux coups sont aussitôt frappés. Puis, reprenant la parole, Mlle C. X... ajoute : « Si vous êtes un Esprit, frappez trois coups; si vous ne l'êtes pas, frappez seulement deux coups. » Et trois coups se font distinctement entendre.

Jusque-là, c'était toujours vers la même heure de la nuit que l'invisible s'était manifesté; mais les communications vont devenir plus fréquentes, et désormais c'est le matin, le soir, à toutes les heures de la journée, qu'il rend témoignage de sa présence en frappant des doigts sur le plancher, sur les meubles, et en rhythmant certains airs dont quelques-uns seulement sont connus. Tous les membres de la famille, les domestiques, des étrangers même, constatent la réalité de ces bruits, dont la cause reste ignorée pour eux.

Les chiens, ces chiens dont nous avons parlé et dont nous avons dit la férocité, se trouvent-ils dans l'appartement lorsque ces bruits se font entendre, une incompréhensible frayeur semble les frapper soudainement, et, le poil hérissé, la queue entre les jambes, ils se glissent sous les meubles ou se blottissent dans quelque coin reculé. Quelquefois, quoique le plus profond silence règne dans l'appartement, ils témoignent de leur effroi par les mêmes symptômes, comme s'ils se trouvaient en face de quelque être supérieur dont le regard les domine et les épouvante.

Insensiblement les membres de la famille X... se familiarisèrent avec la présence de l'invisible; tout sentiment de frayeur était disparu.

Le bruit des pas, celui des doigts frappant en cadence sur le plan-

cher ou sur les meubles n'excitent plus d'étonnement. C'est de sang-froid que l'on s'entretient de cet être inconnu qui semble avoir élu domicile dans la maison qu'ils habitent.

Un jour que M. X..., tenant sa montre en ses mains, mettait l'Esprit au défi de la lui enlever, il se la sent arracher avec violence, et ce n'est qu'avec effort qu'il parvient à en rester maître. Un autre jour qu'il revenait de la ville, au moment où il descendait dans la barque qui devait le transporter au delà du canal, il voit assise, en face de lui, cette même figure qu'il avait aperçue quelque temps auparavant, enveloppée dans le même manteau, couverte du même chapeau, dont la forme étrangère l'avait frappé le jour de la première apparition. A peine la barque a-t-elle touché la rive opposée, que cette sombre et grave figure se lève de toute sa hauteur, enjambe le bord du frêle esquif, gravit rapidement le talus de la berge et disparaît sans laisser derrière elle aucune trace de son passage. Dans une autre circonstance, c'est une voix qui se fait entendre; les mots qu'elle prononce appartiennent à la langue espagnole. Une autre fois que M[lle] C. X... se trouvait seule dans l'office, elle entend dans la salle voisine comme les pas d'un homme de guerre marchant avec la précision d'un soldat à la parade : « Marche ! » dit-il d'un ton de commandement. M[lle] C. X... ouvre précipitamment la porte de communication. La salle est vide et il y règne le plus complet silence.

L'hiver approchait, M. X... appelé par ses intérêts dans une autre localité, allait se séparer de sa famille. Des appartements avaient, en conséquence, été retenus dans la ville voisine, où la famille X..., réduite à M[me] X..., à ses deux jeunes filles, à son fils et à un domestique, ne tarda pas à aller s'installer. Ces appartements, situés à l'angle de la grande place et d'une rue conduisant aux remparts, se trouvaient dans le quartier le plus fréquenté de la ville.

Or, un jour que ces dames s'entretenaient de leurs chagrins domestiques et des injustices dont elles étaient victimes, une voix inconnue vint soudainement se mêler à leur conversation. C'était près d'elles que cette voix se faisait entendre; elle était claire, douce et harmonieuse.

Elle s'exprimait en se servant de la langue anglaise, mais avec un accent tout particulier, en employant certaines locutions qui dénotaient une origine étrangère, et surtout, ce qu'il importe de remarquer, ces dames étaient seules, bien seules dans leur appartement et parlaient avec la plus grande pureté leur langue maternelle.

Répondant un jour à une interrogation qui lui était faite, l'invisible avait dit s'appeler Gaspard Ludovico y Urbino, officier espagnol, et

de cette époque il devint l'intime ami de la maison, le conseiller, le consolateur de la famille.

Presque toujours près de ces dames, il s'entretenait avec elles pendant le jour, pendant la veillée, à la promenade, partout où elles se trouvaient, soit sur les plages désertes de la mer, soit au milieu de la foule tumultueuse de la rue ou de la place publique; pour nous servir de leurs propres expressions, elles ne se trouvaient jamais seules. Gaspard était là, près d'elles, veillant sur elles; quoiqu'il gardât le silence, quoiqu'il ne répondît pas aux questions qui lui étaient adressées, elles avaient pour ainsi dire l'intuition de sa présence.

Initié à toutes leurs douleurs, il leur disait les mesures à prendre, les périls à éviter. A leur profond étonnement, l'événement est toujours venu confirmer ce qu'il avançait; il leur indiquait les piéges tendus à leur bonne foi, les basses intrigues dont elles étaient l'objet. Les tenant en garde contre les faux amis qui avaient capté leur confiance, il leur donnait les plus sages avis sur la conduite qu'elles avaient à tenir à leur égard. Prudent, discret, il relevait le courage de Mme X..., et par ses bonnes paroles il lui rendait l'énergie dont elle avait besoin pour dominer la situation fâcheuse dans laquelle elle se trouvait.

Pendant plus de trois années, soit en France, soit en Angleterre, où ces dames retournèrent plus tard, Gaspard ne cessa de donner des preuves multipliées de son dévouement et de son affection pour tous les membres de la famille. Prévoyait-il une interruption prochaine et momentanée dans les doux entretiens auxquels chaque jour il prenait part, ordinairement il prévenait les dames X... de sa future absence, et pour tous cette absence devenait pénible et douloureuse, même pour ce petit enfant, ce jeune frère dont nous avons parlé, lequel, vingt fois dans un jour, appelait Gaspard et s'inquiétait de ce qu'il ne répondait pas à son appel.

Toujours et en toutes circonstances, Gaspard se montrait un parfait gentleman. Jamais, dans l'intimité de la conversation, il ne fit entendre une parole inconvenante. Si parfois, lorsque ces demoiselles étaient au piano, il venait joindre sa voix aux leurs, c'était surtout lorsqu'il s'agissait de chanter les louanges de Dieu; mais alors son chant, s'élevant des notes les plus basses aux notes les plus hautes, avait une ampleur qu'il n'est permis à aucune voix humaine d'atteindre.

Dieu! Avec quelle profondeur, avec quel respect, quelle vénération il en exaltait la puissance et la miséricorde! Et quoiqu'il n'eût jamais fait allusion à ces dogmes qui partagent la grande famille chrétienne, avec quelle sévérité il reprochait toute application frivole des paroles de l'Écriture sainte!

L'interrogeait-on sur le passé ou sur le présent, il répondait avec empressement. Voulait-on pénétrer l'avenir : « L'avenir est le secret de Dieu, » disait-il. Insistait-on, il se renfermait dans le silence le plus absolu. Était-ce un sentiment de curiosité qui dictait les questions qu'on lui adressait, ou il ne répondait pas à ces questions, ou il blâmait sévèrement les jeunes demoiselles X... de leur indiscrétion.

Mais si quelquefois, pendant le cours de la conversation, les jeunes filles, isoucieuses ou inconsidérées, faisaient entendre quelque parole ou exprimaient quelque vœu peu charitable à l'endroit de leur prochain, oh ! alors, la voix de Gaspard s'élevait avec une véhémence peu ordinaire. « Taisez-vous, leur disait-il, taisez-vous ; vous ne savez quel esprit vous anime ; vous ne savez ce que vous dites. »

Quoique grave ordinairement, quoique jamais on ne l'eût entendu rire, parfois il donnait à la conversation une tournure si piquante et si originale, que l'on ne pouvait garder son sérieux.

Un jour que Mme X... croyait devoir adresser quelques reproches à ses filles, la voix de Gaspard se fit entendre. « Ah ! maman, fit-il, vous n'êtes pas gentille aujourd'hui ; vous grondez, ce n'est pas bien. » Puis, continuant sa semonce, il ne l'interrompit que lorsque Mme X... se prit à éclater de rire.

Ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était toute habitude, même toute velléité de paresse. Le matin, les dames X..., qui couchaient alors dans le même appartement, tardaient-elles à se lever : *Get up, get up !* Debout, debout ! disait la voix impérieuse de Gaspard, et il n'y avait pas à hésiter, il fallait obéir immédiatement.

N'oublions pas de faire remarquer que le jour du Seigneur, ce jour tout entier consacré à la prière et à la méditation chez les protestants rigides, Gaspard, contrairement à ses habitudes, ne se manifestait que vers six heures du soir, soit pour prendre part à quelque conversation sérieuse, soit pour chanter avec ces dames la grandeur du Très-Haut.

Il était heureux, disait-il, et cependant il y avait quelquefois dans son accent quelque chose de mélancolique qui semblait l'expression de quelque douleur cachée.

Nous nous arrêtons. Il faudrait des volumes pour analyser tout ce qui s'est dit pendant trois années ; et cependant, avant de terminer, rapportons certains faits dont l'étude pourra jeter quelque lumière sur la nature de l'Esprit familier des dames X....

Gaspard, nous l'avons dit, ne conservait pas toujours la gravité qui lui était habituelle. Dans les fréquents entretiens qu'il avait avec les dames X..., il déployait parfois une verve, une causticité remarqua-

bles. Littérateur, historien, poète, philosophe tour à tour, il discutait sur tout et à propos de tout.

Un jour que la conversation était tombée sur Orphée apprivoisant les bêtes sauvages par la douceur de ses chants, Gaspard raconta qu'il avait essayé, pendant sa vie mortelle, quelle pourrait être la puissance de sa flûte sur une troupe de dindons au milieu de laquelle il s'était placé. Autant que Mlle C... peut se le rappeler aujourd'hui, voici en quels termes il rendit compte de l'effet qu'il avait produit :

The mother turkey lent a listening ear,
And the old gobble bent his head to hear,
Till all the turkeys, in a mournful voice,
Grieved to before; din gobbler to rejoice.

Nous ne pouvons traduire en français le grotesque de cette poésie imitative, qui ne manqua pas d'être accueillie par les demoiselles X... avec de longs éclats de rire.

Quoique Gaspard ne parlât jamais en présence des domestiques, il lui prit un jour fantaisie de s'amuser aux dépens d'une vieille servante et de se faire entendre pendant qu'elle se trouvait dans l'appartement de ses maîtresses.

Que l'on juge de la surprise de cette bonne femme lorsqu'elle entendit près d'elle une voix étrangère répondre à une question que lui adressait Mme X.... Elle se retourne, regarde, cherche d'où peut partir cette voix. Elle n'aperçoit rien et se retire toute préoccupée des ***paroles qui ont frappé ses oreilles.*** Le nom de cette femme était Honorine, Hony par abréviation.

Une autre fois, c'est une voix sortie de l'appartement qu'elle vient de quitter qui l'appelle : Hony ! ma chère ! entend-elle fort distinctement. Elle revient sur ses pas, rentre dans l'appartement. Rien. Trois fois le même jeu se répète. Enfin, lasse d'être ainsi mystifiée, elle sort et n'écoute plus la voix qui continue à l'appeler.

Ces faits si surprenants n'avaient pas tardé à transpirer et à devenir l'objet des conversations de toute la ville, et Dieu sait à combien de commentaires donnèrent lieu les manifestations du revenant des dames X.... Tout porte à croire que la police locale ne tarda pas à s'en émouvoir, et l'on crut bientôt reconnaître que la maison occupée par ces dames était surveillée de très-près par des hommes apostés à cet effet. Ce qui est plus certain, c'est que les plus incrédules amis de la famille X... firent en vain tous leurs efforts pour découvrir l'auteur de ce qu'ils considéraient comme une déplorable mystification.

Sur ces entrefaites, Mme X... s'était rendue en Angleterre, plaçant

ses deux filles sous le patronage d'une dame S..., qu'elle regardait comme une précieuse amie et dans laquelle elle avait placé toute sa confiance. Cette dame, qui avait souvent entendu parler de Gaspard, avait un fils dont la légèreté lui donnait de pénibles embarras. Déjà, à trois reprises, il avait abandonné des positions très-avantageuses, et depuis longtemps elle était sans nouvelles de cet enfant, qui, à maintes reprises, avait témoigné le désir de partir pour les Indes. Inquiète, elle prie les jeunes dames d'interroger l'Esprit avec lequel elles sont en si fréquentes communications.

Gaspard répond, aux questions qui lui sont adressées, que le fils de Mme S... n'est pas parti pour les Indes, qu'il est à Londres, et qu'une lettre de lui, adressée à sa mère, est en ce moment en route. Le lendemain, en effet, Mme S... reçoit une lettre de son fils, qui vient confirmer la réponse de Gaspard.

Or, Mme S..., pour laquelle notre invisible montrait peu de sympathie et sur le compte de laquelle il s'était déjà expliqué avec les dames X..., avait un autre fils d'un caractère franc et ouvert, auquel il paraissait au contraire porter une très-vive affection. Un jour que ce jeune enfant se trouvait chez les dames X... et témoignait le désir de voir Gaspard, dont il entendait la voix, celui-ci lui dit qu'il eût à sortir et à traverser la place, que là il le verrait et que même il lui sourirait. L'enfant sort, mais rentre bientôt, et, encore tout essoufflé, raconte qu'il avait vu son ami enveloppé d'un large manteau, la tête couverte d'un chapeau singulier dont il décrit la forme, et lui souriant ainsi qu'il le lui avait promis.

Qu'il en soit du récit de l'enfant ce que l'on en voudra penser, cela importe peu; mais voici un autre fait qui n'a pas laissé que de causer une certaine sensation dans la petite ville habitée par les dames X...

Mme S... avait une jeune fille charmante, spirituelle, dont elle s'enorgueillissait avec raison peut-être, mais avec si peu de tact qu'elle blessait inévitablement l'amour-propre de toutes les jeunes personnes devant lesquelles, avec une affection par trop maternelle, elle en exaltait le mérite, le talent et les qualités. A l'entendre, elle l'emportait tellement sur toutes les autres par son esprit et par sa beauté, qu'oser se comparer à elle eût été faire preuve d'une présomption inutile.

Les demoiselles X..., tout en rendant hommage aux qualités de Mlle S..., ne pouvaient quelquefois s'empêcher de rire des exagérations et de la fatuité de sa mère. Un jour, c'était la veille ou l'avant-veille d'un bal masqué auquel nos jeunes filles avaient été invitées et où elles devaient assister en simples spectatrices, sous le chaperon de

Mme S... ; un jour donc qu'elles s'entretenaient des prétentions de cette dame, leur folle imagination les conduisit à supposer l'arrivée soudaine de Gaspard dans la salle du bal, son empressement près de Mme S..., et les mille fadeurs qu'un galant cavalier ne manque jamais de débiter en pareille circonstance. Le lendemain, nos deux espiègles ne se rappelaient plus ce qu'elles s'étaient dit la veille.

Cependant on se met en frais de toilette et l'on se prépare pour le bal, où Mme S... arrive, accompagnée des demoiselles X.... Ces dames se placent les unes près des autres; la foule des masques les environne et échange avec elles quelques paroles insignifiantes. Tout à coup, voilà qu'un personnage de haute taille, couvert d'un domino bleu, perce la foule et s'avance. La pensée de Gaspard, le souvenir de la conversation de la veille reviennent à la mémoire des demoiselles X... ; elles se regardent, se font un signe d'intelligence et attendent. Le domino bleu se rapproche; il passe devant elles sans paraître les apercevoir. Arrivé devant Mme S..., il s'incline respectueusement, s'informe de sa santé de la manière la plus gracieuse, et demande avec une affectation presque ironique des nouvelles de Mlle S..., dont il exalte les grâces et la beauté. — Ah ! monsieur, reprit la mère en minaudant, vous flattez ma fille. — Vous m'accorderez pour le moins qu'elle a beaucoup d'esprit, ajouta le domino bleu. — Pour cela, je vous l'accorde volontiers, ajouta la mère.

Or, cette conversation était, mot pour mot, la même que nos deux jeunes sœurs avaient supposée la veille. Rien de plus, rien de moins que ce qu'elles avaient dit. Du reste, aucun doute ne pouvait traverser leur esprit; le domino bleu n'avait point déguisé sa voix, et cette voix leur était trop familière pour qu'elles pussent s'y méprendre.

(*La suite au prochain numéro.*) PRINCE.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES.

Après avoir dit, en général, la nature et la destination des astres, nous nous proposons de rechercher d'abord, au point de vue exclusivement scientifique, le rang qu'occupe chaque astre de notre tourbillon dans la hiérarchie universelle de l'univers, et de comparer ces

résultats mathématiquement certains avec les enseignements que les Esprits peuvent avoir donnés sur chacun de ces problèmes. Nous nous servirons, pour ce travail, des livres d'Arago, de William Herschell, et surtout du traité *ex professo* publié par le docteur Plisson.

Nous allons tour à tour examiner, en nous appuyant sur ces autorités, l'état physique du sol dans tous les globes de notre tourbillon, celui des atmosphères et des milieux ambiants, la température de ces divers séjours et la lumière qu'ils reçoivent, la durée du jour et de l'année, la diversité des saisons et des climats, les conditions variées des surfaces, de la densité et de la pesanteur. Nous ferons cette étude sur les planètes, leurs satellites, sur le soleil, et de là nous saurons tirer :

1° Une partie positive et mathématique;

2° Une partie probable ou tout au moins conjecturale.

Nous verrons, dans ce double résumé, l'un positif, l'autre hypothétique, que le Spiritisme, par sa doctrine, est venu le confirmer sur presque tous les points, et que ses enseignements sont parfaitement d'accord avec les données astronomiques et scientifiques les plus universellement reçues. Entrons donc en matière après ces explications.

Les planètes et leurs satellites présentent, comme la Terre, des globes opaques et solides, à la surface desquels les animaux peuvent se mouvoir, se reposer, s'attacher, se fixer, et les végétaux germer, pousser, prendre racine. Le globe immense du soleil ne paraît être aussi lui-même qu'un corps obscur, enveloppé d'une double atmosphère, dont la plus superficielle est seule lumineuse. Cette constitution physique du soleil, déjà entrevue par A. Wilson, par le professeur Bode, par le docteur Elliot, a été en quelque sorte démontrée, ou du moins rendue extrêmement vraisemblable, par les découvertes du célèbre W. Herschell et par les travaux de son illustre émule Arago. Ce dernier, aussi ingénieux physicien que grand astronome, a prouvé, à l'aide de ses belles expériences sur la polarisation de la lumière, que la région lumineuse du Soleil était de la nature des gaz incandescents.

Entre tous les astronomes de distinction qui n'ont point hésité à peupler le Soleil d'êtres sentants et pensants, il faut surtout citer Bode, qui non-seulement ne voyait pas de difficulté à admettre l'existence de ces habitants, mais qui même ne semblait guère douter du bonheur ineffable dont ils jouissent, « perpétuellement éclairés, comme ils sont, par leur atmosphère lumineuse, perpétuellement échauffés par les rayons calorifiques provenant des combinaisons chimiques de cette même atmosphère et de l'atmosphère grossière qui la supporte; admirant à loisir le magnifique spectacle de la nature à travers les ouver-

tures que nous prenons de la Terre pour des amas de scories noirâtres, » etc. Dès l'année 1787, dit encore l'élégante et riche notice où nous puisons ces intéressants détails, le docteur Elliot soutenait que la lumière du Soleil était due à une aurore dense et universelle. De plus, il croyait, avec d'anciens philosophes et avec des savants modernes extrêmement recommandables, que, malgré les torrents de chaleur et de lumière qu'il nous envoie, ce grand astre pouvait bien ne pas être très-chaud et conséquemment être habité. Le docteur Elliot, ayant eu le malheur de tuer miss Boidell dans un accès de jalousie, fut traduit aux assises d'Old-Bailey. Ses amis cherchèrent à le faire passer pour fou et y réussirent entièrement, en remettant aux mains du jury les brochures qui contenaient les idées que nous venons de rapporter. Eh bien ! presque tous les astronomes de nos jours, et les plus éminents d'entre eux, adoptent très-volontiers ces opinions, qu'on estimait naguère ne pouvoir provenir que de la cervelle d'un fou.

W. Herschell, un des plus grands astronomes de tous les temps et de tous les pays, s'empara l'un des premiers, continue Arago, des idées condamnées du docteur Elliot, et basa sur elles sa théorie de la constitution physique du Soleil, généralement reçue aujourd'hui. L'ingénieux Hanovrien pense que le globe solide du Soleil est entouré d'une double atmosphère dont l'intérieur, dense et peu ou point lumineux, est séparé de l'extérieur qui est brillant et chargé de nuages phosphoriques. Pour lui, comme pour Wilson et Bode, les taches du Soleil apparaissent lorsque, par l'effet de courants ascendants échappés des soupiraux du corps de l'astre, des ouvertures ou crevasses se forment dans les deux atmosphères. On voit alors, par ces ouvertures, le corps obscur intérieur, tout comme un observateur placé dans la Lune pourrait apercevoir la partie solide de la Terre, à la faveur des éclaircies qui se font dans notre atmosphère, etc.

Nous venons de dire qu'Herschell ne regarde pas comme contiguës les deux atmosphères, et qu'il établit, au contraire, qu'il existe un intervalle entre elles. Il estime que l'épaisseur de cette double enveloppe peut avoir de 5 à 600 myriamètres, ce qui porte la région dans laquelle nagent les nuages phosphoriques à une très-grande hauteur au-dessus de la surface même de l'astre.

La couche atmosphérique qui est à l'intérieur est très-dense et douée d'une puissance de réflexion très considérable, propre à préserver efficacement les hôtes hypothétiques du Soleil de la radiation des régions lumineuses situées à l'extérieur ; de façon qu'il se pourrait très-bien que ces habitants n'eussent pas à souffrir d'une trop forte chaleur,

garantis qu'ils sont par la voie atmosphérique intérieure, qui se développe comme un dais, ou, si vous aimez mieux, comme une immense ombrelle au-dessus de leurs têtes.

Les étoiles qui, en réalité, constituent autant de soleils, peut-être plus gros que le nôtre, sont probablement dans le même cas; en sorte que si l'on conclut à l'habitabilité du soleil, il serait bien peu légitime de se refuser à reconnaître l'habitabilité des étoiles.

Les milieux ambiants, tels que l'eau et l'atmosphère, constituent la partie vitale et indispensable d'un astre, tellement que si plus tard nous arrivons à découvrir quel est le degré de richesse de l'atmosphère d'une planète, nous pouvons conclure à la supériorité de sa constitution.

On n'a point trouvé d'atmosphère dans Vesta et dans la Lune. On en a reconnu dans toutes les autres planètes, et dans quelques satellites de Jupiter notamment. Mais pour être compris, il faut dire ici un mot des moyens de constatation dont nous disposons pour ces délicates recherches qui constituent l'astronomie réellement vivante.

Voici la théorie d'Herschell : Regardons, dit-il, ce qui se passe lors de l'occultation d'une étoile, par l'interposition entre elle et nous, d'une planète en possession d'une couche atmosphérique enveloppante. L'action réfringente de ce milieu aériforme, dans lequel la planète est plongée, a pour résultat, en déviant le rayon stellaire, de retarder le commencement de l'occultation et d'accélérer sa fin, comme nous venons de le dire pour les couchers et les levers du Soleil, de la Lune, etc. Évidemment ces effets ne sauraient avoir lieu si la planète manquait d'enveloppe gazeuse, capable de dévier sensiblement la lumière tangentielle de l'étoile. Tout se réduit donc à une comparaison exacte du temps écoulé, durant l'occultation apparente ou observée, avec celui calculé pour l'accomplissement de l'occultation réelle ou astronomique. La durée de la première, c'est-à-dire de l'occultation visible, est-elle égale à celle de l'occultation déterminée mathématiquement, on en conclut que l'astre considéré n'a pas d'atmosphère appréciable. Dans le cas contraire, l'existence d'un milieu réfringent autour de l'astre ne laisse aucun doute, puisque l'inégalité de durée des deux occultations nous avertit et nous prouve que la lumière est déviée par l'action de l'atmosphère du corps interposé. Lorsque les astronomes déclarent que telle ou telle planète manque d'atmosphère, cela ne signifie pas qu'elle n'en ait pas du tout, mais seulement qu'elle n'en possède pas qui soit susceptible de dévier sensiblement la lumière; ce qui revient à dire qu'on est certain que le vide, autour de la planète, est au moins égal à celui que laisse la très-petite portion d'air qui reste toujours dans

nos meilleures machines pneumatiques, quand il a été épuisé aussi complètement que possible. Ainsi, la constatation dont nous venons de parler a toujours pour limites, d'une part, nos moyens d'appréciation, et de l'autre, les termes de comparaison que nous tirons de la terre et de notre science évidemment bornée.

Nous en dirons de même des recherches sur la chaleur auxquelles nous allons nous livrer. Il faut toujours supposer que rien, dans la constitution atmosphérique des astres dont nous parlerons, ne vient en modifier l'exercice, en atténuer dans un cas les effets, les augmenter dans l'autre, et que d'un autre côté la constitution des habitants est analogue à la nôtre, ce que nous verrons complètement erroné dans la partie conjecturale qui conclura nos études. Ceci bien entendu, voyons ce qu'est la chaleur dans les divers astres de notre système.

A raison de l'intensité de la chaleur solaire sur Mercure et sur Vénus, la majeure partie des animaux terrestres, l'homme compris, ne pourraient y vivre que sur des montagnes très-élevées, comme on est certain d'ailleurs qu'il s'en trouve en grand nombre dans ces deux planètes; en plaine, la chaleur doit y être insupportable et destructive de toute organisation analogue à la nôtre.

Dans Jupiter, dans Saturne et dans Uranus, dont les distances au soleil sont si grandes, il n'est pas douteux qu'il serait impossible à des individus de notre espèce d'y pouvoir subsister, si ce n'est peut-être dans les régions les plus équatoriales de Jupiter et sur ses basses terres, où l'on sait que la chaleur est beaucoup plus forte qu'au sommet des montagnes. Quant aux habitants de Saturne et d'Uranus, il faut absolument qu'ils soient très-différents de nous. C'est, au reste, ce qu'on peut très-bien admettre, alors même que nous ne pouvons nous en faire aucune idée; car si nous n'eussions jamais connu aucun poisson, dit Arago, qui est-ce qui se serait imaginé que les eaux pussent être habitées par d'innombrables populations, et même par les géants du règne animal?

Enfin, et à raison de son prodigieux éloignement, il est clair que la planète Le Verrier doit être à cet égard dans des conditions biologiques encore plus défavorables que Saturne et Uranus, si toutefois il n'est pas infiniment probable que la constitution des habitants ne soit appropriée complètement à l'état respectif de leurs séjours.

Passons maintenant à la considération du jour et de l'année de chaque membre de notre tourbillon.

La vie se consume dans chacun d'eux avec d'autant plus de rapidité que les impressions sont plus réitérées, les mouvements vitaux plus actifs,

les sensations plus précipitées. De ce principe physiologique certain on peut induire que les planètes dont les années sont le plus courtes sont aussi celles où l'on vit le moins longtemps et où l'on ne fait que passer, tandis que les autres sont plus favorables à la longévité.

Dans Mercure, qui est si proche du Soleil et dont l'année entière est à peine égale au quart de la nôtre, on ne peut guère supposer d'espèces vivantes capables de durer et de résister longtemps.

Pour Vénus, avec une année de sept mois et demi environ, les conditions sont certainement meilleures.

Elles le sont plus encore sur la Terre, dont l'année est de douze mois.

Mars, à son tour, est nécessairement plus avantagé que cette dernière, car son année est de près d'un an et onze mois.

Dans Jupiter, l'année est quadruple de la nôtre, dans Saturne, décuple ; on voit quelles proportions, toutes choses égales d'ailleures, peut y atteindre la longévité des habitants. Après avoir examiné la durée de la révolution des planètes, occupons-nous à présent de celle de leur rotation qui détermine le ***nyctémeron***, c'est-à-dire l'espace de temps compris dans un jour et une nuit.

La plus lente des rotations, à part les rotations de quelques satellites, est celle du Soleil, qui tourne sur son axe en 25 jours 12 heures.

Le Soleil étant lumineux par lui-même, ou plutôt par sa photosphère ou enveloppe extérieure de nuages phosphoriques, il en résulte que le jour y est permanent. La chaleur aussi y est toujours égale, et il paraîtrait même, ainsi que nous l'avons rapporté, qu'il se pourrait qu'elle fût assez modérée à la surface solide de l'astre. Nous ne reviendrons pas sur les explications que nous avons déjà données de la manière de voir du docteur Elliot, du professeur Bode, du célèbre W. Herschell et de quelques autres à ce sujet. Nous nous bornerons à rappeler que pour eux l'habitation de ce globe immense n'est pas douteuse, et qu'ils le regardent même, à raison de cette uniformité constante de chaleur et de lumière, comme devant offrir un séjour de parfaites délices. Passons à l'examen des planètes.

Nous sommes frappés tout d'abord d'une coïncidence singulière, c'est que la durée du jour est à peu de chose près la même dans les quatre planètes qui sont les plus voisines du Soleil. En effet.

Cette durée est de 24 heures 5^m 28″ dans Mercure.
23 heures 21^m 7″ dans Vénus.
23 heures 56^m 4″ sur la Terre.
24 heures 29^m 21″ dans Mars.

A quoi tient cette ressemblance dans la longueur des jours de ces quatre premières planètes? A quelque chose, sans doute, mais que nous ignorons complètement. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que, sous ce rapport du moins, la vie doit être sensiblement de la même durée dans chacun de ces mondes.

Les rotations de Jupiter et de Saturne sont très-rapides et presque semblables entre elles. Cette égalité approchée n'est pas moins remarquable que pour les quatre premières planètes dont nous avons parlé. Cette durée est de 9 heures 55^m 50″ pour Jupiter et 10 heures 18^m 0″ pour Saturne.

Le docteur Plisson écrit à ce sujet un passage que nous sommes loin d'approuver mais que nous allons rapporter *in extenso* :

« Les jours de ces deux grosses planètes sont donc plus de moitié plus courts que ceux de Mercure, de Vénus, de la Terre et de Mars. Quelle en peut être la cause? C'est ce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il serait très-difficile de dire. Dans tous les cas, cette brièveté extrême des jours doit s'opposer à ce que, soit des animaux, soit des végétaux, puissent y fournir une longue carrière. L'existence, dans ces planètes, doit être singulièrement divisée, coupée, morcelée; tous les actes de la vie doivent s'y succéder avec une grande rapidité, et c'est à peine si des êtres organisés comme nous le sommes auraient le temps, en cinq heures de jour effectif, de s'habiller, de se déshabiller, de prendre un seul repas et de faire une courte promenade, que déjà la nuit serait arrivée. L'homme ne trouve à vivre sur la terre qu'à force de travail et d'efforts persévérants, ce n'est qu'à ce prix qu'il l'oblige à produire ; et, si les mêmes efforts étaient indispensables pour la fertilisation du sol de Jupiter et de Saturne, il est certain que toutes les fois que ces travaux exigeraient de la suite, le temps lui manquerait pour les effectuer, et qu'il y mènerait une vie fort misérable. Mais les habitants de ces planètes, s'il y en existe, sont vraisemblablement d'une toute autre nature que la nôtre. »

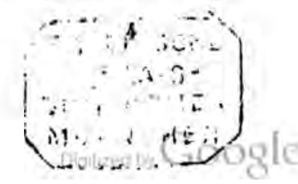
André Pezzani,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.

MÉDIUMS GUÉRISSEURS

JACOB LE ZOUAVE (Paris); — SIMONNET LE MENUISIER (Bordeaux); — Mme DE SAINT-AMOUR (Nantes); LE COMMANDANT LAFORGUE (Pau).

Il y a deux ans, environ, nous avons rencontré à l'une des séances de la Société spirite de Paris un musicien des zouaves de la garde, nommé Jacob, adepte fervent du spiritisme et médium écrivain. C'était un homme de 34 ans, aux allures délibérées, portant empreinte sur sa figure une certaine énergie tempérée par la bienveillance. Les communications médianimiques qu'il obtenait avaient un caractère de supériorité assez remarquable. A quelque temps de là, vers le mois d'avril, son régiment fut envoyé au camp de Châlons, et, naturellement, il fut obligé de quitter Paris et d'interrompre ses visites à la Société spirite. Mais, au camp de Châlons se produisit un singulier phénomène; plusieurs de ses camarades qui étaient tombés malades et qu'il allait visiter à l'ambulance prétendirent qu'au contact de sa main ils sentaient leurs souffrances se calmer; quelques-uns affirmaient que sa présence suffisait pour faire disparaître leurs douleurs; le brave zouave, que les enseignements spirites avaient déjà préparé à l'étude des phénomènes fluidiques, répéta les épreuves et se convainquit de la réalité de la puissance curative qui venait de se déclarer en lui. Il étendit ses essais et produisit les mêmes cures merveilleuses par le contact ou par les simples émanations de son fluide sur les malades et les infirmes des villages qui avoisinaient le camp. Bientôt sa réputation grandit, et, de toute part, accoururent des malades, des boiteux, des paralytiques, des sourds, des aveugles, etc....; il guérit les uns, soulagea les autres et recueillit de tous des bénédictions et des actions de grâces. C'était le seul payement qu'il recevait pour ses soins et ses peines, et encore s'efforçait-il de mettre un terme aux remercîments en congédiant les malades avec une brusquerie toute militaire, dès qu'il avait fini la séance. Les malades de retour dans leurs localités, guéris de leurs maux, de leurs infirmités, augmentèrent encore la réputation du zouave Jacob; ils étaient venus au camp dix à la fois, d'autres reparurent, ils étaient cent, et, après ceux-là, d'autres vinrent et ils étaient mille; l'affluence des boiteux, des paralytiques, des pauvres petits enfants estropiés, des vieillards aveugles ou sourds, des femmes blessées, devint si considérable que le général en chef dut intervenir pour éviter de voir transformer le camp en un immense hôpital. Défense fut faite aux personnes étrangères au corps d'armée d'entrer dans le



camp sans une permission spéciale, et on attacha un planton à la personne du zouave avec ordre d'empêcher tout individu de s'approcher de lui; les pauvres malades durent alors reprendre tristement le chemin de leurs villages, avec leurs maux et leurs infirmités dont ils avaient espéré être débarrassés par l'attouchement ou la seule présence du médium guérisseur.

C'est alors que le zouave Jacob écrivit une lettre au président de la Société spirite de Paris l'engageant à venir au camp pour étudier les phénomènes qui se produisaient et pendant qu'existait sa puissance médianimique qu'il craignait de voir disparaître; mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait obtempérer aux désirs du zouave.

Au mois d'octobre, les troupes rassemblées au camp de Châlons furent ramenées dans leurs cantonnements respectifs et Jacob vint en garnison à Versailles avec son régiment. Sa réputation l'avait déjà précédé dans cette ville, et comme sa précieuse faculté se maintenait, il opéra comme il avait fait à Châlons, et fit de nombreuses cures sur les malades et les infirmes qui affluaient dans la petite chambre que lui prêtait un de ses malades qu'il avait guéri. De Versailles, le zouave Jacob fut entraîné à exercer sa médianimité à Paris, mais seulement pour quelques personnes qui s'adressaient à lui par l'entremise de quelques amis ou d'autres malades qui lui devaient leur guérison. Les choses continuèrent ainsi pendant une année et plus, jusqu'à ces derniers temps, où le zouave Jacob se décida à accepter l'offre d'une modeste chambre dans la maison d'un marchand de fer, nommé Dufayet, dont il avait guéri la fille d'une grave infirmité, afin de pouvoir y recevoir les malades et les infirmes qui avaient à réclamer ses bons offices.

Cette modeste chambre située rue de la Roquette, n° 80, au fond d'une longue cour entourée de bâtiments destinés aux différentes industries qui s'exercent dans le quartier Saint-Antoine, est bientôt devenue un centre où bourdonnent des milliers de voix, où affluent de tous les points de Paris des processions de malades, d'infirmes, d'impotents, et qui attire même des départements éloignés les pauvres estropiés que ne peuvent soulager ni les médecins, ni les eaux, ni les bains de mer, ni l'allopathie, ni l'homœopathie, ni la chirurgie. Dans cette chambre, chaque jour, du moins lorsque les devoirs de son service ne le retiennent pas à Versailles, le zouave Jacob donne ses séances vers trois heures de l'après-midi jusqu'à six ou sept heures du soir, et soulage ou guérit cinquante, soixante et jusqu'à cent personnes dans ce court espace de temps. Parfois le brave médium, épuisé par la grande émis-



sion de fluide, est forcé de suspendre ses séances pour prendre quelque repos; puis il reprend ses séances, par groupes de douze, quinze et vingt personnes à la fois. Ensuite il retourne à Versailles, à la caserne, n'ayant que la permission de dix heures. Le lendemain, il donne des séances au matin, à Versailles, lorsque le permettent les exigences de son service de musicien, et il se rend à Paris, chaque jour, avec l'autorisation de ses chefs, pour continuer son œuvre médianimique en faveur de tous ceux qui souffrent.

L'autorité, nous nous plaisons à le constater, se montre pleine de sollicitude pour les infortunés qui encombrent les rues aboutissant à la demeure du zouave; des sergents de ville maintiennent l'ordre et veillent à la circulation en apportant dans leurs rapports avec les personnes qui stationnent une bienveillance extrême, aidant eux-mêmes à transporter les malades et les impotents, soit à bras, soit sur des brancards, et facilitant l'entrée des voitures où se trouvent les estropiés et les paralytiques.

Dans les groupes se trouvent confondues toutes les classes de la société; l'ordre de maître Jacob, comme on l'appelle maintenant, est de faire passer les plus malades, pauvres ou riches, sans privilége pour personne; ensuite de faire entrer les moins malades par ordre de numéro. Les numéros distribués dépassent déjà plusieurs milliers; il a fallu en interrompre la distribution, ceux qui ont les numéros élevés devant attendre près de deux mois avant de pouvoir être admis auprès du médium guérisseur.

Parmi les nombreuses guérisons que la renommée attribue au zouave Jacob, nous pouvons citer celles dont nous avons été témoin. Un jeune enfant de huit à neuf ans, tenant d'une main et en l'air ses deux béquilles, en sortant de la séance; le pauvre enfant boitillait encore, il est vrai, mais, la minute d'avant, il se traînait péniblement à l'aide de béquilles, ayant les deux jambes paralysées depuis sa naissance; il marchait allègrement, tenu à la main par son père; un jeune homme de dix-sept ans environ, sortait radieux et brisait ses béquilles; une jeune fille de dix-huit à vingt ans, marchait soutenue simplement au bras de sa mère; elle avait été portée à bras chez le médium guérisseur et disait qu'elle n'avait pas marché depuis deux ans !....

Les habitants du quartier qui se trouvaient près de nous se plaisaient à raconter différentes cures merveilleuses : celle d'un vieux prêtre qui avait été porté sur un fauteuil et qui n'avait pu dire la messe depuis cinq ans, et qui était sorti seul, sans soutien, de la chambre du médium; celle de pauvres gens de leur connaissance,

sourds, aveugles ou paralysés, auxquels maître Jacôb avait rendu l'ouïe, la vue ou l'exercice de leurs membres.

Pour corroborer tous ces témoignages, nous croyons utile de reproduire divers articles qui ont été publiés dans les journaux de Paris : *la Liberté*, *la Patrie*, *la Petite Presse*, *l'Avenir national*, *le Petit Journal*, *l'Illustration militaire*, *le Figaro*, etc., et dans lesquels tous, ou presque tous, à l'envi les uns des autres proclament la vérité des faits qu'il n'est point possible de contester, mais que chacun d'eux attribue à des causes inexpliquées, n'étant pas préparés par l'étude du spiritisme à l'appréciation scientifique de ces phénomènes.

UN GUÉRISSEUR MERVEILLEUX

Depuis quelque temps il n'est bruit dans le quartier Saint-Antoine que d'un médecin d'un genre tout à fait nouveau, et qui fait, dit-on, des cures merveilleuses dans la rue de la Roquette, où il donne ses consultations. *Donner* est le vrai mot, car le docteur n'accepte jamais rien : il guérit gratis. Il ne va jamais chez les malades, même ceux qui offrent de le payer. Il guérit chez lui, ou du moins dans le cabinet situé au deuxième étage, et qu'un affineur de métaux prête gratis de son côté dans l'intérêt des malades. Quant au traitement, c'est là qu'est le mystère; le docteur guérit par sa simple présence, et, chose plus singulière, toujours en une seule séance. Jamais il n'admet un malade une seconde fois, disant que, s'il peut guérir, il doit être rétabli dès la première visite.

Tout ceci paraît fort mystérieux. Ce qui est constant, c'est l'affluence considérable de malades, de boiteux, d'aveugles, de paralytiques qui attendent tous les jours patiemment leur tour d'être admis chez le guérisseur. Il y a ceci de bon chez lui qu'il admet et traite ses malades par fournée de vingt ou de trente, dont jamais, comme nous avons dit, il n'accepte ni honoraires ni même de remercîments.

L'affluence est si grande, que l'affineur qui prête le cabinet a dû distribuer des numéros d'ordre : il y en a près de seize cents de donnés, dont une centaine sont admis tous les jours. Aussi a-t-il fallu interrompre même la distribution des numéros jusqu'au 15 du mois.

Le docteur ne vient à Paris que quand la soirée ne le retient pas à Versailles, où il est en garnison, car il est militaire : c'est un musicien des zouaves de la garde. Le matin, il donne des consultations à Versailles; elles sont aussi suivies que celles de la rue de la Roquette, ou celles qu'il donnait au camp de Châlons, et qui lui ont valu une popularité étonnante.

Le docteur, dit M. Fonvielle dans *la Liberté*, est un homme de trente-six à quarante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une complexion nerveuse et d'une figure intelligente. Il a le front assez élevé et bien modelé, les cheveux tirant sur le noir et les yeux assez grands. Il se nomme Jacob, et est au service depuis une vingtaine d'années. Son père, qui paraît l'aimer beaucoup et être très-fier de la puissance de son fils, aide les personnes qui introduisent les malades ou distribuent les billets.

Nous avons infructueusement interrogé M. Jacob sur la nature du pouvoir extraordinaire que tant de gens lui attribuent. Il nous a répondu « qu'il n'en savait rien lui-même; que les spirites l'attribuaient au spiritisme, les magnétiseurs au magnétisme et les médecins au charlatanisme; que pour lui, il ne s'en inquiétait pas. »

Nous lui avons demandé s'il avait guéri de véritables malades. Il répondit que ceci n'était point son affaire de savoir s'il guérissait. « Ils disent que cela leur fait du bien, et cela me suffit. C'est à la science de les suivre et de les interroger. Quant à moi, je leur nomme leurs maladies, que je vois, je ne sais comment, car je n'ai jamais fait d'études. Ceux qui ne peuvent pas bouger, je leur dis de se remuer, et presque toujours ils se remuent. Par-dessus tout, je leur dis de ne point se droguer.

« Ce qui serait le plus difficile à expliquer peut-être, a-t-il dit en terminant, ce ne serait pas encore l'effet produit sur les malades, mais leur affluence extraordinaire, dans le cas où je n'aurais aucune action sur eux. Mais, encore une fois, ce n'est pas mon affaire de déterminer les cures que je suis à même d'opérer. » Quand je l'avais interrogé sur les bruits que j'avais entendu raconter dans la foule à propos de la guérison du Prince Impérial, de boiteux qui auraient descendu son escalier en rejetant leurs béquilles et en criant à tue-tête : « Vive le zouave! » de petits enfants, paralysés dès leur naissance, qui auraient recouvré instantanément l'usage de leurs jambes, il m'avait répondu :
« On ne peut pas plus empêcher les langues de travailler à leur aise
« que les aveugles de venir me demander la lumière, même lorsqu'ils
« n'ont plus leurs yeux. » (*Le Petit Journal.*)

LE ZOUAVE AUX MIRACLES

« Le zouave guérisseur, *maître Jacob*, comme on l'appelle déjà, viendra bientôt se loger chez M. le comte de Châteauvillard, qui a mis à sa disposition une partie de son hôtel de la rue Saint-Lazare, nº 60.

Là les malades seront beaucoup mieux pour attendre, car on attend longtemps chez maître Jacob.

« Il paraît que c'est la première offre qu'accepte ce généreux magnétiseur, et cela dans l'intérêt de ses malades. » (*La Liberté.*)

« L'écho des cures merveilleuses accomplies par le thaumaturge en uniforme court déjà depuis quelques jours dans la presse. Jusqu'ici nous n'avions cru voir dans ce phénomène bruyamment annoncé qu'une plaisanterie ou une mystification, et nous n'avions pas cru devoir donner à ce que nous considérions comme un canard la sanction de notre publicité. Mais la tournure sérieuse que paraît prendre le cas du *Zouave aux miracles* nous décide à ne point le passer plus longtemps sous silence. » (*La Petite Presse.*)

Qui de vous n'a entendu parler, dans nos campagnes surtout, du *rebouteur* habile qui soignait avec succès les fractures les plus compliquées, les entorses les plus rebelles, du serrurier ou du charron, qui, à l'aide d'un instrument de son état, extirpait si proprement une dent malade ?

Je ne parle pas des remèdes de bonnes femmes, panacées universelles destinées, à les en croire, à guérir toutes les maladies : ceci rentre dans le charlatanisme, et je ne veux point m'en occuper.

Eh bien ! tout un quartier de Paris est depuis quelque temps mis en émoi par un de ces hommes obscurs, que les gens spéciaux traitent de charlatans sans vergogne et qui, cependant, sont les auteurs de faits vraiment merveilleux, auteurs inconscients, si vous voulez, mais, dans tous les cas, producteurs de phénomènes singuliers.

Quel est cet homme ?

C'est un trombone de la musique du régiment de zouaves de la garde qui, dis-je, occupe actuellement tout Paris. Non pas le tout Paris des fêtes, des bals, des courses et de l'Exposition ; mais le tout Paris, hélas ! trop nombreux de la douleur, de la souffrance et des chagrins.

Ce zouave est, comment dirais-je ? médecin ? il ne veut et ne peut pas l'être ; charlatan ? pourquoi ? puisqu'il ne tire aucun lucre, aucun profit de ses conseils.

Les actions de grâces des malades qu'il soulage ou qu'il guérit, la joie des amis qui les accompagnent sont les seules récompenses qu'il ambitionne.

Figurez-vous une cour immense autour de laquelle se pressent de nombreux bâtiments, dont les uns servent d'ateliers et les autres de

caserne à ces nobles soldats du travail, dont ce centre populeux, le faubourg Saint-Antoine, est le quartier général et comme la pépinière... Au centre de tout ce monde de travailleurs on voit, vers les trois heures de l'après-midi, arriver successivement, se grouper, s'amonceler, toutes les souffrances humaines.

Ici c'est une mère toute jeune encore qui porte dans ses bras un enfant chétif et malingre; là c'est un vieillard s'appuyant sur les bras mercenaires de deux garde-malades; plus loin, c'est un ouvrier porté sur une chaise par deux camarades, qui ont interrompu le labeur de la journée pour rendre service à leur ami impotent. Voici un brancard pliant sous le poids d'un pauvre paralytique. On se croirait transporté dans la cour des Miracles, à la différence près que les maux ne sont ici que trop réels.

Puis ce sont des voitures de toute espèce, desquelles descendent à grand'peine les malheureux qui viennent y chercher un soulagement à leurs douleurs, une parole de consolation qui leur donnera l'espérance, cette éclaircie vers des temps meilleurs.

Cependant la gaieté n'est pas bannie de ce milieu de misères, car nous avons entendu un garçon de quinze à seize ans dire en riant à son jeune frère qui le taquinait en lui tirant sa béquille : « Veux-tu bien laisser ma femme tranquille ! »

Tout ce monde est anxieux, c'est que le zouave n'est pas encore arrivé. Assujetti, en effet, aux exigences du service militaire, il ne sait jamais s'il lui sera possible de venir, et de là l'impatience et l'inquiétude.

Mais un frémissement parcourt cette foule embéquillée. « C'est lui, c'est le zouave. » Alors ici, comme dans toutes les foules, on se presse, on se heurte, on se bouscule; tout le monde veut le voir, l'approcher et surtout passer le premier, malgré les numéros qui ont été distribués à l'avance et dont le dernier porte le numéro 1,500.

Les premiers appelés montent l'escalier extérieur en échelle de meunier qui conduit à la modeste salle à manger servant de cabinet de consultation, et qui est généreusement prêtée par un marchand de fer dont la fille a été guérie par notre héros.

Le zouave est un homme de trente-six ans, de taille moyenne, au visage maigre, au teint hâlé, à la tournure dégagée, apanage ordinaire du corps auquel il appartient; l'œil vif, la parole impérative et brusque, quoique bienveillant.

Il entre, il a sa montre à la main et la pose devant lui sur la cheminée, puis se retourne les deux mains appuyées du revers sur les

hanches, et, dans cette position, il passe d'un œil scrutateur la revue de ses malades.

— Vous ne pouvez marcher? dit-il à l'ouvrier dont nous avons parlé.

— Oh! non, répond celui-ci.

— Allons, levez-vous.

— Mais, je ne pourrai pas.

— Essayez, que diable! vous le pourrez.

Et d'un effort surhumain, l'ouvrier se lève tout courbé encore.

— Redressez-vous, — et il se redresse.

— Marchez,—et le malade avance lentement un pied devant l'autre.

— Mais marchez donc plus vite, — et le malade marche plus vite.

Jugez de l'émotion des malades qui sont là attentifs et soucieux.

Il passe à un petit enfant dont les jambes sont enlacées dans des appareils orthopédiques.

— Pourquoi cet enfant est-il ainsi harnaché? Otez-moi toutes ces mécaniques.

— Mais, monsieur, l'enfant ne peut pas se tenir sans cela; voilà deux ans qu'il ne les quitte pas.

— Otez-les, vous dis-je, nous verrons.

Et l'enfant de pleurer.

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant? ta mère ne te fait pas de mal. Eh bien! ne pleure pas.

S'adressant à la mère :

— Est-il possible, madame, d'entraver ainsi de pauvres petites jambes si frêles, si délicates? Mais comment voulez-vous qu'il marche?

— Allons, donne-moi la main... allons, marche, tu peux marcher.

Et il le soutient deux ou trois pas.

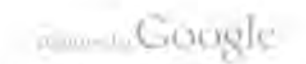
— Marche seul; plus vite; plus vite encore. — Et le marmot se met à courir tout en boitillant, et la mère pleure de joie.

— Ne remettez jamais ces engins à votre enfant : il guérira, il n'y a plus rien à faire.

Tout ce monde, qui a fait péniblement l'ascension, descend sans canne ni béquilles; mais ce bien durera-t-il? Nous racontons, nous ne jugeons pas.

Le zouave termine toutes ses audiences par cette recommandation importante :

« Vous m'entendez bien, messieurs et mesdames, il ne faut plus rien faire : ne prenez plus aucun médicament, ni intérieur ni extérieur. »



Naturellement ce guérisseur tourne à la légende, et vous n'entreriez pas dans un café, chez un marchand de vin ni dans une crèmerie du quartier, sans entendre parler de lui.

Vous y rencontrerez des sceptiques et des enthousiastes.

Disons que le zouave est étranger à tous ces cancans. Ainsi, il dément lui-même le bruit qu'on a fait courir, qu'il avait contribué à la guérison du Prince Impérial.

Pour lui, il ne prétend avoir aucun secret; il croit à un don naturel de guérison qu'il possède, comme les poètes ont le don d'imagination, les philosophes celui d'intuition, les musiciens celui de la combinaison des phrases harmonieuses et mélodiques. Il reconnaît qu'il possède ce merveilleux pouvoir par hasard et qu'il le développe par volonté. Nous pensons qu'il croit au magnétisme, puisque le mot *fluide* est souvent employé par lui; mais il ne se sert d'aucun moyen empirique, d'aucune jonglerie, d'aucune hâblerie. Il ne vous endort point, ne fait aucune passe; il palpe légèrement le malade et communique son fluide, si fluide il y a. Le désir de guérir et la foi aidant, l'effet se produit. Mais dure-t-il?

Si nous avons insisté un peu longuement sur tous ces faits, c'est qu'il nous a semblé juste d'appeler l'attention de tous les honnêtes gens sur cet homme qui, non content de mettre sa vie au service de la patrie, sacrifie encore ses instants de loisir au soulagement des malheureux, et cela avec un désintéressement que nous ne saurions trop applaudir.

(*Illustration militaire.*) HENRI DELACOUR.

ENCORE LE ZOUAVE AUX MIRACLES

Voici, au sujet des cures merveilleuses dont nous avons parlé l'autre jour, une attestation venue d'assez bonne source pour ne point laisser de doute sur l'authenticité des phénomènes produits par le zouave Jacob.

A propos du bruit qui avait couru que M. le comte de Chateauvillard ouvrait à ce bienfaiteur de l'humanité souffrante les portes de son hôtel, *la Patrie* publie la lettre suivante :

« Monsieur,

« Ayant lu dans les journaux que j'avais offert au zouave Jacob une partie de mon hôtel, je vous prie de vouloir bien insérer que je ne lui

ai fait cette offre que dans le cas où il serait forcé de quitter le quartier de la Roquette.

« A Dieu ne plaise que je veuille l'enlever à ses pauvres malades, qui, du reste, viendront bien le trouver. Cette offre, je l'ai faite aussi par reconnaissance et par humanité.

« On m'avait conté des choses si extraordinaires, que, paralysé comme je l'étais, j'ai voulu assister à une de ses séances; j'ai emmené ma femme, parce qu'elle était toujours souffrante, et voici ce que j'ai vu. Parvenu rue de la Roquette, 80, à une impasse, je suis descendu de ma voiture avec l'aide de mon valet de pied et d'un brave ouvrier, qui s'est empressé de prendre mon autre bras, pour me soutenir jusqu'à la manufacture de M. Dufayet. J'arrivai ainsi à la porte de sa petite cour; là un invalide incorruptible refuse de me laisser passer sans numéro.

« Je profite de ce moment d'attente pour dire un mot de ce brave et honnête M. Dufayet, qui prête la cour de sa manufacture, ses bureaux, son appartement pour aider à cette grande œuvre de charité, dont le zouave Jacob est l'âme.

« Mon secrétaire, qui, par bonheur, connaissait M. Moreau, premier commis de M. Dufayet, lui fit signe, et, me voyant impotent, et pour cette cause seulement, nous donna l'entrée de cette bienheureuse cour encombrée de malades, car la devise du zouave est que les plus malades passent les premiers.

« Ma femme se prit à pleurer en voyant tant d'infortunes. Nous trouvâmes là une dame qui venait d'amener sa fille; elle nous raconta qu'elle l'avait fait administrer. La jeune personne était en séance, et sa mère n'avait pu y assister, car la porte ne s'ouvre que pour les malades. Je vis cette jeune fille sortir et regagner à pied, suivie de sa mère, le fiacre qui l'avait amenée : elle qui avait été transportée à bras d'homme!

« Je vis aussi un homme ayant le cou tordu et ne pouvant marcher sortir et sauter de joie, aux grands applaudissements de la foule, qui le connaissait comme habitant du quartier.

« Enfin nous fûmes introduits dans la chambre, qu'on pourrait appeler la chambre des miracles; là je vis arriver, portés par des ouvriers de M. Dufayet et par lui-même, des êtres si souffrants, si paralysés, si incroyablement malades, qu'on les soutenait, qu'on les asseyait sur des chaises, pressés les uns contre les autres, et qu'on les calait, pour ainsi dire, par leurs voisins.

« Quand cette chambre fut bien pleine de ces infortunés, le zouave

entra et dit : « Que personne ne me parle que je ne l'interroge ou je m'en vais. »

« Le plus grand silence s'établit. Il fit le tour de ses malades, disant à chacun sa maladie; puis, sans les toucher, il dit aux paralytiques : « Levez-vous ! » et les paralytiques se levèrent; j'étais du nombre, et je le fis sans efforts.

« Au bout de vingt minutes, il nous dit de nous retirer, et, dans le plus grand silence, chacun sortit.

« Ma femme, plus polie que moi, voulut le remercier; il lui imposa silence et dit simplement : « D'autres souffrances m'attendent. Vous êtes guérie, que cela vous suffise. Allez. »

« On s'empressa autour de moi, me demandant affectueusement de mes nouvelles, et je regagnai ma voiture, qui m'attendait loin de là, seul et sans soutien, marchant sur un pavé tellement mauvais, qu'un homme de vingt ans pourrait s'y donner une entorse.

« Depuis ce temps ma femme se porte à merveille.

« Il y a un fait extraordinaire que je me plais à citer : bien des misères encombrent la rue, pas un pauvre ne songe à tendre la main; il semble, dans ces lieux, que chacun s'oublie lui-même pour ne faire que du bien aux autres.

« Est-ce l'influence de cette immense charité du zouave qui se répand dans tous les cœurs?

« Agréez, etc. CHATEAUVILLARD. »

(*La Patrie.*)

LE ZOUAVE DE LA RUE DE LA ROQUETTE

Nous avons déjà parlé plusieurs fois du zouave Jacob, actuellement en garnison à Versailles, et qui vient à Paris, rue de la Roquette, opérer des guérisons extraordinaires.

Quel est son secret et a-t-il un secret? est-il doué d'une puissance magnétique à un degré inconnu jusqu'à ce jour? Comment expliquer les cures qu'il fait sur les malades et surtout les infirmes? Nous n'avons pas à nous prononcer sur ce point. Ce que nous devons dire, c'est que la chambre dans laquelle se tient le zouave Jacob est constamment assiégée par les infirmes; on fait queue, et il faut prendre un numéro pour être admis à son tour auprès de lui.

Nous devons ajouter que le zouave n'accepte des personnes qu'il guérit ni argent, ni cadeaux, ni même des remercîments; il ne veut rien, absolument rien.

Tous ces faits sont attestés par un témoin très-honorable, M. le comte de Châteauvillard, qui habite à Paris, rue Saint-Lazare, 60.

(*Le Petit Journal.*)

La rue de la Roquette présente un curieux spectacle. À la hauteur du nº 80, s'ouvre une longue et profonde cour, entourée de pauvres maisons et d'usines. C'est là que le zouave Jacob opère ses guérisons miraculeuses. Déjà sur le mur d'entrée un sceptique sans doute ou un fanatique a tracé cette inscription : ***Cour des Miracles.*** Cette cour sera bientôt aussi célèbre que le cimetière Saint-Médard. Deux ou trois heures avant l'arrivée du zouave, elle est envahie par une foule de malades. Contre ses murailles malpropres, sur des tas de pierres s'accroupissent des malheureux arrivés à grand'peine sur leurs béquilles ou portés à bras d'homme; d'autres sont étendus sur des lits; on a sous les yeux le navrant spectacle des infirmités humaines.

Des récits hauts en couleur circulent dans la foule. En prêtant l'oreille à travers les groupes animés, nous avons appris que le zouave Jacob a déjà opéré de nombreuses guérisons au camp de Châlons et à Versailles, où il est en garnison. Sa vocation s'est prononcée à l'âge de trente-cinq ans. Jusqu'alors, bien que vaguement persuadé de ses vertus curatives, il n'aurait pas osé dire à un paralytique les fameux « levez-vous » dont il est aujourd'hui prodigue. Parmi les guérisons qu'on lui attribue, on parle d'un jeune homme à peu près aveugle et dont, d'un seul mot, il a éclairé la vue; d'autres malades, venus sur des béquilles, sont repartis ingambes et alertes; d'autres ont laissé chez lui d'anciens rhumatismes; bref, le zouave guérit tous les maux.

Il procède avec une simplicité particulière; les malades, par groupes de quinze ou vingt, sont rangés autour de lui, avec défense expresse de dire un mot; à simple vue, il devine leur maladie; il se contente de dire aux paralytiques : Levez-vous, aux aveugles : Ouvrez les yeux, aux sourds : Entendez. Aussitôt les paralytiques se lèvent, les aveugles voient, et les sourds entendent. Comment s'étonner que les commères du quartier aient le nom de Jésus-Christ sur les lèvres quand elles font ces contes?

Ces contes ont trouvé un crédit extraordinaire dans cette ville prétendue sceptique qu'on appelle Paris. Hier, sur la porte d'entrée où se passent ces choses surprenantes, on pouvait lire cette affiche : « On ne délivrera plus de numéros avant le 25 septembre, » ce qui signifie que deux mille personnes environ sont inscrites.

Enfin le zouave arrive; un frisson de curiosité et d'admiration court

dans la foule. Dire le pieux respect, les supplications muettes qui l'accueillent, les mains qui se joignent, les prières qui vont à lui silencieusement, c'est impossible. Il faut avoir vu les physionomies. Ce n'est pas que son costume s'y prête. Jacob arrive en zouave. C'est un homme d'une belle taille ; il a quarante ans environ, la barbe noire, le front découvert. Il traverse les rangs serrés de la foule avec tout le sérieux qu'exigent ses fonctions. Nous avons vu, de nos yeux vu, une femme saisir hardiment la veste du zouave et serrer aussitôt la main d'une malade, dans l'espoir sans doute qu'une puissance miraculeuse se dégagerait de ce costume militaire. (*Avenir National.*)

Nous recevons énormément de lettres relatives au zouave guérisseur, les unes énumérant des cas de guérison attestés par des témoignages, les autres discutant les faits, les commentant et les expliquant, autant que possible, si tant est qu'ils soient explicables.

M. le docteur Pinel nous adresse, à ce même sujet, une lettre parfaitement claire et intéressante. Nous sommes forcés, à notre vif regret, de ne pas l'insérer, la décision ayant été prise de laisser absolument de côté cette question du zouave Jacob, dont *le Figaro* a déjà suffisamment entretenu ses lecteurs.

La discussion sur ce chapitre menace d'être interminable ; nous laissons aux journaux spéciaux le soin de la continuer, et surtout de la clore, s'il est possible.

SUSPENSION DES SÉANCES DE JACOB

Le zouave guérisseur n'est arrivé hier qu'à trois heures rue de la Roquette, où se pressait une foule encore plus considérable que les jours précédents.

Vers midi, l'officier de paix de l'arrondissement, M. Lombard, agissant très-probablement en vertu d'instructions de l'autorité supérieure, avait fait apposer deux affiches manuscrites : l'une sur la grille de l'impasse, l'autre sur la porte du local où le zouave donnait ses consultations.

Ces affiches annoncent que les séances sont suspendues jusqu'à nouvel ordre.

Cette mesure, nous assure-t-on, n'est pas une interdiction ; elle est motivée par l'encombrement produit par la foule et les voitures sur ce point de la rue de la Roquette. Cet encombrement causait aux boutiquiers et aux industriels de l'impasse, ainsi qu'à ceux du voisinage,



un notable préjudice. Il devenait impossible à leurs clients de pénétrer chez eux, et ils s'en sont plaints à qui de droit.

On assure que le zouave va s'installer au Cirque Napoléon, boulevard du Temple. (*Le Figaro.*)

Pour tous ceux qui s'occupent du spiritisme, la médianimité du zouave n'offre pas le caractère du surnaturel et du merveilleux que se plaisent à lui attribuer les personnes étrangères à nos doctrines; cette faculté médianimique qui s'est produite chez maître Jacob est due à l'intervention d'un des esprits invisibles qui peuplent l'espace, doué d'une grande puissance fluidique curative; cette faculté, exercée par un spirite sincère et désintéressé, peut lui être conservée pendant un temps plus ou moins long, peut lui être retirée, puis rendue, peut lui être retirée complétement, selon les desseins que s'est proposé cet esprit, qui est d'un ordre supérieur, à coup sûr, dans la hiérarchie céleste.

Mais le zouave Jacob n'est pas le seul médium guérisseur qui se soit produit, même de nos jours; on cite à Bordeaux le menuisier Simonnet, à Nantes Mme de Saint-Amour, et à Pau le commandant Laforgue. Le menuisier Simonnet produit à Cauderan, près de Bordeaux, exactement les mêmes guérisons que maître Jacob, et dans des conditions identiques, c'est-à-dire par l'attouchement ou par sa seule présence. Par son entremise, les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques sont guéris; tous ne sont pas guéris, mais tous ou presque tous sont soulagés. Chez le pauvre ouvrier Simonnet existe le même désintéressement que chez le zouave Jacob, et, pour l'un comme pour l'autre, leur seule récompense pour les soins et peines qu'ils ont pris dans l'exercice de leur médianimité pour la guérison des malades, des infirmes et des estropiés, a été la douce satisfaction du bien qu'ils ont accompli.

Le savant docteur Guépin a consacré aux phénomènes produits par Mme de Saint-Amour à Nantes et par le commandant Laforgue, de Pau, plusieurs pages fort intéressantes dans son ouvrage « *les Transformations dans le Monde*, » que nous reproduisons :

« Il y a vingt ans, lorsque je suis venu m'établir à Nantes, il n'était bruit dans cette ville que de Mme de Saint-Amour, et des guérisons miraculeuses que ses prières obtenaient de la Divinité. Liée à la secte des swedenborgistes, d'une grande puissance de volonté, très-exaltée dans sa religion, fort mystique en ses croyances, quoique douée d'une intelligence peu commune et d'un remarquable esprit d'analyse, cette dame croyait fermement que l'on peut obtenir par la prière la guérison



des maladies, et qu'à nos vives demandes, Dieu, se laissant aller à nos sollicitations pressantes, réagit en notre être par un puissant magnétisme, de manière à le modifier profondément. Aussi n'hésita-t-elle pas à se servir de ce moyen, selon la charité de son cœur, pour rendre des services et pour rappeler à l'adoration de l'Être suprême les âmes qui s'en éloignaient. Quelques guérisons eurent lieu. Les récits publics s'en emparèrent, les grossirent, les multiplièrent. Bientôt ce fut chez elle un concours immense de malades de toute espèce qui se pressaient à sa porte et s'exaltaient à l'envi les uns les autres, se plaçant ainsi d'eux-mêmes, et sans le savoir, dans les meilleures conditions possibles d'imitation contagieuse et d'extase. « Êtes-vous guéri? » demandait un jour le docteur Fouré à l'un des aveugles qui étaient allés chez Mme de Saint-Amour et qui parlait avec une grande vivacité de l'amélioration qu'il avait éprouvée : « Non, monsieur, répondit-il, je ne vois pas encore (cet homme complétement inguérissable n'avait plus d'yeux), je ne pourrais me conduire, mais il s'est produit un grand effet dans mes yeux et je sens que je verrai bientôt. » Parmi tous les malades que j'ai moi-même interrogés, il n'en est pas un seul qui ne m'ait dit que les prières de Mme de Saint-Amour lui avaient produit une vive impression. La manière dont elle interrogeait, l'accentuation si pénétrante de son langage, cette onction tout à la fois magnétique et religieuse avec laquelle elle imposait les mains, produisaient chez les patients un frémissement intérieur et beaucoup se trouvaient ou se croyaient immédiatement guéris. — Dieu me garde de penser que Mme de Saint-Amour eût jamais pu, par son magnétisme, agir chirurgicalement, mais des fiévreux, des chlorotiques et d'autres malades atteints de paralysies locales, d'aménorrhées, de leucorrhées, de gastralgies et d'affections nerveuses, ont eu réellement à se louer en assez grand nombre de l'influence, telle quelle, que, dans son amour du noble et du bien, elle avait su verser sur leurs souffrances. — Il n'eût pas été philosophique de nier *à priori*, comme l'ont fait tant d'hommes de science, ce qu'il m'était si facile de vérifier par moi-même. Je me suis donc assuré qu'il y avait eu des guérisons, et j'ai constaté de plus qu'il y avait eu peu de guérisons radicales et durables; un bon nombre d'améliorations sensibles mais passagères; un nombre infini d'espérances.

« Dans le moment actuel, un vieillard de soixante-dix-huit ans, le commandant Laforgue, nº 14, rue Serviez, à Pau, obtient des résultats semblables à ceux de Mme de Saint-Amour, et de bien plus remarquables encore. Comme elle, il produit son magnétisme sous l'influence de la foi dans la bonté de Dieu; comme Mme de Saint-Amour, il sait

qu'il magnétise, mais il croit qu'il ne réussirait pas s'il n'avait pour but unique de manifester la gloire de Dieu, par les grâces dont il est l'intermédiaire. Doué d'une impressionnabilité très-particulière, mais dont on rencontre quelquefois des exemples, il lui arrive souvent à la vue d'un malade de deviner, par un sentiment intérieur, tout ce qui concerne ses souffrances, et de pouvoir se passer d'interrogation. Parfois, il sent ou croit sentir s'échapper de lui comme une vertu secrète, et en ce cas il est bien rare, dit-on, que cette vertu n'agisse pas aussi promptement qu'efficacement pour la guérison demandée. — Croire qu'il guérisse toutes les affections qui se présentent à lui, croire qu'il guérisse toutes celles qui sont ou paraissent identiques, croire qu'il obtienne tous les jours des résultats semblables, serait une grande erreur. Le curieux, le merveilleux de phénomènes de cette nature ne réside aucunement dans le nombre et la variété des guérisons, dans les récits auxquels ces guérisons donnent lieu, mais uniquement dans la possibilité de leur manifestation. Or, ceci, c'est un phénomène physiologique qui s'est présenté dans tous les temps et dans tous les lieux, sous l'influence de toutes les religions, aussi mérite-t-il une étude sérieuse et une appréciation scientifique.

« Tous les jours, le respectable commandant Laforgue, reçoit chez lui soixante et quatre-vingts malades; l'un de mes amis en a compté jusqu'à cent vingt. Ne pouvant vérifier par moi-même les faits curieux qui se passent à Pau, j'ai fait faire, du 22 septembre au 14 octobre 1849, un relevé des guérisons les plus importantes, par une personne malheureusement étrangère à la médecine, mais pleine de dévouement et d'intelligence. Il en est résulté pour moi cette conviction que le commandant Laforgue a guéri, dès la première séance, un grand nombre de photophobies que l'on prenait pour des cécités; résultat que les procédés usuels de la science ne donnent point aux oculistes. Sept surdités ont été guéries dans la même période. La dernière était accompagnée d'une cécité de l'œil droit qui remontait à vingt-cinq ans. Les sourds dont il est cas dans la note qu'on m'a donnée devaient-ils leur surdité à une accumulation de cérumen dans l'oreille externe, à de fausses membranes, ou à la surdité nerveuse, à l'amaurose de l'oreille? Je ne sais, mais ils ont tous entendu dès la première séance, et pour le dernier la cure a eu lieu en présence de soixante malades qui ont crié au miracle. Voici maintenant un pauvre diable, perclus de tous ses membres, qui marche à la première séance et qui, à la seconde, s'en va guéri, ou se croyant guéri. En voici un autre qui marche depuis dix-sept mois avec des béquilles, et qui, dès le premier jour, les dépose

dans un coin, sur un monceau de cent cinquante à deux cents paires, laissées par d'autres malades, antérieurement guéris. Que penser d'un goître énorme qui disparaît presque entièrement en trois séances; d'une hernie guérie aussi promptement, au moins en apparence, chez un ancien artilleur, et ce, assez radicalement pour qu'il dépose son bandage? Que dire d'une tumeur du genou qui se modifie en trois ou quatre séances magnétiques? Pourquoi nierais-je ce qu'ont vu des hommes loyaux et qui avaient intérêt à bien examiner? Qui donc oserait se flatter parmi nous de connaître tous les phénomènes naturels et les lois de leur production? Quoi qu'on en dise, nous pouvons affirmer qu'il y a dans ce monde des êtres privilégiés, qui, soit par une influence morale, soit par une influence électro-chimique, analogue, en son espèce supérieure, à celle du gymnote, du silure et de la torpille, guérissent ou soulagent, avec promptitude, des souffrances rebelles à beaucoup d'agents médicaux. Là, disent les adeptes, ne se borne pas l'influence des magnétiseurs et des extatiques. Non-seulement ils peuvent produire et guérir l'insensibilité, la catalepsie, non-seulement ils peuvent soulager des misères nombreuses et apporter une guérison rapide dans des maladies peu connues encore, mais ils sont prophètes, ils jouissent du don de seconde vue, ils agissent à distance et sont susceptibles d'exercer des influences qui paraissent tout à fait en dehors des lois connues de la nature. L'imagination des magnétiseurs est très-vive et, sous ce rapport, elle est souvent, trop souvent en avant des faits. En voici deux cependant qui sont assez curieux et qui paraissent exacts : M. N... arrive à Pau consulter le commandant pour sa fille : « Retournez chez vous, lui dit-il, car de ce moment elle va mieux; » ce qui était vrai. Mme XX..., de Nantes, est atteinte de migraines très-douloureuses : « Soyez rassuré, répondit-il à son mari, des phénomènes d'un autre genre se sont substitués avec avantage à cette terrible affection; » et c'était encore vrai. » Quand vous voudrez faire le bien, ajouta-t-il, pensez à Dieu, qui veut le bonheur des hommes, pensez à moi, son très-humble serviteur, auquel il a donné le don des guérisons, et je serai en esprit près de vous, exerçant avec vous le ministère sacré que j'accomplis ici chaque jour. »

Nous n'acceptons ni ne rejetons ces données nouvelles du problème; nous déclarons positives et acquises à l'humanité celles qui ont été suffisamment vérifiées; quant aux autres, nous sommes loin de croire que l'étude de la nature et de ses manifestations diverses ait dit son dernier mot. Jusqu'à nouvel ordre, nous nous renfermerons dans un doute circonspect, qui est, en pareil cas, le devoir de tout esprit philosophique.

A ces médiums d'une nature toute particulière viennent s'ajouter d'autres médiums guérisseurs, par l'entremise des esprits invisibles, tels que Mme Lambert, de Paris, dont le guide spirituel, le médecin en chef de l'hôpital de T...., mort il y a quelques années, opère des cures remarquables sans médicaments, sans ordonnances, à l'aide des fluides dont il sature ses malades, à leur insu ; tels que le médium magnétique formé par M. Dombres, l'un des plus fervents adeptes du spiritisme, à Marmande, qui procure des guérisons extraordinaires aux nombreux malades qui ont recours à lui dans les cas les plus désespérés.

Enfin nous ajouterons que, tous ou presque tous, nous sommes doués à un degré plus ou moins grand de la faculté de guérir ou de soulager nos semblables par l'attouchement, l'imposition des mains ou par notre seule présence, suivant la nature plus ou moins parfaite de notre fluide, selon le degré de supériorité des esprits invisibles qui nous assistent ou nous protégent, et que l'étude ou l'exercice de cette faculté contribuerait chez beaucoup d'entre nous à la développer et à nous faire produire des phénomènes analogues à ceux du zouave Jacob, du menuisier Simonnet, de Mme de Saint-Amour, du commandant Laforgue, de Mme Lambert, et de tant d'autres dont nous aurons à nous occuper dans nos articles sur les médiums guérisseurs.

UNE VISITE AUX TOMBEAUX DE LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS

ÉCRITURE DIRECTE DES ESPRITS

On lit dans *le Monde illustré :*

Il y a quelques jours, pénétrait dans la basilique tumulaire de Saint-Denis une société formée des personnes suivantes :

Le baron de Guldenstubbé, riche Livonien, fixé depuis quelque temps à Paris;

Sa jeune sœur, *médium* extraordinaire;

Le prince Dimitri Shakoskoy;

La baronne de Pailhès;

M. Charles Baugniet, dessinateur du roi des Belges;

Mlle Désirée Artot, sa nièce, première chanteuse au grand Opéra;

Mme Artot mère;

Le baron de Rosenberg, conseiller de la légation de Prusse à Paris;

Le comte d'Ourches;

Et enfin le général russe de Brewern.

Toutes ces personnes allaient assister à une nouvelle expérience de l'*écriture directe des esprits*...

On nous demandera tout d'abord ce qu'on entend par *écriture directe*. Rien de plus simple; tâchons d'être également simple pour l'expliquer.

On sait qu'une corporation de croyants s'agite aujourd'hui par le monde, proclamant *à nouveau* l'immortalité de l'âme, et la présence dans l'éther de tous les êtres délivrés de leur enveloppe terrestre....

Ces êtres, les *esprits*, sont, par évocation, en rapport avec certains fervents encore revêtus de la charnelle enveloppe, et ils leur manifestent leurs pensées par divers moyens plus ou moins clairs ou obscurs. Les tables dites tournantes furent un de ces moyens les plus bizarres. Aujourd'hui quelques créatures pleines de foi en sont arrivées à la suppression de tout agent ou meuble vulgaire et ridicule, comme agent intermédiaire avec les *esprits*, et des signes aussi *matériels* que l'écriture sont demandés *et obtenus* par divers croyants. Au nombre de ces croyants se trouvaient plusieurs des personnages que nous venons de citer. Les autres étaient des curieux qui ne demandaient pas mieux que de croire..... mais qui voulaient voir avant tout.

Le baron de Guldenstubbé, — qui est arrivé à recueillir un si grand nombre de témoignages de l'*écriture directe*, dont on trouve le plus curieux spécimen dans son effrayant ouvrage sur la matière, — avait reçu l'avis que, ce jour-là, dans l'église de Saint-Denis, un des lieux fatidiques désignés par les correspondants surnaturels, aurait lieu une pieuse manifestation. C'est pour y assister que s'était réunie la petite caravane de croyants et de curieux que nous venons d'énumérer, et que dirigeait le noble Livonien, personnage d'un esprit très-profond, très-lettré, très-mystique.

Les personnes pour lesquelles l'épreuve avait le plus particulièrement le caractère d'une révélation s'étaient munies de papier recherché et apporté avec défiance et puisé avec préméditation aux endroits les plus éloignés de tout soupçon de complicité. C'étaient : une tête de lettre imprimée de M. Adolphe Sax, inventeur et fabricant d'instruments de cuivre, — une autre du consulat prussien, — une feuille de papier lilacé, pris dans une ramette, chez une personne à laquelle on cacha l'usage qu'on en voulait faire, — et enfin la moitié blanche d'une lettre reçue de province le matin, par un des visiteurs, et déchirée dans l'église même.

Deux des papiers pliés furent déposés, par ceux qui les avaient apportés, à deux endroits désignés par M. de Guldenstubbé, qui n'y toucha point. C'était au pied de certains tombeaux. Le baron et sa sœur s'agenouillèrent et se recueillirent pendant que les observateurs ne perdaient pas de vue les papiers.

Quelques instants se passèrent... On releva les deux papiers... rien! Seulement l'un d'eux, teint de lilas, était légèrement déchiré.

On descendit dans la crypte. Une feuille arrachée, après scrupuleux examen, du calepin de Mlle Artot, fut posée par le prince Dimitri Shakoskoy au pied de la statue de Marie-Antoinette; le conseiller de légation prussienne plaça la facture Adolphe Sax sur le rebord d'un autre tombeau; Mme Pailhès mit la demi-lettre sur un autre point désigné, et, pendant que chacun observait très-rigoureusement son papier, le baron et sa sœur se mirent en prières.

Au bout de peu d'instants, ces divers papiers furent relevés par ceux mêmes qui les avaient placés. Sur le sien, le prince trouva le mot *saint* tracé au crayon, en écriture anglaise..... Le diplomate n'aperçut qu'une sorte de figure indéchiffrable sur le papier Sax; quant à la baronne, la feuille dépliée lui offrit le parafe compliqué qui terminait la signature d'une personne chère à son souvenir, et dont la pensée l'avait absorbée pendant l'expérience....

— Eh bien! que concluez-vous de pareils faits?

André.

Ce que l'on doit conclure de l'expérience qui précède, c'est d'abord que ce phénomène est inexplicable par la science actuelle, qu'il est dû à une force inconnue, mystérieuse, à l'intervention de ce que nous appellerons des esprits.

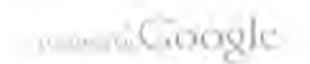
Mais comment un esprit peut-il, sans plume, sans crayon, tracer des caractères? D'abord, qui vous dit que l'esprit ne s'est servi d'aucun instrument? Parce qu'on n'a vu ni l'instrument ni la force employée pour mettre cet instrument en œuvre, est-on autorisé à nier leur existence? Non, pas plus qu'on ne peut nier le frappement dans les tables, dans les murs, prodige tellement répandu aujourd'hui qu'il est devenu impossible de le révoquer en doute. De ce qu'on ne voit pas l'organe à l'aide duquel les tables, les murs sont frappés, doit-on affirmer que les coups n'ont pas lieu? Alors il ne faudrait plus jamais rien croire du témoignage de ses sens, et il ne serait plus possible d'avancer une seule affirmation.

M. de Guldenstubbé, dans un livre qu'il a écrit sur le phénomène

de l'écriture directe, affirme avoir obtenu, dans une foule d'occasions, des manifestations écrites d'esprits faites sans aucun intermédiaire. D'ailleurs, les faits qu'il rapporte ne se sont pas seulement témoignés à lui ou par lui, ils sont arrivés en diverses autres circonstances, en une foule de lieux, notamment en Amérique. Dans ce pèlerinage à la basilique de Saint-Denis il ne s'est pas seulement trouvé M. de Guldenstubbé, mais neuf autres personnes, parmi lesquelles plusieurs révoquaient en doute la possibilité du fait et voulaient s'en assurer; et l'on a vu ce qui en est résulté.

Mais il n'y a pas lieu ici d'admettre l'intervention des esprits, disent certains théoriciens. Ce n'est purement et simplement qu'une émission de notre volonté, qu'une action de notre propre âme, laquelle, dans un état d'exaltation particulière, traduirait sur le papier ses désirs à l'aide d'un fluide puisé dans l'espace. Selon eux, il n'y aurait là qu'une daguerréotypie de l'âme. On pourrait admettre cette explication, tout invraisemblable qu'elle paraisse, si les manifestations étaient toujours le résultat des volontés collectives ou individuelles présentes; mais il n'en est pas souvent ainsi, et, pour ne pas sortir de l'expérience de Saint-Denis, il est évident que le papier qui fut retrouvé déchiré ne l'était pas devenu par l'effet de la volonté de qui que ce soit; chaque assistant visait à autre chose.

Mais, diront encore les sceptiques, raisonnablement on ne peut croire à ces faits; ils sont en dehors de toutes les lois de la physique, ils sont impossibles. A cela nous répondrons d'abord : Qui est certain de connaître toutes les lois de la physique? N'en découvre-t-on pas chaque jour de nouvelles, et n'en sera-t-il pas ainsi jusqu'à la fin des temps? Un grand et illustre savant, Arago, n'a-t-il pas dit qu'en dehors des mathématiques pures, celui-là qui prononçait le mot impossible portait un jugement téméraire? Quoi! en face de l'infini vivant, du monde invisible des animalcules et de la vie si curieuse qui leur est inhérente, en face de l'immensité effrayante des mondes, nous déclarons comme n'existant pas des êtres, des forces, par cela seul qu'elles échappent à notre entendement! Pourquoi dire impossible? Mais qui connaît les bornes du possible? Combien de vérités, de grandes découvertes qui avaient été reléguées au rang des fables, sont devenues ensuite des faits clairs et palpables pour tous! Que de phénomènes niés parce qu'on ne pouvait en expliquer le sens, la cause, la nature, sont aujourd'hui passés à l'état de choses simples et vulgaires! L'homme lui-même se connaît-il? a-t-il résolu le problème de son existence, trouvé l'énigme de sa destinée? Non, et cependant il vit, il sent, il pense, il raisonne,



Qu'est-il, d'où vient-il, où va-t-il? Nul ne le sait. Doit-il se nier parce qu'il n'a point encore trouvé de solution aux grandes difficultés que ces questions présentent à son esprit? Non, certainement. Nous croyons tout savoir, nous tranchons sur tout, et, dans notre orgueil, nous nions, nous affirmons avec assurance, nous élevons des théories que nous croyons inébranlables et que bientôt les faits viennent renverser de fond en comble. Disons plutôt que nous ne savons rien; ne soyons donc pas si orgueilleux, si tranchants à l'égard de faits, de phénomènes nouveaux, qui nous sont attestés par des gens de bonne foi. Disons plutôt : Il faut voir; qui sait? Provoquons les faits, soyons témoins, examinons et ne nous hâtons pas de prononcer.

C'est le parti le plus sage, ce sera toujours le nôtre.

Revue Spiritualiste. — Z. Piérart.

LA MORT

Je viens vous parler de la mort et ramener votre pensée vers cet éternel sujet de méditation. Bien d'autres avant moi, bien d'autres après moi vous parleront encore de ce mystère suprême qui délivre l'âme de la servitude terrestre. Tous ceux qui sont venus, tous ceux qui viendront seront d'accord pour vous dire : Au delà de ce redoutable passage qu'on nomme la mort, s'ouvre une vallée de délices. Dans tous les temps, la mort a été présentée à la pensée humaine comme terme à cette œuvre fatigante appelée la vie. Serait-il donc possible que tant de générations se fussent trompées sur la destinée de l'homme? Serait-il donc possible que cette incessante aspiration vers une autre existence n'eût été, comme l'affirment quelques matérialistes, qu'un jeu de l'imagination, qu'une illusion de notre orgueil qui se refuse à la disparition de tout notre être? Non, non, messieurs les savants et philosophes, vous vous abusez étrangement, vous êtes dupes de vos propres sophismes que vous prenez pour des vérités, vous êtes dans l'erreur et vous trompez vos contemporains. Sachez-le bien, toutes les aspirations qui sont au cœur de l'homme auront un jour leur satisfaction. Oui, l'homme survivra à son corps et vivra dans l'infini des âges : j'en donne pour preuve la foi à cette loi de tous les peuples. La mort n'est point, comme vous le prétendez, ce spectre hideux qui nous montre le néant, mais bien une fille du ciel qui nous

montre la vie. Voyez-la s'avancer voilée et mystérieuse vers le lit du juste. Son visage est caché sous les plis d'un voile transparent et diaphane. Elle s'arrête à quelques pas du chevet du mourant, muette et calme, le fascinant de son regard magique. Et lui, en la voyant, s'agite sur sa couche, il voudrait voler vers elle, mais ses membres épuisés trahissent ses efforts. Il s'agite en vain; — d'incohérentes paroles s'échappent de ses lèvres. Il la conjure de se montrer à lui, de déchirer le voile qui la cache à ses yeux. Et soudain, la mort sourit sous le voile, comme la blanche étoile sous un léger nuage. Oh alors, dans ton indicible extase, juste, pourquoi tes lèvres sont-elles muettes! Si tu disais ton ivresse, les larmes se sécheraient autour de ta couche, ta mère elle-même trouverait un sourire pour saluer ton départ. Mais que t'importe à toi, oublieux? Tu t'égares en ta sublime contemplation. C'est qu'elle est si belle, si rayonnante, la sainte qui semble prier en se penchant sur ton front. Ses blanches mains se tendent vers toi, et sa voix harmonieuse t'appelle. Elle est jeune comme l'enfance, et gaie comme l'aurore. Ses yeux sont deux étoiles du ciel, son souffle est un parfum de l'autre monde. Et toi, voulant saisir cette gracieuse et céleste image, tu tentes un suprême et dernier effort. Enfin, la prison rebelle se brise; — libre, tu t'élances vers elle; — te voilà sur son sein... La fille du ciel t'emporte dans l'espace en te couvrant de ses plus beaux baisers. Elle marche, marche toujours, et, lasse, te dépose sur les degrés du trône où règne à jamais l'Éternel.

Médium ***, membre de la Société de la Foi Spirite. —
L'Esprit a signé : PROUDHON.

LE PAPILLON ET LA MOUCHE A MIEL

Un petit papillon, surpris par un orage,
S'était un jour blotti sous le naissant feuillage
D'un lilas, et rêvait en demandant au ciel
Un rayon pour s'enfuir, quand une mouche à miel
A ses côtés passa : « Bonjour, bonjour, mignonne!
« Où courez-vous ainsi? Votre mère vous donne
« Trop d'ardeur au travail; qu'avez-vous tant besoin
« De vous presser, ma chère? Attendez dans ce coin
« Que le soleil se lève et sèche la prairie
« Avant de butiner sur la rose fleurie. »
« — Je n'écouterai point vos frivoles discours,
« Monsieur le paresseux, dit la mouche. Je cours
« Où bon me semble, et crois en pareille occurrence
« N'avoir rien à répondre à votre impertinence.

« Et pourtant je veux bien vous donner un conseil.
« Méchant, n'attendez point un rayon du soleil
« Pour sortir de ces lieux. Il se peut que l'orage
« Déverse encor ses eaux longtemps sur le feuillage
« Qui vous abrite. Alors, autant mouillé que moi,
« Vous n'aurez pas mangé. J'aime mieux, sur ma foi!
« M'exposer à la pluie et rentrer à mon gîte
« Ne criant pas famine. Au revoir, je vous quitte. »
Elle dit et s'enfuit, laissant le papillon,
Tout honteux et confus, attendre le rayon
Qui ne vint pas. Le soir, il aperçut l'abeille
Qui bourdonnait encor près de lui dans la treille.
Cette fois, il ne put lui dire ses malheurs
Et mourut sans oser lui laisser voir ses pleurs.

Si jamais, sous son toit, l'énervante paresse,
Cher enfant, t'endormait dans sa coupable ivresse,
Rappelle-toi ce que l'abeille au papillon
Disait quand il rêvait caché dans son sillon.

Médium, L. Vavasseur. — Casimir Delavigne.

LA MER

— RÊVERIE —

O mer, j'aime à rêver, quand ton flot se balance
Et ne jette en passant qu'un murmure au silence.
J'aime à voir devant moi ce cercle spacieux
Fermant tes horizons qui se mêlent aux cieux.
J'aime à voir ton miroir qui réfléchit l'étoile
Que Dieu sur ton abîme a jeté comme un voile.
J'aime à voir sur ton sein ton infidèle amant,
Le trois-mâts indolent, se bercer mollement.
J'aime à voir, le matin, scintiller sur tes plages
Tes pierres de saphir et tes blancs coquillages.
J'aime à voir tes rochers, tristes et soucieux,
Penchés pour écouter tes chants harmonieux.
J'aime à voir les oiseaux effleurant de leurs ailes
Dans leur rapide vol tes coquettes nacelles.
J'écoute avec amour ces mille et mille bruits
Qui semblent ta prière et des jours et des nuits.
J'aime à fouler aux pieds tes herbes parfumées
Qui croissent dans ton lit, sans qu'on les ait semées.
J'aime à voir lentement et descendre et monter
L'infatigable flot qui ne peut s'arrêter.
J'aime à voir miroiter la fugitive vague
Dont la tête écumeuse est un chaton de bague;
J'aime à la voir mourante, expirer sur tes bords,
Mêlant avec ses pleurs ses suprêmes accords.

Immobile et muet je reste sur la rive
Souvent la nuit entière, et, quand l'aurore arrive,
On m'y retrouve encor. Je n'ai point d'autre lieu
Pour faire ma prière et adorer mon Dieu.

Médium, L. Vavasseur. — Un Esprit.

L'AME

« L'âme est un don de Dieu qui fuit toute analyse;
« Elle anime les corps et les immortalise. »
C'est un tendre rayon qui fait naître la fleur,
Et lui donne en passant la vie et la couleur;
C'est l'étoile qui brille et jette à la nuit sombre
Ses mille feux d'argent qui dissipent son ombre;
C'est le soleil d'été qui dore les moissons,
Et fait dire à l'oiseau ses plus belles chansons;
C'est la brise du soir qui caresse la rive,
Son sable d'or, ses flots et son hymne plaintive;
C'est la douce rosée, un matin du printemps,
Tombant en perles d'eau sur l'arbuste des champs;
C'est la timide fleur qui croît avec l'épine
Du buisson; elle est blanche, on la nomme aubépine;
C'est la libre penseuse, ayant les mêmes lois
Pour juger les erreurs des peuples et des rois;
C'est la froide Raison qui demande sans cesse
Au projet le conseil, au conseil la sagesse;
C'est la Force, que l'homme appelle Volonté,
Qui pense, agit, se meut et vit en liberté;
C'est la flamme magique éclairant le génie,
Qui donne à ses élus la puissance infinie
De lever le rideau qui l'empêche de voir
Le sublime idéal aux cieux, de concevoir,
De créer, d'animer et de rendre immortelle
L'œuvre sortant du choc de sa vive étincelle;
C'est l'image de Dieu, de son Dieu Tout-Puissant,
Qui la fit pour peupler son univers naissant,
Qui la créa sublime en lui donnant la vie
Et lui promit le ciel pour dernière patrie.
Une, elle anime un corps, le fait vivre et l'endort,
Arrive avec la vie et part avec la mort.
L'âme ne peut jamais multiplier son être :
Ce serait égaler celui qui le fit naître.
Invisible, elle échappe au scrutateur regard
Qui la cherche partout, ne la voit nulle part.
Vapeur insaisissable, ombre blanche et légère,
Fluide éthéré, souffle animant la matière,
Le scalpel du savant veut la trouver en vain :
Il trouve le néant et glisse de la main.

Libre, elle aime à franchir dans un vol plein d'audace
Les champs du vide; elle a pour domaine l'espace,
Pour besoin l'inconnu, pour lieu l'immensité,
Pour désir l'infini, pour temps l'éternité.
Elle a l'intelligence et profonde et sublime
Qui sait lire partout, au fond noir de l'abîme,
Au sommet blanc des monts, le grand livre des lois
Régissant et la Terre et les Cieux à la fois.
Immortelle et divine, elle atteint sans tristesse
Le but qu'elle aperçoit : la tombe, où la sagesse
D'un Dieu, pour la guider, traça lisiblement
Ces deux étranges mots : *Fin et commencement.*

Médium, L. VAVASSEUR. — CASIMIR DELAVIGNE.

LA REINE VICTORIA

Au milieu de toutes les joies de la famille, de toutes les fêtes du monde, de toutes les ivresses du pouvoir, une reine assise sur un des premiers trônes de la terre, la reine Victoria, fut, il y a quelques années, frappée cruellement dans ses plus chères affections. La mort avait enlevé à son amour son auguste époux. Sous l'inspiration de la douleur et peut-être aussi sous l'influence de l'âme qu'elle pleure encore, elle écrivit, avec la grâce de la femme et la profondeur du philosophe, deux volumes intitulés : ***Méditations sur la mort et l'éternité, Méditations sur la vie et ses devoirs.*** Ces deux ouvrages sont autant remarquables par la beauté du style que par l'élévation des idées. Toutes ces grandes questions qui nous intéressent y sont agitées et résolues : négation de l'éternité des peines et de l'existence du ***Démon***, croyance à la pluralité des mondes, aux êtres supérieurs, aux rapports des morts avec les vivants. Nous détacherons ici quelques-unes de ces pages qui laissent après elles de douces et suaves émotions, qui élèvent la pensée et apportent à l'âme ses plus chers trésors : le calme, la paix et l'espérance.

NÉGATION DE L'ÉTERNITÉ DES PEINES ET DE L'EXISTENCE DU DÉMON

L'auteur, après avoir prouvé que tout ne finit pas avec la vie, que la tombe ne peut pas séparer ceux que Dieu a unis ici-bas, continue :

« Toutes les nations de l'antiquité l'ont dit : Dieu est l'amour le plus pur et le plus éclairé. Les nations modernes les plus civilisées et les plus éclairées le reconnaissent. Cependant toutes ont constaté de terribles événements qui semblent en opposition avec cette foi,

Elles ont assisté à des guerres effroyables qui ont anéanti chez elles tout espoir de bonheur. Se peut-il que tout ce carnage soit l'œuvre d'un Dieu de charité!

« Non! fait entendre une voix du fond de leur être; et cependant ces terribles événements se gravent dans leur souvenir. A l'aide de leur raison, encore dans l'enfance, ils tentent de résoudre les contradictions apparentes qu'ils rencontrent dans le gouvernement du monde, et ils arrivent de cette manière à croire non-seulement au Père, protecteur de l'univers, mais encore à l'existence du démon qui lutte toujours contre sa bonté. Leurs imaginations enfantines se créent deux déités d'une puissance presque égale, et ils les placent toutes deux en opposition l'une de l'autre sur le trône de l'univers. Ils aiment le divin principe du bien et lui apportent des offrandes, ils éprouvent de la crainte à la pensée du principe du mal ou du démon, et ils s'efforcent d'atténuer son inimitié par des prières.

« Cette notion de l'existence d'un démon, auteur de tout mal dans le monde, fut encore transmise des juifs aux chrétiens, ***Jésus et ses apôtres ayant, en parlant aux Juifs, employé des figures qui y faisaient allusion, afin de se faire mieux comprendre par le peuple.***

« Cette idée incompatible avec l'omnipotence et l'omniscience de Dieu est à peine digne d'être réfutée. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! Lui, et lui seul de tous les êtres, est le Seigneur des vivants et des morts, lui seul règle les destinées des mondes, aussi bien que celle du ver le plus humble qui rampe dans la poussière.

« Beaucoup de chrétiens, au contraire, qui, comme tels, ne croient qu'à un seul Dieu, en voyant les maux qui affligent l'humanité, les expliquent en créant un Dieu de vengeance, un Dieu courroucé, un Dieu jaloux et inexorable, qui ***punit les fautes d'un moment*** (car la vie de l'homme est-elle plus qu'un court moment?) ***de souffrances éternelles.***

« Ces idées remontent à une époque où ***la race humaine était encore dans l'enfance,*** où ***Moïse parlait aux Israélites comme il convenait à cette époque pour produire une impression sur leurs cœurs endurcis. Il faut parler aux enfants*** un langage différent de celui qu'on tient ***aux grandes personnes***, et l'on ne prêche pas une nation ignorante et barbare dans les mêmes termes qu'un peuple pensant et très-cultivé. »

Les peuples, comme les individus, ont leur âge d'enfance, âge de ténèbres et d'ignorance, et leur âge de virilité, âge de progrès et de civilisation. Vouloir parler à un enfant comme on parlerait à un homme, ou bien vouloir parler à un peuple barbare comme on parlerait à un peuple civilisé, serait également insensé. Rien n'est plus

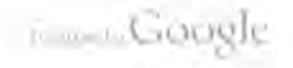
vrai. C'est sur cette vérité que s'appuie la reine Victoria pour combattre les croyances aux peines éternelles et à l'existence du démon.

Les révélations sur lesquelles reposent ces croyances remontent à Moïse et à Jésus-Christ. Mais, comme le fait remarquer très-judicieusement l'auteur, l'un et l'autre furent obligés de parler le langage des sens pour se faire comprendre d'un peuple barbare et ignorant; tous les deux furent obligés de s'abaisser au niveau de leurs étroites intelligences, de respecter leurs préjugés et de se servir d'images grossières et de comparaisons presque toujours matérielles pour révéler les sublimes enseignements de la Vérité éternelle. Puis il arriva que ce langage fut transmis de génération en génération, avec toutes ses réticences et tous ses mystères. Les peuples grandirent et conservèrent toujours le langage de l'enfance, sans vouloir reconnaître pour les révélations du ciel le principe qu'ils reconnaissent pour l'enseignement de la terre, à savoir que le maître doit toujours approprier ses leçons aux besoins de chaque âge et à la compréhension de chaque intelligence. De là les idées fausses et erronées qu'on appela croyances et qu'on érigea plus tard en articles de foi sans s'apercevoir qu'on outrageait la bonté de Dieu, qu'on portait atteinte à sa personne, qu'on doutait de sa justice.

PLURALITÉ DES MONDES

La reine Victoria en étudiant les globes de l'espace, leur forme, leur marche, leurs rapports entre eux, établit le principe de l'unité de la création et de la pluralité des mondes.

« Ces sphères, qui presque toutes sont infiniment plus grandes que le globe que nous habitons, ont entre elles d'intimes rapports, malgré les distances énormes qui les séparent, et ne font qu'un tout, unies par la main toute-puissante de la majesté divine. Ainsi cette terre, quelque faible partie que j'en connaisse, n'est pour moi qu'un pâle miroir de l'éternité, et moi je vis dans cet océan infini de l'univers, où rien n'est jamais anéanti. Lorsque les observations des astronomes m'apprennent que le soleil est probablement composé de terres et de rochers semblables à ceux de notre sphère, ou lorsque des télescopes de moyenne force m'aident à découvrir à la surface de la lune des taches noires qu'on suppose être des océans et des plaines, ou lorsque j'entends dire que dans la sphère que nous appelons l'Étoile du matin ou l'Étoile du soir on a découvert des montagnes surpassant les nôtres, un saint frémissement me saisit, mon esprit est frappé du vertige à la vue de l'immensité incompréhensible et de la structure merveilleuse



de l'univers dans lequel j'aperçois une multitude de globes semblables au nôtre et probablement, que dis-je? certainement habités comme le nôtre par des êtres dont les plus nobles reconnaissent Dieu et chantent ses louanges, hélas! avec plus de sincérité, sans doute, et d'une manière plus digne que je ne le fais. »

ÊTRES SUPÉRIEURS

Ailleurs, la reine proclame l'existence de ces êtres supérieurs qui, placés au haut de l'échelle des êtres créés, relient la créature au Créateur, l'humanité à la Divinité.

« Pénétrée de la distance incalculable qui sépare mon esprit de la Divinité, je veux croire à l'existence d'un grand nombre de puissances et de forces d'une nature supérieure d'esprits, doués de plus de lumières, de bonté et de fermeté que le nôtre, ou d'anges comme nous les appelons dans le langage ordinaire.

« Ces forces supérieures ont peut-être, ou même probablement, une aussi étroite affinité avec l'esprit humain que celui-ci en a avec l'âme particulière à l'animal, ou cette dernière avec la force vitale inhérente à la matière, ou cette force avec les forces inertes de la nature; dans tous les cas, il est hors de doute que ces esprits, de même essence que nous, sont aussi au-dessus de nous, sous le rapport des facultés et des capacités, que l'homme est au-dessus des animaux, que les animaux sont au-dessus des plantes, et les plantes au-dessus des minéraux.

« Tandis que nous autres mortels, qui sommes doués de la capacité de comprendre et de nous peindre les choses terrestres, nous restons dans une ignorance absolue de tout ce qui tient à la nature de l'esprit, nous ne voyons que les contours, les formes et les rapports des choses que nous ne connaissons que d'après leur aspect extérieur : les esprits plus élevés, grâce à leurs facultés supérieures dont nous ne pouvons même nous faire une idée exacte, voient et comprennent la nature intime et la structure ingénieuse des choses. »

RAPPORTS DES MORTS AVEC LES VIVANTS

Enfin, l'auteur reconnaît les rapports du monde invisible avec le monde visible, l'influence des désincarnés sur les incarnés et les relations des vivants avec les morts.

« Il n'y a rien de douloureux à penser à vous, chers êtres que la mort nous a ravis! Celui dont le nom signifie amour, qui relie, par les lois du magnétisme, des mondes et des astres éloignés à de grandes distances les uns des autres, qui a doué d'affection le plus doux des

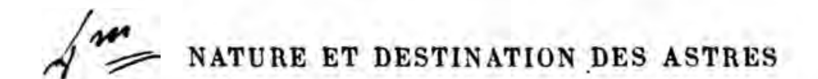
dons, tous les êtres sensibles qui vivent sous le soleil, ce Père de toutes les créatures aurait-il voulu que la vie meilleure qui nous est promise au delà de la tombe commence par l'anéantissement de ce véritable amour, qui est la loi universelle de la création? Non, non! nos âmes fidèles continuent à s'aimer dans le temps et l'éternité, à joindre leurs mains par delà le tombeau. Je ne vous ai pas oubliés. Vous entendez les soupirs qui s'échappent de mes lèvres, et *vous y répondez suivant les conditions sublimes de la noble existence dont vous jouissez aujourd'hui.* »

On lit encore plus loin :

« Dieu nous a séparés! Non, Dieu d'amour, tu ne sépares pas les âmes que tu as unies une fois. Qui dit que l'ami que je regrette est perdu pour moi? Ce qui est avec Dieu ne saurait être perdu! Ne suis-je pas dans la main de Dieu, ainsi que mon bien-aimé? Je vis, mais toi aussi, ô âme chérie, tu es pleine de vie. Entrée dans le séjour de gloire, l'amour de Dieu t'a peut-être départi un bonheur que, dans mon état mortel, je suis incapable de concevoir! *Tu me vois dans mon affliction et mon isolement, tu m'aimes, tu veilles sur moi, tu me guides! Peut-être es-tu l'un de mes anges gardiens envoyés par le Seigneur?*

« Nous ne sommes point séparés. L'univers de Dieu est un. La terre fait partie de l'édifice divin, l'heure actuelle fait partie de l'éternité. »

Toutes ces pages sont pleines de sublimes enseignements, de douces prières, de saints délires et de célestes extases. Les magnifiques splendeurs des révélations nouvelles les ont illuminées, et le souffle de la foi les a vivifiées. En les lisant, l'âme aspire les parfums de l'autre monde, oublie son exil et se souvient de sa patrie. — L. Vavasseur.



NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES (*suite*).

Nous verrons, au contraire, par la suite, que Jupiter et Saturne, bien qu'à un moindre degré, sont des séjours heureux, de beaucoup supérieurs à la terre, et nous le prouverons certainement et mathématiquement. Les observations du docteur Plisson, quoique spécieuses, s'éloignent donc de la vérité; mais qui ne voit que tout peut être organisé dans la colossale atmosphère de Jupiter, pourvu de quatre lunes, dont quelques unes sont toujours à l'horizon, dans Saturne, avec son anneau pour

diadème étincelant et avec ses satellites nombreux, de manière à ce qu'à un jour éclatant succède un demi-jour pendant lequel les occupations spirituelles et même matérielles peuvent se continuer, même avec de plus vifs agréments et des conditions de plus dont nous ne pouvons nous faire une idée, et qu'ainsi sur ces planètes le sommeil soit de très-courte durée, comme sa nécessité décroît à mesure que nous nous élevons vers les mondes purs, séjours d'une éternelle activité ?

Nous arrivons sans contredit à la partie la plus importante de nos recherches, à la variété des saisons dans chaque globe de notre tourbillon solaire, car c'est cette différence qui constitue les climats, et se trouve liée à l'état plus ou moins heureux de chacune des humanités.

L'inclinaison des axes de rotation des astres sur le plan de leurs orbites respectives est la cause des saisons et des climats.

Si l'*obliquité est nulle*, le Soleil étant toujours à l'équateur de la planète, il n'y a point de saisons, ou plutôt c'est la même durant toute l'année, avec des jours constamment égaux aux nuits.

Si l'*obliquité est extrême*, les saisons sont extrêmes.

Le monde le plus parfait sera donc celui qui se rapprochera de la première supposition et qui aura son axe de rotation presque droit, ou du moins légèrement incliné, conditions qui se rencontrent dans *Jupiter*, dont nous conclurons la supériorité, mathématiquement et astronomiquement prouvée, sur tous les globes de notre système. L'inclinaison de l'écliptique est de 3 degrés 10′, ce qui donne pour son axe de rotation 86 degrés 10′, c'est-à-dire qu'il est à peu près droit.

Les variétés des saisons de la Terre dépendent donc, comme celles de ses climats, du degré d'inclinaison de l'axe de rotation. Or, nous avons établi précédemment que plus l'axe d'une planète était penché, plus les saisons différaient les unes des autres, et inversement ; d'où nous inférons que, vu les obliquités respectives des axes de la Terre et des autres planètes, nos saisons sont considérablement plus distinctes que dans Jupiter, où elles sont presque uniformes ; un peu moins que dans Mars et dans Saturne, et beaucoup moins que dans Mercure, Vénus et surtout Uranus; qu'en conséquence Jupiter est infiniment mieux partagé que nous ne le sommes sous ce rapport, mais qu'à notre tour nous avons des conditions plus avantageuses que celles départies à Mars et à Saturne, et principalement à Mercure, Vénus et Uranus, dont les saisons sont tout à fait extrêmes.

Ne connaissant aucunement quels peuvent être les degrés d'obliquité des axes de rotation de Vesta, d'Astrée, de Junon, de Cérès et de Pallas, nous n'avons point à comparer à ce sujet notre terre avec ces cinq

planètes, non plus qu'avec la planète Le Verrier, dont l'inclinaison de l'axe de rotation nous est également inconnue. Leurs saisons, car elles en ont d'une façon ou d'une autre, peuvent être uniformes, plus ou moins variées, ou même entièrement disparates ; mais c'est ce que nous sommes condamnés à ignorer aussi longtemps que nous ne pourrons pas parvenir à déterminer les directions de leurs axes.

Comme la matière est excessivement importante pour l'astronomie vivante, livrons-nous à quelques développements sur les points connus.

L'inclinaison oblique de l'écliptique terrestre se lie évidemment à l'infériorité de notre séjour. Voici comment s'exprime un astronome :

« La diversité de l'antagonisme des saisons, leur rapide succession (moins rapide pourtant que dans Vénus et surtout dans Mercure, où la vie doit s'user avec une effroyable vitesse), l'inégalité continuelle du jour et de la nuit, et par suite l'inconstance de la température, sont autant d'inconvénients réels pour l'habitation de la terre. Ces inconvénients n'eussent point existé si l'axe de rotation, au lieu d'être incliné comme il est, eût été à peu près perpendiculaire au plan de l'orbite ainsi que dans Jupiter, où il vaut $86^{d}\ 90'$; car de cet état de choses fussent résultés pour toute la terre des jours constamment égaux aux nuits, et une température spéciale sur chaque parallèle. A l'abri des transitions souvent peu ménagées de chaleur et de froid, de sécheresse et d'humidité, communément si funestes au maintien de l'équilibre physiologique, à l'abri aussi des autres changements météoriques, non moins nuisibles, qu'amène fatalement le renouvellement trop brusque et trop fréquent des saisons, les fonctions de l'économie vivante se fussent accomplies sans trouble, en pleine liberté, suivant le rhythme normal de la santé ; ce qui, vraisemblablement, eût contribué, dans de certaines limites, à la prolongation de notre existence, rendue ainsi plus agréable. Il n'est donc pas douteux, selon la remarque d'un savant astronome, que, s'il était en notre pouvoir de remédier à cette fâcheuse obliquité de l'axe de la terre, l'humanité entière ne dût chercher à combiner ses forces collectives avec celle de tous les agents physiques qu'elle a su assujettir, pour tenter d'en opérer le redressement graduel. Or, l'impossibilité radicale d'une telle entreprise étant évidente par elle-même, il ne nous reste plus, tout en regrettant notre impuissance, qu'à nous résigner absolument à l'ordre matériel établi et à l'imperfection notoire qui en résulte pour notre commune demeure. »

André Pezzani
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : **MAURICE LACHATRE.**



DIEU

Questions abstraites que celles qui touchent à la Divinité, et cependant elles préoccupent sans cesse les hommes qui pensent sérieusement. Ils se demandent comment Dieu peut tout voir, tout connaître, tout prévoir. Pour répondre à de telles questions, il faut se placer au-dessus de la matière, quitter le fini et chercher à pénétrer dans l'infini, pour en sonder les profondeurs. Ces désirs ardents nous prouvent combien les esprits sérieux ont soif de connaître la vérité éternelle. Dieu étant infini, toutes ses qualités sont infinies; or l'infini étant sans limite, on ne peut rien y ajouter ni rien en retrancher. L'infini constitue donc par cela même un tout immense et tout-puissant, rayonnant sur tout et partout, régnant sur tous les mondes, les gouvernant et dominant tous les êtres par son élévation infinie. Pour mieux me faire comprendre de vous, je me servirai d'une comparaison qui tombe sous vos sens :

Le soleil, par son élévation et la position qu'il occupe dans l'espace, éclaire, réchauffe et vivifie votre globe tout entier; c'est un vaste centre, un foyer lumineux d'où s'échappent des rayons bienfaisants qui portent partout où ils se reflètent la lumière, la chaleur et la vie. Le soleil rayonne partout à la fois. Il pénètre tout ce qui est sous son action. Sa puissance fluidique éthérée se fait sentir dans tout et sur tout ce qui est sur la terre; il féconde tous les germes que la matière renferme dans son sein. Par lui, en effet, vos champs sont fertilisés, vos prairies verdissent, vos moissons se dorent, vos bois offrent de frais ombrages, vos raisins mûrissent. Les malheureux et les malades ne cherchent-ils pas avec une sorte d'avidité ses rayons pour se réchauffer et se fortifier? Tout vit, tout se meut, tout s'agite sous son action puissante; elle est indispensable à la vie matérielle, comme la puissance divine est indispensable à la vie spirituelle.

Étudiez donc avec soin les phénomènes surprenants qui se produisent chaque jour par l'effet de sa puissante influence, et vous serez moins surpris de ceux que produisent Celui dont le soleil n'est qu'un faible ouvrage, une lueur pâle, une réverbération presque éteinte, une ombre à peine entrevue.

Qu'est-ce donc que Dieu? Dieu est le soleil des soleils, la grandeur incommensurable, la vérité éternelle, la réalité absolue du bien, du beau, du vrai, du juste, du parfait. Il est le souverain bien, l'intelligence des intelligences, la lumière divine, la volonté immuable, la

puissance des puissances, la justice infaillible, l'amour infini, la sagesse suprême, la bonté sans égale, la miséricorde sans fin, la charité sans bornes, la tendresse sans limites, la pitié sans faiblesse, la force des forces; il est tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera. Il est l'alpha et l'oméga. Voilà sous quelle figure vous devez l'envisager si vous voulez arriver à comprendre tant soit peu son immensité, sa toute-puissance et sa grandeur. Jusqu'à présent vous ne l'avez pas compris, parce que vous le considérez généralement d'après la personnalité finie de l'homme. Vous mesurez Dieu d'après vous, tandis qu'il est un centre splendide, un tout complet de perfections infinies, d'où tout émane ; un foyer immense, qui, par son élévation unique où nul ne peut atteindre, et son étendue sans fin, rayonne avec éclat sur tous les mondes et partout à la fois. Il n'a pas, comme les hommes, besoin d'agents qui viennent lui rendre compte de ce qui se passe. Par son immensité, Il embrasse tout, voit tout, connaît tout. Il n'y a pour Lui ni temps, ni espace, ni passé, ni avenir; tout est présent. Chacun de ses rayons, comme autant de soleils radieux, se subdivisent à l'infini. Il pénètre en tout et partout, il réchauffe et vivifie tout; c'est ainsi que Dieu est dans tout, et que tout est en Lui. Rappelez-vous ces paroles du Christ, lorsqu'il dit à ses disciples : « Malheur à quiconque toucherait à un cheveu de votre tête! car votre Père céleste en connaît le nombre. » Il est en vous, comme vous êtes en Lui; ce sont ses rayons puissants qui viennent jusqu'à vous, réchauffent vos âmes, les vivifient et les font sortir de leur engourdissement moral. Il vient à vous sous toutes les formes; il se montre à vous dans toutes ses œuvres; l'univers entier vous dit son nom auguste de Créateur et de Père. Tout proclame sa grandeur; tout chante ses louanges; tout s'incline devant Lui. Ne cherchez donc plus dorénavant à Le définir d'après votre entendement humain, car vous vous égareriez et vous tomberiez dans de funestes erreurs. Ne craignez donc pas de concevoir Dieu jamais trop grand, ou de vous trouver trop indignes de Lui, mais placez-le aussi haut que l'intelligence peut le concevoir. Plus Il sera élevé, plus il rayonnera avec éclat, mieux vous comprendrez sa splendeur et sa puissance.

Étudiez donc sérieusement cette doctrine bénie qu'Il vous a envoyée, sous le nom de spiritisme, à une époque de scepticisme et de matérialisme comme la vôtre. C'est un guide sûr qui vous conduira au port du salut, un phare lumineux qui doit vous éclairer sur votre route et vous faire découvrir les grandes lois d'harmonie qui enchaînent les êtres et les mondes. Elle vous découvre tout ce qui, pour vous, était



resté caché jusqu'à ce jour. Étudiez, travaillez avec persévérance, Dieu bénira vos efforts.

Médium, Mme DELANNE. — SAINT BENOIT.

L'ESPRIT D'ORGÈRES

« Il paraît que la population de la commune de Guillonville, canton d'Orgères, est tout en émoi depuis quelques semaines, par suite des prétendus miracles d'une jeune fille électrique. Cette fille, âgée de quatorze ans, domestique de ferme, d'une intelligence bornée, serait douée d'une force d'attraction très-extraordinaire, à l'endroit des meubles ou autres objets qui l'entourent. La première fois qu'on a reconnu les effets de cette singulière faculté, la petite paysanne était en train de bercer un des enfants de ses maîtres : tout à coup les deux portes d'une armoire fermée à clé s'ouvrent toutes seules, et le linge qu'elle contenait est jeté à travers la chambre, comme lancé par une main invisible. Au même instant une pelisse, qu'on avait posée sur un lit voisin, enveloppe le berceau, et se fixe sur elle assez fortement pour qu'on ait de la peine à l'enlever.

« A partir de ce jour, les preuves de cette puissance attractive allèrent en se multipliant d'une façon merveilleuse, au grand dommage de l'électrique servante : tantôt, en effet, c'est un collier de cheval qui vient se placer sur ses épaules, tantôt des corbeilles de pain qui lui tombent sur la tête, tantôt encore un sac vide qui la coiffe et la recouvre en entier, et cette tunique de Nessus d'un nouveau genre se colle à son corps sans qu'on puisse la lui arracher. Est-elle dans une chambre, les meubles de danser et de changer de place, ainsi que dans un conte fantastique d'Hoffmann; d'autres fois un peloton de fil va se loger dans son dos, et toutes sortes d'objets, bouts de chandelle, morceaux de viande et boucles d'oreilles de sa maîtresse, se retrouvent dans ses poches, et toujours, à ce qu'on raconte, par la seule influence de son pouvoir d'attraction et par la vertu de l'électro-magnétisme. Une femme de village, esprit fort de l'endroit, se présente à la ferme, hochant la tête d'un air sceptique, et disant d'un ton de défi qu'elle ne croira que ce qu'elle verra; peu de temps après, le chef de la jeune fille de se couvrir d'un plat, sans qu'on puisse deviner d'où lui vient cette coiffure inattendue. »



Telle est la prose du *Constitutionnel. L'Abeille*, journal de Chartres, 11 mars 1849, cite cet article et continue :

« ..... De tous les faits rapportés par *le Constitutionnel*, un seul est inexact. Il n'est pas vrai de dire que le sac qui coiffait la jeune domestique se collait à son corps sans qu'on pût l'arracher; on l'a toujours enlevé avec beaucoup de facilité. Voici maintenant une lettre de notre correspondant du canton d'Orgères, datée du 28 février : « Monsieur « le Rédacteur, je ne sais si vous avez entendu parler des faits qui, « depuis deux mois, se passent dans une commune des environs de ce « canton, à Guillonville. Si vous voulez me permettre de les raconter, « je le ferai avec toute l'exactitude qu'exigent des faits si extraor- « dinaires pour moi. Toutes les populations du canton d'Orgères s'en « préoccupent vivement, et en font le sujet continuel de leurs conver- « sations. Voici ces faits :

« Dans le courant du mois de décembre dernier, M. Dolléans, « meunier et cultivateur à Gaubert, commune de Guillonville, s'aperçut « que chaque nuit on lui volait du foin... Le feu fut mis à son écurie... « Un de ses ouvriers, nommé V..., fut soupçonné; il avait été vu, « dit-on, rôdant autour de la maison, le soir où le feu éclata, par une « jeune domestique de la ferme, âgée de quinze ans, Adolphine Benoît. « V... fut arrêté.

« Cependant, deux jours après l'arrestation, commença une série de « faits extraordinaires, qui durent encore aujourd'hui. Un beau matin, « M. Dolléans trouva ouvertes toutes les portes de son étable, de son « écurie, de ses granges et de sa propre habitation; en même temps, « toutes les clés avaient disparu. Dans la journée, il fit mettre de bons « et forts cadenas à toutes les portes; mais lorsqu'il se leva, le lende- « main, à cinq heures du matin, tous étaient enlevés, à l'exception de « celui qui fermait la porte de la grange. M. Dolléans crut que de « hardis voleurs venaient prendre, la nuit, et les clés et les cadenas. « Il s'arma de son fusil, se mit en sentinelle, non loin de la grange, « bien décidé à tirer sur le premier qu'il verrait paraître. Il resta là « jusqu'aux premières heures du jour, vers sept heures et demie. En « ce moment, il détourne un peu la tête, le cadenas de la grange avait « disparu! Il rentre et raconte à sa femme et à ses gens ce qui vient « d'arriver; tous s'en effrayent...

« On se mit à genoux pour faire la prière... A peine la jeune fille « s'est-elle agenouillée, qu'elle s'écrie : Qui donc me tire par la robe? « Et le cadenas disparu le matin apparaît à son dos.

« ..... Dès lors, Adolphine Benoît éprouva chaque jour les choses

« les plus singulières. Tantôt des cordes, des chandelles, des chiffons, « des corbeilles à pain, des chopines pleines d'eau, et même de vieilles « charognes se trouvaient subitement transportés sur son dos ou dans « ses poches. Tantôt les ustensiles de cuisine, casseroles, poêlons, « cuillers à pots... venaient s'accrocher aux cordons de sa jupe et de « son tablier. D'autres fois, entrant dans l'écurie, les harnais des « chevaux sautaient sur elle et l'entortillaient de telle façon qu'un « secours lui était nécessaire pour s'en délivrer. Un jour, toujours en « entrant dans l'écurie, les deux colliers des chevaux vinrent se placer « sur ses épaules. Adolphine en devint malade, et fut envoyée à « l'hospice de Patay, où elle passa cinq jours sans ressentir aucun des « effets de son obsession.

« Elle revint chez ses maîtres. A peine y eut-elle mis le pied, que tout « recommença. Les mêmes faits, et quelques autres d'un genre nouveau, « vinrent la tourmenter comme auparavant. Plus de vingt fois, deux « planches de un mètre à un mètre trente centimètres de longueur, for- « mant étagère, lui tombèrent sur le dos, à l'intant même où elle entrait « dans la chambre. On a même vu ces deux planches, appuyées sur une « seule de leurs extrémités, se tenir en équilibre, malgré les lois de la « pesanteur. Souvent, soit en marchant, soit en se tenant debout « devant ses maîtres, elle se trouvait tout à coup couverte d'un long « sac qui l'enveloppait de la tête aux pieds. D'autres fois, le trépied et « la chèvre à scier le bois allaient se placer à califourchon sur son cou. « Très-souvent, des cordes, des rubans venaient tout à coup, au milieu « d'une conversation, s'enlacer autour de son cou, et lui serraient la « gorge avec tant de force, qu'elle en perdait la respiration. Il a été « impossible de découvrir la moindre tromperie en cette jeune fille.

« ..... Elle fut renvoyée, et recouvra aussitôt sa tranquillité.

« Chez M. Dolléans, tout rentra d'abord dans le calme le plus parfait, « et cela dura une quinzaine de jours. Mais, le mercredi des Cendres, « des événements tout aussi inexplicables jetèrent de nouveau l'effroi « dans cette intéressante famille. Cette fois, ce fut le plus jeune fils de « M. Dolléans, enfant de deux ou trois mois, qui en fut l'objet. Un « jour, comme sa mère le tenait sur ses genoux, tout à coup le bonnet « de l'enfant fut enlevé, et on ne sait ce qu'il devint. On lui en met un « autre, bientôt celui-ci est coupé et enlevé de même, mais remplacé « par une énorme cuiller à pot qui couvre la tête de l'enfant, à la « grande frayeur de sa mère. Depuis huit jours, ce pauvre enfant est « tourmenté de mille façons, malgré la surveillance assidue de ses « parents : à chaque instant des ustensiles de cuisine se précipitent

« sur lui ou dans son berceau. J'ai vu moi-même les pelles, les pin- « cettes, les réchauds et une foule d'autres objets s'y trouver subi- « tement, sans qu'on pût deviner comment tout cela y était transporté. « Les objets sacrés, médailles, bibelots de dévotion et crucifix, qu'on « attachait à son cou, disparaissaient mystérieusement un moment « après y avoir été placés. »

(*Le Constitutionnel.*) X...

LE NAVIRE ENCHANTÉ

Un capitaine américain, M. Warren, arrivé récemment à New-York, de retour d'un long voyage dans les mers du Nord, a consigné dans son rapport de mer la relation suivante :

« Le 23 janvier dernier, je me trouvais sous le 77e degré de latitude nord, lorsque, vers deux heures du matin, l'officier de quart m'appela en toute hâte sur le pont, et je vis à un mille environ du navire la mer entièrement bloquée par la glace. Aussi loin que l'œil pouvait distinguer, on n'apercevait que montagnes et pics couverts de neige.

« Le calme était parfait, et nous restâmes dans cette position pendant deux jours, nous attendant à chaque instant à être écrasés par cette masse énorme de glace, que la plus légère brise pouvait diriger sur nous. Dans la nuit du troisième jour, nous fûmes éveillés par un craquement effroyable. La glace se rompait avec un bruit pareil à celui d'un roulement de tonnerre qui durerait deux ou trois minutes. Quand le jour parut, nous vîmes la barrière de glace entièrement divisée par un vaste chenal qui s'étendait à perte de vue.

« A trois heures du matin, le ciel était pur, le soleil brillait, et nous profitâmes d'un vent frais qui commençait à s'élever pour mettre le cap au sud. Tout à coup, en regardant le chenal, nous aperçûmes les mâts d'un navire, et ce qui nous étonna plus encore, ce fut la singulière façon dont étaient disposées ses vergues et ses manœuvres. Il avançait cependant, mais comme au hasard. Après avoir poursuivi sa route quelque temps, il s'arrêta près d'un bloc de glace. Je montai alors dans mon canot avec quelques hommes, et me dirigeai sur ce navire.

« En nous approchant, nous reconnûmes qu'il était très-endommagé par les glaces. Il n'y avait personne sur le pont, qui était couvert d'une épaisse couche de neige. Nous hélâmes, et personne ne répondit. Avant de monter, je regardai par un sabord, et je vis un homme assis

devant une table sur laquelle se trouvaient des plumes et du papier. Arrivés sur le pont, nous ouvrîmes le panneau et nous descendîmes dans la chambre. L'homme que nous avions vu à travers le sabord était le subrécargue. Je m'avançai vers lui pour lui parler : il était mort! Une mousse verdâtre couvrait ses joues, son front, et retombait sur ses yeux, qui étaient ouverts.

« Il était affaissé sur la table, tenant encore une plume à la main : devant lui était le registre du bord. Voici les dernières lignes qu'il avait écrites :

« Il y a quinze jours que nous sommes complétement enfermés dans « la glace. Le feu s'est éteint hier; le capitaine a fait des efforts inutiles « pour le rallumer. Sa femme est morte ce matin. Il n'y a plus d'es- « poir... »

« Les matelots qui m'avaient accompagné se tenaient à l'écart de ce cadavre, qui paraissait vivant.

« Nous pénétrâmes dans le carré, et le premier objet qui frappa nos regards fut une femme étendue sur un lit, la tête appuyée sur son bras et les yeux ouverts. On eût dit à la fraîcheur de son visage qu'elle était vivante. Un jeune homme assis à terre, à côté d'elle, tenait un briquet d'une main, une pierre à fusil de l'autre. Il y avait près de lui plusieurs morceaux d'amadou.

« Nous nous dirigeâmes vers le poste des matelots. Plusieurs hommes étaient couchés dans leurs hamacs; un autre était étendu au pied de l'échelle.

« Il n'y avait plus à bord ni provision ni combustible.

« Mes matelots effrayés prétendirent que c'était un navire enchanté, que nous devions fuir au plus vite. Ils voyaient dans cette rencontre un sombre présage. Je dus céder à leurs craintes et retourner à mon bord, en emportant toutefois le registre que j'avais trouvé.

« En compulsant ce registre, je reconnus que le navire était anglais, et qu'il était enfermé dans les glaces depuis treize années! Les dernières lignes citées plus haut portaient la date du 15 mai 1847. »

(***Extrait des journaux de Londres.***)

Ces faits sont, certes, d'un émouvant intérêt. Mais ce qu'ils ont de plus remarquable, c'est l'ouverture à point nommé d'un banc de glace demeuré fermé si longtemps, et cela juste pour laisser voir aux yeux de M. Warren et de ses compagnons le navire qui s'y trouvait enfermé depuis treize ans. Qui a rompu ainsi cet énorme banc de glace? Qui a mis en mouvement d'une manière si prodigieuse le navire qu'il enser-

rait dans son sein? Il y a eu souvent des faits semblables, et ils donnent à réfléchir. Lorsque nous ferons la biographie de M. Guldenstubbé, nous en raconterons un à peu près analogue, qui s'est passé en présence de l'honorable baron, dans un coin de la mer Baltique, dans le mois de mars de l'année 1858.

(*Revue spiritualiste.*) Z.-J. Piérart.

LE TUEUR DE LIONS

Entre Milianah et Teniet-el-Hâd (province d'Alger) se trouve une vaste forêt de cèdres appelée communément la forêt Noire. Cette forêt est habitée depuis 1846 par une forte tribu composée d'Arabes venant de la province d'Oran, et presque toujours en rébellion ouverte contre les lois françaises. Parmi ces gens se trouvait assez souvent un marabout dont le nom, connu des Arabes de toute cette contrée, n'est jamais prononcé qu'avec les marques de la plus grande vénération.

Sidi Hamoud-ben-Mohamet, le marabout dont il est ici question, connu généralement sous le nom d'El-Marabout-el-Kebir, est non-seulement aimé et respecté de ses concitoyens pour sa foi vive et sincère, sa bienveillance continuelle, sa charité sans bornes, mais encore pour ses chasses miraculeuses, source intarissable des naïfs et palpitants récits, contés sous la tente et le gourbi par le plus ancien de la famille. La première fois que nous le vîmes (c'était au commencement de 1849), Hamoud était âgé de trente-cinq à quarante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne; il réunissait à une force peu commune une agilité vraiment remarquable; sa physionomie, empreinte d'une volonté calme et énergique, présentait dans une minute cinq ou six expressions différentes, tant ses grands yeux bleu-gris étaient vifs et significatifs; d'un caractère généralement taciturne, il préférait la solitude au tumulte des villes et villages, et ne se laissait aborder que par ses plus intimes ou les affligés. Il nous a été donné, dans nos voyages en Turquie, en Égypte, en Crimée, etc., de voir bien des nobles têtes marquées d'une primitive et noble fierté, qui portaient dans l'âme un je ne sais quoi qui vous transportait de suite au temps des patriarches; mais jamais, jamais nous n'avons pu rencontrer un visage aussi expressif, aussi grand, aussi pur que celui du célèbre tueur de lions. C'est une de ces physionomies qu'il est impossible de décrire, et dont l'imagination seule peut représenter les sublimes traits.

Ami sincère et dévoué de mon frère, qui lui avait rendu un signalé service en faisant reconnaître son innocence dans une révolte qui avait eu lieu dans le courant de 1848, et où il avait été compromis comme en étant le principal moteur, Hamoud venait souvent passer quinze ou vingt jours chez nous (nous habitions alors Milianah), soit pour acheter sa poudre, soit pour vivre, selon son langage pittoresque, au milieu de ceux chez qui son âme, animée d'une sincère et fraternelle amitié, se transportait si souvent; là, il se plaisait à m'expliquer les différents versets du Coran, à me faire reconnaître combien les maximes de Mahomet étaient mal interprétées par ses concitoyens, et finissait toujours par me dire : « Sache bien, ô mon fils ! que ce que je fais, d'autres le peuvent. Je dompte le lion sous mon regard, je chasse par ma voix et mes mains les maladies de mes frères et sœurs. Eh bien, tout cela tu le peux, si ta confiance en Dieu est forte, sincère et continuelle. » Trop jeune pour comprendre tout ce qu'il y avait de grand dans ces quelques mots, je souriais et lui demandais de m'emmener un jour avec lui pour me faire assister à ses chasses, demande à laquelle il se hâtait de me répondre : « Tu es trop enfant, ô mon fils ! » Quelquefois, et ce, sur les prières de mon père et de mon frère, il nous racontait les péripéties émouvantes de ses terribles chasses; et ces récits, qui ne laissaient pas que de le fatiguer, par le feu qu'il y mettait, étaient pour nous pleins d'un charme inexprimable. Sous son regard fier et dominateur, je sentais *un feu*, *une ardeur* indescriptible s'emparer de mon être entier, et, électrisé par sa puissante parole, j'aurais donné une partie de mon existence pour être en ce moment devant ce grand et puissant roi des animaux; aujourd'hui encore, en songeant à ces récits, je sens la même ardeur s'emparer de mon cœur, et je regrette vivement de ne pouvoir rendre en notre langue les expressions enchanteresses employées par Hamoud pour nous dépeindre ces scènes grandioses. Je vais, du reste, afin de vous donner une juste idée de cet homme vraiment remarquable, vous le montrer au milieu de ses compatriotes, et dépeindre, aussi bien que mes faibles moyens me le permettent, le procédé employé par cet habile chasseur pour tuer le lion, procédé dans lequel il vous sera facile de reconnaître l'action magnétique arrivée à sa plus haute puissance.

Hamoud-ben-Mohamet est arrivé dans une tribu qui, depuis trois mois, voit ses troupeaux dévastés par un énorme lion habitant les environs du douar; l'arrivée du sidi Marabout a été, comme de coutume, le signal de fortes réjouissances pour la tribu, qui, depuis un mois, attend avec une impatience fiévreuse l'arrivée du célèbre chasseur. Les

jeunes gens les plus vigoureux sont envoyés de suite pour visiter, connaître et rendre compte des lieux parcourus par ce terrible hôte des forêts; pendant ce temps, des cavaliers arrivant à bride abattue des tribus voisines, viennent saluer Hamoud, baiser les pans de son burnous; des femmes accourent, portant leurs jeunes enfants, et leur font toucher une partie quelconque du vêtement simple et modeste du grand Marabout; trop heureux quand ce dernier, *imposant ses mains sur leur jeune tête*, prie la divine Providence de les préserver de tout vice, de toutes souffrances. Sept jours se passent au milieu d'une joie délirante, générale, et accompagnée de grandes réjouissances, où bien rarement assiste le prochain libérateur de la tribu et de la gent moutonnière, occupé qu'il est par de longues prières, qui, en augmentant sa foi, sa puissante volonté, vont le mettre à même d'accomplir l'acte magnétique le plus beau et le plus grand... Enfin, Hamoud possède sur les habitudes du lion tout ce qui est nécessaire qu'il connaisse pour le succès de la chasse : il sait qu'à telle heure il passe dans tel endroit, va boire à tel autre, rentre dans son antre à telle heure, etc., etc.; une prière générale a lieu; hommes, femmes, enfants, étrangers, tous y assistent (et certes, si jamais il y eut de la foi dans une supplique à l'Éternel, c'est bien dans ce moment). Hamoud, le visage tourné vers l'Orient, prie le Dieu fort, clément et miséricordieux de répandre sur lui sa force, sa puissance, sa lumière, et de le rendre victorieux s'il l'en trouve digne... Cette scène est l'une des plus émouvantes, des plus sublimes que l'homme puisse voir, et je doute que le plus grand athée (s'il en existe) assistant à ce grand et simple spectacle, pût, devant la foi, la croyance de ces robustes enfants de l'Algérie, ne point fléchir les genoux et joindre à leurs espérances, leurs souhaits, ses vœux et peut-être aussi *ses prières*... Cette invocation à l'Éternel finie, tout le monde se lève et l'on se met en marche, Hamoud à la tête de ses concitoyens... Arrivé à l'endroit où l'on compte trouver le lion, celui-ci fait un signe, et chacun se retire, le laissant seul spectateur et acteur du terrible drame qui va se dénouer par la mort d'un des deux combattants. Pendant tout le trajet, qui souvent n'est pas moins de trois heures, Hamoud n'a pas prononcé un seul mot, son visage n'a pas montré la moindre inquiétude, la moindre espérance; tout chez lui est grand, calme, impassible... Il est maintenant seul dans une vaste solitude; nulle part les traces de ses semblables, partout la nature admirable et *parlante* du riche sol de l'Afrique... Il se met à genoux une seconde fois, et cette dernière prière dure généralement trois quarts d'heure ou une heure, quand toutefois le rugissement du lion

ne vient pas le tirer de sa *contemplation extatique* et le rappeler à sa dangereuse mission; cela ayant lieu (et c'est ce qui arriva lorsqu'en 1851 j'eus le bonheur d'assister à une de ses chasses dont ce récit est l'exact tableau), il se lève calme, souriant; seulement cette fois sa physionomie est totalement changée; ses yeux brillent d'une force de volonté et de confiance en sa puissance que nul langage humain, si éloquent qu'il soit, ne peut rendre; son visage est illuminé par la certitude du succès; ce n'est plus le même homme, tout a subi chez lui une complète transformation; sa vue vous absorbe, et sous son puissant regard, vous sentez votre moi, votre individualité disparaître, pour devenir une simple machine obéissante au moindre geste de cet homme étonnant. Hamoud, en s'avançant dans la direction du rugissement, s'assure du bon état de sa carabine, fait jouer son couteau kabyle dans sa gaîne de bois; puis, ne s'occupant plus que de chercher son adversaire, chaque broussaille est scrutée par son regard d'aigle : il examine avec soin le sol qu'il parcourt, et quelquefois, sans aucun indice apparent, il se dirige avec une certitude incroyable vers le lieu où se trouve le lion; mais le plus souvent, un deuxième et un troisième rugissement viennent lui indiquer d'une manière certaine la position occupée par le roi des animaux. Dès qu'il juge ne plus en être éloigné que de quatre-vingts à cent mètres, il s'arrête, met sa carabine derrière lui, ou derrière un arbre s'il s'en trouve, et, *dirigeant ses deux mains* vers l'endroit où il soupçonne l'ennemi, il prononce sept ou neuf fois, avec des intonations de plus en plus fortes et prolongées, ces mots : « Edji, edji ya saïd. » Dès que les deux adversaires se trouvent en présence, Hamoud grandit d'audace et de puissance; ce n'est plus un homme, c'est... c'est... quelque chose qu'on ne peut définir... Sous son regard impérieux, le lion avance, recule et pousse des rugissements effrayants; ses regards semblent soudés à ceux d'Hamoud, tout son corps frémit d'impatience et d'étonnement; on voit, on sent qu'il se passe en lui quelque chose d'anormal. Enfin, hérissant sa crinière, il fait un léger bond, s'approche et s'aplatit, prêt à bondir sur son adversaire : celui-ci, la main droite étendue vers lui, s'avance d'un pas ou deux; son corps, mû par un singulier effet de sympathie, rend tous les mouvements, tous les frémissements qui agitent celui de son adversaire; celui-ci, de plus en plus surpris, fasciné, charmé, bat ses robustes flancs de sa queue, et entr'ouvre par moments une gueule bien faite pour effrayer le plus brave. Dans ce moment critique, Hamoud, réunissant toute sa volonté, toute sa puissance magnétique, prononce lentement et d'une voix sourde les mots suivants : « Tu es le roi des

animaux, c'est vrai, à toi sont échus la force, l'agilité et le courage; mais moi, fils de la femme, je suis le roi de la création, et, par la puissance que Dieu m'a donnée sur tout ce qui peuple la terre, je t'ordonne, tu entends, ô lion! j'ordonne, je veux que tu te courbes et meures sous ma main. » Pendant cette singulière harangue, Hamoud a saisi sa carabine, mis le lion en joue, et le dernier mot s'achève avec une balle qui, frappant ce dernier entre les yeux, lui fait pousser un dernier et horrible rugissement, dans les convulsions d'une courte, mais terrible et puissante agonie. Une fois seulement, le lion eut assez de force pour se jeter sur Hamoud, qui eut juste le temps de sauter de côté et de saisir son couteau, dont il n'eut que faire... Hamoud remercie Dieu et va rejoindre ses concitoyens, qui se hâtent, avec une joie folle et délirante, de porter au douar le cadavre de leur ex-percepteur de bœufs, vaches et moutons.

Maintenant, à ceux qui désirent savoir ce qui se passe dans l'âme d'Hamoud au moment de sa lutte avec le lion, je répondrai : « Un jour, mon frère lui disait : Mais enfin, si le lion, au lieu d'attendre la fin de ta conjuration, bondissait sur toi, que ferais-tu?... » — « Oh! cela est impossible, répondit ce dernier, *ce n'est pas lui qui commande, c'est moi; parce que lui n'est que le lion, et moi, je suis lui et moi en même temps!* »

(*Revue spiritualiste*). Z.-J. Piérart.

APPARITIONS DANS LE CHATEAU DE SLAWENSIK (HAUTE-SILÉSIE)

En novembre 1806, le conseiller Hahn, attaché à la cour du prince de Hohenlohe, fut envoyé au château de ce prince appelé Slawensik, et accompagné d'un certain Charles Kern, cornette dans un régiment de hussards, prisonnier français, libre sur parole. Hahn était matérialiste et ami de jeunesse de Kern. Ils habitaient la même chambre, et une porte vitrée offrait une communication avec une chambre voisine, mais elle était toujours fermée à clé. Avec ceux-ci habitaient seulement dans le château un domestique et deux cochers du prince. Trois jours après leur arrivée, lisant au milieu de leur chambre, ils virent tomber du plafond des parcelles de chaux sans qu'il y parût l'absence du moindre fragment. Le matin suivant il en tomba assez pour couvrir le plancher sans qu'ils pussent reconnaître d'où cette chaux était sortie. En même temps, de très-forts bruits, semblables à des décharges

lointaines d'artillerie, se firent entendre, quelquefois dans le plancher ou dans le plafond, et les amis ne pouvaient dormir, s'accusant réciproquement de ce tapage ; mais ils finirent par se tenir près l'un de l'autre, la lumière à la main, et le bruit n'en continua pas moins, et de plus celui d'un tambour battu au loin. Ils demandèrent à la dame Knittal les clés de la chambre au-dessus et de celle au-dessous de la leur. Hahn resta dans la première chambre pendant que Kern, avec le fils de cette dame, visita les chambres au-dessus et au-dessous. Dans la chambre supérieure Kern entendit frapper, mais c'était un bruit entièrement différent de ceux que l'un et l'autre avaient entendus et que Hahn avait continué d'entendre dans sa chambre.

Hahn déclara à Kern que ces lieux étaient hantés par des Esprits, et ils se couchèrent les chandelles allumées. Ils entendirent un bruit de pas de personnes marchant avec de vieilles pantoufles au travers de la chambre, et celui d'un bâton marquant chaque pas comme une canne.

Le soir du lendemain, différents objets furent lancés au travers de la chambre, canifs, fourchettes, brosses, bonnets, pantoufles, cadenas, entonnoirs, mouchettes, savon, etc., même les flambeaux, volant d'une encoignure à une autre, et le plancher pouvait être encombré de ces projectiles si on ne les eût fait ramasser par les cochers, le domestique et le jeune Knittal. Ces manifestations eurent lieu pendant plusieurs nuits. Sous les yeux de Hahn et de Kern les mouchettes et des couteaux furent enlevés et maintenus en l'air pour tomber ensuite sur le plancher. Une paire de ciseaux, ainsi enlevée, retomba sur la pointe, piquée dans le plancher. Après quelques jours d'intervalle, ces manifestations reprirent pendant trois semaines. Hahn et Kern, fatigués de ne pas dormir, allèrent, sans profit pour leur repos, s'établir dans la chambre supérieure. Les mêmes faits s'y reproduisirent, et ils y virent voler des objets qu'ils avaient laissés dans l'autre chambre. Kern, à demi habillé, arpentait la chambre. Il s'arrêta devant une glace, et, quoique très-brave, il devint pâle et tremblant ; attribuant au froid cet état de son ami, Hahn lui jeta un manteau sur les épaules. Alors Kern lui dit qu'il avait vu dans ce miroir une figure de femme, en blanc, le fixant et paraissant être devant lui, car c'était derrière elle qu'il se voyait répété. Il crut d'abord à un effet de son imagination, mais il put distinguer le mouvement des yeux de cette figure qui lui faisait face, et sentit un frissonnement soudain. Hahn ne put rien voir dans cette glace.

Deux officiers de dragons bavarois, Margerle et Cornot, très-incrédules, survinrent. Le premier demanda à rester seul dans la chambre,



au crépuscule; mais on ne tarda pas à l'entendre jurer très-haut et donner des coups de sabre sur la table et sur les chaises. Pour la conservation du mobilier, ses voisins entrèrent, et il leur dit tout furieux : « A peine fûtes-vous sortis, la maudite chose m'assaillit avec de la chaux et divers objets. Je regardai partout sans rien voir et me mis à frapper d'estoc et de taille. »

Hahn et Kern finirent par s'amuser de ces faits. Cependant le premier résolut de les étudier; il se plaça avec deux chandelles à une table de laquelle il pouvait voir toutes les portes et fenêtres, et resta seul dans le château quelques jours. Les mêmes faits se reproduisirent : de plus, il vit les mouchettes enlevées et tourbillonner autour de lui.

Plusieurs personnes furent témoins de ces phénomènes, entre autres le libraire Dorfel et le premier officier forestier Radezensky, qui avait passé une nuit entière au château, constamment assailli.

L'inspecteur Knetch, de Koschentin, fit aussi des expériences avec Hahn et Kern, et, accablé par les tourments, il laissa les chandelles brûler et se retira; mais alors tous les trois virent deux serviettes s'élever jusqu'au plafond, dans le milieu de la chambre, s'étendre, puis se balancer jusqu'au plafond. Un vase de porcelaine, à usage de fumeur, appartenant à Kern, fut lancé au loin et mis en pièces. Des couteaux, des fourchettes volèrent dans le vide; un couteau tomba sur la tête de Hahn, le touchant par le manche. Après deux mois de ces manifestations, Kern et le domestique de Hahn allèrent dans une autre chambre, où ils ne furent pas plus tôt, qu'une bouteille d'eau ferrugineuse vint à leurs pieds; un chandelier de cuivre fut jeté par terre.

Hahn, qui a signé ces détails, dit : « Je pardonne à qui que ce soit tout jugement sur les causes de ces faits, qui pourrait être semblable à celui que j'avais avant l'expérience que j'ai pu faire. »

Le docteur Kerner dit que ce château a été abattu et qu'on y a trouvé un squelette d'homme enfermé, sans cercueil, dans la muraille, ayant le crâne fendu et une épée auprès de cette dépouille.

(*Revue Spiritualiste.*) Docteur KERNER.

LA JAMBE DE BOIS

Une preuve d'identité et de clairvoyance fut donnée dans une séance de spiritisme, il y a peu de jours, chez un fervent adepte de la nouvelle doctrine, M. Rondeau, commissionnaire aux Halles centrales, rue

de Vauvillers, 10..., dans des circonstances qui présentent tous les caractères de la plus parfaite bonne foi de la part des personnes qui faisaient partie de la réunion. La séance était déjà commencée, il était huit heures et demie du soir, lorsque furent introduites quatre personnes qui prirent place aux derniers rangs des spectateurs ; l'un des nouveaux arrivants était le capitaine de la 1re compagnie du 1er bataillon du 1er régiment des grenadiers de la garde ; ses compagnons étaient un lieutenant et un sous-lieutenant du même régiment, et un autre officier, tous vêtus en bourgeois. La séance se passa, comme d'habitude, en expériences de typtologie, le groupe s'occupant tout particulièrement de produire des effets physiques, de faire mouvoir les tables, de les faire enlever du sol, etc.... Le président allait clore la séance lorsque, tout à coup, la table placée sous la main du médium s'élance du côté des quatre personnes, puis, après un moment d'arrêt, s'élève devant l'un des amis du capitaine et entame la conversation au moyen des coups frappés. — Je veux parler au chef d'escadron. — Rien, dans la tenue de la personne, n'indiquait la profession et le grade de celui auquel s'adressait l'Esprit ; cet officier venait pour la première fois dans le groupe et n'avait aucune connaissance des phénomènes spirites ; cette brusque apostrophe lui causa une certaine émotion, le sang afflua à son cerveau et son visage se trouva inondé de sueur. « Allons ! reprit l'Esprit, remets-toi de ton trouble, je vais te dire qui je suis ; » — et la table, continuant toujours de frapper à l'aide d'un de ses pieds, fit écrire la communication suivante : « Tu étais chef d'escadron dans l'armée polonaise qui s'est battue contre les Russes pendant la dernière insurrection ; tu as été grièvement blessé à la jambe, et, des suites d'une amputation, tu as maintenant une jambe de bois ; or j'ai été blessé dans la même rencontre avec les Russes, j'ai reçu une balle dans le ventre, j'ai été porté à l'ambulance et placé à tes côtés. Je suis mort le lendemain, et tu as fouillé dans les poches de mes vêtements, espérant y trouver des papiers qui pussent faire connaître qui j'étais ; mais tes recherches n'ont pas abouti, puisqu'il n'y avait rien qui pût établir mon identité. Comme mon esprit était déjà suffisamment dégagé de la matière, je te remerciai dans un langage que tu ne pouvais comprendre, et je te quittai en te disant « au revoir ; » et à présent je viens te saluer, cher compatriote, car tu es Polonais ainsi que moi. » Le chef d'escadron confirma la vérité de tout ce qu'avait dit l'Esprit ; il ajouta qu'il était en effet Polonais, qu'il portait une jambe de liége mais parfaitement adaptée, ayant la forme d'une jambe naturelle se terminant par une botte, et, si bien dissimulée, que les



personnes de son intimité ignoraient même qu'il eût subi une opération et qu'il fût privé d'une jambe. Après cette communication la table s'arrêta, la séance fut close, et les spectateurs se retirèrent émerveillés de cette nouvelle preuve d'identité donnée par les Esprits sous l'action médianique de notre frère Rondeau.

LES FRÈRES DAVENPORT

Le récit de certaines séances miraculeuses qui mettent Londres sens dessus dessous nous arrive, et nous amène à chercher au delà du monde présent et visible. Ce n'est plus M. Home qui met en mouvement des légions d'esprits, à la grande satisfaction des spectateurs humains de ces sortilèges, ce sont deux nouveaux venus en Europe, les frères Davenport, médiums américains, attendus à Paris dès qu'ils auront fait assez leur sabbat de l'autre côté du détroit. Ces deux frères Davenport remplissent de leur nom la presse anglaise. Ils reproduisent les phénomènes qui défrayaient les rares et inaccessibles séances de M. Home, et ils y ajoutent des surprises nouvelles. D'abord, on paye pour les voir, eux et leur train, une guinée par personne, ce qui est déjà une surprise, M. Home ayant toujours, au contraire, refusé de tirer aucun parti de ce qu'il appelle ses facultés surnaturelles, et s'étant constamment posé dans le monde comme un parfait gentleman indépendant, dont vous demeuriez l'obligé lorsqu'il vous avait fait la faveur entière de vous admettre autour de sa table à miracles.

Les Davenport, qui sont, ou du moins qui se prétendent les agents de forces surnaturelles, ont naturellement pour adversaires, comme il arrive toujours en pareil cas, les prestidigitateurs, qui ne croient qu'à l'habileté de leurs dix doigts, dont ils font métier et marchandise, et ne veulent pas admettre la concurrence des lutins. M. Anderson, un escamoteur en vogue, a défié les Davenport et les Davenportiens, comme on appelle leurs partisans, de rien produire avec leurs soi-disant Esprits pour collaborateurs, que lui, Anderson, ne se fît fort de reproduire aussitôt, sans autre auxiliaire que son propre esprit et sa propre adresse. Là-dessus, la ville de se partager en Andersonniens et en Davenportiens, et les paris de s'engager. Mais M. Anderson a retiré depuis, à la grande confusion de son parti, le gant qu'il avait jeté, et, sur cette retraite, les Davenportiens ont naturellement marqué un point.

Les deux médiums donnaient récemment une soirée chez M. Dion-

Boucicault, l'auteur du *Lac de Ghenaston*, que l'Ambigu lui a emprunté, le plus célèbre dramaturge de nos voisins, leur d'Ennery, en un mot. L'assistance se composait de douze ou quinze personnes : officiers de l'armée de terre et de mer, écrivains, artistes, tous gens peu disposés à jouer le rôle de dupes. Eh bien ! si nous en croyons le récit adressé au *Daily Telegraph* par un témoin, ce petit public a été abasourdi de ce qu'on lui faisait entendre et toucher, sinon voir.

L'absence de clarté est, par malheur, une condition indispensable, paraît-il, au succès de ce genre d'expérience. Dès que paraît la lumière, les Esprits disparaissent. Ce sont des lucifuges. Comme Horatio le dit au commencement de *Hamlet*, dans Shakespeare : « Le coq, qui est le clairon du matin, avec son cri puissant et aigu, réveilla le dieu du jour, et, à ce signal, qu'ils soient dans la mer ou dans le feu, dans la terre ou dans l'air, les Esprits égarés ou errants regagnent en hâte leurs retraites. »

A voir le genre des tours qui s'exécutent par l'influence des Davenport, on dirait qu'ils sont en relation avec des lutins malicieux plus ou moins cousins de la reine Mab. Exemple : Vous liez M. Davenport par les mains et par les pieds à la chaise sur laquelle il est assis; vous y mettez toute votre force et toute votre industrie ; le nœud gordien est un enfantillage à côté de la science avec laquelle vous enchevêtrez les liens qui tiennent ce Davenport captif sur sa chaise ; vous tenez l'autre les deux mains dans les vôtres, de façon à rendre tout secours de sa part et tout compérage impossibles. Cependant, dès qu'il fait nuit, dès que les frappements de rigueur dans la table ou dans la muraille, ou dans un meuble quelconque, quelquefois dans les carreaux, ont annoncé le commencement de la séance et comme qui dirait marqué par trois coups le lever du rideau, ce sont d'abord les instruments qu'on a eu soin de déposer sur la table, à savoir : une trompette, un tambourin, une clochette, une guitare, qui se mettent à jouer tout seuls, à se promener dans l'appartement, à monter le long de vos membres, à marcher sur le parquet ou à voler vers le plafond. Ce n'est pas tout, des mains vous touchent les mains et vous les sentez si bien que vous les voyez presque.

Tout cela, c'est renouvelé de M. Home, moins la précaution d'attacher l'enchanteur. Revienne la lumière, vous le trouvez immobile sous ses nœuds intacts. Mais, si vous ôtez lampe et flambeaux une minute, tout à l'heure M. Davenport sera délivré de ses liens, et l'on retrouvera, faisant collier au cou de l'un des spectateurs, la corde dont il était le prisonnier tout à l'heure.

Délivré maintenant, il se retrouvera captif, si vous le désirez, absolument comme s'il n'avait pas bougé et vos nœuds vous paraissent intacts; ou bien, de plus fort en plus fort! l'habit de M. Davenport, tout liés que sont ses bras, lui est ôté et se retrouve dans un coin de l'appartement; ou bien encore votre habit, à vous spectateur, vous sera ôté et sera endossé par le Davenport en question toujours enchaîné.

Ce ne sont peut-être pas là des plaisanteries d'un goût exquis, mais assurément des étonnements de première grandeur.

Faites-vous lier les pieds et les mains, faites-vous attacher à une chaise, et puis essayez un peu d'ôter votre habit sans le faire couper en morceaux, et de passer sur vos bras captifs les manches de l'habit du voisin qu'il aura fallu, au préalable, extraire de son dos.

Je ne connais au monde que M. Henri Delaage pour trouver ces mystifications-là toutes simples et s'étonner de l'étonnement dans lequel elles nous jettent, nous autres pauvres mortels. Il a toujours vu, quoi qu'on lui raconte, en fait de surnaturel, plus fort que ça, la veille ou le matin même.

Lorsque cette poétique férie de George Sand et de Paul Meurice, *le Drac*, fit sa première apparition au Vaudeville, Delaage très-sérieusement rapportait dans les couloirs qu'il avait connu à Paris même un drac amoureux d'une jeune fille.

L'Esprit comblait de petits présents gracieux, d'attentions, de doux messages la beauté de son choix. Une bougie changée de place, une rose déposée sur l'oreiller où l'enfant allait dormir, un chapelet suspendu à son bénitier ou accroché à son prie-Dieu, un livre ouvert à certain passage qu'il voulait faire lire à cette mortelle : tels étaient les jeux innocents du tendre drac.

Ce manége dura cinq ans, depuis les quinze ans de la bien-aimée de l'aimable drac jusqu'à ses vingt ans. A cet âge-là, on la maria, et, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale, elle trouva dans son livre de messe un petit billet contenant les adieux du drac.

(*Indépendance Belge*). MANÉ.

Depuis un mois, l'Angleterre converse avec les morts!

La politique restreinte du comte Russell ne laissait guère que cette ressource à la prodigieuse activité de la race anglo-saxonne, et aujourd'hui il ne se passe pas de jour que nous n'intervenions plus ou moins directement dans les affaires de l'autre monde.

Il va sans dire que nos initiateurs en la terrible science de l'évocation

sont des Américains, les frères Davenport, qui laissent bien loin derrière eux M. Home et ses tours de passe-passe.

M. Home avait un doux sourire, un peu banal et un peu prétentieux; il portait des cravates tendres et se donnait des airs mélancoliques et ravagés. On le croyait toujours en bonnes fortunes avec des trépassés. Les frères Davenport sont simples, très-pratiques; ils vous montrent clairement qu'ils n'ont rien dans les mains, rien dans les poches, et se font attacher de bonne foi.

Chez eux, les esprits manifestent leur présence en jouant de la guitare, de la trompette et du tambour, en déshabillant les uns et rhabillant les autres. Au besoin ils *font* la montre et le mouchoir.

Tout cela nous semble bien facétieux pour des Esprits auxquels la tombe aurait dû enseigner la gravité, ou tout au moins une certaine tenue. Mais ils nous répondront à cela que plus que nous autres ils ont besoin de distraction, puisqu'ils n'ont plus de corps, qui est bien lourd, bien bête, bien malfaisant, mais qui, il faut le connaître, a son bon côté.

Les frères Davenport, loin de poser pour la *fatalité*, se disposent, nous dit-on, à tirer le meilleur parti de leur clientèle immatérielle, en la montrant pour de l'argent.

La première exhibition de cette ménagerie d'outre-tombe aura lieu dans quelques jours à *Egyptian-Hall,* dans Piccadilly.

Il est juste de reconnaître que les expériences des frères Davenport sont vraiment merveilleuses, et que nos hommes de science en ont la tête à l'envers.

M. Home travaillait les mains libres devant un cercle restreint de sectaires fanatiques, et dans la plus complète obscurité.

Les nouveaux entrepreneurs d'Esprits opèrent publiquement, au soleil; et leurs essais ont causé une véritable révolution en Angleterre.

Les frères Davenport sont-ils des charlatans?

Je ne me charge pas de répondre à cette question.

Le Spiritisme serait l'explication logique de la plupart des choses inexpliquées, y compris le pressentiment et le *mauvais œil*.

Le pressentiment, nous n'avons pas à en montrer la réalité, car aujourd'hui il n'est personne qui ne raconte, entre onze heures et minuit, au moment où l'on se rapproche les uns des autres, où l'on regarde derrière soi, de ces histoires que tout le monde accepte et que personne ne se charge d'expliquer.

Le *mauvais œil*, c'est autre chose; il est des gens sceptiques et de très-bonne foi qui refusent d'y croire.

Et cependant que de faits, que d'exemples, que de preuves à l'appui! J'ai connu à Naples un jettatore nommé C..., dont la sinistre réputation s'étendait dans un rayon de cinquante lieues.

Quand cet infortuné entrait dans un salon, le piano se fermait avec fracas, les porcelaines tombaient et se brisaient, les femmes enceintes accouchaient avant l'heure.

Il en est mort!

Eh bien, il suffisait d'avoir vu cet homme une fois pour demeurer convaincu que le hasard seul ne faisait pas naître les accidents sous ses pas, car le hasard se lasse plus facilement qu'un enfant, et le martyre de C... durait depuis des années.

Le pressentiment, c'est l'avertissement secret glissé à l'oreille par l'Esprit qui passe.

La *jettature*, c'est la bienséance ou l'espiéglerie du monde immatériel qui nous entoure.

Il est incontestable que nous ne sommes pas la suprême expression de la puissance créatrice, puisque nous traînons après notre âme un corps lourd, grossier, imparfait.

L'homme est la transition entre le monde matériel et le monde immatériel, car il tient des deux. Le monde matériel existe sous nos yeux, visible, palpable. Pourquoi la création immatérielle n'existerait-elle pas sous nos sens moraux? Pourquoi ne se traduirait-elle pas vis-à-vis de nous par cette impression vague et indéfinie qui est à l'âme ce que le sens du toucher est au corps?

Je crois résolûment et effrontément au Spiritisme, mais pas aux montreurs d'Esprits.

(*Le Pays.*) A. Bell.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME CHEZ LES INDIENS

Voici ce que le fermier Thomas Mackay, ex-employé de la Compagnie de la baie de Hudson raconta au correspondant du ***London Post***, qui voyageait dans l'Orégon :

Mackay était le guide d'une compagnie de chasseurs qui devaient se rencontrer à un certain endroit avec une autre expédition, que depuis trois jours on attendait en vain. Notre chef, M. Ogden étant très-inquiet, s'avisa de consulter un fameux sorcier ou homme à *médecine*, qui appartenait à un camp d'Indiens Nisqually dans le voisinage.



Nous nous rendîmes à sa hutte, faite, comme celle de tous les Sioux, avec des peaux de buffles. Elle était ronde, en forme de pain de sucre, ayant quatre mètres en diamètre et en hauteur, avec des clochettes au sommet. En entrant, nous ne vîmes rien de particulier, sauf notre homme accroupi au milieu, à peine couvert d'un peu d'étoffe autour des reins. Quelques robes en peaux de buffles étaient accrochées aux côtés de la hutte. Ces robes nous les soulevâmes quelques instants après, et nous nous convainquîmes qu'elles ne cachaient personne.

M. Ogden dit au sorcier que nous étions venus pour le consulter sur quelque chose qui nous intéressait beaucoup, sachant qu'il était un grand homme en médecine.

Sur ce, notre individu se mit à faire quantité de manœuvres et de tours gymnastiques. Il appelait cela faire de la médecine. Au bout d'un moment, l'air étant parfaitement calme, sans aucun souffle de vent, nous ne fûmes pas peu surpris de nous apercevoir que la hutte se balançait de droite et de gauche, avec une force croissante; tantôt elle s'abattait violemment d'un côté, comme renversée par la tempête, puis elle se relevait soudain, pour retomber de l'autre côté. Pendant cet exercice les clochettes carillonnaient et faisaient un terrible vacarme. Tout d'un coup il se fit silence, tout rentra dans le calme, et le sorcier nous dit d'aller regarder dehors.

Un moment auparavant, j'eusse dit que la cahute était isolée, à quatre cents mètres au moins de toute habitation, et qu'aucun Indien n'était dans le voisinage. En effet, la prairie était nue, sans aucun buisson. Nous regardâmes donc, mais nous ne vîmes personne ; les Indiens étaient tous retranchés dans leur camp et fort effrayés, car ils n'aimaient pas du tout ce qu'ils appelaient la forte médecine. Nous ne vîmes personne; mais au sommet de la tente, où il nous avait dit de jeter les yeux, une corneille blanche était perchée. Elle n'y était certainement pas avant. Nous lui rapportâmes la chose : « Attachez-moi maintenant, dit-il, aussi solidement que vous le pourrez, et faites-le avec vos propres cordes; » car tout en croyant que tout cela n'était qu'une attrape, nous allions l'attacher avec ses vieilles cordes. Nous tirâmes donc nos excellents *lassos* et nos *lariats* (cordelettes en crin), nous lui ôtâmes ses guenilles, et nous le garrottâmes. D'abord, nous lui attachâmes les mains derrière le dos, et comme il était accroupi nous liâmes ses jambes, puis nous assujettîmes ses bras à ses jambes; puis enroulant une corde autour de son corps, nous le ficelâmes comme un ballot, en nouant les cordes à chaque tour; nous aurions pensé qu'il faudrait au moins une demi-heure pour le détacher, au moins

autant de temps que nous mîmes à garrotter ce vieux mendiant. Enfin, l'un de nous s'avisa de l'attacher dans un filet que nous avions au camp. On courut le chercher, on l'y roula, on noua les bouts et on reficela le tout. Il n'avait plus forme humaine, il ressemblait à un paquet de cordes. Il nous demanda son couteau, que nous mîmes à un mètre de lui. Sur son ordre, nous sortîmes alors de la hutte en lui promettant de ne pas entrer avant qu'il ne sonnât.

Une fois dehors, nous cherchâmes des yeux la corneille blanche, et nous eûmes à peine le temps de constater sa disparition, quand la clochette tinta.

Nous nous précipitâmes dans l'intérieur. Notre homme était accroupi au milieu de sa tente, recouvert de ses guenilles comme nous l'avions vu dès l'abord; il avait l'air le plus tranquille du monde, et la corneille était perchée sur son épaule.

Il nous dit alors de ressortir — notre absence fut plus longue, cinq minutes environ — et quand il nous rappela, il était garrotté comme par devant, un vrai paquet de cordes, mais la corneille était absente. Il nous pria de le détacher, ce qui prit grand temps, car nous avions travaillé consciencieusement. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il s'assit pendant quelque temps — afin de se reposer, semblait-il, puis il recommença à médeciner, — et la hutte d'aller de ci et de là, les clochettes de carillonner, la corneille de rentrer et de voltiger en cercles rapides autour de la tête du vieux, puis de se percher sur son épaule. Quand le calme fut rétabli : — « Maintenant, dit-il, demandez-moi ce que vous voudrez.

— « Nous voulons savoir quand Mac Tavish et ses camarades seront de retour?

— « Le troisième jour à partir d'aujourd'hui, une demi-heure avant le soleil couchant, ils descendront la colline.

— « Où sont-ils maintenant?

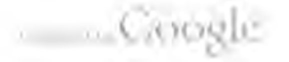
— « A telle crique.

— « Qui les a retenus si longtemps?

— « C'est la neige qui, pendant quatre jours, les a tenus enfermés dans la montagne. »

Eh bien, le soir du troisième jour, une demi-heure avant le coucher du soleil, nous vîmes effectivement Mac Tavish descendre la colline, la neige les ayant claquemurés pendant quatre jours dans les montagnes.

(*La Revue Moderne.*) CHARLES DOLFUS.



GASPARD L'ESPRIT PARLEUR

— SUITE —

Après s'être arrêté devant quelques autres personnes et avoir échangé quelques paroles avec le mari de la dame S..., le domino bleu disparut, et le lendemain, par toute la ville, on se demandait d'où il venait.

Une nouvelle surprise était réservée aux demoiselles X.... La pluie tombait alors avec violence, et une voiture retenue à l'avance devait recevoir, à la sortie du bal, Mme S... ainsi que les demoiselles X...; mais à l'heure du départ, pas de voiture. On s'était emparé de celle qui était destinée à ces dames, et il ne leur restait d'autre moyen de regagner leur logis que d'affronter le mauvais temps et les flaques d'eau qui couvraient le pavé des rues. Dans l'état de perplexité où elles se trouvaient, une personne de leur connaissance vint leur annoncer qu'une voiture se tenait à la porte, à leur disposition. Qui l'avait envoyée? C'est ce que l'on a toujours ignoré. Le cocher ne savait rien, si ce n'est qu'un inconnu l'avait chargé d'aller chercher ces dames.

Tout cela est fort puéril, dira-t-on, et surtout très-explicable pour les personnes qui, jugeant de loin, ne se rendent pas compte des motifs qui commandent la conviction, et cependant les demoiselles X..., devenues depuis des femmes fort distinguées tant par leur instruction que par la solidité de leur éducation et par la rectitude de leur jugement, ne peuvent encore aujourd'hui expliquer les aventures de cette soirée que par l'intervention mystérieuse de leur ami Gaspard.

Passons à un autre fait. Dans le but de faire briller les talents de sa chère enfant, Mme S... n'épargnait même pas celles dont elle se disait la meilleure amie. Un soir qu'elle avait réuni un certain nombre de personnes dans ses salons, elle engagea sa fille à se faire entendre en s'accompagnant sur le piano. Mlle S... avait une charmante voix, et les applaudissements dont elle était l'objet n'étaient que justement mérités; mais ce n'était pas assez pour satisfaire l'insatiable vanité de Mme S..., il fallait encore que le triomphe de sa chère fille devînt plus éclatant par la malicieuse comparaison qu'elle voulait établir entre le talent musical de sa bien-aimée et celui des demoiselles X..., qui avaient été invitées à cette soirée musicale. Elle prie donc ses jeunes amies de se placer au piano. Celles-ci résistent. Elles ont compris la perfidie de l'invitation qui leur est faite. Mme S... insiste. Les demoiselles X... cèdent en tremblant. Mais voilà qu'à peine ont-elles dit les premières notes du duo qu'elles se proposaient de chanter, qu'une voix

étrangère vient se marier aux leurs d'une façon si intime, qu'elles seules peuvent s'en apercevoir. Il n'y a pas de doute, c'est la voix de Gaspard qui soutient les leurs et leur fait surmonter toutes les difficultés. Leurs voix parcourent avec une rapidité, une justesse des plus remarquables les passages les plus difficiles. Elles s'élèvent, elles franchissent avec une pureté sans exemple les notes les plus élevées. On écoute, on se regarde, c'est à peine si l'on ose respirer, et les dernières notes vibrent encore que l'enthousiasme des auditeurs se traduit par les plus chaleureux bravos que jamais artiste en renom ait recueillis dans une assemblée publique.

Mme S... était punie par où elle avait péché, et c'était Gaspard qui s'était fait l'exécuteur de cette petite correction toute fraternelle.

Cependant, jusqu'à ce jour, Gaspard ne s'était point manifesté d'une manière visible aux demoiselles X.... Elles avaient entendu sa voix, elles avaient écouté ses conseils et s'étaient entretenues familièrement avec lui ; mais il ne s'était encore montré qu'à M. X... et au jeune S..., et quel que fût le désir des jeunes filles de connaître les traits de leur ami, jamais elles n'avaient osé le lui témoigner, tant elles redoutaient la sévérité avec laquelle il réprimait toute question qui n'avait d'autre but que de satisfaire une indiscrète curiosité. Ce fut Gaspard qui, le premier, prévint un désir que les circonstances rendaient, jusqu'à un certain point, légitime.

Vers cette époque, un des parents de Mme X..., déjà vieux, et docteur en théologie, s'était arrêté et avait pris des appartements dans la ville habitée par ces dames. Il souffrait d'un mal de jambe qui l'avait empêché de continuer sa route jusqu'à Paris, et il était devenu l'objet des soins les plus assidus de la part de Mme X... et de ses demoiselles. Or, un jour que ces dernières s'entretenaient avec Gaspard, celui-ci interrompit la conversation pour leur dire qu'il leur apparaîtrait vers le soir, lorsqu'elles reviendraient de visiter leur parent infirme.

Dans la soirée, en effet, alors que le crépuscule permettait encore de distinguer parfaitement tous les objets environnants, ces dames, regagnant leur domicile, entendirent derrière elles comme le pas d'un cavalier qui s'avançait, en laissant traîner avec grand bruit son sabre sur le pavé. Bientôt le cavalier se trouve près d'elles ; il est de haute taille, couvert d'un grand manteau et portant le sombrero espagnol.

Il s'approche, s'incline profondément jusqu'à la hauteur des yeux de Mlles X... ; puis, passant devant ces dames, il tourne autour d'elles et reprend le même chemin qu'il avait suivi pour les rejoindre, sans toutefois leur avoir adressé une seule parole.

Un autre jour, vers la même heure, mais cette fois sans que ces dames en eussent été prévenues à l'avance, Gaspard leur apparut sous la même forme et dans les mêmes circonstances, mais, dans cette nouvelle apparition, il ne s'inclina pas devant elles.

Il est bon de faire remarquer que la ville de *** ne reçoit point de cavalerie en garnison, et que l'on ne peut, en conséquence, attribuer cette apparition à la présence de quelque soldat ou officier curieux de connaître les dames qui marchaient devant lui.

En 1822 ou vers le commencement de 1823, Mme X... quitta la France avec ses deux jeunes filles, et toutes trois retournèrent en Angleterre. A peine étaient-elles installées à la campagne, dans les dépendances d'une de leurs propriétés, que Gaspard vint les y rejoindre, et que les conversations, un moment interrompues, reprirent leur cours, à la grande satisfaction des dames X.... De même qu'en France, on entendit les pas de Gaspard retentir dans l'escalier, dans la chambre à coucher ou dans le salon; l'eau s'agiter dans le bassin placé sur la toilette, les feuilles des livres déposés sur un guéridon se retourner avec bruit.

Pendant une assez longue absence que fit Mme X..., obligée de se rendre à Londres avec une de ses filles, le fermier de ces dames, contrarié par la présence de Mlle A..., qui seule occupait les appartements réservés, en compagnie d'une vieille et fidèle servante, s'imagina de se débarrasser de ses hôtes en les effrayant et en prenant pour lui-même le rôle de revenant. La disposition des appartements prêtait à un semblable jeu, et chaque soir ce n'était que bruit de sacs traînés lourdement au-dessus de la chambre à coucher de Mlle A..., que bruit de pas et de coups frappés contre les portes solidement clouées et verrouillées qui séparaient l'appartement de la jeune fille des pièces voisines; mais Mlle A... était depuis longtemps aguerrie contre de semblables bruits, et puis encore c'étaient les fréquentes visites, la présence de Gaspard qui contribuaient à la rassurer. On l'entendait, en effet, parcourir les appartements en tous sens, non plus, comme autrefois, pendant quelques instants, mais pendant toute la durée de la nuit. Le fermier avait déjà depuis longtemps renoncé à ses projets, que les pas de Gaspard continuaient encore à se faire entendre dans toutes les parties de la maison.

Et ce n'était pas seulement Mlle A... qui savait distinguer ses pas de ceux du fermier ou de ses complices, c'était encore la vieille servante dont nous avons parlé. Pour abréger les veilles de cette bonne femme, qui souffrait alors d'une ophthalmie aiguë et qui couchait dans la

chambre de sa jeune maîtresse, celle-ci lui lisait un roman intitulé *Brace bridge-hall*, dans lequel figure un revenant gravissant les escaliers, et dont l'auteur exprime la marche par ces mots imitatifs : ***Tramp, tramp, tramp***. Or, chaque fois que Gaspard, dont la vieille servante n'avait jamais entendu parler, se faisait entendre, celle-ci ne manquait pas de dire : Voilà Tramp qui arrive. Surprise d'abord de ces marches nocturnes, elle ne tarda pas à se rassurer en voyant le sang-froid que Mlle A... témoigna en cette occasion, et elle en fut quitte pour ne pouvoir dormir pendant les quinze jours qu'elle tint compagnie à cette demoiselle.

Enfin, un jour, et dans des circonstances graves, qu'il ne nous est pas permis de raconter, Gaspard, s'interrompant au milieu d'une conversation qu'il avait avec ces dames, de nouveau réunies, leur dit : Il est à craindre que nos entretiens ne vous portent quelque préjudice. Désormais, je ne parlerai plus, mais je serai toujours avec vous.

Depuis cette époque, en effet, la voix de Gaspard ne s'est plus fait entendre. Pendant un temps assez long encore, les dames X... continuèrent à signaler le bruit de ses pas, soit dans les appartements, soit près d'elles lorsqu'elles se promenaient, mais, graduellement, ces bruits devinrent de plus en plus rares, et finirent enfin par disparaître complétement.

Mme X... est morte depuis quelques années; les demoiselles X..., de la bouche desquelles nous avons recueilli ces faits, et dont une, Mlle A..., est devenue notre belle-sœur, habitent maintenant la France. Pas un mot de ce que leur a dit Gaspard n'est sorti de leur mémoire, et elles ne parlent encore de leur ami que comme d'une personne dont le souvenir n'a pas cessé de leur être cher.

A plusieurs reprises, et jusque dans ces derniers temps, des coups frappés soit contre les murs et les cloisons, soit sur la table près de laquelle elles étaient assises, sont venus les confirmer dans cette pensée que Gaspard est là, toujours là, les écoutant, et recevant, pour ainsi dire, la confidence de leurs plus secrètes pensées.

Y aurait-il des familles douées tout particulièrement de la faculté de voir, d'entendre les Esprits et de converser avec eux? C'est ce que l'on serait porté à conclure en admettant l'exactitude des deux faits qui vont suivre.

Nous venons de raconter les communications remarquables dont les dames X... ont été favorisées pendant trois longues années; nous avons dit que c'était à M. X... que Gaspard était apparu pour la première fois; mais déjà, sans nous arrêter à la croyance traditionnelle

dans la famille qu'aucun de ses membres ne quitte cette terre de douleurs sans qu'un bruit semblable à celui que produit le frôlement de vêtements de soie n'en vienne présager la fin prochaine, M. A... avait été l'objet d'une aventure surprenante, qui n'avait pas été sans l'impressionner fortement.

C'était dans les dernières années du premier empire. M. X..., qui avait encouru la disgrâce de son père, habitait une petite ville d'Allemagne, où les événements de la guerre l'avaient jeté. Privé de toutes ressources, il s'était trouvé dans la nécessité de donner des leçons d'anglais pour subvenir à ses besoins. Ce n'était que fort rarement qu'il recevait de Londres des nouvelles de sa famille. Une nuit, pendant qu'il cherchait dans un sommeil agité quelques heures de trêve aux exigences de sa position, il sentit la couverture de son lit se soulever, puis il entendit le bruit de pas d'homme retentir sur le parquet de son appartement, puis enfin la porte s'ouvrir et se fermer.

Pour un moment, il doute, il croit avoir rêvé; mais bientôt la présence de son hôte, qui, en toute hâte, vient s'informer de la cause de ce bruit, que lui-même a entendu, vient le confirmer dans la pensée qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe ou d'une hallucination.

Il se lève donc, il parcourt toute la maison en compagnie de son hôte. Recherches vaines, on ne rencontre rien de suspect. Rentré dans sa chambre, il inscrit immédiatement sur son carnet l'heure exacte à laquelle il avait senti les couvertures se soulever. Quelques jours se passent; il reçoit des lettres d'Angleterre, et, à sa grande surprise, il apprend que son père est mort en témoignant les plus vifs regrets de ne pas le voir près de lui, et en reconnaissant que c'était injustement qu'il l'avait chassé de sa présence, exactement le même jour et à la même heure qu'il avait consignés sur son carnet.

Dans une autre circonstance, M. X..., éloigné de sa famille depuis longtemps, venait de la rejoindre, et une de ses premières visites avait été pour le fiancé d'une de ses filles, alors frappée d'une maladie mortelle. Il ne connaissait pas et n'avait jamais rencontré ce jeune homme. En se présentant chez lui, il recule frappé d'étonnement, il le reconnaît, il l'avait vu la veille, à bord du même paquebot, sur lequel il avait fait la traversée. N'était-ce qu'une frappante coïncidence avec quelque autre individu qui avait la voix, le geste, le port du jeune fiancé, c'est ce que nous ne chercherons pas à examiner. Le Spiritisme a une réponse pour tous les faits que nous venons de rapporter, et nous, dans notre insuffisance, nous nous contentons de nous incliner en confessant notre profonde ignorance.

Alliée de très-près à la famille visitée par Gaspard, l'une des jeunes filles est devenue ma belle-sœur ; il m'a été facile d'obtenir, sur les manifestations dont elle a été l'objet, tous les éclaircissements qui m'ont paru désirables.

C'est sous la dictée de ces deux jeunes filles, aujourd'hui des femmes aussi respectables par leurs vertus que par leur rare intelligence, que j'ai écrit les faits qui se rapportent aux communications de Gaspard. Je ne sais si je m'abuse, mais je pense qu'elles sont de nature à intéresser tous ceux qui cherchent dans la philosophie spirite une consolation ou une espérance.

Vous aurez deviné, monsieur, le motif qui m'a engagé à couvrir du voile de l'anonyme le nom de la famille X... Ces dames habitent la France et elles redoutent une curiosité indiscrète qui pourrait troubler leur repos. Je n'ai fait d'ailleurs que leur obéir en les désignant par des initiales.

(*La Vérité.*) PRINCE.

LA DANSE DES TABLES

Ce qu'on a nommé la ***Danse des Tables*** a été complètement méconnu en France. On n'y a vu en général qu'une propriété nouvelle de la matière, un fait considérable, — celui du transport, de la rotation des corps graves, par suite de l'apposition des mains ; c'était une classe entière de phénomènes dont on ne soupçonnait pas l'existence et qu'il convenait peut-être d'analyser méthodiquement pour les mettre en lumière et les discuter.

Deux opinions bien tranchées se sont alors produites : l'une attribue la Danse des Tables à l'influence de l'action vitale et même de la volonté sur la nature inerte ; l'autre l'explique par la pression insensible des muscles, laquelle se produit en raison de cette tendance au mouvement qui accumule dans l'objet une quantité de force vive capable de le mouvoir.

Rien de tout cela. Il ne s'agit ni de volonté forte, ni de pression des muscles, encore moins d'une propriété inconnue de la matière. On a oublié que la table non-seulement s'agitait sous les mains entrelacées, mais surtout qu'elle répondait par un langage conventionnel à toute sorte de questions, qu'enfin elle ***parlait*** librement, sans influence, comme si elle eût été un être de raison.

Demandez à tout objet tournant le secret du miracle. Il vous l'apprendra de lui-même ; invariablement la réponse sera celle-ci :



« *Les* Esprits seuls *agitent la matière et la font parler.* »

Les Esprits seuls !

Qu'ai-je besoin de m'occuper davantage des erreurs du monde ou de l'aveugle entêtement des savants ? Le phénomène de la rotation sort du domaine philosophique ou scientifique ; l'observation est impuissante à l'analyser. Il ne dépend pas de telle ou telle loi naturelle connue ou à connaître ; il ne se produit pas en vertu d'une force ; on ne peut enfin lui appliquer la démonstration rigoureuse de la pile de Volta ou du télégraphe électrique.

Les Esprits seuls réalisent le phénomène ; nous ne jouons, nous, que le rôle d'évocateurs. Quant à la matière, elle est d'une passivité absolue ; c'est un intermédiaire grossier, mais nécessaire, avant de passer à l'intermédiaire plus complet, plus prompt et plus sûr de l'homme lui-même.

Reste un dernier point, le plus délicat : il y a des Esprits. Il est facile à tout homme de bonne foi de s'en convaincre par l'expérience.

Oui, il y a des Esprits, comme il y a des hommes.

Qu'est-ce qu'un Esprit ? Un homme sans corps, un homme qui a vécu, une existence accomplie, ou plus clairement une âme pure.

L'Esprit n'est donc pas autre chose que l'Ame humaine, vivant de sa propre essence, en sa qualité d'Ame immortelle, dégagée des luttes et des souffrances terrestres, ayant pour unique amour Dieu et le Bien. Chacun de nous, après la mort, devient un Esprit, jusqu'à ce que, sur l'ordre du Créateur, il redevienne un homme dans un autre monde, et ainsi de suite d'existence en existence jusqu'au séjour éternel.

De même l'animal, la plante ou la pierre se transforment successivement, mais en restant toujours ce qu'il a été fait au commencement, animal, plante ou pierre. La métempsycose n'est pas confuse, quoique universelle ; elle s'opère exclusivement par grandes classes.

Mais l'homme seul possède le privilége d'avoir autour de lui des Ames déjà éprouvées ou Esprits dont la mission est partout et toujours la même : le maintenir autant qu'ils le peuvent dans les voies divines, sans nuire à son libre arbitre. Leur nombre varie suivant nos qualités et nos défauts. Le plus souvent ce sont nos amis, nos parents, ceux qui nous ont aimés, ceux que des services rendus, une conformité de sentiments, les liens du sang, les préférences du cœur ont attachés à nous durant leur temps d'exil. Les morts tant pleurés ne nous abandonnent pas ; ils nous suivent partout, ils nous aiment toujours, ils nous inspirent. Au logis de leur hôte, ces témoins invisibles ont une place privilégiée : les uns choisissent un meuble, les autres une coupe,

un bijou, un coffret, une boîte; ceux-ci occupent les cheveux ou les vêtements. Au dehors, tous l'accompagnent, tantôt réunis dans le cœur, tantôt épars autour de sa personne.

Dans un prochain ouvrage sur la vie céleste, je m'étendrai plus longuement sur l'essence des Esprits, leur pouvoir, leur hiérarchie, leur mission terrestre. J'avais besoin seulement ici d'établir leur existence pour faire comprendre la seule explication possible des Tables tournantes et frappantes.

Ce n'est ni le fait d'un mouvement mécanique, solution matérialiste, s'il en fut, solution des savants et des esprits forts, laquelle ne résout rien. Multipliez les précautions, amoncelez les piéges autour du phénomène suspect, armez-vous de défiance, cuirassez-vous d'incrédulité, vous êtes libre ; il ne s'agit ni d'initiation terrible ni de pratiques mystérieuses. L'arcane est accessible à tous, — telle est sa première loi. Mais, si l'expérience n'a pas réussi, si l'objet est resté insensible sous vos doigts rigoureusement enlacés, qu'est-ce que cela prouve ? Que la découverte est une jonglerie et que tous les croyants sont tous des hallucinés et des dupes? Non, cela prouve que la découverte démolit par la base de vains systèmes édifiés par l'orgueil et l'égoïsme, à l'exclusion de Dieu. Pour une expérience manquée, des milliers du même genre ont eu un plein succès.

Ni le fait du magnétisme, — solution à demi satisfaisante, qui prend la volonté pour cause et pour effet tout ensemble, c'est-à-dire la subordination absolue des réponses aux questions, ce qui est démenti à chaque instant.

Ni le fait d'un nouvel agent physique ou d'un fluide inconnu. Ce qu'on a pris jusqu'à présent pour un fluide n'est autre chose que l'essence de la volonté divine qui se modifie à l'infini et change de propriété selon la nature des fonctions. Cette solution à demi scientifique ne saurait contenter personne. Que l'homme possède en lui une force rayonnante dont la mesure soit encore ignorée, cela se manifeste clairement par la rotation des objets. Mais, si les objets tournent, ils parlent également, et leurs réponses bouleversent les idées reçues. Ce prétendu fluide que nous dégageons n'est donc plus qu'un moyen ; ou, s'il doit être la cause du phénomène, ce n'est plus un agent physique.

C'est encore moins le fait du Démon, qui n'existe point, ou de toute autre puissance malfaisante. Dans la création spirituelle, le mal est inconnu parce que Dieu est la bonté suprême. Le mal, c'est la matière.

La seule cause admissible pour l'homme qui cherche et examine de bonne foi, la voici :

C'est une influence invisible, un pouvoir doué de force et d'intelligence, un être supérieur qui a vécu de notre vie et qui a repris sa forme primitive, son type divin, en échappant à la douloureuse épreuve de la matière; en un mot, c'est l'Ame humaine que la mort a faite un Esprit.

Il n'y a pas d'autre solution au problème.

(Extrait de *la Lumière*, par P. Louisy.)

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES (*suite*).

Voyons à présent les conditions dans lesquelles se trouve le *roi* des planètes de notre tourbillon, Jupiter.

De toutes les planètes de notre système, la plus heureuse, sous le rapport des saisons, est certainement le magnifique Jupiter. Son axe de rotation est très-peu incliné sur le plan de son orbite; aussi ses saisons sont-elles à peu près uniformes : l'été ne s'y distingue guère de l'hiver, encore moins du printemps et de l'automne. Elles ont, en outre, l'avantage de durer presque douze fois plus que les nôtres, c'est-à-dire deux ans onze mois et demi, en négligeant, bien entendu, les différences occasionnées par l'excentricité de l'orbite et par la position de la ligne des apsides.

Puisque l'axe de Jupiter n'est dévié que de quelques degrés de la verticale, les zones équatoriales et polaires n'ont pareillement que quelques degrés d'étendue, tandis que la zone tempérée ou intermédiaire occupe la presque totalité de la surface des deux hémisphères. Or, comme le soleil s'écarte très-peu de l'équateur de la planète, la température de chaque parallèle demeure à peu près invariable toute l'année. S'il y a des mers dans Jupiter, comme c'est croyable, les glaces polaires ne s'avançant qu'à une faible distance, il est sans doute possible à ses navigateurs d'approcher plus près de ses pôles que nous ne le pouvons faire de ceux de la terre.

Le nycthéméron astronomique jovien n'est que de 9 h. 55^{m} 50″, ou un peu moins de 10 heures. L'inégalité des jours et des nuits n'y est, pour ainsi dire, pas appréciable, car, à la latitude où nous sommes, la durée du plus long jour n'y dépasse pas 5 heures.

L'uniformité et la longueur de ses saisons, la permanence de température de ses climats, son équinoxe perpétuel, font, sans contredit, de ce colosse planétaire, le séjour le plus propice aux évolutions convenablement modérées des organismes vivants; et quant à la succession beaucoup trop rapide de ses jours et de ses nuits, nous avons déjà exposé que ce désavantage était annulé par l'atmosphère immense et les satellites, dont un ou deux sont toujours à l'horizon, de telle sorte que dans ce séjour fortuné il n'y a pas de ténèbres et que le sommeil de ses habitants, dont la nécessité et la durée sont un indice d'organisation inférieure, y était sinon tout à fait nul, du moins excessivement court. Choisissons maintenant un exemple d'obliquité extrême du plan de l'orbite. Nous le trouvons dans Uranus.

Relativement à l'extrême inclinaison de son axe de rotation, presque couché sur le plan de l'écliptique, et par suite sur celui de son orbite propre, qui n'en diffère que très-peu, Uranus est disposé de manière à avoir des saisons aussi disparates entre elles que celles de Jupiter sont ressemblantes. En effet, tandis qu'un de ses hémisphères est, durant une longue période, plus ou moins universellement éclairé et échauffé par l'action permanente des rayons solaires, l'hémisphère opposé se trouve, pendant le même intervalle de temps, plongé dans d'affreuses ténèbres et soumis à un froid excessif. Chacune des saisons de ces lointaines planètes dure, l'une dans l'autre, 21 ans. Elles valent donc 7 fois un quart celles de Jupiter et 84 fois les nôtres. Uranus n'a que deux sortes de zones, encore sont-elles de grandeur fort inégale : la torride, qui ne justifie guère ici sa dénomination, y a pris un immense développement, puisqu'elle s'étend jusqu'à environ 80° de chaque côté de l'équateur, et les polaires, qui la confinent immédiatement et auxquelles il ne reste plus que 10° de part et d'autre. Quant aux zones intermédiaires, elles en ont complétement disparu. De l'été à l'hiver, la température de ces climats change du tout au tout, et simultanément la durée respective des jours et des nuits. Rappelons enfin que, comme on n'a pas encore pu déterminer le temps que la planète emploie à tourner sur elle-même, on ne sait absolument rien de la durée de son nycthéméron.

A. PEZZANI,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.

LES DRAMES DU MAGNÉTISME

Par le baron DU POTET.

—

LA MORTE RESSUSCITÉE

L'électricité, le galvanisme ont, pour un instant, rendu la vitalité perdue; mais cette vie artificielle, matérielle, a cessé avec l'action de l'excitant. Le cadavre soumis à ces expériences n'a pas même réellement vécu un instant, quoiqu'il se soit agité et qu'il ait exécuté quelques mouvements. Tout porte à croire que l'effet produit par toutes les puissances physiques *mortes* ne pourra jamais aller au delà. Mais, par le magnétisme animal, qui est lui-même la vie, les phénomènes produits dépassent toutes ces limites, et la vie, dans certains cas, peut être rappelée, rattachée au corps de celui qui l'a perdue. Ce souffle divin qui nous anime n'est pas toujours éteint lorsqu'on le croit, et même quand le corps n'offre plus de chaleur. Quelques organes sont longtemps à mourir, et souvent des gens que l'on croit bien morts entendent encore les discours que l'on tient près d'eux. Sans doute qu'abandonnés à eux-mêmes ils suivront le courant qui les entraîne : la porte du monde physique est fermée sur eux, ils vont toucher les sombres bords.

Je sais moi-même comment on meurt. Asphyxié par l'eau, dans ma jeunesse, je me rappelle les efforts inouïs que je faisais pour me soustraire à cette terrible fin. Déjà je ne faisais plus d'efforts et je croyais en faire. La pensée était complète pourtant, mais précipitée. Au bout d'un instant même je ne pensais plus réellement, je songeais ; j'étais bercé par des illusions : la vie alors s'éteignait rapidement. Une main généreuse me ramena sur le rivage où, immobile et glacé, je portais l'effroi au cœur de ceux qui m'entouraient. Je revins, mais comme j'avais cessé, par degrés : je voulais parler et ne le pouvais ; je voulais agir, cela m'était impossible, et ce ne fut qu'un quart d'heure après que je fus en état d'articuler quelques sons. J'appelais ma mère. Hélas ! était-ce un bonheur que ce retour à la vie ? L'existence vaut-elle qu'on fasse des efforts pour prolonger toutes ses amertumes ? Je l'ignorais alors.

La mort ici avait été violente, et je ne comptais plus réellement au nombre des vivants; je n'étais plus qu'un cadavre froid que la terre réclamait déjà.

J'ai bien réfléchi depuis sur cet accident, et lorsque plus tard je fus témoin de l'agonie de quelques personnes, c'est avec une curiosité indicible que je les regardais mourir. Ce n'était pas dureté de cœur, ce n'était pas même froideur, mais une étude philosophique ; je voulais connaître tous les symptômes d'une crise que j'avais moi-même éprouvée. Les accidents qui la causaient étaient différents, il est vrai ; la mort arrivait par suite de lésions plus ou moins profondes, et la lutte était plus prolongée ; mais enfin le terme venait pour ces infortunés. La main de la science était inutile, les soins généreux sans succès ; les plaintes et les gémissements ne pouvaient pas plus prolonger la vie que les malédictions hâter sa fin. Pourtant ce n'était pas toujours le destin qui parlait : la nature, en donnant l'être à cette créature, ne lui avait pas mesuré son présent si avarement. C'étaient quelquefois des débiteurs qui payaient avant le terme ; ils mouraient enfin parce que personne ne savait qu'ils pouvaient vivre encore, et que, par ignorance, la science, lorsqu'elle pouvait agir, était comme moi témoin de la fuite de l'âme.

Lorsqu'on souffle sur un flambeau qui vient de s'éteindre, il se rallume ; lorsqu'on approche une bougie allumée d'une autre récemment éteinte, la flamme s'élance et va rapidement la rallumer : elle ne se rallumerait certainement pas d'elle-même sans ces circonstances. Mais pourquoi ces grossières images ? Malheureux que je suis, il faut rattacher à quelque chose d'analogue des phénomènes hors de toute comparaison avec ce que fournit la science, il faut faire comprendre un fait réel, mais qui semble impossible.

Chez certaines personnes, la vie abandonne le corps, et il ne vient à l'idée d'aucun homme, d'aucun médecin, qu'elle peut être rattachée au corps. Sans doute, lorsqu'il n'y a plus d'huile dans la lampe, lorsque tout est tari, les efforts seraient vains. Mais que de fois la mort n'est-elle pas le résultat de choses contraires ? Les organes sont parfois entiers, complets ; ce qui les a frappés n'était pas invincible.

Pénétré de ces idées, j'ai voulu lutter avec le principe destructeur, j'ai voulu empêcher la vie de se perdre et d'abandonner à la terre ce qui ne devait pas encore être sa proie.

J'ai réussi ! Mais, insensé que je suis, je vais parler à des sages ; je les vois sourire à mon assertion. Faire revenir à la vie des gens qui meurent ou qui viennent de mourir, les ranimer par le magnétisme ! ! ! Ouvrez vos maisons de fous, votre Charenton, car je soutiendrai mon assertion de toute la force que me donne la vérité. J'ai vu ce que j'affirme, mes sens ne m'ont point trompé, et aucune puissance au monde

ne pourrait me faire soutenir un fait semblable si je ne l'avais vu plusieurs fois. Mais ces choses vont passer pour des illusions, personne ne me croira; j'y tiens peu, car il n'entre plus dans mes idées de vouloir convaincre les savants. Autrefois je l'ai voulu pour des choses de moindre importance; j'usais mon existence pour arriver à ce but, car je le croyais utile, et il l'est en effet. Mais la reconnaissance de ceux que j'ai mis en possession de ce grand secret a été si grande, le bien que j'ai fait si noblement récompensé, que j'abandonne facilement maintenant mes assertions à la controverse.

Demandions-nous des récompenses pour fruit de nos travaux? Voulions-nous arracher des mains des savants le sceptre de la science et nous emparer des places et des honneurs qu'ils possèdent? Non. Jamais rien de pareil n'entra dans nos intentions; elles étaient pures, car nous demandions seulement l'admission de faits vrais, afin que cette sanction fût profitable à l'humanité. Nous voulions soulager les misères humaines en enseignant aux savants un art nouveau, qui leur était inconnu. Ils n'ont pas voulu nous seconder; ils ont laissé se répandre dans les masses ignorantes un pouvoir qu'il faudra un jour arracher avec violence. On les maudira, car c'est d'en haut que doit descendre la lumière, ce sont les supérieurs qui doivent illuminer les inférieurs, pour me servir d'une figure biblique.

Pourtant je dois dire ce que j'ai vu. C'est la seule chose que je regarde comme un devoir. L'avenir fera juger si j'ai menti en quoi que ce soit, et si ces obscures pléiades qui peuplent les académies ont eu raison de rejeter la découverte de Mesmer.

Précédemment j'avais porté la vie dans des membres paralysés, le mouvement y était redevenu naturel, mais gêné; car les nerfs et les muscles avaient perdu de leur volume et de leur puissance. Des gens dont la vue était éteinte par des accidents nerveux, qui avaient porté sur les nerfs optiques, purent jouir encore de la lumière; non pas tous ceux que je soumis à mes expériences : ce fut le plus petit nombre; mais qu'importe ici? Il ne faut pas beaucoup de faits pour prouver ce que j'avance. Il en fut de même pour d'autres lésions d'organes.

Frappé par l'évidence des faits, j'étudiais plus attentivement ce mystère et je recherchais les occasions de m'éclairer plus encore. Enfin, un cas s'offrit pour me convaincre à jamais.

Il n'est pas besoin que j'invoque mes souvenirs; les faits de cette nature ne sortent jamais de la mémoire de celui qui a eu le bonheur de les produire. Le calme de l'âme est nécessaire ici, l'imagination est de trop et doit être repoussée.

Après une longue suite de soins, j'étais parvenu à rétablir, dans un corps usé par une longue maladie et d'innombrables remèdes, une vie factice, mais en apparence suffisante, puisque les diverses fonctions s'exécutaient sans laisser présumer la cessation prochaine de leur jeu.

La vie était faible cependant : les os ne se couvraient point de chair, la respiration était laborieuse, la locomotion difficile et la digestion languissante. On vivait, c'était tout. Mais la science avait dit : La vie est impossible ; les altérations successives de l'estomac et des intestins rendent à jamais tous remèdes impuissants.

Mourir jeune, lorsque le cerveau a conservé sa force et sa raison, lorsque l'esprit calcule avec justesse les progrès journaliers d'un mal qui nous dévore, lorsque le regard aperçoit le but et que déjà des teintes sombres chassent devant elles les clartés du jour, il faut un grand courage pour obéir sans murmurer, lorsque surtout ce jour ne doit pas avoir de lendemain, et ce jour était venu pour la malade dont nous parlons. Résignée, elle achevait sa dernière prière, et, le regard dirigé vers le ciel, elle s'exprimait ainsi :

« Bonne Vierge, recevez-moi dans votre sein; Mère de Dieu, ayez « pitié de moi; vous tous qui m'entourez, priez pour moi; pardonnez « à mes plaintes, car elles vous importunèrent et troublèrent souvent « votre sommeil. Tout à l'heure, tout sera fini, car le froid de la mort « glace déjà mes os. Vous, ministre de Dieu, donnez-moi votre sainte « bénédiction : je vais mourir... »

Et la mort approchait toujours : le corps se refroidissait de plus en plus, la circulation était difficile à constater, la respiration presque nulle; les yeux devenaient vitreux et perdaient de leur mobilité; en un instant les joues, déjà extrêmement maigres, s'étaient creusées; le nez s'était effilé, une petite sueur froide apparaissait sur le front, les cheveux se hérissaient, la bouche ne se fermait plus; si l'on rapprochait les mâchoires, elles s'ouvraient d'elles-mêmes; la lividité de la face était celle de la mort complète; les bras retombaient lorsqu'on les levait, la tête obéissait aux lois de la pesanteur, et le corps ne pouvait plus être maintenu que sur un plan horizontal.

Les pleurs, les sanglots ajoutaient à cette scène lugubre : « Ma « pauvre fille!... ma sœur!... aie pitié de nous, vois nos chagrins, « notre désespoir! reviens à nous. » Et le cadavre était sourd, et pas un seul soupir ne s'exhalait de cette poitrine amaigrie, et le froid, gagnant chaque membre de proche en proche, arrivait ainsi au dernier refuge de la vie.

Prières inutiles, vains élans du cœur! la mort n'a point d'oreilles; cessez vos plaintes : celle que vous avez aimée a quitté pour jamais cette terre où tout ce qui sent doit souffrir, où tout ce qui vit doit mourir !...

Pourquoi donc conservais-je seul un reste d'espoir ? Pourquoi restais-je muet en présence de cette scène de douleur? Dieu m'avait-il ôté toute sensibilité? Non; mais je me recueillais. Je rassemblais en moi tous les rayons épars de ma propre vie. Ma respiration seule pouvait trahir mon dessein, car elle était fréquente et gonflait ma poitrine ; les muscles de mes bras entraient en action malgré ma volonté, comme chez un homme que la colère excite, mais qui ne veut pas frapper. J'éprouvais une sorte de tremblement interne qui me faisait comprendre combien j'étais fort et puissant en ce moment suprême.

Dans un des accès de sommeil mystérieux que j'avais su procurer à cette pauvre jeune fille, elle m'avait dit : « Malgré tes soins, je dois « mourir, car la maladie a détruit chez moi tout ce qui fait vivre. « Mon organisation doit céder par impuissance de prolonger la lutte. « Mais écoute : Si tu as beaucoup de courage et un dévouement sans « bornes, tu peux plus que moi et que la nature. Le jour que je t'an- « nonce venu, ne quitte pas mon chevet; laisse venir, sans crainte, « mon agonie; tu verras l'asphyxie du poumon avoir lieu, cesser les « battements de mon cœur. Garde-toi d'user tes forces avant ce mo- « ment précis, car sans cela je suis perdue pour toi; la mort sera la « plus forte, et rendra ton dévouement inutile. Mais, à ce dernier « instant, que tes mains, sans relâche, portent sur mon corps la vie « qui circule en toi, que ton souffle réchauffe mon cœur glacé. Ne « considère point ton ouvrage avant qu'il soit achevé ; que pendant « sept heures, sans aucune plainte, sans aucun intervalle, sans dis- « traction, tu puisses soutenir ta volonté, et tu auras fait le plus beau « travail que l'homme ait jamais pu faire. Tu seras heureux, tu « jouiras de ton ouvrage. Je reviendrai à la vie, à une existence que « toi seul pouvais me procurer, et le terme en sera long encore. La « vie reviendra par le même chemin qu'elle a pris pour fuir. Cela « dépend de toi, de toi absolument, mais ne commence pas si tu ne « veux pas achever. »

Et voilà pourquoi, l'heure venue, j'étais au chevet de la malade. Voilà pourquoi, semblable à l'homme qui se charge d'une mission périlleuse, envisage et calcule les obstacles qu'il aura à vaincre, et, déterminé, part sans regarder derrière lui, ne voyant que le succès, sans hésiter un seul instant et sans me laisser ébranler par des larmes,

je dirigeai avec calme, sur le cadavre que j'avais devant les yeux, les forces que Dieu m'a données.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées que déjà des signes de vie s'étaient manifestés; les yeux recommencèrent à devenir mobiles, la chaleur reparut, la bouche se ferma, la respiration devint sensible. Continuant toujours avec la même ardeur, les paupières s'abaissèrent, et la lividité de la face devint moins manifeste. La chaleur descendit dans les membres, une teinte rosée parut sur la peau et le pouls put de nouveau être senti.

La joie qui m'était promise, je l'éprouvais; ma fatigue, je ne la sentais pas, et, ce bonheur me donnant une nouvelle force, j'ajoutai à ce que j'avais déjà fait. Mon succès fut complet. La prière de mon cœur s'élança vers l'Éternel, pour le remercier d'avoir donné à l'homme tant de puissance, et à moi tant de bonheur dans un instant.

Vis heureuse maintenant, pauvre créature de Dieu; ta reconnaissance durera moins qu'une des nombreuses années d'existence que je t'ai rendues. Mais qu'importe? ai-je toujours pensé moi-même aux auteurs de mes jours? ai-je recherché l'homme généreux qui m'avait tendu une main secourable lorsque la vie s'éteignait en moi? Hélas! rien n'est parfait ici-bas. Le moins ingrat est celui qui souffre et languit, le plus reconnaissant est celui qui est malheureux. Ce n'est que par exception que l'on rencontre la vertu; elle est quelquefois compagne de la faiblesse.

L'ANÉVRISME

S'il est une maladie incurable par sa nature, n'est-ce pas une affection organique, celle du cœur surtout? Voici pourtant une guérison dont j'ai été témoin.

Un jeune médecin suivait en 1833 un de mes cours de magnétisme; il était convaincu de l'existence réelle de l'agent contesté et des singuliers phénomènes qu'il produit. Sa croyance, basée seulement sur l'examen des faits passés, avait cependant besoin d'une sanction. Il obtint bientôt, en magnétisant lui-même, la preuve matérielle que sa raison ne l'avait point trompé. Un jour il vint tout joyeux m'annoncer qu'il avait fait une somnambule lucide. C'était une jeune femme de vingt-cinq ans, affectée d'un anévrisme au cœur; après lui avoir donné des preuves d'une grande clairvoyance, cette dame venait de lui annoncer qu'elle pouvait se guérir, si on suivait avec exactitude les prescriptions qu'elle ferait, quelle qu'en fût la nature.

M. Le B... s'était assuré par tous les moyens en son pouvoir que la maladie du cœur était des plus graves et déjà fort ancienne; les symptômes d'ailleurs en étaient effrayants : tous les deux jours elle crachait abondamment du sang; elle avait souvent des palpitations très-fortes, accompagnées et suivies d'étouffements; les jambes étaient gonflées, la marche pénible; monter un escalier lui était très-difficile. Le teint de cette jeune femme était d'un gris verdâtre; l'oreille du médecin et l'instrument ne laissaient aucun doute sur l'existence d'une dilatation considérable d'un des ventricules du cœur.

La première médication de cette somnambule consista dans l'application immédiate de cent cinquante sangsues : soixante-quinze devaient être posées dans la région du cœur, et les soixante-quinze autres sur la région correspondante dans le dos.

M. Le B... ne voulut rien faire sans prendre mon avis, et comme je lui avais dit que les somnambules ne se trompaient point pour eux, il consentit à entreprendre ce traitement si je voulais en partager la responsabilité; j'acceptai sans hésitation. J'allai donc avec lui voir cette femme; il la mit en sommeil magnétique devant moi, et elle répéta qu'elle se guérirait si on voulait de point en point suivre ses prescriptions; elle persista dans sa première indication, assurant en outre que, le lendemain de l'exécution de son ordonnance, elle dirait ce que l'on devrait faire. La diète la plus rigoureuse devait dès cet instant être suivie.

Les sangsues furent donc appliquées, et on les laissa saigner le temps qu'elle avait indiqué; malgré cela elle devait encore avoir un crachement de sang; elle l'eut.

Endormie le même jour, elle se prescrivit une abondante saignée du bras pour le lendemain. M. Le B... vint de nouveau me trouver, ne voulant rien faire que je n'eusse approuvé. Nous vîmes encore la malade en sommeil; elle répéta qu'il fallait absolument cette saignée, et que nous n'étions pas au bout. La saignée fut donc pratiquée malgré la grande faiblesse de la malade; elle n'avait déjà plus la force de se tenir debout. Endormie le lendemain, elle s'ordonna encore une abondante saignée pour le jour suivant, et nous annonça qu'éveillée elle ferait les plus grandes difficultés lorsqu'on lui parlerait de cette saignée, mais que, pendant la discussion que cette proposition amènerait, elle aurait une syncope, et qu'il fallait profiter immédiatement de cet état pour l'exécuter.

L'inquiétude commençait à nous gagner, nous nous interrogions des yeux, M. Le B... et moi, mais la malade, devinant notre pensée, nous

dit : « Il ne fallait pas commencer si vous ne vouliez pas finir! D'ailleurs, vous n'êtes pas au bout. »

La faiblesse de cette jeune femme paraissait déjà extrême, la diète la plus rigoureuse avait été observée; sa parole était à peine entendue, et nous dûmes cependant faire encore cette *abondante* saignée. Nous nous y résolûmes. Tout se passa comme elle l'avait dit; elle ne voulut, malgré tous les raisonnements, y consentir dans son état de veille. « Vous voulez me tuer, disait-elle, vous m'assassinez; ce sont des essais que vous faites sur moi, etc., etc. » Mais bientôt elle succomba à la fatigue; la bande fut ôtée tandis qu'elle était sans connaissance, et il coula de nouveau un sang dont la couleur n'était déjà plus riche et foncée, mais une espèce de lymphe rosée; de légères convulsions eurent lieu. On la magnétisa, elle s'endormit; nous l'interrogeâmes, elle nous assura que nous avions bien fait, qu'elle voyait parfaitement son cœur et le travail qui s'y faisait, qu'il reviendrait immanquablement sur lui-même pour reprendre son volume et sa consistance ordinaires, *mais qu'il fallait encore tirer du sang*. A cette parole, notre propre sang s'était glacé dans nos veines; elle aperçut notre trouble, et ne cessa, quoique d'une voix faible, de nous encourager : « Je sais ce que je fais, je sais ce qui est bon, je suis savante pour moi. Demain, demain il faut que je sois comme une morte, mon pouls ne doit plus battre qu'imparfaitement; ma respiration doit à peine être sensible; mes yeux ne doivent plus voir, mais tout cela est nécessaire pour que je guérisse; demain donc, vous me ferez une dernière saignée, plus copieuse que les autres. » Et, afin qu'on ne commît aucune erreur, elle demanda un saladier qui était dans un buffet voisin, et, l'ayant entre les mains, elle traça avec son doigt, près du bord supérieur, une ligne où, dit-elle, nous devions seulement nous arrêter. « Cette saignée durera fort longtemps, car ce sera du *sang baveux* (ce sont ses expressions); mais gardez-vous d'interrompre; j'aurai les convulsions de la mort, je serai prise par un hoquet pendant lequel je rendrai des pulpes de cerises, cerises que j'ai mangées le matin du jour de l'application des sangsues. Elles sont dans mon estomac, je les vois; laissez-moi ensuite dans mon état de faiblesse, et pour tout remède ne faites que passer sur mes lèvres, de temps à autre, des barbes de plumes trempées dans du vin d'Alicante. Il faut que mes forces soient bien lentes à revenir; dans quelques jours seulement on pourra me donner une cuillerée de bouillon dans une tasse d'eau; on augmentera graduellement la dose de bouillon, et ce n'est que dans un mois que je pourrai prendre quelque chose de solide. » Elle donna ensuite pour toute autre

chose que pour elle des preuves de clairvoyance. Mais, je dois l'avouer, nous n'étions nullement rassurés; M. Le B... regrettait d'avoir suivi mon conseil, et moi je me repentais amèrement de l'avoir donné. Un ami de M. Le B..., aussi médecin, et qui était dans la confidence de ce traitement, s'adjoignit à nous; nous nous consultâmes, nous résolûmes de nous trouver tous le lendemain au lit de la malade. M. Le B..., qui la magnétisait de temps en temps, n'était pas le moins inquiet; dix fois il alla voir son état, et à chaque visite son effroi augmentait : il voyait un visage livide, des yeux voilés; il n'entendait plus sortir de sa bouche que des sons formés par une voix éteinte. Il fallut pourtant encore nous résoudre à saigner ! L'heure vint; nous devions, je crois, alors être aussi pâles que la malade. Au premier mot de saignée elle se trouva mal; nous levâmes l'appareil de la saignée, et le bras fut posé sur le saladier.

Nous n'osions nous adresser une seule parole; chacun se tenait renfermé dans un silence absolu qui était effrayant. La saignée rendait à peine quelques gouttes d'un sang pâle comme de la lymphe; il y avait déjà une demi-heure que cette opération durait, lorsque des espèces de mouvements tétaniques se déclarèrent; nous dûmes contenir la malade; elle eut le hoquet prédit, et, au milieu de la salive spumeuse qui sortait de sa bouche, nous aperçûmes les pulpes de cerises, cerises mangées il y avait déjà à peu près huit jours. Je communiquai ma joie à mes collègues; car dès cet instant je ne pouvais plus conserver de doute sur le succès. Si la malade avait pu avec exactitude annoncer l'expulsion de ces débris de cerises, nous n'avions plus rien à craindre désormais : tout se passerait comme elle l'avait prédit.

Le sang continuait de couler sans jet, mais goutte à goutte; par des mouvements convulsifs de la malade mal contenue, le malheureux saladier fut renversé sur son lit, qui n'était déjà que trop ensanglanté; le parquet fut lui-même inondé. Nous bandâmes la plaie quelques instants après pour ne plus la rouvrir.

On n'apercevait plus chez la malade qu'un faux rayon de vie errant par intervalle. Trois hommes de cœur se regardaient alors avec une sorte d'effroi et de frémissement nerveux. Une espèce d'assassinat venait d'être commis par eux; leurs intentions étaient pures cependant : ils n'étaient animés que du désir de sauver une pauvre créature condamnée à mourir jeune; ce n'était pas même la pensée de s'éclairer sur un grand fait qui les guidait, entraînés presque malgré eux, et par degrés, à suivre des prescriptions terribles et d'une efficacité qui n'était point douteuse, mais qui leur paraissait telle alors; ils se croyaient

cependant dans cet instant coupables aux yeux de Dieu et de la justice humaine, car l'emploi du magnétisme n'est pas un remède sanctionné ***par les Facultés***. Quelle excuse, en cas de mort, pouvaient-ils alléguer? la pureté de leur conscience? Mais aux yeux des hommes qui eussent été appelés à se prononcer dans une semblable cause, nous aurions été ou des fous ou des assassins. Moi surtout qui avais dit : Faites, ne craignez rien, agissez selon que la malade vous conseillera. Moi pourtant qui ai horreur du sang humain ainsi versé, j'eusse été représenté comme le principal acteur d'un drame terrible et sans exemple ! Ah ! je dois l'avouer, mes cheveux grisonnèrent pendant ces quelques jours, et, quoiqu'il y ait déjà douze ans d'écoulés, en me rappelant cette époque, je crois avoir encore sous les yeux ce terrible drame.

La malade fut laissée dans le même lit tout imprégné de sang ; une couleur verdâtre teignait tout son corps ; affaissée sur elle-même, elle ressemblait à une personne morte déjà depuis longtemps. On suivit rigoureusement ses prescriptions ; des barbes de plumes humectées de vin d'Alicante furent promenées de temps en temps sur ses lèvres bleuâtres, et, quelques jours après, on lui donna un bouillon coupé, par petites cuillerées à café ; plus tard, elle traça un nouveau régime, car elle n'avait pas cessé d'être magnétisée par M. Le B... Au bout de six semaines elle était très-faible encore ; je la rencontrai à un mois de là, c'est-à-dire deux mois et demi, à quelques jours près, du commencement de son traitement. Elle n'avait plus alors de palpitations ; ses couleurs étaient revenues ce qu'elles avaient été dans ses plus belles années ; elle marchait avec facilité ; elle m'assura qu'elle pouvait monter un escalier sans ressentir son ancienne incommodité ; tout crachement de sang avait cessé ; son ignorance était complète sur les angoisses qu'elle nous avait causées. Heureuse du changement qui s'était opéré dans sa constitution, elle ne se rappelait que l'application des sangsues et la première saignée. M. Le B... la magnétisait de temps en temps, non pour sa santé, mais parce qu'elle offrait des phénomènes remarquables.

C'est ainsi que s'écoula ma vie, entre les émotions que fait toujours éprouver l'application d'un agent nouveau au traitement des maladies, les injures des sots, le doute plus cruel ***des sages***, et la lutte constante de l'âme qui ne vous laisse aucun repos tant que la victoire n'est pas décidée au profit de la vérité.

Sans doute, il reste beaucoup à faire ; l'art de guérir par le magnétisme n'est pas à l'état de science ; mais qu'un homme supérieur et

dégagé des préjugés des écoles vienne : il y a assez de faits, maintenant, pour pouvoir les systématiser et les réduire à une application rigoureuse. En attendant cet homme, les Facultés sont coupables; elles méritent le blâme. Dieu veuille que cet ouvrage, propre à attirer sur moi l'animosité des médecins, les fasse sortir de leur apathie; qu'ils rejettent l'instrument de tant de faits, qu'ils le brisent même, j'y consens; mais que du moins, par eux, la vérité si utile du magnétisme soit étudiée et serve à soulager et à guérir les êtres souffrants; un jour, ma sincérité justifiée sera ma récompense : c'est la seule que j'ambitionne.

LES RÉSURRECTIONS

La vie est donc bien puissante, puisqu'un faible rayon projeté pendant quelques heures sur des organes flétris et usés suffit pour les ranimer et leur donner une nouvelle existence ! Ici un corps amoindri par une suite d'inflammations successives, qui avaient détruit les facultés digestives pendant plusieurs années, supprimé les menstrues et fait disparaître presque entièrement la possibilité de se mouvoir, réduit le poids et le volume du corps à un degré à peine croyable. Et les règles paraissent contre toutes les probabilités, et le mouvement revient dans des membres atrophiés, ces branches desséchées que l'on croyait mortes retrouvent la séve qu'elles avaient perdue. Dans la même nuit, tous ces phénomènes s'accomplissent sans qu'aucun remède ait été donné, sans d'autre puissance que la vie d'un autre être venant remplacer celle que les organes n'avaient pu retenir.

Que ne fera-t-on pas lorsque l'aveuglement des hommes aura cessé? Que ne doit-on pas attendre d'une nature douée de plus d'intelligence et de force que la mienne?

FAIT RAPPORTÉ PAR M. DELEUZE

« Une jeune personne de seize ans, modèle de beauté, de grâce, d'esprit précoce et de sensibilité touchante, n'a pu surmonter cette crise de la nature qui décide si un jeune plant se reproduira ou laissera tomber sur la terre sa tige languissante. Une maladie de poitrine a précipité au tombeau, après de longues souffrances, un être céleste, que ni la science de l'art, ni les soins et les peines de la plus tendre mère n'ont pu sauver. Les secours du magnétisme, administrés trop tard par une sœur aimante et d'une santé florissante, avaient bien pu par-

fois redonner quelque force au corps désorganisé de la malheureuse phthisique; mais la décomposition totale d'un organe essentiel, et dont rien ne peut opérer la reproduction, la destruction du premier organe de la vie a annoncé celle de la victime. La nuit du 30 octobre son terme était fixé, elle avait vécu! Ses yeux étaient fixes, sa bouche décolorée; son dernier souffle s'était exhalé en un soupir et un baiser donné à sa mère.

« Sa malheureuse sœur, habituée à l'endormir magnétiquement dans ses douleurs, se précipite alors à ses pieds, et, sans la toucher, se met avec ferveur à la magnétiser.

« Quelle est notre surprise de voir ce corps inanimé, déjà décoloré, se soulever, ses yeux se rouvrir, sa bouche dire avec force : « Ma mère! « ma mère! quelle force j'éprouve en ce moment!... Oh! j'en revien- « drai, ne pleure plus. »

« En disant ces mots d'une voix sonore, si différente de celle qui précédait, elle s'élance avec vigueur au pied de son lit; ses pauvres jambes hydropiques, jadis sans force, supportent tout à coup son corps défaillant; sa sœur redouble son action magnétique avec le feu du désespoir et de la confiance. A mesure qu'elle agit, la défunte se raffermit de plus en plus, ses jambes la supportent. « Prions Dieu, dit- « elle; ma mère, ma sœur, mon bon père, prions! J'en reviendrai! « Quelle force j'éprouve! »

« Elle se place d'elle-même, elle qui ne pouvait se soutenir, qui était morte cinq minutes avant, elle se place à genoux devant un fauteuil, prie, espère nous donner la vie à nous-mêmes. Mais bientôt sa tête s'affaiblit; sa poitrine, sans poumons, ne peut respirer; la vie factice qu'elle avait acquise par l'influence de celle de sa sœur, l'excès du fluide magnétique qu'elle avait reçu, s'évapore ne trouvant plus d'organes. « Ah! je retombe, dit-elle d'une voix éteinte. Alors je n'ai « fait qu'un songe... J'étouffe... Je meurs en adorant mon Dieu et « ma mère... »

« Je le demande aux plus incrédules, cette enfant était-elle gagnée? En imposait-elle en mourant? Il est constant qu'elle était morte, ou aux portes de l'autre vie, et qu'elle a survécu trois heures à elle-même. Qui donc a pu opérer cette résurrection, hélas! bien cruelle? Qui a pu rendre à tous les organes une action qui n'existait plus, si ce n'est cet agent incompréhensible, mu par la volonté, rendu plus actif par la foi, la confiance, et dont l'action, appliquée dès le principe, peut souvent remédier aux désordres de l'organisation et au défaut d'équilibre? »

« Deleuze. »



FAIT RAPPORTÉ PAR M. NASSE

Professeur de médecine, à Halle.

« Je jugeai que M. Zimmermann devait cesser l'emploi du magnétisme, et malheureusement je n'avais personne qui pût le remplacer. De ce moment la maladie fit des progrès alarmants. La respiration devint difficile, la fièvre était brûlante, et ce qui restait de forces s'épuisait de jour en jour.

« La malade était à la dernière extrémité. Son mari, ses parents attendaient d'heure en heure son dernier soupir. Elle ne conservait plus aucun principe de vie; tout semblait éteint en elle, et cependant elle ne pouvait mourir. J'ai assisté beaucoup de malades à leurs derniers moments, et jamais je n'ai rien vu de semblable au phénomène dont je vais parler.

« Madame Zimmermann était quelquefois sans respiration, dans toute l'acception du mot; ses yeux étaient fermés; elle était dans une immobilité absolue; ceux qui l'entouraient la croyaient morte et devaient le croire. Tout à coup le pouls renaissait, l'haleine était sensible, les yeux se rouvraient, une nouvelle vie semblait animer la malade.

« Personne ne pensa d'abord à chercher la cause de circonstances aussi étonnantes qu'extraordinaires. J'observai enfin ces sortes de résurrections, si j'ose me servir de ce mot, et je me perdis dans des conjectures que j'étais forcé de substituer aux lumières insuffisantes de mon art. Je m'arrêtai à l'idée d'étudier les incidents dans les individus qui approchaient la malade de plus près.

« Je remarquai enfin que la mort paraissait avoir frappé sa victime lorsque son mari s'éloignait d'elle. Elle revenait à la vie dès qu'il rentrait, et surtout quand il approchait de son lit avec le sentiment de pitié bienveillante, cette force de volonté qui constituent essentiellement le magnétisme. Je m'attachai, sans relâche, à suivre ma première observation, et je m'aperçus que les effets étaient constamment les mêmes, soit que M. Zimmermann sortît, soit qu'il rentrât.

« Si les raisons que j'ai rapportées plus haut ne l'eussent obligé de cesser son traitement magnétique, il eût très-probablement prolongé l'existence de sa femme; il n'est pas même démontré pour moi qu'il eût été impossible de la ramener à la vie. Quoi qu'il en soit, il est constant que la force de l'action magnétique s'est soutenue longtemps après que M. Zimmermann en a cessé l'application.

« Je lui communiquai mes observations; il voulut en reconnaître la

réalité. Il fit plusieurs essais qui amenèrent toujours les mêmes résultats. Fort des espérances que lui donnait la conviction de son pouvoir, il voulut reprendre la pratique du magnétisme avec zèle, avec persévérance; le magnétisme aide la nature, et la nature ne pouvait plus rien pour sa femme. Je lui représentai que ses soins et ses efforts seraient désormais inutiles, et qu'il y aurait de la cruauté à prolonger cette lutte douloureuse entre la vie et la mort. Je le suppliai de terminer une agonie qui n'avait que trop duré, et le déterminai à sortir de la chambre.

« Peu de minutes après qu'il se fut éloigné de sa femme, ses yeux mourants se fermèrent de nouveau, la respiration s'éteignit sans retour, et bientôt il ne resta dans nos mains qu'un cadavre inanimé. »

« NASSE. »

« Parmi les guérisons opérées par le docteur Desprez, de Paris, il en est une dont le souvenir mérite d'être conservé : c'est celle de sa femme. A la suite d'une couche, elle éprouva des accidents très-graves contre lesquels tous les secours furent inutiles. La malade perdit ses forces; et, sentant sa fin approcher, elle adressa à son mari un dernier adieu, puis resta privée de sentiment. Ses confrères et ses amis, la croyant morte, voulurent arracher M. Desprez de l'appartement; mais, retenu par je ne sais quelle espérance, il s'y refusa, et les supplia de le laisser seul avec elle. Dès qu'ils furent sortis, il la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur, et chercha à la ranimer de sa propre vie... Au bout de vingt minutes, elle pousse un profond soupir, ouvre les yeux, le reconnaît et retrouve la parole... Quelques jours après elle était rendue à la santé. »

M. le marquis de Saint-M... dut la vie de son fils unique à une pratique semblable. Lorsque la science lui eut dit : « Il n'y a plus d'espoir, consolez-vous d'une perte aussi grande, votre fils devait succomber, etc., etc., » il s'enferma seul avec lui, le réchauffa, le pénétra de sa propre vie, ne le quitta plus enfin que lorsque les signes manifestes d'une vitalité nouvelle se manifestèrent. Il conserva son fils ! La médecine le laissait périr. Une volonté forte, un désir passionné le rendirent à la vie. Heureux père ! que ton sort est digne d'envie !

BARON DU POTET.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME A PARIS

Avis préliminaire : Lecteur, lis avec amour ce qui va suivre, mais garde-toi bien d'en croire un traître mot ! A ta place, je resterais incrédule. Pense à saint Thomas, un homme de sens, et attends d'avoir touché pour te ranger au nombre des croyants; quant à moi, c'est fait, au moins dans une certaine mesure.

La séance a eu lieu chez Mme de la Rouna; avec elle étaient présents M. et Mme Victor Borie, Édouard Plouvier, le docteur Feytaud, le médium et votre serviteur.

Avant de commencer, Borie nous fit examiner avec soin la table qui devait servir aux expériences; elle avait été empruntée au peintre Eugène Lambert, celle de la maison se trouvant trop lourde pour entrer facilement en danse ; son examen fut des plus satisfaisants et sa candeur reconnue bon teint; sept personnes pouvaient y prendre place.

A son entrée dans le salon, nous regardâmes le médium avec attention : il se nomme Montet, il est petit, jeune et paraît convaincu. Il a quitté la gravure pour un état qui ne doit pas lui permettre un grand luxe de table; aujourd'hui il enlumine des images. Son langage est celui d'un ouvrier intelligent; mais on peut affirmer sans le blesser que M. Villemain cause encore mieux que lui.

Bien vite nous nous plaçons tous les sept autour de la table, le sujet entre M. et Mme Borie, et la conversation s'engage aussitôt avec les esprits. Je passe rapidement sur les écritures, ayant déjà assisté sans être convaincu à ces sortes de correspondances.

On demande à un esprit, dont j'ai oublié le nom, de manifester sa présence en répondant un nombre égal de coups à ceux que nous allons frapper sur la table. Il consent :

— Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan!

Eh! cela me parut déjà fort amusant, et très-bien fait si c'était de la prestidigitation, car le bruit ne venait pas du côté du médium, il se produisait entre Mme Borie et Édouard Plouvier.

Ici j'ouvre une parenthèse pour affirmer au savant qui a prétendu expliquer ces bruits par une sorte de claquement des muscles de la jambe du médium, qu'il a avancé là une forte bourde dont je le défie bien de donner la preuve. Les coups, plus faibles que les nôtres, venaient évidemment de la table, et personne de nous n'en douta.

Ces bagatelles de la porte furent suivies d'une bourrée dansée par

notre meuble le plus galamment du monde; nous avions tous les mains sur lui, ce qui ne l'empêchait pas de se lever de tous les côtés selon le désir exprimé par chacun de nous.

De plus fort en plus fort : la table quitta le sol brusquement et retomba avec fracas, mais bien carrément, comme si un pivot l'eût soulevée et abandonnée ensuite. J'essayai aussitôt de l'enlever avec le genou, et je ne réussis qu'à la faire basculer; je voulus me servir de la pointe du pied, cela me fut impossible. Décidément, j'assistais à quelque chose de très-intéressant.

Enlevée de nouveau, la table se dirigea, à notre demande, vers Mme Borie; ceci m'étonna moins, elle pouvait être guidée. Mais on passa à une expérience plus piquante : Borie plaça trois verres à pied bien au milieu de la table et sur ces trois verres un quatrième qu'il remplit d'eau jusqu'au bord avec un soin extrême; une goutte de plus et l'eau débordait.

La table fit son ascension piano, piano, et redescendit de même sans rien répandre du liquide contenu dans le verre.

Convenez-en, de la part d'une table inconnue au médium, dans une salle à manger non machinée, il y avait là de quoi étonner.

Toujours le genou ou la pointe du pied, me direz-vous, en supposant les voisins du médium complices de la fraude et en oubliant mes grandes jambes allongées sous la table; non, la force ascensionnelle était trop bien réglée pour n'être pas le résultat de quelque chose de plus sûr que l'effort d'un pied ou d'un genou.

— Mais quoi alors?

— Ah! si je le savais...

— Vous ne croyez donc pas aux esprits?

— Fort peu. Je pense à l'aimant qui attire le fer, — un joli miracle celui-là! — et je me dis que peut-être une puissance magnétique peut produire un effet aussi surprenant.

La série de ces exercices se termina par un coup de maître. L'*Esprit* interrogé répondit qu'il consentait à enlever la table sans que nos doigts la touchassent. J'ouvris alors de grands yeux, je vous prie de le croire. Nos quatorze mains s'étendirent au-dessus du meuble à environ trente centimètres de distance, et nous attendîmes.

La table s'éleva lentement et vint retrouver nos mains comme attirée par elles. Pour compléter la chose et dissiper toute espèce de doute sur la part que ses jambes pouvaient avoir dans l'affaire, le médium se leva, sans que pour cela la table redescendît, et donna un violent coup de poing sur le meuble qui regagna le sol, mais sans se presser.

— Charlatanisme! chasse à la réclame!

— Non, puisque ce familier des esprits m'a prié instamment de ne pas le nommer.

— C'est qu'il n'a plus besoin d'augmenter sa clientèle.

— Erreur encore; il est pauvre et on ne le paye pas. Il m'a même à ce sujet donné un droit singulier le jour où j'apprendrais qu'il a cessé d'être désintéressé.

— Lequel?

— Celui de lui « cracher à la figure. » Ce que je me garderai bien de faire en supposant que j'apprenne quelque chose sur son compte, à moins pourtant que cela ne le désoblige par trop.

— Il réussit toujours ses expériences?

— Non, et cela prouve sa bonne foi. Après avoir lu *Spirite* de Théophile Gautier, il voulut témoigner à l'écrivain le plaisir qu'il avait pris à cette lecture en le rendant témoin de ses familiarités avec le monde supérieur. A son grand désespoir, tout manqua, et Gautier s'en alla comme il était venu, sans avoir rien vu d'intéressant.

— Comment explique-t-il cette défaillance de son pouvoir?

— Il suppose que les esprits auront été choqués du cigare que Gautier n'a pas cessé de fumer pendant la séance et de sa manière de s'asseoir.

— C'est absurde.

— Je ne vous dis pas le contraire; cependant si les esprits tiennent aux convenances.

— Avez-vous vu d'autres effets se produire?

— Oui, et j'aurais préféré ne pas les voir; ils n'ont rien ajouté à mon plaisir et m'ont paru infiniment moins concluants que les autres.

— Pourquoi?

— Parce que je n'en ai point été témoin. Après avoir lié les bras du médium sur sa poitrine, nous l'avons laissé seul dans l'obscurité avec le piano; quelques accords ont été frappés; nous sommes entrés immédiatement, et les bras étaient toujours solidement attachés. Curieux et beaucoup moins crédule que vous ne pourriez le supposer, je me suis fait attacher les bras par Plouvier, et j'ai pu, malgré cela, toucher quelques notes sur le piano; de plus, les cordes étaient grosses; je suis arrivé à me délier comme le médium, avec du temps, il est vrai, mais sans le secours des esprits.

— Vous avouez donc avoir été trompé sur ce point?

— Pas du tout; seulement je n'ai pas vu et je m'abstiens de signer au procès-verbal. Je dirai même que cette expérience peu satisfaisante

prouve la bonne foi et la naïveté du médium : comment ! il opère sous nos yeux trois ou quatre miracles écrasants et il s'en va terminer la séance par une épreuve insignifiante que le premier prestidigitateur venu enlèverait avec cent fois plus de facilité que lui ! convenez-en, c'est maladroit ; c'est aller contre la règle suprême de l'art. « De plus fort en plus fort ! » Et le plus mince charlatan se serait bien donné de garde d'y manquer.

— Est-ce là tout ce que votre médium peut faire?

— Non ! chez lui il obtient des résultats encore plus surprenants ; mais tout en croyant sincèrement à son honnêteté, je préfère le voir hors de son milieu. Dans une maison où je suis familier, avec des personnes dont je suis sûr, je crois plus facilement ce que je vois et mon esprit est moins préoccupé de Robert Houdin. Maintenant reconnaissez-vous que j'ai apporté dans ce compte rendu une sincérité parfaite?

— Oui, mais malgré cela je ne crois pas un mot de...

— Je vous y ai engagé en commençant. Moi j'ai vu et j'ai touché ; je considérerais donc comme une lâcheté de ne pas le dire tout haut.

— Vous ne craignez pas qu'on vous traite de dupe?

— Nullement, et je me permets même de trouver très-sots les gens qui, après s'être étonnés bien forts, après avoir poussé toutes les exclamations imaginables, une fois rentrés chez eux traitent de balivernes ce qui les a si prodigieusement surpris une heure auparavant. L'homme qui a vu et qui nie est d'un degré au-dessous de celui qui croit sans examen, et ni l'un ni l'autre de ces deux cas n'est mon fait.

Louis Leroy.

UN MARIAGE DÛ A UN RÊVE

Dans une petite ville du centre de la France (à la Charité-sur-Loire, département de la Nièvre), vivait une jeune fille appartenant à la classe du peuple, ravissante de grâce et de beauté. Plusieurs prétendants aspiraient à sa main, parmi lesquels s'en trouvait un qui, à cause de sa fortune, plaisait fort aux parents de la jeune personne ; aussi la sollicitaient-ils sans cesse à l'épouser. La jeune fille s'y refusait constamment, parce qu'elle ne l'aimait pas. Enfin, un jour, poussée à bout par leurs instances opiniâtres, elle alla à l'église, se prosterna devant l'image de la Vierge, et la pria avec ferveur de l'inspirer dans le choix d'un mari. Sa prière ne tarda pas à être exaucée. La nuit suivante, le sommeil était à peine descendu sur sa paupière,

qu'elle crut voir passer devant ses yeux un jeune homme en habit de voyage, avec un large chapeau de paille, et une voix intérieure lui dit que ce sera là son mari.

A son réveil, l'esprit plein de son rêve, et confiante dans sa sainte protectrice, elle alla trouver ses parents, et leur dit d'une voix ferme et respectueuse à la fois, qu'elle était décidée à ne point épouser l'homme de leur choix. Depuis, il n'en fut plus question.

Quelque temps après, se trouvant à un bal de la ville, quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer le jeune voyageur qui lui était apparu en songe ! A cette vue, son cœur battit tumultueusement dans sa poitrine, l'incarnat de la pudeur colora ses joues, et, chose étrange, le jeune homme éprouva, en la voyant, les mêmes émotions et les mêmes sentiments. Et peu de temps après, ils étaient mariés.

Ce jeune homme habite Paris, où il cultive les lettres avec succès ; c'était la première fois de sa vie qu'en voyageant il passait dans cette ville.

Cet homme de lettres est M. Émile de la Bédollière, un des rédacteurs du journal *le Siècle*. Voici la lettre qu'il m'écrivit en réponse aux renseignements que je lui demandai sur l'exactitude du rêve en question.

« Monsieur,

« Le fait que vous me rappelez est de la plus complète exactitude. C'est dans un petit bal par souscription, chez Jacquemart, que je vis pour la première fois Angèle Robin. J'arrivai à la Charité, accompagnant en vacances un de mes amis, Eugène Lafaure, étudiant en droit. Usant des priviléges du voyageur, je portais un chapeau de paille de Manille. Le trouble de celle qui devait devenir ma femme fut très-sensible à mon approche. Elle déclara dès le soir même, à une de ses amies, qu'elle avait reconnu le jeune homme de son rêve à son chapeau de paille et à ses lunettes.

« C'était au mois d'août 1833.

« Je possède d'ailleurs et conserve précieusement la brochure où vous avez déjà communiqué le fait, et il me semble avoir déjà eu l'occasion de vous le certifier de vive voix.

« Mon beau-père, qui était alors boulanger, est maintenant éclusier à Marseille-les-Aubigny, et pourrait confirmer mon assertion.

« Mes concurrents étaient MM. M... et F..., tous deux devenus notaires, et M. U..., libraire.

« L'institutrice (Mlle Parcerat), chez laquelle ma femme était en

pension, avait reçu d'elle mon signalement longtemps avant mon apparition à la Charité, contrée où le hasard m'a conduit.

« Vous pouvez me nommer si cela vous fait plaisir, et compter sur moi pour apprécier votre livre.

« Agréez, etc.

« Paris, ce 13 décembre 1854.

(*Extrait du docteur Macario.*) « ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE. »

VISION DE MISS HARRIS

Le Constitutionnel et *la Patrie* ont rapporté, dans le temps, le fait qu'on va lire, d'après les journaux des États-Unis :

« La petite ville de Lichtfield, dans le Kentucky, compte de nombreux adeptes aux doctrines du spiritualisme magnétique. Un fait incroyable qui vient de s'y passer ne contribuera pas peu, sans doute, à augmenter le nombre des partisans de la doctrine nouvelle.

« La famille Parck, composée du père, de la mère et de trois enfants qui ont déjà l'âge de raison, était fortement imbue des croyances spiritualistes. Par contre, une sœur de Mme Parck, miss Harris, n'ajoutait aucune foi aux prodiges surnaturels dont on l'entretenait sans cesse. C'était pour la famille tout entière un véritable sujet de chagrin, et plus d'une fois la bonne harmonie des deux sœurs en fut troublée.

« Il y a quelques jours, Mme Parck fut atteinte tout à coup d'un mal subit que les médecins déclarèrent, dès l'abord, ne pas pouvoir conjurer. La patiente était en proie à des hallucinations, et une fièvre affreuse la tourmentait constamment. Miss Harris passait toutes les nuits à la veiller. Le quatrième jour de sa maladie, Mme Parck se leva subitement sur son séant, demanda à boire, et commença à causer avec sa sœur. Circonstance singulière, la fièvre l'avait quittée tout à coup, son pouls était régulier, elle s'exprimait avec la plus grande facilité, et miss Harris, toute heureuse, crut que sa sœur était désormais hors de danger.

« Après avoir parlé de son mari et de ses enfants, Mme Parck se rapprocha encore plus près de sa sœur et lui dit :

« Pauvre sœur, je vais te quitter, je sens que la mort s'approche ;
« mais au moins mon départ de ce monde servira à te convertir. Je
« mourrai dans une heure et l'on m'enterrera demain. Aie le plus
« grand soin de ne pas suivre mon corps au cimetière, car mon Esprit,

« revêtu de ma dépouille mortelle, t'apparaîtra encore une fois avant « que mon cercueil soit recouvert de terre; alors tu croiras enfin au « spiritualisme. »

« Après avoir achevé ces paroles, la malade se recoucha tranquillement. Mais une heure après, comme elle l'avait annoncé, miss Harris s'apercevait avec douleur que le cœur avait cessé de battre.

« Vivement émue par la coïncidence étonnante qui existait entre cet événement et les paroles prophétiques de la défunte, elle se décida à suivre l'ordre qui lui avait été donné, et le lendemain elle resta seule à la maison pendant que tout le monde prenait le chemin du cimetière. Après avoir fermé la porte de la chambre mortuaire, elle s'établit sur un fauteuil placé près du lit que venait de quitter le corps de sa sœur.

« Cinq minutes étaient à peine écoulées, — raconta plus tard miss Harris, — lorsque je vis comme un nuage blanc se détacher au fond de l'appartement. Peu à peu cette forme se dessina mieux; c'était celle d'une femme à demi voilée; elle s'approchait lentement de moi; je discernais le bruit de ses pas légers sur le plancher; enfin mes yeux étonnés se trouvèrent en présence de ma sœur...

« Sa figure, loin d'avoir cette pâleur mate qui frappe si péniblement chez les morts, était radieuse; ses mains, dont je sentis bientôt la pression sur les miennes, avaient conservé toute la chaleur de la vie. Je fus comme transportée dans une sphère nouvelle par cette merveilleuse apparition. Croyant faire partie déjà du monde des Esprits, je me tâtai la poitrine et la tête pour m'assurer de mon existence; mais il n'y avait rien de pénible dans cette extase.

« Après être ainsi demeurée devant moi, souriante mais muette, l'espace de quelques minutes, ma sœur, semblant faire un violent effort, me dit d'une voix douce :

« Il est temps que je parte; mon ange conducteur m'attend. Adieu! « j'ai rempli ma promesse. Crois et prie ! »

« Le journal, ajoute *la Patrie*, auquel nous empruntons cet étonnant récit, ne dit pas que miss Harris se soit convertie aux doctrines du spiritualisme; supposons-le cependant, car beaucoup de gens se laisseraient convaincre à moins. »

Voilà un récit tout entier spirite et qui s'explique complètement par la constatation de notre science jeune et déjà grande.

La tâche de M[me] Parck étant finie sur la terre, Dieu a permis à ses prières, et peut-être aussi à celles de toute la famille, que sa mort servît à convaincre et à convertir un de ses membres, incrédule jusque-

là. Tout est vraisemblable dans ce récit, la possibilité en ressort de la simple comparaison avec une multitude de traits analogues.

Qu'on se rappelle des anecdotes identiques, d'une vision de Marsile Ficin, de cet ami qui avait fait promettre à l'autre de lui apparaître s'il mourait le premier, s'engageant au même rôle en cas de prédécès.

Tout est moral dans l'apparition :

Son but qui est de toucher l'incrédulité d'une sœur ;

Les paroles qui sont prononcées ;

La promesse solennelle et prophétique qui la précède.

Nous recommandons cette histoire à la méditation de tous les douteurs.

(*La Vérité.*) X.

L'AME DE SUZANNE

Nous empruntons au journal *l'Avenir* un intéressant extrait du *Livre posthume* de MAXIME DU CAMP.

Paris, 24 octobre 1864.

« Aujourd'hui, il faisait très-beau ; il y avait du soleil, je suis sorti pour voir encore une fois des arbres avant de mourir ; les feuilles, roussies et colorées par l'automne, remuaient au souffle d'une brise tiède comme dans une journée de printemps. J'allai aux Tuileries, je m'assis sous les marronniers et je regardai des enfants qui jouaient devant moi. Ils tournaient en rond en se tenant par la main.

« Ces rondes que je contemplais avec tristesse me rappelaient Mézières, où je revoyais la blonde Apollonie qui était si jolie avec sa robe noire. Je considérais ces pauvres petits qui sautaient en cadence...

« Une petite fille de deux ans environ jouait à côté de la chaise où j'étais assis, presque à mes pieds; elle mettait avec un grand sang-froid du sable dans un panier, puis en faisait de petits tas sur lesquels elle plantait des branchettes tombées. Une femme se tenait à distance et la surveillait avec sollicitude. Ce jeu dura quelques minutes, puis l'enfant s'assit par terre, dirigea ses yeux vers moi et m'aperçut.

« Elle attacha avec une fixité singulière son regard sur le mien et, sans sourire, me contempla longtemps. Tout à coup elle se leva ; laissant là sa pelle et son panier, elle vint à moi, se plaça entre mes genoux et me dit sérieusement, dans son langage à peine ébauché :

« — Bonjour, monsieur !

« Je me penchai vers elle et je l'embrassai. Elle devint toute rouge,



et dans ses yeux je lus un sentiment si triste que j'en fus ému malgré moi. Je lui parlai en adoucissant ma voix et je lui demandai son nom.

« — Je m'appelle la petite Marie, répondit-elle.

« — Eh bien ! mademoiselle Marie, êtes-vous sage ordinairement?

« Elle sembla ne pas comprendre ma question et ne répliqua pas. Elle avait pris ma canne et jouait avec son cordon. Elle ne cessait pas de me regarder.

« — Oh ! monsieur, je t'aime bien, me dit-elle.

« Puis elle escalada mes genoux, s'assit sur moi, prit ma main dans la sienne et ne bougea plus. Je la laissai faire.

« Sa bonne s'approcha alors, et, la tirant par son mantelet, elle lui dit : Voyons, mademoiselle Marie, vous fatiguez monsieur, descendez.

« La petite fille, jetant ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer en criant : Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

« — Laissez-la, dis-je à la servante, elle ne me gêne pas.

« L'enfant s'était pressée sur mes genoux, elle m'embrassait avec ses lèvres fraîches ; aucun sourire n'avait déridé son visage : elle me disait : Je veux que tu sois mon papa !

« Je pris sa tête dans mes mains et je la considérai attentivement. Ses traits étaient arrondis et indécis comme généralement sont ceux des enfants; une pâleur mate donnait un ton uniforme à sa figure qu'encadraient des cheveux très-noirs. En voyant ses yeux, je ne sais quelle réminiscence confuse passa dans ma mémoire. Ils étaient d'un bleu foncé et presque violet ; de longs cils recourbés en alanguissaient encore l'expression, profondément navrée, désolée et comme mourante. Je me sentais troublé d'une émotion vague sous la persistance de leur regard. Où donc avais-je vu des yeux semblables? Tout à coup le visage de Suzanne apparut à mon souvenir, et je reconnus ces deux yeux si tristes qui m'avaient contemplé si souvent. O Suzanne ! est-ce toi ? Un frisson de terreur m'agita tout entier, mon cœur battit avec violence, et, comme le Christ au jardin des Oliviers, je sentis une sueur d'épouvante qui coulait jusqu'à terre. Seigneur ! Seigneur ! est-ce donc une de vos révélations ?

« Je restai anéanti, frappé de stupeur, éperdu, immobile, à cette idée que l'âme de Suzanne habitait le corps de cette enfant qui sans sollicitations était venue vers moi, naturellement, sans efforts, et qui ne voulait pas me quitter. Il y a aujourd'hui trois ans que Suzanne est morte. Au milieu de mes préoccupations sinistres, je n'y avais plus songé ; cet incident étrange me rappelait violemment cet anniversaire.

« La petite fille me caressait; sa bonne la regardait avec surprise,

« — Faites excuse, monsieur, me dit-elle, jamais elle n'est comme cela ; ordinairement elle ne parle à personne ; elle est très-douce, mais elle ne rit jamais ; elle a toujours l'air si triste qu'elle donnerait presque envie de pleurer. Quel âge a-t-elle ? demandai-je en me sentant défaillir.

« Cette femme sembla faire un calcul mental et me répondit, sans remarquer le tremblement qui agitait mes mains :

« — Tiens ! c'est drôle ; elle a eu ce matin deux ans et trois mois. Ah ! je m'en souviens bien, allez, car je l'ai vue naître, cette petite-là ; ç'a été une rude matinée. Madame avait souffert toute la nuit ; vers quatre heures, comme le jour allait paraître, l'enfant vint au monde, mais si chétive, si débile, si maigrelette, monsieur, que c'était une pitié. Le médecin crut d'abord qu'elle était morte ; enfin elle cria ; mais elle est presque toujours malade, et nous avons eu bien du mal à l'élever.

« Cette enfant était donc née neuf mois, presque heure pour heure, après la mort de Suzanne ; je jetai un grand cri et je la pressai contre mon cœur. Alors un sourire que je n'ose raconter illumina d'une allégresse infinie son visage tout à l'heure si pensif ; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et pleura, sans cris ni sanglots.

« Cela est certain, l'âme de Suzanne est dans cette enfant.

« Un instant, j'ai eu la pensée de la voler, de me sauver à toutes jambes, de m'enfuir avec elle et de la garder toujours pour recommencer à vivre à ses côtés, car cette rencontre est providentielle. Il doit y avoir en Bretagne, auprès de la mer, dans les environs de Fouesnant et de Colcarneau, quelque coin perdu où je pourrais peut-être vivre encore paisible et heureux auprès de cette petite fille, auprès de cette Suzanne nouvelle. Rêve de folie que tout cela ! Cette domestique m'aurait dénoncé, et puis je n'ai plus de courage pour rien.

« Pendant deux heures je suis resté avec l'enfant, absorbé, ne voyant personne autour de moi, sentant une foi profonde descendre dans mon cœur, et remerciant Dieu de toutes mes forces. J'ai été bien sot de croire, une minute seulement, à cet enfer impie dont on cherche à nous épouvanter.

« Quand le soleil, déjà voilé des nuages du soir, fut sur le point de disparaître, la bonne voulut emmener Marie. L'enfant s'était accrochée à mes vêtements, refusait de s'en aller et disait en pleurant :

« — Je ne veux pas ! je ne veux pas ! C'est mon bon ami à moi.

« Ce fut une scène presque terrible ; la bonne ne savait plus que faire ; Marie criait et sanglotait ; quant à moi, j'étais faible comme un mourant. Quelques personnes s'arrêtaient devant nous et commençaient à regarder curieusement de notre côté ; je pris Marie dans mes



bras et je lui dis : Sois bien sage, chère enfant, obéis à ta bonne; je reviendrai te voir. Si tu n'es pas raisonnable, si tu ne veux pas rentrer, tu ne me reverras plus.

« La pauvre enfant comprima ses sanglots, et tournant vers la domestique son pauvre petit visage décomposé, elle lui d'une voix suffoquée : Viens-t'en, ma bonne.

« Puis elle m'embrassa; sa bonne la prit dans ses bras et partit avec elle. Aussi longtemps qu'elle put me voir, elle regarda vers moi en m'envoyant des baisers avec ses mains.

« Lorsqu'elle eut disparu derrière les grilles, je me réveillai de ma torpeur et je me sauvai en pleurant.

« Cela est ma conviction enracinée, inébranlable, immuable, que Suzanne existe et que je l'ai vue. »

LES FRÈRES DAVENPORT EN FRANCE

UNE SOIRÉE A GENNEVILLIERS

Bien que les lecteurs de *l'Avenir* connaissent les manifestations des frères Davenport d'après les récits empruntés aux journaux américains et anglais, le compte rendu d'une séance qui a eu lieu la semaine dernière dans une maison de campagne des environs de Paris, et à laquelle il m'a été donné d'assister, leur offrira peut-être quelque intérêt. Ils n'y trouveront pas des faits nouveaux, mais la confirmation complète de tout ce qu'ils ont lu sur ces phénomènes. Mon témoignage aura quelque valeur, car j'avais été désigné, ainsi que madame de***, pour tout surveiller et examiner pendant la soirée. Non-seulement j'ai eu toute facilité pour scruter les manifestations, mais j'y ai même pris part pendant un certain moment. Les lecteurs de *l'Avenir* peuvent donc être assurés que j'ai bien vu et bien examiné, et que j'ai même eu des preuves palpables de la réalité des faits, ainsi qu'ils le verront.

Nous étions réunis au nombre de vingt-cinq environ dans une salle à manger assez spacieuse, à l'une des extrémités de laquelle se trouvait le fameux cabinet, construit en planches minces. Tout le monde avait pu l'examiner à la lumière du jour. La forme en est oblongue, il repose sur des supports à environ deux pieds du sol ; une planche au fond et sur les côtés sert de siége. Sur le devant il y a trois portes ; au-dessus de celle du milieu est une ouverture carrée, garnie d'un ri-



deau épais. A quelques pieds en avant du cabinet est placée une longue caisse en bois, contenant une dizaine de bougies qui restent constamment allumées pendant les manifestations. Cette caisse est garnie d'une glace sur le devant, sur laquelle est fixé un rideau en soie légère. La salle se trouve alors dans une obscurité presque complète, à l'exception du cabinet, sur lequel cette espèce de rampe projette une lumière suffisante.

Ayant été invité à faire l'inspection du cabinet, j'y trouvai par terre un paquet de cordes, et sur le banc du milieu, un violon, un tambour de basque, une guitare, quelques sonnettes et un long tube en carton ouvert aux deux bouts. Les frères prirent alors place dans le cabinet, chacun d'un côté, et on ferma les portes. Ce ne fut pendant environ trois minutes qu'un bruit de cordes, on était évidemment en train de lier quelqu'un. Au bout de ce temps, on ouvrit les portes toutes grandes, et l'on put voir chacun des frères solidement garrotté. J'examinai les nœuds, ils étaient bien serrés et très-compliqués, et le dernier avait été fait au-dessous du banc; il se trouvait par conséquent en dehors de l'atteinte des Davenport. Ceux-ci étaient attachés au banc de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement. On ferma les portes latérales, dont je fus prié de pousser le verrou intérieur, ce que je fis, non sans recevoir sur la tête des preuves *sensibles* de la présence d'une main. La porte centrale ayant aussi été fermée et la rampe ayant été voilée, tous les instruments renfermés avec les frères se firent entendre, chacun à sa façon; c'était un charivari complet, accompagné de coups tels, qu'on devait craindre de voir le cabinet voler en éclats. Le vacarme ayant cessé, les portes furent ouvertes pour convaincre les spectateurs que les Davenport étaient toujours liés. Madame de*** entra alors dans le cabinet et prit place entre les deux frères; elle en sortit au bout de quelques instants, déclarant avoir senti des mains sur sa tête et sur sa figure à plusieurs reprises. La porte ayant été fermée de nouveau, le vacarme recommença, mais cette fois, ceux qui en étaient les auteurs voulurent bien se laisser voir partiellement et même se laisser toucher. Tantôt c'était un bras nu qui passait par l'ouverture au-dessus de la porte, se montrant jusqu'à l'épaule; tantôt c'étaient trois mains à la fois au même endroit, et parmi elles une main d'enfant. Deux dames demandèrent la permission de pouvoir la toucher. Elles s'approchèrent du cabinet, et prirent la petite main dans les leurs; c'était, selon elles, une véritable main humaine et pour le toucher et pour la chaleur. Tantôt une main brandissait le tube en carton, tantôt une autre agitait une sonnette à l'ouverture.

Ce fut alors à mon tour d'entrer dans le cabinet. Je m'assis entre les frères, ayant une main sur les genoux d'Ira et l'autre sur ceux de William Davenport; par surcroît de précautions, M. Fay me lia à mes deux compagnons, de façon que ceux-ci n'auraient pu faire le moindre mouvement, sans que je l'eusse senti aussitôt. Ensuite il plaça sur mes genoux le tambour de basque, le violon, la guitare et les sonnettes. A peine la porte avait-elle été fermée, avant même qu'on eût baissé le petit rideau, je pus voir une main venir se poser sur mes yeux. L'obscurité étant complète, d'autres mains me passèrent sur la tête et sur la figure; l'une d'elles me caressa la barbe, une autre me parcourut tout le bras droit. Ces mains me semblaient posséder la chaleur ordinaire d'une main humaine. En même temps tout ce que j'avais sur les genoux me quitta et se mit à jouer, chaque instrument à sa guise, dans l'air, sur ma tête, sur mes genoux. Ira ne cessait de répéter : ***Gently, gently***! (doucement, doucement!) afin que la manifestation ne devînt pas trop matérielle pour moi. Les instruments ayant fini leurs ébats, on alluma des bougies, et l'on put constater que nous étions tous les trois attachés et que j'avais les instruments sur ma tête, à l'exception du violon, qui s'appuyait sur mon épaule. Je sortis du cabinet. La porte du milieu fut laissée ouverte, et le tube en carton fut placé debout sur le banc tout à fait en évidence. Une main invisible le lança avec une grande force à l'autre extrémité de la salle; cela fut répété plusieurs fois. Les instruments voulurent alors nous dédommager, en nous jouant un air véritable; ce fut le violon qui joua la partie principale, tandis que les autres l'accompagnaient en observant la mesure. Ils réussirent très-bien. Je dois dire ici qu'un des Davenport joue un peu du violon, et d'après ce que j'ai appris, on n'entendait jamais d'autres airs que ceux qu'il sait jouer lui-même; il lui suffisait d'apprendre un air nouveau, pour qu'il fût exécuté par les instruments. — Mais la fin de la première partie de la séance approchait. Je vis remplir de farine les mains de chaque frère; ce qui avait pu tomber par terre fut soigneusement enlevé. Les portes se refermèrent; au bout de peu d'instants, les Davenport sortirent enfin de leur prison, tenant les mains fermées et pleines de farine, dont il était impossible de trouver la moindre trace par terre. Les cordes gisaient dans un coin.

Nous nous rendîmes tous au salon pendant une vingtaine de minutes; en rentrant dans la salle à manger, nous y trouvâmes les siéges disposés de manière à former un cercle qui cependant était ouvert d'un côté. Là se trouvait une table portant tous les instruments et deux bougies; de chaque côté il y avait une chaise destinée à un des frères. Ils

y prirent place, et ils furent de nouveau solidement attachés. Tout le monde fut prié de former la chaîne, et l'on éteignit les bougies. Tous les instruments se mirent alors en mouvement, chacun jouant selon son bon plaisir; tous volaient dans la salle, et il était facile de sentir au déplacement de l'air, combien leurs mouvements étaient rapides. Lorsque le bruit eut cessé on alluma une bougie, et on put les voir éparpillés dans toute la salle. M. Fay prit deux guitares, et les enduisit de phosphore. Dès que l'obscurité fut complète, elles se mirent à flotter dans l'air et à parcourir toute la salle, à la lueur du phosphore, s'arrêtant tantôt devant l'un, tantôt devant l'autre des spectateurs; des accords se faisaient entendre pendant tout ce temps. La bougie ayant été allumée, les guitares furent retrouvées sur les genoux de deux dames.

Nous étions arrivés à la dernière manifestation, qui devait surpasser tout ce que nous avions vu, et laisser à chacun une impression profonde à cause de son étrangeté incompréhensible. M. Fay, qui jusque-là n'avait pas pris part personnellement aux manifestations, s'assit sur une chaise, et se fit lier les mains derrrière le dos; je cachetai le nœud avec une bague à moi. Dès que la lumière fut éteinte, le concert habituel recommença, en même temps un des Davenport me dit de demander qu'on ôtât l'habit de M. Fay. Je formulai ma demande; instantanément on entendit le passage rapide de quelque chose à travers l'air. Une bougie fut allumée, et à notre grand étonnement, nous vîmes M. Fay en manches de chemise, tandis que son habit se trouvait sur les genoux d'une dame! Inutile de dire que nœuds et cachet étaient intacts. J'ôtai alors mon habit, et le plaçai sur la table à côté de M. Fay : le résultat de cette expérience devait être tout aussi extraordinaire. A ma demande M. Fay fut instantanément revêtu de mon habit, bien qu'il eût toujours les mains liées, et si cette fois encore les nœuds et le cachet étaient intacts, mon habit l'était aussi. Les bougies furent éteintes une dernière fois, l'harmonie bien connue se fit de nouveau entendre; tout à coup, ma voisine pousse un cri de frayeur, la dame à côté d'elle en fait autant. Elles se rapprochent l'une de l'autre. « Je sens quelque chose à mon cou, » s'écrie la première. « Et moi aussi, » répond la seconde, « c'est une corde. » Moi-même je sentais quelque chose me toucher au genou. M. Fay demanda de la lumière; il était debout et délié, mais la corde se trouvait enroulée et liée en nœuds au tour du cou des deux dames effrayées. Il y eut un grand éclat de rire, et en jetant les regards autour de moi je voyais un des bouts roulés autour de mon poignet. J'oublie de dire que presque tout le monde a pu sentir le contact des mains pendant cette seconde partie.

Voilà ce dont j'ai été témoin le 25 juillet 1865, et en présence de l'impossibilité de toute fraude ou jonglerie, impossibilité qui m'est démontrée jusqu'à l'évidence, j'ose affirmer ici, ce que tant d'autres avant moi ont déjà affirmé aux États-Unis et en Angleterre, que ce sont là de véritables manifestations d'Esprits.

(*L'Avenir.*) J. MITCHELL.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL

— FABLE —

Dans un parc somptueux, d'eaux vives entouré,
Sous un dais touffu de charmille,
Un rossignol vivait modeste, retiré,
Béquetant sa jeune famille.
Il rêvait... lorsqu'un paon, d'insolence bouffi,
A travers les rameaux lui jeta ce défi :
« Mon petit rossignol, pauvreté n'est pas vice;
« Et pourtant, soit dit sans malice,
« Qu'il soit chardonneret, rossignol ou serin,
« L'oiseau doit s'incliner devant son souverain.
« Je ne défendrai pas l'honneur de mon plumage;
« Mais... je chante à ravir, et j'attends ton hommage.
« Des pintades, très-cher, je conduis l'orphéon;
« Dans un rude concours j'ai vaincu le dindon;
« Je puise mes accents dans un noble délire;
« Si je donne un concert, la basse-cour admire;
« En pleine académie un canard me vanta!...
« Qu'en dis-tu, rossignol? » — Le rossignol chanta.
« — Oui, riposta le paon, j'aime assez tes roulades;
« Les phrases, cependant, m'en semblent un peu fades,
« Et tes grands airs sont écourtés.
« Qu'en dis-tu, rossignol? — Rien, monseigneur, chantez. »

Médium, T. JAUBERT. — *Esprit frappeur.*

MOURIR!

Il est doux de mourir, quand on espère en Dieu,
Car on peut dire aux siens, en quittant leur rivage :
Chers amis, ce n'est pas un éternel adieu
Qu'ici je vous adresse. A bientôt, bon courage!

Médium, L. VAVASSEUR. — *Un Esprit.*

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES (*suite*).

Déjà si mal partagé à raison de son grand éloignement du Soleil, le disgracié Uranus l'est donc encore tout autant à raison du contraste extrême de ses saisons, dont le seul mérite est d'être incomparablement plus longues que celles des autres corps planétaires déjà examinés. Toutefois cet avantage unique paraît devoir être singulièrement neutralisé par l'énorme différence de température qu'elles amènent et par l'inégalité si exagérée des jours et des nuits qu'on y remarque.

Mercure et Vénus, qui ont un axe de rotation fortement incliné, quoique supérieurs à Uranus sur ce point, sont biens inférieurs à la terre, quant aux saisons plus extrêmes chez eux que sur notre globe.

Mars se rapproche de notre condition, bien que la diversité des climats y soit un peu plus accusée, vu que son axe de rotation est un peu moins élevé que le nôtre. Il est donc à cet égard notre inférieur, mais à un bien moindre degré que Mercure, Vénus et Uranus.

Il nous reste à parler de Saturne, et à prouver astronomiquement que cette belle planète est supérieure à la Terre; pourtant elle ne marche qu'après Jupiter parmi les mondes heureux de notre tourbillon.

Saturne se trouve en apparence dans des conditions plus défavorables que la Terre sous le rapport des saisons; en effet, son axe de rotation est incliné seulement de 60°, tandis que le nôtre a une inclinaison de 66° 10', ce qui donne pour le plan de son orbite 30°, tandis que la Terre n'a que 23' 2" : d'où il suit que Saturne devrait être moins bien partagé que nous pour les climats; mais si on fait attention à la longue durée des saisons, qui est de 7 ans 4 mois 1/2, à l'existence d'une plus grande atmosphère, à la couronne radieuse que porte cette planète, à ses sept satellites, à la pesanteur qui y est plus intense qu'à la surface de notre globe, on doit nettement affirmer sa supériorité.

Remarquons qu'un des remèdes futurs indiqués par Fourier à la trop grande inclinaison de l'écliptique terrestre est précisément ce qu'il nomme ***la couronne boréale***, décrite et conçue par lui semblable au double anneau de Saturne, et que dans Saturne il ne s'agit pas d'une supposition plus ou moins vraisemblable, mais de la réalité. Arrêtons-

nous un instant pour parler de cette parure unique dévolue à Saturne parmi les mondes de notre système :

Ce satellite, qui ne se distingue des autres que par la forme et par son extrême proximité de la planète, n'est pas simple et paraît composé de deux anneaux plats, concentriques, excessivement minces, tous deux situés dans le même plan, et séparés l'un de l'autre par une fissure complète et fort étroite qui règne dans toute l'étendue de leur circonférence. L'anneau intérieur est plus large que l'extérieur; il est aussi plus brillant, et la différence de leurs nuances, d'après Cassini, peut être comparée à celle qu'on observe entre l'argent bruni et l'argent mat. Ce corps singulier est isolé de toutes parts, et l'on peut apercevoir les étoiles au travers du vide qui existe entre la planète et lui.

Considérant que si le double anneau de Saturne était en repos, il ne serait pas probable que les matières solides et pondérables qui le constituent puissent rester adhérentes et se soutenir mutuellement sans s'écrouler sur la planète centrale, Laplace crut à un mouvement de rotation dont il calcula théoriquement la durée, qu'il trouva égale à celle qu'emploierait un satellite sphéroïdique et de même poids à circuler à la même distance autour de cet astre imposant.

Plus tard, le grand astronome de Stough, W. Herschell, confirma, par des observations d'une exquise délicatesse, la justesse des vues et des calculs de l'illustre géomètre français. Les résultats obtenus furent identiques et fixèrent la durée de cette rotation à 10 heures, 20' 17''. C'est au moyen de la force centrifuge née de cette rapide rotation que le gigantesque arceau doit de pouvoir se maintenir sans appui dans son intégrité et dans un parfait isolement de la planète, qui en est ceinte comme d'une sorte de rempart.

La vue de l'anneau simple, double ou multiple de Saturne (car quelques personnes le croient divisé en quatre ou cinq zones indépendantes), doit procurer aux habitants de cette planète, mais tous les quinze ans seulement, un spectacle d'une magnificence inouïe. Les rayons solaires, que la face éclairée de ces vastes arceaux qui traversent le ciel d'un horizon à l'autre réfléchit sur l'un des hémisphères de l'astre central, ajoutent à la lumière du jour et diminuent l'obscurité des nuits de ce globe si étrangement accompagné. Mais tandis que, dans le jour, le pont immense que forment ces arceaux est aperçu dans sa demi-circonférence entière, comme nous voyons de loin une chaîne de montagnes exposées au midi, la nuit, ce pont paraît comme rompu ou partagé en deux par l'ombre du corps de la planète, qui en couvre toujours une certaine étendue à l'opposite du Soleil. L'anneau, pour

l'autre hémisphère, est comme s'il n'existait pas, tant que sa face obscure est tournée de son côté et y projette son ombre; mais, à l'expiration des quinze années, c'est à son tour d'être illuminé et de jouir, durant un pareil intervalle de temps, du spectacle grandiose dont nous venons de parler.

Les sept autres satellites de Saturne sont de forme globuleuse. Tous circulent en dehors du double anneau et ont des jours égaux à leurs années, c'est-à-dire que la durée de leurs rotations est la même que celle de leurs révolutions. Les quatre premiers satellites sont trop près de la planète pour que de ces diverses stations on puisse apercevoir son disque entier, et c'est à peine même si la chose est possible à la distance où se meut le cinquième. Ces sept lunes avec l'anneau procurent un spectacle vraiment splendide aux habitants de cette planète, et doivent concourir puissamment à l'illumination de leurs nuits.

Soumises aux conditions de mouvement des autres satellites, les sept lunes de Saturne présentent constamment la même moitié de leurs globes en regard de leur planète. D'où il suit que les habitants de ces hémisphères privilégiés voient Saturne, toujours fixé dans la même région, au-dessus de leur horizon, comme une lune gigantesque traversée et dépassée de chaque côté par une barre de lumière plus éclatante que celle du disque, et qui provient de l'illumination de l'anneau. Les orbites des six premiers satellites étant, avons-nous dit, à fort peu près dans le plan même de l'anneau, il est clair que ce corps annulaire et aplati ne saurait être aperçu que de champ par les habitants de ces petits astres. Ceux du septième sont dans un autre cas; ils en peuvent voir les deux faces alternativement, attendu que l'orbite de ce dernier satellite est fortement incliné sur celles des six autres.

Concluons en résumé que, semblablement à ce qui a lieu pour les autres corps planétaires qui marchent accompagnés de globes subalternes, l'éclairage de la planète et des satellites est réciproque, et quoique la durée du nyctéméron (un jour et une nuit complets) n'y soit que de dix heures à peu près, comme dans Jupiter, il est permis de penser que la nuit n'y diffère pas sensiblement du jour, et que ses habitants y sont très-peu assujettis au sommeil, ce qui, ainsi que nous l'avons dit, est une marque non équivoque de supériorité. Passons à d'autres considérations.

A. PEZZANI,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : **MAURICE LACHATRE.**



LES DEUX SŒURS

Une société de cinquante personnes environ se trouvait réunie dans la salle située rue de la Michodière, où se tiennent des séances de spiritisme; parmi nous, il y avait des curieux, des observateurs, et, s'il faut l'avouer, peu de croyants.

J'étais inconnu des personnes qui formaient cette société, mais pourtant ma présence dans la salle des mystères était justifiée par le fait suivant : Un de mes amis, le consul de ***, désirant me faire une gracieuseté, m'avait offert une carte d'introduction pour la séance spirite, comme il m'aurait donné un billet de théâtre ou de concert.

A huit heures du soir, la salle se trouvait encombrée de visiteurs ou d'adeptes. Sans discours préparatoire, sans préambule, le président R. ouvrit la séance par une prière, selon le rituel des spirites. Il se manifesta alors seize Esprits, qu'on inscrivit par numéro d'ordre. Une table ovale, massive, fut soumise à l'attouchement de cinq ou six personnes dont les mains imprégnèrent cette table du fluide nécessaire pour la mettre en mouvement.

On sait qu'en matière de spiritisme il y a plusieurs modes de procéder et qu'il existe diverses catégories d'esprits. Celui qui, le premier, faisait mouvoir la table, était un de ceux qu'on nomme Esprits frappeurs, et qui se manifestent le plus facilement.

Pour obtenir des révélations, on procédait de la manière suivante : Un crayon, soutenu par la main du secrétaire des spirites, parcourait un tableau où les lettres de l'alphabet étaient tracées circulairement. Pour indiquer chaque lettre nécessaire à la composition des mots, le crayon s'arrêtait sur une lettre quelconque dès que la table frappait un coup sec. Un autre secrétaire inscrivait les lettres indiquées et formait ainsi les mots et les phrases qui devaient composer le discours ou le récit. Ce phénomène s'accomplissait avec une grande rapidité, et, chose curieuse et importante à relater, on ne pouvait prononcer le nom de DIEU sans que la table ne battît aux champs, manifestation étrange qui se renouvelait chaque fois qu'il fallait écrire ce nom.

Le premier Esprit évoqué parut avoir une certaine aigreur envers un personnage qui était costumé comme chacun de nous et qu'il appela abbé : « Il est inutile, l'abbé, disait l'esprit, de faire ici de la controverse, et ton costume ne peut donner le change sur ta qualité; tes attaques contre le spiritisme sont hors de saison. » C'est justice à

rendre à M. le curé de B... que dire qu'il déclina ses intentions tout en riant et qu'il promit à l'esprit de lui obéir.

Le deuxième Esprit se trouva être un certain Polycarpe, trépassé depuis peu de jours. Il s'adressa à une dame de ses amies qui était parmi nous, Virginie R., et la supplia de prier pour lui, ce qu'elle s'empressa de lui promettre avec une grande émotion.

Les Esprits suivants dirent des choses assez insignifiantes, et notre intérêt allait décroître lorsqu'un fait assez bizarre attira notre attention sur les phénomènes que nous voulions voir.

Il y avait un militaire parmi nous. Cet homme, ayant entendu prononcer les noms de Thérèse et Madeleine, deux Esprits qui se manifestèrent spontanément, éprouva une grande agitation et demanda instamment qu'on fît parler la table.

Le récit suivant a été écrit sous la dictée de ces deux Esprits, qui nous parurent être jumeaux ; c'est une touchante histoire que je transcris textuellement et qu'on lira avec intérêt :

Au village de ***, vivait Thérèse Gérard, une jeune ouvrière fiancée à Guillaume Durand, brave et intelligent garçon de ferme, à qui il ne manquait qu'un peu d'argent pour rendre une femme heureuse. Les parents de ce jeune garçon étaient si pauvres qu'ils ne purent payer la prime de libération, lorsqu'il tomba à la conscription. Guillaume partit, la mort dans l'âme, mais plein de confiance en DIEU et en sa chère Thérèse, qui était inconsolable.

Par malheur, Guillaume parut oublier son amante, à qui il n'écrivit que rarement. Cette apparence de froideur de la part de son fiancé affecta profondément Thérèse ; le chagrin, joint aux fatigues des travaux des champs, produisit un changement funeste dans sa constitution, et la conduisit au tombeau par la phthisie. Mais, avant de mourir, elle fit promettre à sa sœur Madeleine de chercher à la remplacer dans le cœur de Guillaume et de devenir sa femme. Madeleine, douce et naïve comme sa sœur, n'avait pas eu de peine à faire la promesse que lui demandait Thérèse ; elle se disait, en songeant au pauvre Guillaume, dont les vieux parents avaient été enlevés par le choléra : « Hélas ! le pauvre garçon sera bien isolé ! je consens bien volontiers à sécher ses larmes et à chercher à le rendre heureux. »

Le jour où Thérèse était conduite à sa dernière demeure, au moment où le cercueil drapé de blanc sortait de la maison mortuaire, un brigadier de chasseurs s'avançait à pas précipités vers le hameau, le cœur palpitant d'émotions indéfinissables, tour à tour souriant ou terrifié ; souriant en regardant les maisons du village qui apparaissaient

dans le lointain, et tremblant en écoutant les sons de la cloche lugubre qui tintait pour un mort. C'était Guillaume venant surprendre sa fiancée et lui apportant, avec sa foi promise, la croix de la Légion d'honneur!... Son amour en avait fait un héros.

On comprend quel fut le désespoir de ce brave jeune homme quand il apprit que le convoi qui était devant ses yeux était celui de Thérèse. Les tortures de l'âme sont trop grandes pour que des mots puissent les exprimer. Ceux qui aiment, ceux qui ont aimé peuvent entrevoir cette souffrance sans nom...

La douleur de Guillaume fut partagée par Madeleine, qu'il considéra comme sa propre sœur. Il connut la dernière volonté de Thérèse et promit de s'y conformer. La douleur est un orage dans la vie : après la tempête, le calme revient. Guillaume et Madeleine, en attendant des jours meilleurs, allaient ensemble au cimetière. Ils se plaisaient à orner de fleurs symboliques le tertre sous lequel reposait le corps de la morte bien-aimée. Là, dans le silence du champ de repos, recueillis, priant, se souvenant du passé, ils conversaient mentalement avec Thérèse comme avec une amie présente. Ils tombaient souvent dans cette méditation mystérieuse qui s'empare de toutes les forces de l'âme, et ils passaient ainsi des heures sans même oser se toucher la main, tant était pure et chaste l'affection qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Un ange ne planait-il pas au-dessus de leurs têtes pour les protéger contre le mal, pour sanctifier leur amour?

Soit que cette douleur contemplative ait eu une influence fâcheuse sur la santé de Madeleine, soit que la maladie de sa sœur lui ait été communiquée, pendant qu'elle prodiguait ses soins à la mourante, soit que l'âme jumelle détachée de la terre ait appelé à elle l'autre âme qui y était restée, hélas! la seconde fiancée de Guillaume tomba malade et mourut comme passe une fleur, entre deux aurores...

L'infortuné Guillaume fut anéanti par cette nouvelle perte ; hélas! le glaive entrait dans une plaie encore saignante.

La mère des deux jeunes filles, privée de ses enfants, adopta Guillaume et vendit un champ qu'elle possédait pour libérer le jeune militaire du temps qu'il devait encore passer au service. Guillaume subit avec résignation les malheurs de sa destinée dans la compagnie de la bonne vieille ; mais, hélas! elle aussi ne devait pas rester longtemps auprès de l'infortuné, et elle rejoignit bientôt ses enfants regrettées, laissant le soldat seul avec ses angoisses. Guillaume tomba malade. Anéanti et dans une prostration morale dont rien ne pouvait le tirer, il n'était plus qu'une ombre humaine. On disait dans le village :

« Guillaume n'ira plus loin. » Le curé avait épuisé toute son éloquence sans pouvoir relever le courage du malade ; il avait répandu les plus douces consolations; il avait parlé du seul baume à toutes les peines : DIEU ; il avait prêché la résignation; il avait conseillé la prière, l'épanchement du cœur dans le sein d'un ami... et rien ne lui avait réussi.

Un soir que Guillaume était étendu sur son grabat, il lui sembla entendre une voix douce et aimée lui dire : « Quitte ton village, cher ami, et va à Paris. C'est là, dans l'agitation et le travail, que tu trouveras des consolations et que ton intelligence sera occupée. »

Guillaume, soudain animé par cette voix céleste, prit la résolution de lui obéir; il courut consulter le curé, qui, bien loin de le dissuader de suivre cette bonne inspiration, lui donna une lettre de recommandation près d'un haut fonctionnaire de la capitale.

Arrivé à Paris, Guillaume entra immédiatement, grâce à la protection de l'ami du curé, dans un bureau télégraphique, comme employé aux recouvrements.

Depuis un an, l'ex-brigadier vit paisiblement dans cette nouvelle position, où il n'a pas encore encouru le moindre reproche de ses supérieurs; son existence est calme, son caractère naturellement jovial semble devoir prendre le dessus; sa santé est parfaite et rien ne trouble la paix qui l'environne.

Loin d'oublier ses chères affections, il converse sans cesse avec les deux sœurs de son âme; elles viennent souvent le visiter dans son sommeil; la moindre de ses actions leur est soumise comme à des conseillères surhumaines; elles semblent être deux anges qui planent sur lui, deux forces pénétrant son être, deux lumières illuminant son âme, et, pour tout dire, ce qu'il éprouve dans cette vie sympathique est le bonheur, autant qu'on peut le goûter ici-bas !...

. . . .

Telle fut la révélation des deux Esprits évoqués. Toute la société fut émue; ce récit pathétique et touchant fit un grand effet sur les imaginations. Les dames se couvraient les yeux avec leur mouchoir, essuyant les larmes d'une douce sensibilité qui fait le plus bel apanage de leur sexe. Quant aux hommes, ils étaient visiblement impressionnés; personne n'osait railler; le rire avait disparu de toutes les figures, et les incrédules mêmes se demandaient si cette manifestation n'était pas produite pour vaincre leur scepticisme.

Guillaume ne trouvait aucune parole pour peindre sa situation morale; il y avait en lui une recrudescence de foi en ses deux âmes amies; ses souvenirs se ranimaient avec une puissance que la mysté-

rieuse manifestation centuplait. Pleurant d'émotion, il tendait les bras à cette table qu'il aurait voulu presser sur son cœur dans une délicieuse étreinte; il appelait Thérèse et Madeleine des noms les plus tendres, et leur demandait la faveur de les embrasser. Alors la table, intermédiaire matériel, répondant au désir de Guillaume, opéra un mouvement de rotation et se souleva du sol, à la hauteur de 60 centimètres environ, sans même que la lampe qu'elle portait éprouvât la moindre vacillation. Cette suspension dura plus de deux minutes, pendant lesquelles tous les incrédules, quelques-uns le lorgnon à l'œil, se baissèrent, s'agenouillèrent, rampèrent pour s'assurer qu'il n'existait ni truc ni compérage. Cette manifestation étrange se termina par un mouvement de descente sur le parquet, mais tout proche de Guillaume, qui baisa religieusement la table en disant plusieurs fois :

« Merci, Thérèse! merci, Madeleine! Au revoir, mes bien-aimées sœurs! Combien je suis heureux des marques de votre amour!... »

La séance avait été grave et des plus agitées tout à la fois: les émotions avaient été profondes, car des faits de cette nature pouvaient bien faire impression sur les plus incrédules. Le président voulut sans doute faire une diversion en ordonnant à la table-médium de jouer un morceau de musique; alors d'autres Esprits vinrent remplacer les deux sœurs et firent entendre un bruit très-harmonieux qui nous permit de reconnaître l'air si connu de ***Au clair de la lune***, musique que le bon abbé, toujours riant, accompagna de sa voix de basse-taille.

La soirée se termina par quelques réflexions que firent certains observateurs, puis on se retira plus ou moins agité, plus ou moins pénétré, plus ou moins convaincu. Ce qu'on venait de voir n'avait pas encore prouvé péremptoirement la présence des Esprits. Les personnes que l'histoire si touchante des deux sœurs avait fait tressaillir, celles qui avaient témoigné le plus de sympathie pour les malheurs de Guillaume et lui avaient serré le plus affectueusement la main, les curieux ou chercheurs, croyants ou libres penseurs, tous se dirent qu'il fallait encore d'autres expériences avant de pouvoir se faire une conviction.

« Voyez mon côté, mes pieds, mes mains; ne soyez pas incrédule. »

Démonstration aussi péremptoire que touchante adressée par le Christ ressuscité à l'incrédule Thomas, qui, ayant vu et touché, crut alors aussi fermement qu'il avait d'abord douté.

Fontenelle, l'illustre et profond savant, a été plus incrédule que saint Thomas. Une dame quêteuse se récriait sur l'importance de la somme qu'un vieil avare de profession avait mise dans son aumônière, lors d'une quête au profit des pauvres.

— Certes, vous l'avez vue comme moi, dit cette dame au savant, puisque vous étiez là quand je reçus le don.

— Oui, sans doute, répondit Fontenelle, je l'ai vue, de mes yeux vue, mais je ne puis le croire!

Doute affirmatif et qui vaut la plus belle profession de foi, puisqu'il constate un fait, même en le disant impossible.

Pour nous, incrédules du dix-neuvième siècle, ne ressemblons-nous pas plus à Fontenelle, toujours doutant d'une chose qu'il affirme, qu'à Thomas croyant une chose qu'il constate? Il semble que nous n'osons avouer ce qui est vrai et même palpable, tant nous avons crainte d'être accusés de superstition ou de paraître ridicules. Encore sous le joug de préjugés absurdes, ou plongés dans les ténèbres de l'ignorance, nous refusons de nous rendre à l'évidence, même devant des faits aussi irréfutables que mystérieux. On ne veut pas de surnaturel, dit-on, et vienne un personnage qui ne fait qu'exercer l'influence de l'homme sur l'homme, alors les foules se précipitent, les douteurs s'émeuvent, et, à la honte des intelligences du temps, on ne voit pas l'action du spiritisme se manifestant à tous.

Et pourtant, lorsque arrive un de ces cruels moments où la douleur et l'abandon d'en haut font que l'âme sanglote dans l'étreinte du désespoir, qui de vous n'a pas senti venir à lui la force vivifiante de DIEU? qui n'a pas senti la présence d'un être invisible, ange ou esprit, mais puissant à nous consoler et à nous rendre l'espérance?

N'y a-t-il pas aussi, dans l'idée chrétienne de la communion des saints, une consolante foi qui va tellement à notre âme que toutes ses aspirations nous y rattachent? Dans la ferveur de notre tendresse pour les êtres chéris qui nous ont devancés près de DIEU, ne nous plaisons-nous pas à invoquer leur secours protecteur? Ne voyons-nous pas en eux des intermédiaires entre le Ciel et nous pour intercéder en notre faveur? Dans le silence de l'isolement, dans le recueillement de la pensée, combien de fois des voix aimées ne se sont-elles pas fait entendre à notre âme, pour nous encourager ou pour nous conseiller? Ne semble-t-il pas qu'une divine effluve monte des tombes jusqu'aux profondeurs célestes? Saint Paul enseigne que l'air est peuplé d'Esprits. Le souffle du Créateur sème d'êtres toutes les régions de l'immensité. Il est vrai que nous sommes exposés à combattre souvent contre des inspirations mauvaises que des génies méchants peuvent seuls nous insuffler; mais de cette lutte même sort la victoire. La vie humaine est une carrière plus ou moins abrupte dans laquelle le juste s'exerce afin d'atteindre le but où doivent tendre les efforts des croyants, des fidèles, de

ceux à qui le Père céleste est toujours disposé à donner une place dans le royaume conquis par les méritants.

Oui, DIEU et ses messagers nous écoutent, nous voient, nous assistent; marchons donc avec courage dans la vie.

SPIRITISME OBLIGE. Ne serions-nous pas honteux de faillir sous l'œil de DIEU, devant la sainte présence d'une mère, d'un père, d'un enfant adoré, d'un ami affectueux ?

Persuadés que ces Esprits ont une émanation, un rayonnement vers nous, ne semble-t-il pas que nous les sentons nous pénétrer, et n'entendons-nous pas, dans les rêves délicieux de notre âme, des paroles de paix et d'amour? mots célestes que la langue humaine traduit ainsi :

Aimer ! espérer !...

EUGÈNE CARLOS.

EXÉCUTION AUX ÉTATS-UNIS

On a exécuté le mois dernier, à Cleveland (Ohio), un homme, le docteur Hughes, qui, au moment de mourir, a fait un discours attestant un esprit d'une fermeté et d'une lucidité extraordinaires. Il a profité de l'occasion pour faire sur l'utilité et la justice de la peine de mort une dissertation qui n'a pas duré moins d'une demi-heure. « Cette pénalité de la mort, a-t-il dit, est tout simplement ridicule. Quel avantage y a-t-il à prendre ma vie? Aucun. Ce n'est certainement pas mon exemple qui en détournera d'autres du crime. Est-ce que je me souviens d'avoir tiré ce coup de pistolet? Du tout, je n'en ai pas même, aujourd'hui, le moindre souvenir. Je puis admettre que la loi de l'Ohio me frappe justement, mais je dis en même temps qu'elle est folle et vaine en me condamnant à être pendu.

« Si vous prétendez que, parce que cette corde va être nouée autour de mon cou, et serrée jusqu'à ce que mort s'ensuive, elle aura pour effet de prévenir l'assassinat, je dis que votre pensée est folle et vaine, car dans la situation d'esprit où était John W. Hughes, quand il a assassiné, il n'y a pas d'exemple sur la terre qui eût pu empêcher un homme, quel qu'il fût, de faire ce que j'ai fait. Je m'incline devant la loi du pays avec la pensée que c'est un meurtre inutile autant que cruel de prendre ma vie. J'espère que mon supplice ne restera pas comme un exemple de la peine de mort, mais comme un argument qui en prouve l'inanité. »



Hughes a ensuite fait un examen de conscience, et s'est longuement étendu sur la religion et sur l'immortalité de l'âme. Ses doctrines, en ces graves matières, ne sont pas positivement orthodoxes, mais elles attestent au moins un sang-froid singulier. Il a aussi parlé du spiritualisme ou plutôt du spiritisme. « Je sais, a-t-il dit, par ma propre expérience, qu'il y a entre ceux qui sortent de la vie et ceux qui restent des communications incessantes. Je vais aujourd'hui souffrir la suprême pénalité légale, mais en même temps je suis sûr que je serai avec vous après mon exécution comme j'y suis maintenant.

« Mes juges et mes bourreaux me verront toujours devant leurs yeux, et vous-mêmes qui êtes venus ici pour me voir mourir, il n'en est pas un de vous qui ne me revoie en chair et en os, vêtu de noir comme je le suis, portant mon propre deuil prématuré, pendant son sommeil comme pendant les heures de ses occupations journalières. — Adieu, messieurs, j'espère qu'aucun de vous ne fera ce que j'ai fait, mais s'il en est quelqu'un qui se trouve dans l'état mental où j'étais moi-même quand j'ai commis le crime, ce n'est assurément pas le souvenir de cette journée qui l'en empêchera. Adieu. »

Après cette harangue, la trappe est tombée, et le docteur Hughes est resté pendu, ou comme l'on dit, lancé dans l'éternité. Mais ses paroles avaient produit une fâcheuse impression sur son auditoire, et il en est résulté de singuliers effets. Voici ce que nous trouvons aujourd'hui à ce sujet dans le *Herald* de Cleveland :

« Le docteur Hughes, étant sur l'échafaud avec la corde au cou, a dit qu'il serait avec ceux qui l'entendaient aussi bien après qu'avant sa mort, et on dirait qu'il a pris à cœur de tenir sa parole. Parmi les personnes qui l'avaient visité dans sa cellule avant l'exécution, se trouvait un honnête boucher allemand. Cet homme, depuis son entrevue avec le condamné, n'a plus que le docteur Hughes dans la cervelle. Il a sans cesse devant les yeux, la nuit, le jour, à toute heure, des prisons, des gibets, des hommes pendus. Il ne dort plus, ne mange plus, n'a plus la tête à sa famille ni à ses affaires, et, hier soir, cette vision a failli le tuer.

« Il venait d'entrer dans son écurie pour soigner ses bestiaux, lorsqu'il vit debout, près de son cheval, le docteur Hughes, vêtu de ses mêmes habits noirs qu'il portait avant de quitter notre planète, et paraissant jouir d'une excellente santé. Le pauvre boucher jeta un cri perçant, un hurlement de l'autre monde, et tomba à la renverse.

« On accourut, on le releva ; son œil était hagard, sa face livide, ses lèvres tremblantes, et d'une voix pantelante il demanda, dès qu'il

reprit connaissance, si le docteur Hughes était encore là. Il venait de le voir, disait-il, et, s'il n'était plus dans l'écurie, il ne pouvait être loin. Ce fut avec toutes les peines du monde qu'on le calma et qu'on l'entraîna dans sa maison. La vision le poursuit toujours, et aux dernières nouvelles encore, il était dans un état d'agitation que rien ne pouvait apaiser.

« Mais voici qui est plus curieux encore. Le boucher n'est pas le seul à qui le docteur Hughes ait apparu depuis sa mort. Le surlendemain de l'exécution, tous les détenus l'ont vu, de leurs yeux vu, entrer dans la prison et parcourir les corridors. Il avait l'air parfaitement naturel : il était habillé de noir comme sur l'échafaud ; il passait souvent sa main autour de son cou, et en même temps laissait échapper de sa bouche un son guttural qui sifflait entre ses dents. Il a monté les escaliers qui conduisent à sa cellule, y est entré, s'est assis et s'est mis à écrire des vers. Voilà ce qu'ont raconté les détenus, et rien au monde ne leur aurait persuadé qu'ils avaient été le jouet d'une illusion. »

(*Les Nouvelles.*)

LA VISION

Un soir du mémorable mois de juin de 1815, une nombreuse et brillante assemblée était réunie chez lady W..., dans un bel hôtel d'un des faubourgs les plus éloignés de Londres : c'était alors que nos victoires sur le continent enivraient de joie la vieille Angleterre, et qu'on ne voyait partout que fêtes et bals; mais on n'en rencontrait nulle part d'aussi brillants que chez lady W... Son hôtel, resplendissant de lumières, retentissait des accords d'une douce symphonie et des éclats de la joie la plus vive.

Seule au milieu de la société la mieux choisie et la plus brillante, une jeune et jolie personne paraissait triste et pensive. C'était en vain qu'on l'avait entourée plusieurs fois pour la prier de chanter l'air favori de l'Écosse, le ***Bord des eaux d'Allan***, elle s'y était constamment refusée. Cette ballade était trop conforme à sa situation; elle aurait trop vivement ému son cœur; car elle aussi aimait un jeune homme qui affrontait les hasards de la guerre ; elle était promise à un jeune capitaine de la garde qui s'était glorieusement distingué dans la Péninsule, et qui devait l'épouser à son retour du continent.

En dépit de ses refus réitérés, comme on désirait beaucoup entendre

cette voix dont on parlait tant, ses amis prièrent et supplièrent, et on la força, pour ainsi dire, à se mettre au piano.

Elle en parcourut quelques instants les touches d'un air contraint et rêveur; puis elle s'anima par degrés et fit entendre la douce et tendre symphonie du ***Bord des eaux d'Allan***. Toute la société l'entourait dans un profond silence; sa voix, douce, harmonieuse et sonore, se fit entendre, et l'on tressaillit de plaisir lorsqu'elle commença à chanter la touchante ballade. Elle avait à peine récité ce vers du second couplet:

Jeune soldat la prend pour son épouse,

qu'au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, elle cessa tout d'un coup de chanter et de jouer, sans changer de position, sans faire le moindre mouvement; son œil fixe et immobile peignait l'effroi et la consternation; ses couleurs l'abandonnèrent, elle devint pâle comme un lis. Sa sœur aînée, saisie de crainte, se hâta de s'approcher d'elle.

— Louisa, Louisa ! qu'avez-vous?

Et la main tremblante de la jeune fille se posait doucement sur son épaule pour tâcher de la tirer de son état de stupeur. Louisa ne répondit rien; mais quelques instants après, sans faire le moindre geste, elle poussa un cri si perçant que tous les spectateurs furent frappés de consternation.

— Louisa, ma chère Louisa ! êtes-vous malade? lui demanda de nouveau sa sœur toute tremblante, essayant, mais en vain, de la rappeler à elle-même.

Point de réponse ; elle paraissait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Elle était là, immobile et glacée d'horreur, comme en présence de quelque objet effroyable. Tous ceux qui l'entouraient semblaient craindre de l'approcher ou de jeter les yeux sur elle. On entendait dire de tous côtés : Elle se trouve mal ! elle est évanouie ! De l'eau ! apportez de l'eau ! Grand Dieu ! quel cri terrible ! quel cri affreux elle a jeté !

Miss... articula enfin quelques mots qui semblaient mourir sur ses lèvres décolorées; ceux qui étaient le plus près d'elle lui entendirent murmurer ces paroles :

— Ah, les voilà ! les voilà avec leur lanterne ! ils tournent autour d'un monceau de cadavres; ils cherchent le mort. Voyez, voyez comme ils les examinent les uns après les autres. Il est là !... là !... Oh ! horreur ! horreur ! son cœur est percé d'outre en outre !



Elle poussa un long gémissement et tomba sans connaissance dans les bras de sa sœur. Ces étranges paroles firent frissonner tous les spectateurs; ceux dont les voitures étaient déjà arrivées se hâtèrent de partir, de crainte d'augmenter par leur présence l'embarras de la famille, qui était déjà assez grand; il ne resta bientôt plus dans le salon que les parents et les amis intimes. Un domestique monta à cheval et courut en toute hâte me chercher. En arrivant je la trouvai au lit, plongée dans un profond évanouissement.

Elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis les étranges paroles que nous avons rapportées; elle était immobile et froide comme glace; on voyait qu'elle avait essuyé un terrible choc, qui avait presque brisé son existence. Cependant, à force de stimulants, nous parvînmes à la rappeler à la vie; mais, hélas! à en juger par l'événement, il aurait mieux valu pour elle qu'elle ne sortît jamais de sa profonde léthargie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle regarda d'un air égaré tous ceux qui l'entouraient. Sa pâle figure était trempée de sueur, et de profonds soupirs s'échappaient de son sein à longs intervalles.

— Oh! malheureuse, malheureuse jeune fille! murmura-t-elle enfin. Pourquoi ai-je vécu jusqu'ici, pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir! Il m'appelait à lui; j'allais le joindre, et vous m'avez arrêtée; mais j'irai vers lui, oui, j'irai!

— Louisa, ma chère Louisa, pourquoi parlez-vous ainsi? Charles n'est pas mort, il reviendra bientôt; oui, il reviendra, lui dit sa sœur, d'une voix étouffée par les sanglots.

— Oh! jamais, jamais! Vous n'avez pu voir ce que j'ai vu, Jenny; et elle frissonna. Oh! c'était effrayant, épouvantable! Comme ils foulaient aux pieds des monceaux de cadavres; comme ils les dépouillaient! — Oh! horreur, horreur!

— En vérité, ma chère miss, vous rêvez, vous extravaguez, lui dis-je en prenant sa main dans la mienne. Allons, allons, ne vous arrêtez pas à ces sombres et fantastiques idées; n'alarmez pas vos amis et vos parents pour rien.

— Que voulez-vous dire? me répondit-elle en me regardant fixement. Ce que j'affirme est vrai. Ah! malheureuse! Charles est mort, je le sais; je l'ai vu percé d'outre en outre; ils le dépouillaient, quand...

Elle sanglota et s'évanouit de nouveau. Sa sœur ne put supporter plus longtemps cette scène déchirante, elle tomba sans connaissance dans les bras de son mari.

Nous eûmes toutes les peines du monde à faire revenir miss... La fréquence de ses évanouissements m'alarmait; je craignais que dans ce

choc violent et continuel, son existence ne vînt à se briser. Je fis tout ce que mon art et mon expérience me suggérèrent, et après avoir dit que j'étais prêt à passer la nuit en cas d'événement, je me retirai avec promesse de revenir le lendemain de bonne heure. Je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser vivement à cette jeune personne, et j'étais surtout curieux de voir si l'événement justifierait sa cruelle prédiction.

Le lendemain matin, vers les neuf heures, j'étais de nouveau auprès du lit de miss... Je la trouvai à peu près dans le même état, toujours extrêmement faible et plongée dans une continuelle stupeur. On voyait bien qu'elle avait été frappée d'un coup affreux, mais mystérieux. Elle ne prononçait pas un seul mot; seulement on l'entendait murmurer à longs intervalles : — Oui, bientôt, Charles, bientôt, demain!

Elle ne faisait pas la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle, et ne voulait répondre à aucune question. Je parlai de la nécessité d'une consultation, et dans l'après-dîner deux médecins célèbres vinrent se joindre à moi. Nous convînmes qu'elle s'affaiblissait sensiblement, et qu'à moins qu'un miracle ne vînt ranimer son énergie, elle n'avait plus que peu de jours à vivre. Mes deux confrères se retirèrent; pour moi, je demeurai encore une heure au pied du lit de la malade. Il y avait sur sa pâle figure une expression si profonde de douceur et de chagrin, qu'on ne pouvait la regarder sans ressentir l'émotion la plus vive. Quelque chose de mystérieux et de terrible semblait peser sur elle et briser son cœur.

— Mort, mort, murmurait-elle; mort sur le champ de bataille! Ah! je verrai le jeune vainqueur, je le verrai... Comme il m'aimera!

Après un long intervalle, elle ajouta : — Ah! je me le rappelle maintenant, c'est le ***Bord des eaux d'Allan*** que ces cruels me forçaient à chanter, quand je vis... quand mon cœur se brisa... Elle retomba dans un profond silence; elle ne répondit rien à toutes les remontrances, à toutes les consolations qu'on lui adressait; seulement elle murmurait de temps à autre : — Ah! laissez-moi, laissez-moi mourir en paix! Je veux aller rejoindre mon bien-aimé.

Le quatrième jour de la maladie de miss... sa famille reçut de Paris une lettre avec un cachet noir. Elle était écrite par le colonel du régiment de Charles; elle portait la triste nouvelle que le jeune capitaine avait été tué d'une balle qui lui avait traversé le cœur, vers la fin de la bataille de Waterloo, lorqu'il chargeait à la tête de sa compagnie un corps de cavalerie française. Toute la famille fut saisie à la fois d'horreur et d'étonnement, en voyant ainsi se réaliser la vision de miss...; et dans l'espoir de ramener une crise qui pourrait être heu-

reuse, on me chargea de lui communiquer cette terrible nouvelle le soir même. C'était une mission bien pénible à remplir.

Je m'avançai seul auprès de son lit; elle était là, toujours pâle et languissante ; son pouls, sa respiration courte et gênée, son extrême faiblesse, tout annonçait que la pauvre jeune fille n'avait plus longtemps à souffrir. Je demeurai encore quelques instants embarrassé, ne sachant trop comment rompre un cruel silence.

A la fin, apercevant ses yeux mourants qui se tournaient vers moi, je me décidai à lui laisser entrevoir, comme par accident, la lettre fatale que je tenais dans ma main. Son œil se fixa aussitôt sur le cachet noir, et cette vue sembla opérer sur elle l'effet d'un choc électrique ; tout son corps fut pris de tremblements convulsifs.

Elle semblait faire, mais en vain, des efforts pour parler. J'ouvris la lettre, et la regardant fixement, je lui dis d'une voix aussi douce que mon agitation pouvait me le permettre :

— Ma chère miss, du courage; ne vous alarmez point, ou je ne vous dirai pas ce que je suis venu vous apprendre.

Elle continuait à trembler; sa sensibilité semblait lui avoir été rendue, car son regard exprimait une inquiète impatience.

— Cette lettre, continuai-je, a été reçue de Paris; elle est du colonel, et elle annonce que... que... J'étais si ému que je ne pus achever.

— Que mon Charles est mort !... Ne vous l'ai-je pas déjà dit! s'écria miss... d'une voix forte et sonore...

Je restai confondu. — L'effet extraordinaire produit par cette nouvelle avait-il rompu le charme qui paralysait son énergie mentale? Devait-il la rappeler à la vie?...

Toute flamme sur le point de s'éteindre semble se ranimer pour briller un instant d'un éclat trompeur avant de s'évanouir à jamais : il en était ainsi de la pauvre Louisa. Elle avait rassemblé un moment toutes les forces de son âme pour voir les faits confirmer sa terrible vision, et elle devait ensuite, comme un lis languissant, se pencher, se flétrir et mourir.

Elle me pria d'une voix défaillante de lui lire toute la lettre. Elle m'écouta les yeux à demi fermés, et quand j'eus terminé, elle ne me fit aucune question. Après un long silence, je m'écriai :

— Dieu soit loué, mademoiselle ! vous avez supporté cette terrible nouvelle avec une force dont je ne vous croyais pas capable.

— Docteur, dites-moi, n'avez-vous pas quelque breuvage qui puisse me faire pleurer? Ah ! donnez-le-moi, donnez-le-moi! Il me soulagerait, car je sens une montagne sur mon cœur; elle m'oppresse,

elle m'étouffe ! Je serrai sa main dans la mienne. — Calmez-vous, lui dis-je, et votre oppression se dissipera...

— Oh ! oh ! que ne puis-je pleurer, docteur ! Et elle murmura encore quelques paroles inintelligibles. Sa respiration devenait de plus en plus lente et embarrassée. Je pressentis l'approche du moment fatal, et j'ordonnai à la garde de courir de suite appeler la famille. Sa sœur Jenny fut la première qui entra. Ses yeux étaient gros de pleurs, et elle s'efforçait en vain de cacher ses douloureuses émotions. — O ma Louisa ! ma chère Louisa ! s'écria-t-elle en sanglotant. Elle se mit à genoux auprès du lit et jeta ses bras autour du cou de sa sœur, qu'elle embrassait avec tendresse... Je ne pus m'empêcher de répandre des larmes. Tous ceux qui étaient entrés dans la chambre étaient debout autour du lit et pleuraient aussi. J'étais si ému, si agité, que je ne pouvais pas distinguer si le pouls de l'infortunée jeune fille battait encore.

— Oh ! réponds-moi, ma chère Louisa, réponds à ta sœur ! disait de nouveau en sanglotant la pauvre Jenny.

Soudain elle se recula avec effroi.

— Oh Dieu ! elle est morte ! s'écria-t-elle ; et elle tomba évanouie. Hélas! il n'était que trop vrai : la jeune, l'intéressante, la jolie Louisa n'était plus ! L'amour avait fait quelque temps battre son cœur, et la douleur venait de le briser à jamais.

(Extrait des ***Mémoires d'un Médecin***, par le docteur HARRISSON.)

LES VIVANTS ET LES MORTS

En ce temps-là, le Christ passa par le champ des tombeaux, et il y trouva un jeune homme qui était à genoux et qui pleurait devant une croix.

En voyant ce jeune homme, Jésus eut pitié de sa douleur, et, s'approchant, il lui dit : — Pourquoi pleurez-vous ?

Celui qui pleurait se détourna, et répondit en étendant la main : — Ma mère est là depuis trois jours.

Jésus lui dit : — Croyez-moi, mon fils, votre mère n'est pas là. On a déposé ici le dernier vêtement qu'elle a quitté ; pourquoi pleurez-vous sur cette dépouille insensible ? Levez-vous et marchez ; votre mère vous attend.

Le jeune homme secoua tristement la tête et dit : — Je ne me lèverai

point et je ne marcherai point pour aller chercher la mort ; je l'attendrai et elle viendra ; et alors, je le sais, je serai réuni à ma mère.

Alors le Christ : — La mort attend la mort, et la vie cherche la vie. N'attristez pas par une douleur égoïste et stérile l'âme de celle qui vous a précédé ; ne retardez pas sa marche vers Dieu par votre désespoir et votre inertie. Car son amour vit encore dans votre cœur, et vous ne l'aurez point perdue si vous la faites vivre dignement en vous. Au lieu de pleurer votre mère, ressuscitez-la. Ne me regardez pas avec étonnement, et ne pensez pas que je me fasse un jeu de votre douleur ! Celle que vous regrettez est près de vous ; un des voiles qui séparaient vos âmes est tombé ; il en reste un encore, et, séparés seulement par ce voile, vous devez vivre l'un pour l'autre ; vous travaillerez pour elle, et elle priera pour vous.

— Comment travaillerai-je pour elle? demanda l'orphelin ; elle n'a plus besoin de rien, maintenant qu'elle est dans la terre.

— Vous vous trompez, mon fils, et vous confondez encore le corps avec le vêtement. Elle a plus que jamais besoin d'intelligence et d'amour dans le monde des Esprits. Or, vous êtes la vie de son cœur et la préoccupation de son esprit, et elle vous appelle à son aide.

Pour que vous traversiez la vie en y faisant du bien, et pour que vous arriviez près d'elle les mains pleines lorsque Dieu vous réunira.

Pour avoir le droit de se reposer, il faut travailler. Or, si vous ne travaillez pas pour votre mère, vous mettrez son âme à la gêne. C'est pourquoi je vous disais : Levez-vous et marchez, parce que l'âme de votre mère se lèvera et marchera avec vous, et vous la ressusciterez en vous si vous faites fructifier sa pensée et son amour.

Elle a un corps sur la terre, c'est le vôtre : vous avez une âme au ciel, c'est la sienne. Que cette âme et ce corps marchent ensemble, et votre mère revivra.

Croyez-moi, mon fils, la pensée et l'amour ne meurent jamais, et ceux que vous croyez morts vivent plus que vous, s'ils pensent et s'ils aiment davantage.

Si la pensée de la mort vous attriste et vous épouvante, réfugiez-vous dans le sein de la vie : c'est là que vous trouverez tous ceux que vous aimez.

Les morts sont ceux qui ne pensent pas et qui n'aiment pas, pour les égoïstes, les superbes et ceux qui vivent dans l'oisiveté ; car ils travaillent pour la corruption, et la corruption à son tour les travaille.

Laissez donc les morts pleurer sur les morts, et vivez avec les vivants, avec ceux qui souffrent, avec ceux qui aiment.

L'amour est le lien des âmes, et, lorsqu'il est pur, ce lien est indestructible ; le temps ni l'espace ne peuvent en atténuer l'énergie.

Votre mère vous précède, elle marche vers Dieu ; mais elle est enchaînée encore à vous, et si vous vous endormez dans la torpeur ou dans un chagrin égoïste, elle sera forcée de vous attendre et souffrira.

Mais je vous dis en vérité que tout le bien que vous ferez sera compté à son âme, et que si vous faites du mal, elle en souffrira volontairement la peine.

C'est pourquoi je vous dis : Si vous l'aimez, vivez pour elle.

Le jeune homme alors se leva, et ses larmes cessèrent de couler, et il contemplait la face du Seigneur avec étonnement, car le visage du Christ rayonnait d'intelligence et d'amour, et l'immortalité resplendissait dans ses yeux.

Alors il prit le jeune homme par la main et lui dit : — Venez.

Puis il le conduisit sur une colline qui dominait la ville tout entière, et il lui dit : — Voilà le véritable champ des tombeaux.

Là-bas, dans ces palais qui attristent l'horizon, il y a des morts qu'il faut pleurer bien plutôt que ceux dont les restes sont ici, car ceux-là ne se reposent point.

Ils s'agitent dans la corruption et disputent aux vers leur pâture ; ils sont semblables à l'homme qui a été enterré vivant.

L'air du ciel manque à leur poitrine, et la terre pèse sur eux.

Jeune homme qui pleuriez et dont ma parole a séché les larmes, pleurez maintenant et gémissez sur les morts qui souffrent encore ! pleurez sur ceux qui se croient vivants et qui sont des cadavres tourmentés ! pleurez sur les riches égoïstes, sur les princes sans miséricorde !

C'est à ceux-là qu'il faut crier d'une voix puissante : Sortez de vos tombeaux ! Oh ! quand donc retentira la trompette de l'ange !

L'ange qui doit réveiller le monde, c'est l'intelligence ; l'ange qui doit sauver le monde, c'est l'ange de l'amour.

La lumière sera comme l'éclair qui se lève à l'orient et qui est vu en même temps à l'occident : à sa voix le corps du Christ, qui est le pain fraternel, sera révélé à tous, et autour du corps qui doit les alimenter les aigles se rassembleront.

Alors le verbe humain, affranchi des intérêts égoïstes, s'unira au Verbe divin.

Et la parole unitaire, retentissant dans le monde entier, sera la trompette de l'ange.

Alors les vivants se lèveront, les vivants que l'on avait crus morts et qui souffraient en attendant la délivrance.

Alors tout ce qui n'est pas mort se mettra en marche et ira au-devant du Seigneur; tandis que les cendres de ceux qui ne sont plus seront balayées par le vent.

Jeune homme, tenez-vous prêt, et prenez garde de mourir!

Vivez pour ceux que vous aimez, aimez ceux qui vivent, et ne pleurez pas ceux qui ont monté un degré de plus sur l'échelle de la vie, pleurez ceux qui sont morts!

Votre mère vous aimait, vous aime par conséquent bien plus encore maintenant que sa pensée et son amour sont affranchis des pesanteurs de la terre. Pleurez ceux qui ne pensent pas à vous et qui ne vous aiment pas.

Car je vous dis en vérité que l'humanité n'a qu'un corps et qu'une âme, et qu'elle vit partout où elle se sent travailler et souffrir.

Or, un membre qui n'est plus sensible au bien-être et à la douleur des autres membres est mort et doit être bientôt retranché.

Ayant dit ces choses, le Christ disparut aux yeux du jeune homme, qui, après être resté quelques instants immobile et comme frappé d'un rêve, reprit silencieusement le chemin de la ville, en disant : — Je vais chercher des vivants parmi les morts.

Et je ferai du bien aux déshérités de la terre, à tous ceux qui souffrent, en souffrant avec eux et en les aimant, afin que l'âme de ma mère le sache et me bénisse dans le ciel.

Car je comprends maintenant que le ciel n'est pas loin de nous, et que l'âme est au corps ce que le ciel matériel est à la terre.

Le ciel qui entoure et soutient la terre s'abreuve de l'immensité, comme notre âme s'enivre de Dieu même.

Et ceux qui vivent dans la même pensée et dans le même amour ne peuvent jamais être séparés!

(Extrait de *la Science des Esprits*, — Épilogue, — par E. Lévi.)

LES PRÉDICTIONS

Dans le siècle de matérialisme où nous vivons, parler sérieusement de l'intervention de l'esprit dans les actions de la vie publique et privée, c'est s'exposer au mépris ou à la pitié du plus grand nombre de ces hommes superbes, qui prétendent assigner à l'intelligence humaine les limites étroites de leur cerveau. Comment, en effet, faire admettre la possibilité de ces révélations directes à ceux qui, n'ayant jamais ob-

servé les phénomènes de l'entendement, attribuent tout ce qui confond leur orgueilleuse ignorance aux caprices du hasard, ou qui ne veulent voir, dans les inspirations les plus élevées de l'intelligence, que des combinaisons de la matière, et dans leur cerveau qu'un laboratoire de chimie? Cependant, il est des faits contre lesquels viendra toujours se briser toute la suffisance de ce que l'on appelle, sans doute par une ironique antithèse, les esprits forts. Parmi les mille faits historiques que l'on pourrait citer, en voici un dont l'authenticité est incontestée, que La Harpe a rapporté lui-même dans ses *Mémoires*, et qui, depuis sa justification, a fourni le sujet de plusieurs publications, entre autres dans le journal *le Siècle*, dont nous empruntons le récit en grande partie. Ce fait est admis aujourd'hui par tous les annalistes.

Jacques Cazotte, le facile et spirituel auteur des *Contes divers*, du *Diable amoureux*, d'*Olivier*, et de plusieurs autres ouvrages, s'était retiré au sein de sa famille, à Pierry, près Épernay, pour se livrer paisiblement à ses études littéraires. Il ne sortait de sa retraite que lorsque ses affaires l'appelaient forcément à Paris, où il était toujours accueilli avec joie par ses amis. A son dernier voyage, Champfort le détermina, après beaucoup d'instances, à prendre part à un grand dîner auquel devaient assister tous les beaux esprits de l'époque. La salle du festin était magnifiquement décorée et meublée avec la coquetterie frivole du siècle de Louis XV; le plafond, entouré de guirlandes, étincelait des feux de deux mille bougies. Une assemblée nombreuse et choisie avait pris place autour de la table. Parmi les convives, on remarquait Condorcet, Vicq d'Azyr, de Nicolaï, Bailly, de Malesherbes, Boucher, La Harpe. La duchesse de Grammont et plusieurs autres femmes, également célèbres dans les fastes de l'époque, étaláient tout le luxe de leurs plus élégantes parures. On avait fait excellente chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance, le nectar d'Épernay, comme on disait alors, ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en garde pas toujours le ton : c'était un véritable petit souper du dix-huitième siècle, avec ses bons mots audacieux, ses saillies galantes, ses chansons graveleuses. Tous apportaient leur anecdote, leur calembour ou leur maxime à cet édifice de sarcasmes et de moqueries. Le nom de Voltaire fut prononcé; on se répandit en éloges furibonds au sujet du patriarche de Ferney : c'était lui qui avait forcé la superstition et le fanatisme à faire place à la raison, et l'on se mit à calculer l'époque probable de la révolution future. Il y avait là des gens, comme Bailly, qui craignaient que leur âge ne leur permît pas d'en être les témoins.

Au milieu de la joie générale, un seul des convives n'avait point pris part à l'ovation décernée au patriarche de Ferney. Ce convive, qui protestait par sa tristesse contre l'élan commun, c'était Cazotte.

— Oui, s'écria Cazotte, nous la verrons tous cette grande et sublime révolution. Nul ne peut changer les arrêts de la Providence, l'Esprit me l'a dit; nous la verrons tous.

Après avoir prononcé ces paroles, il retomba dans cette espèce de rêverie sombre qui ne l'avait pas quitté pendant le repas.

— Nous espérons parbleu bien être les témoins, les acteurs de cette grande délivrance, reprirent tous les convives, nous comptons bien y coopérer; voyez le beau prophète!

— Prophète! oui, je le suis, répliqua Cazotte, que ce mot venait de réveiller en sursaut. Le drame de la révolution vient de s'accomplir en moi; je sais ce qui se fait et ce qui se fera. Vous tous qui m'entourez, voulez-vous savoir ce que vous deviendrez, acteurs et témoins?

— Voyons, dit Condorcet avec le sourire narquois qui lui était familier, Habacuc a la parole.

Cazotte se leva, et, considérant pendant quelques instants son interlocuteur avec un regard mélancolique, il s'écria, en étendant vers lui un bras menaçant :

— Vous, monsieur de Condorcet, abreuvé de calomnies, d'outrages, vous expirerez sur le pavé d'un cachot, avec la rage d'avoir livré la patrie à la tyrannie des intelligences vulgaires; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau.

L'assemblée restait muette. Cependant le vin fermentait encore dans toutes les têtes; les domestiques venaient de renouveler les bougies; les convives remplirent leurs verres, et les vidèrent pour les remplir encore; on se souvint que Cazotte était sujet à des espèces d'hallucinations de ce genre et l'on se mit à rire de plus belle.

— Monsieur Cazotte, lui disait-on de tous côtés, ce conte que vous nous faites n'est pas aussi amusant que votre *Diable amoureux*. — J'aime mieux le *Lord impromptu,* poursuivait l'un. — Je préfère les *Mille et une Fadaises*, continuait Champfort.

— Vous, monsieur Champfort, reprend Cazotte, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous survivrez deux mois encore à vos vingt-deux blessures.

On se regarda, et l'on fit un effort pour rire. Vicq d'Azyr se mit à entonner un *De profundis*.

— Vous faites bien, monsieur Vicq d'Azyr; chantez vous-même vos funérailles. Ce n'est pas vous qui vous ouvrirez les veines, car vous

aurez peur que votre main tremble ; vous demanderez ce service à un ami, pour être plus sûr de votre fait, et, baigné dans votre sang, au milieu d'un accès de goutte, vous expirerez dans la nuit. Tenez, regardez cette pendule, elle va sonner l'heure de votre mort.

L'aiguille marquait une heure moins un quart sur le cadran doré. Par un mouvement dont ils ne sont pas maîtres, tous les convives se lèvent les uns après les autres; à mesure qu'ils se dressent, Cazotte, comme un berger qui compte son troupeau, fait le dénombrement de ses victimes.

— Vous mourrez sur l'échafaud, dit-il à M. Nicolaï; vous aussi, monsieur Bailly ; vous aussi, monsieur Malesherbes ; vous aussi, monsieur Boucher : l'échafaud ou le suicide, voilà ce qui vous attend.

L'effroi commençait à gagner tous les convives. Cependant tous voulaient faire bonne contenance ; on se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou ! Il plaisante, et vous savez bien que, dans toutes ses plaisanteries, il entre un peu de merveilleux ; Cazotte n'est pas illuminé pour rien. » Malgré ces assurances, les femmes ne pouvaient s'empêcher de prendre ces prophéties au sérieux, ou tout au moins de trouver ce merveilleux un peu trop patibulaire. La duchesse de Vitré, pour donner un peu de courage à ses compagnes, s'avisa de demander à Cazotte l'époque où tout cela devait arriver.

— Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

— Voilà bien des miracles (cette fois c'était La Harpe qui parlait), et vous ne m'y mettez pour rien?

— Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire. Je vous vois, frappant de votre front nu le marbre du sanctuaire ; vous baisez la main d'un de ces prêtres dont vous vous moquez aujourd'hui ; vous demandez la paix du cœur à l'ombre des cloîtres, et le repos de votre conscience au pardon qui tombe du confessionnal.

Cette prophétie moins triste, et peut-être plus étonnante que les autres, ramena un peu de gaieté dans cette réunion, que la vision de Cazotte venait de décimer.

— Je suis rassuré, dit Champfort ; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera converti, nous sommes immortels.

La duchesse de Vitré avait donné un exemple qui fut bientôt suivi par Mme de Grammont.

— Nous sommes bien heureuses, dit-elle, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions ; quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu

qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe, ajouta-t-elle à Cazotte d'un ton caressant, sera sans doute...

Mais le prophète était impitoyable :

— Votre sexe ne vous défendra pas.

— Mais, que nous dites-vous là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez!

— C'est possible; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que vous, madame la duchesse de Grammont, vous serez conduite à l'échafaud; vous, et beaucoup d'autres dames avec vous, dans une charrette, et les mains liées derrière le dos.

— J'espère que, dans ce cas-là, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir.

— Non, madame; de plus grandes dames que vous iront en charrette, et les mains liées comme vous.

— De plus grandes dames! Quoi! des princesses du sang?

— De plus grandes dames encore!

Ici, il se fit un grand mouvement dans l'assemblée; personne ne voulut insister sur cette dernière réponse. Les bougies ne répandaient plus qu'une ombre douteuse dans l'appartement; la fatigue et la crainte se lisaient sur la figure blafarde des convives; les débris du festin gisaient pêle-mêle sur la table, où passaient de temps en temps les ombres fantastiques du crépuscule se glissant à travers les hautes fenêtres. La voix seule de Cazotte troublait le silence. Il disait d'une voix sourde : « J'ai fait sept fois le tour des remparts, et j'ai crié : Malheur à Jérusalem ! malheur à Jérusalem ! malheur à moi! »

La duchesse de Vitré n'osait plus interrompre Cazotte; Mme de Grammont, pour ne point paraître effrayée, fit un effort sur elle-même.

— Vous verrez, dit-elle à son voisin Champfort, qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur.

— Non, madame, poursuivit l'implacable visionnaire, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera...

— Eh bien! quel est donc l'heureux mortel qui jouira de cette prérogative?

— C'est la seule qui restera au roi de France.

Après cette prédiction, devenue fameuse, car elle s'est vérifiée dans toutes ses parties, Cazotte salua et sortit, laissant tout l'auditoire plongé dans la stupeur. *Almanach Icarien.* — Cabet.

LES RÊVES

PREMIÈRE OBSERVATION

Mlle C..., douée d'un excellent jugement, religieuse sans bigoterie, habitait, avant d'être mariée, la maison de son oncle, médecin célèbre, membre de l'Institut. Elle était alors séparée de sa mère, atteinte, en province, d'une maladie assez grave. Une nuit, cette jeune personne rêva qu'elle l'apercevait devant elle, pâle, défigurée, prête à rendre le dernier soupir, et témoignant surtout le vif chagrin de ne pas être entourée de ses enfants, dont l'un, curé d'une des paroisses de Paris, avait émigré en Espagne, et dont l'autre était à Paris. Bientôt elle l'entendit l'appeler plusieurs fois par son nom de baptême; elle vit dans son rêve les personnes qui entouraient sa mère, s'imaginant qu'elle demandait sa petite-fille, portant le même nom, aller la chercher dans la pièce voisine; un signe de la malade leur apprit que ce n'était point elle, mais sa fille qui habitait Paris qu'elle désirait voir. Sa figure exprimait la douleur qu'elle éprouvait de son absence; tout à coup ses traits se décomposèrent, se couvrirent de la pâleur de la mort; elle retomba sans vie sur son lit.

Le lendemain, Mlle C... parut fort triste devant D..., qui la pria de lui faire connaître la cause de son chagrin; elle lui raconta dans tous ses détails le songe qui l'avait si fortement tourmentée. D..., la trouvant dans cette disposition d'esprit, la pressa contre son cœur en lui avouant que la nouvelle n'était que trop vraie, que sa mère venait de mourir; il n'entra point dans d'autres explications.

Plusieurs mois après, Mlle C..., profitant de l'absence de son oncle pour mettre de l'ordre dans ses papiers, auxquels il n'aimait pas qu'on touchât, trouva une lettre qu'il avait jetée dans un coin. Quelle ne fut pas sa surprise en y lisant toutes les particularités de son rêve, que D... avait passées sous silence, ne voulant pas produire une émotion trop forte sur un esprit déjà si vivement impressionné !

Il convient sans doute de se tenir ici dans une réserve prudente, et l'explication pour le songe du ministre dont parle Abercrombie pourrait, à la rigueur, être invoquée dans ce cas; mais nous dirons franchement que ce sujet, dont nous nous sommes beaucoup occupé, n'est pas toujours d'une explication aussi facile, et si nous voulions citer tous les noms des personnages connus, ayant une haute position dans la science, un jugement excellent, des connaissances très-

étendues, qui ont eu de ces pressentiments, il y aurait matière à plus d'une réflexion.

DEUXIÈME OBSERVATION

Le célèbre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer une sonate; cette préoccupation le suivit dans son sommeil; au moment où il se croyait, dans un rêve, livré de nouveau à son travail, et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate s'il veut lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par cette hallucination il continue son rêve, accepte le marché proposé par le diable et l'entend alors très-distinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable d'exécution; il se réveille alors, dans le transport de son plaisir, court à son bureau et écrit de mémoire la fameuse ***Sonate du Diable***, qu'il avait terminée en croyant l'entendre.

Beaucoup des ouvrages que nous admirons ont été composés dans cet état de l'esprit, mais il n'en existe peut-être pas un seul autre exemple aussi remarquable. Baron Du Potet.

LE FANTOME DU MARQUIS DE RAMBOUILLET

Le marquis de Rambouillet et le marquis de Percy, tous deux âgés d'environ vingt-cinq à trente ans, étaient amis intimes et allaient à la guerre, comme y vont en France toutes les personnes de cœur. Un jour qu'ils s'entretenaient des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient assez qu'ils n'étaient pas très-persuadés de tout ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon.

Au bout de trois mois le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où la guerre était alors, et le marquis de Percy, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, Percy entendit, sur les six heures du matin, tirer les rideaux de son lit, et, se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet en buffles et en bottes. Il sortit de son lit, et voulut sauter à son cou pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour; mais Rambouillet, reculant quelques pas en arrière, lui dit que ses caresses n'étaient plus de saison, qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée, qu'il avait été tué la veille; que tout ce qu'on disait de l'autre monde était



très-certain, qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait point de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans la première affaire où il se trouverait.

On ne peut exprimer la surprise où fut le marquis de Percy à ce discours. Ne pouvant croire à ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami, qu'il croyait le vouloir abuser, mais il n'embrassa que le vent; et Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup, qui était dans les reins, d'où le sang paraissait encore couler. Après cela, le fantôme disparut, et laissa Percy dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela son valet de chambre et réveilla toute la maison par ses cris.

Plusieurs personnes accoururent, à qui il raconta ce qu'il venait de voir; tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre, qui pouvait altérer son imagination, et le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût rêvé ce qu'il disait. Le marquis, au désespoir de voir qu'on le prît pour un visionnaire, raconta toutes les circonstances qu'on vient de lire; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami en veillant, on demeura toujours dans la même pensée jusqu'à ce que la poste de Flandre, par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet, fut arrivée. Cette première circonstance s'étant trouvée véritable et de la manière dont l'avait dit Percy, ceux à qui il avait conté l'aventure commencèrent à croire qu'il en pouvait bien être quelque chose, parce que Rambouillet ayant été tué la veille du jour qu'il l'avait dit, il était impossible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la suite, Percy ayant voulu aller, pendant les guerres civiles, au combat de Saint-Antoine, y fut tué.

(*Journal du Magnétisme*.)

LE HACHISCH

De tout temps, les Orientaux, à qui leur religion interdit l'usage du vin, ont cherché à satisfaire par diverses préparations ce besoin d'excitation intellectuelle commun à tous les peuples, et que les nations de l'Occident contentent au moyen de spiritueux et de boissons fermentées. Le désir de l'idéal est si fort chez l'homme qu'il tâche, autant qu'il est en lui, de relâcher les liens qui retiennent l'âme au corps, et comme l'extase n'est pas à la portée de toutes les natures, il boit de la gaîté, il fume de l'oubli et mange de la folie, sous la forme du vin, du tabac et du hachisch. — Quel étrange problème! Un peu



de liqueur rouge, une bouffée de fumée, une cuillerée d'une pâte verdâtre, et l'âme, cette essence impalpable, est modifiée à l'instant; des gens graves font mille extravagances, les paroles jaillissent involontairement de la bouche des silencieux; Héraclite rit aux éclats et Démocrite pleure à attendrir un roc.

Le hachisch est un extrait de la fleur de chanvre (*cannabis indica*), que l'on fait cuire avec du beurre, des pistaches, des amandes et du miel, de manière à former une espèce de confiture assez ressemblante à la pâte d'abricot et d'un goût qui n'est pas désagréable. — C'était du hachisch que faisait manger le Vieux de la montagne aux exécuteurs des meurtres qu'il commandait, et c'est de là que vient le mot *hachachin* (mangeur de hachisch), d'où on a fait *assassin*.

La dose d'une cuillerée suffit aux gens qui n'ont pas l'habitude de ce régal de vrai croyant.—L'on arrose le hachisch de quelques petites tasses de café sans sucre à la manière arabe, et puis l'on se met à table comme à l'ordinaire, car l'esprit du chanvre n'agit qu'au bout de quelque temps. — L'un de nos compagnons, le docteur***, qui a fait de longs voyages en Orient, et qui est un déterminé mangeur de hachisch, fut pris le premier, en ayant absorbé une plus forte dose que nous; il voyait des étoiles dans son assiette et le firmament au fond de sa soupière; puis il tourna le nez contre le mur, parlant tout seul, riant aux éclats, les yeux illuminés et dans une jubilation profonde. Jusqu'à la fin du dîner, je me sentis parfaitement calme, bien que les prunelles de mon autre convive commençassent à scintiller étrangement et à devenir d'un bleu de turquoise tout à fait singulier. Le couvert enlevé, j'allai m'asseoir, ayant encore ma raison, sur le divan, où je m'arrangeai entre des carreaux de Maroc le plus commodément possible pour attendre l'extase. Au bout de quelques minutes, un engourdissement général m'envahit. Il me sembla que mon corps se dissolvait et devenait transparent. Je voyais très-nettement dans ma poitrine le hachisch que j'avais mangé sous la forme d'une émeraude, d'où s'échappaient des millions de petites étincelles; les cils de mes yeux s'allongeaient indéfiniment, s'enroulant comme des fils d'or sur de petits rouets d'ivoire qui tournaient tout seuls avec une éblouissante rapidité. Autour de moi, c'étaient des ruissellements et des écroulements de pierreries de toutes couleurs, des arabesques, des ramages sans cesse renouvelés, que je ne saurais mieux comparer qu'aux jeux du kaléidoscope; je voyais encore mes camarades à certains instants, mais défigurés, moitié hommes, moitié plantes, avec des airs pensifs d'ibis debout sur une patte, d'autruche battant des ailes, si étranges que je

me tordais de rire dans mon coin, et que pour m'associer à la bouffonnerie du spectacle, je me mis à lancer mes coussins en l'air, les rattrapant et les faisant tourner avec la dextérité d'un jongleur indien. L'un de ces messieurs m'adressa en italien un discours que le hachisch, par sa toute-puissance, me transposa en espagnol. Les demandes et les réponses étaient presque raisonnables et roulaient sur des choses indifférentes, des nouvelles de théâtre ou de littérature.

Le premier accès touchait à sa fin. — Après quelques minutes je me retrouvai avec tout mon sang-froid, sans mal à la tête, sans aucun des symptômes qui accompagnent l'ivresse du vin, et fort étonné de ce qui venait de se passer. — Une demi-heure s'était à peine écoulée que je retombai sous l'empire du hachisch. Cette fois la vision fut plus compliquée et plus extraordinaire. Dans un air confusément lumineux voltigeaient avec un fourmillement perpétuel des milliards de papillons dont les ailes bruissaient comme des éventails. De gigantesques fleurs au calice de cristal, d'énormes passe-roses, des lis d'or et d'argent montaient et s'épanouissaient autour de moi avec une crépitation pareille à celle des bouquets de feux d'artifices. Mon ouïe s'était prodigieusement développée; j'entendais le bruit des couleurs. Des sons verts, rouges, bleus, jaunes, m'arrivaient par ondes parfaitement distinctes. Un verre renversé, un craquement de fauteuil, un mot prononcé bas, vibraient et retentissaient en moi comme des roulements de tonnerre; ma propre voix me semblait si forte que je n'osais parler, de peur de renverser les murailles ou de me faire éclater comme une bombe; plus de cinq cents pendules me chantaient l'heure de leurs voix flûtées, cuivrées, argentines. Chaque objet effleuré rendait une note d'harmonica ou de harpe éolienne. Je nageais dans un océan de sonorité où flottaient comme des îlots de lumière quelques motifs de la *Lucia* et du *Barbier*. Jamais béatitude pareille ne m'inonda de ses effluves : j'étais si fondu dans le vague, si absent de moi-même, si débarrassé du moi, cet odieux témoin qui vous accompagne partout, que j'ai compris pour la première fois quelle pouvait être l'existence des esprits élémentaires, des anges et des âmes séparées du corps. J'étais comme une éponge au milieu de la mer; à chaque minute, des flots de bonheur me traversaient, entrant et sortant par mes pores, car j'étais devenu perméable, et jusqu'au moindre vaisseau capillaire, tout mon être s'injectait de la couleur du milieu fantastique où j'étais plongé. Les sons, les parfums, la lumière m'arrivaient par des multitudes de tuyaux minces comme des cheveux, dans lesquels j'entendais siffler les courants magnétiques. A mon calcul,

cet état dura environ trois cents ans, car les sensations s'y succédaient tellement nombreuses et pressées que l'appréciation réelle du temps était impossible. — L'accès passé, je vis qu'il avait duré un quart d'heure ou vingt minutes tout au plus.

Ce qu'il y a de particulier dans l'ivresse du hachisch, c'est qu'elle n'est pas continue; elle vous prend et vous quitte, vous monte au ciel et vous remet sur terre sans transition, — comme dans la folie on a des moments lucides. — Un troisième accès, le dernier et le plus bizarre, termina ma soirée orientale. — Dans celui-ci ma vue se dédoubla. — Deux images de chaque objet se réfléchissaient sur ma rétine et produisaient une symétrie complète; mais bientôt la pâte magique tout à fait digérée agissant avec plus de force sur mon cerveau, je devins complétement fou pendant une heure. Tous les songes pantagruéliques me passèrent par la fantaisie : caprimulges, coquesigrues, oisons bridés, licornes, griffons, cauchemars, toute la ménagerie des rêves monstrueux trottait, sautillait, voletait, glapissait par la chambre; c'étaient des trompes qui finissaient en feuillages, des mains qui s'ouvraient en nageoires de poisson, des êtres hétéroclites avec des pieds de fauteuil pour jambes et des cadrans pour prunelles, des nez énormes qui dansaient la cachucha montés sur des pattes de poulet; moi-même je me figurais que j'étais le perroquet de la reine de Saba, maîtresse de défunt Salomon, et j'imitais de mon mieux la voix et les cris de cet honnête volatile. Les visions me vinrent si baroques que le désir de les dessiner me prit, et que je fis en moins de cinq minutes, avec une vélocité incroyable, sur des dos de lettres, sur des billets de garde, sur les premiers morceaux de papier qui me tombaient sous les mains, une quinzaine de croquis les plus extravagants du monde. L'un d'eux est le portrait du docteur***, tel qu'il m'apparaissait, assis au piano, habillé en Turc, un soleil dans le dos de sa veste. Les notes sont représentées, s'échappant du clavier, sous la forme de fusées et de spirales capricieusement tirebouchonnées. Un autre croquis portant cette légende : — *Un animal de l'avenir*, — représente une locomotive vivante avec un cou de cygne terminé par une gueule de serpent d'où jaillissent des flots de fumée, avec des pattes monstrueuses composées de roues et de poulies; chaque paire de pattes est accompagnée d'une paire d'ailes, et, sur la queue de l'animal, — on voit le Mercure antique qui s'avoue vaincu malgré ses talonnières. Grâce au hachisch j'ai pu faire, d'après nature, le portrait d'un farfadet. Jusqu'à présent, je les entendais seulement geindre et se remuer la nuit dans mon vieux buffet.

Mais voilà bien assez de folies. Pour raconter tout entière une hallucination de hachisch, il faudrait un gros volume, et un simple feuilletoniste ne peut se permettre de recommencer l'Apocalypse!

(Journal *la Presse*.)

L'OPIUM

Dans un ouvrage étranger, *l'Anglais mangeur d'opium*, se trouve un récit des sensations éprouvées par l'auteur lui-même, à la suite de l'usage prolongé de cette substance si funeste pour la santé de l'homme. Nous en extrayons les passages suivants.

« La première chose qui me força de remarquer en moi un changement notable fut le retour de ces visions auxquelles l'enfance seule ou les grands états d'irritabilité sont sujets. La nuit, lorsque j'étais éveillé dans mon lit, de longues processions passaient avec une pompe lugubre autour de moi; je m'entendais raconter d'interminables histoires plus tristes et plus solennelles que celles d'avant Œdipe ou Priam. Dans le même temps, un changement s'opéra dans mes rêves : un théâtre semblait tout à coup s'ouvrir et s'éclairer dans mon cerveau, et me présentait des spectacles de nuit d'une splendeur plus qu'humaine qui me ravissaient.

« Au moment où s'augmentait la faculté de créer dans mes yeux, une espèce de sympathie s'établissait entre l'état de rêve et l'état réel où je me trouvais.

« Tous les objets qu'il m'arrivait d'appeler et de retracer volontairement dans l'obscurité étaient aussitôt transformés en apparition. J'avais peur d'exercer cette faculté redoutable; car, dès qu'une chose pouvait se présenter à mes yeux, je n'avais qu'à y penser dans l'obscurité, je la voyais paraître comme un fantôme; et, par une conséquence apparemment inévitable, une fois ainsi tracée en couleurs imaginaires, comme un mot écrit en encre sympathique, elle arrivait jusqu'à un éclat insupportable qui me brisait le cœur.

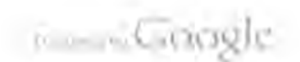
« Ceci, comme tous les autres changements, était accompagné par une inquiétude et une mélancolie profondes, impossibles à exprimer. Il me semblait chaque nuit que je descendais, non pas en métaphore, mais littéralement, dans des souterrains et des abîmes sans fond, et je me sentais descendre sans avoir jamais l'espérance de pouvoir remonter. Même à mon réveil, je ne croyais pas avoir remonté.

« Le sentiment de l'espace, et, plus tard, le sentiment de la durée,

étaient tous deux excessivement augmentés. Les édifices, les montagnes s'élevaient dans des proportions trop vastes pour être mesurées par le regard. La plaine s'étendait et se perdait dans l'immensité. Ceci pourtant m'effrayait moins que le prolongement du temps; je croyais quelquefois avoir vécu soixante-dix ou cent ans en une nuit; j'ai même eu un rêve de milliers d'années, et d'autres qui passaient les bornes de tout ce dont les hommes peuvent se souvenir.

« Les circonstances les plus minutieuses de l'enfance, les scènes oubliées de mes premières années revivaient souvent dans mes songes; je n'aurais pu me les rappeler; car si on me les avait racontées le lendemain, je les aurais cherchées vainement dans ma mémoire comme faisant partie de ma propre expérience. Mais, placées devant moi-même comme elles étaient dans mes rêves et des apparitions, et revêtues de toutes les circonstances environnantes, je les reconnaissais sur-le-champ. Un de mes propres parents me raconta un jour que, dans son enfance, il était tombé dans une rivière, et qu'au moment où la mort allait l'atteindre, sans un secours imprévu, il avait vu en un instant sa vie entière, jusqu'aux plus petits accidents, se présenter à ses yeux comme dans un miroir, et qu'il s'était senti en même temps la faculté singulière d'en saisir l'ensemble aussi bien que les parties. J'ajoute foi à ce récit, d'après les expériences que l'opium m'a fait faire. Je retrouve la même chose dans les livres modernes, accompagnée d'une remarque que je crois également vraie, c'est que *le livre épouvantable du compte dont parle l'Ecriture est l'âme elle-même de chaque individu.*

« Avec le pouvoir de s'agrandir et de se multiplier, l'architecture s'introduisit dans mes songes. Dans les derniers temps de ma maladie surtout, je voyais des cités, des palais que l'œil ne trouva jamais que dans les nuages. A mon architecture succédèrent des rives de lacs, d'immenses étendues d'eau. Je souffris horriblement de la tête pendant deux mois. Les eaux changèrent de caractère; ce furent maintenant des mers et des océans. Il se fit encore un changement plus terrible, qui me promettait de longs tourments, et ne me quitta, en effet, qu'à la fin de ma maladie. Jusqu'alors la face humaine s'était mêlée à mes songes sans aucun pouvoir spécial de m'effrayer; mais ensuite ce que j'appellerai la tyrannie de la face humaine vint à se découvrir. Ce fut sur les flots soulevés de l'Océan qu'elle commença de se montrer; la mer était comme pavée d'innombrables figures tournées vers le ciel; pleurant, désolées, furieuses, se levant par milliers, par myriades, par générations, par siècles. Mon imagination était sans bornes; mon âme s'élançait avec les flots.



« J'avais vu, dans ma jeunesse, un cadavre étendu sur une table de dissection; cette ancienne impression donna lieu à un rêve que j'avais assez fréquemment.

« Il me semblait que j'étais couché et que je m'étais éveillé dans la nuit. En posant la main à terre pour relever mon oreiller, je sentais quelque chose qui cédait lorsque j'appuyais dessus : c'était un cadavre étendu à côté de moi. Cependant, je n'en étais ni effrayé, ni même étonné. Je le prenais dans mes bras et je l'emportais dans la chambre voisine, en me disant : Il va être là couché par terre; il est impossible qu'il rentre si j'ôte la clé de ma chambre.

« Là-dessus, je me rendormais; quelques moments après, j'étais encore réveillé : c'était par le bruit de ma porte, qu'on ouvrait; et cette idée qu'on ouvrait ma porte, quoique j'en eusse pris la clé sur moi, me faisait un mal horrible. Alors je voyais entrer le même cadavre que tout à l'heure j'avais trouvé par terre. Sa démarche était singulière; on aurait dit un homme à qui l'on aurait ôté ses os sans lui ôter ses muscles, et qui, essayant de se soutenir sur ses membres pliants et lâches, tomberait à chaque pas. Pourtant il arrivait jusqu'à moi sans parler, et se couchait sur moi; c'était alors une sensation effroyable, un cauchemar dont rien ne saurait approcher, car, outre le poids de sa masse informe et dégoûtante, je sentais une odeur pestilentielle découler des baisers dont il me couvrait. D'autres fois le cadavre venait lire par-dessus mon épaule le livre que je tenais à la main. Je sentais ses poils dégoûtants m'effleurer le cou et le visage.

« Qu'on juge de la terreur que doit inspirer une vision pareille! Je restais immobile dans la position où je me trouvais, n'osant pas tourner la page, et les yeux fixés dans la glace sur la terrible apparition. Une sueur froide coulait sur tout mon corps; puis la porte s'ouvrait, et je voyais (dans la glace encore) entrer une procession sinistre : c'étaient des squelettes épouvantables, portant d'une main leurs têtes horribles, et de l'autre de longs cierges qui, à la lueur d'un feu rouge et tremblant, jetaient une lumière terne et bleuâtre, comme celle des rayons de la lune. Ils se promenaient en rond dans ma chambre, qui, de très-chaude qu'elle était auparavant, devenait glacée, et quelques-uns venaient se baisser au foyer noir et triste, en réchauffant leurs mains longues et livides, et en se tournant vers moi, pour me dire : Il fait froid. » La dose que prenait le mangeur d'opium variait de 50 à 60 grains par jour, et allait parfois jusqu'à 150.

(*Journal du Magnétisme.*)



LES HYDROSCOPES

M. l'abbé Paramelle vient de parcourir les cantons de Saint-Amour et de Saint-Julien-en-Montagne; les sources semblent naître sous ses pas. Tous les journaux les plus sceptiques en fait d'excentricité s'accordent à reconnaître la spécialité singulière du savant hydroscope; mais ce qui est plaisant à observer, c'est que, lui refusant une faculté particulière, ils attribuent ses découvertes à une étude approfondie de la géologie et du cours des eaux souterraines. Pouvoir, à l'aide d'une semblable étude, dire : Une source est là, plutôt qu'à un mètre plus loin; elle est à telle profondeur, elle fournira telle quantité d'eau, nous semblerait encore plus prodigieux, plus fantastique, que d'admettre que M. l'abbé Paramelle voit à travers la terre. Écoutons cet hydroscope dans ses explorations.

« *J'aperçois* trois sources à trois mètres de distance les unes des autres ; il sera facile de réunir ces trois sources en une seule qui produira telle quantité d'eau. » On creuse aux lieux indiqués, et les trois sources découvertes et réunies remplissent les conditions annoncées par le célèbre hydroscope.

Nous demandons si l'étude géologique peut amener de telles indications sur des emplacements souvent sans accident de terrain. A ceux qui l'interrogent, M. l'abbé Paramelle répond qu'il ne doit sa science qu'à l'observation, parce qu'il craint, avec juste raison, le ridicule et les quolibets qui l'accueilleraient s'il disait : « Je vois à travers le sol. » Et cependant il voit et il sent comme voient et sentent certaines crisiaques, certaines somnambules.

Un de nos amis qui, après avoir été comme nous antimagnétiste, s'occupe actuellement de la nouvelle science si controversée, et qui possède un sujet lucide, se promenait dernièrement avec son somnambule sur une grande route, lorsque celui-ci se baissa et voulut ramasser une pièce de cinq francs, qui cependant n'était pas apparente. « C'est singulier, dit-il, je vois une pièce, et je ne peux la saisir. — Erreur, répliqua notre ami, car je ne l'aperçois pas. — Je la distingue parfaitement, et je l'aurai, » reprit le crisiaque. On creuse à un demi-mètre de profondeur, et l'on découvre une pièce de cinq francs, noircie par son séjour prolongé dans la terre. Notre ami a essayé la clairvoyance de son sujet à l'état de veille et a découvert plusieurs sources à la même profondeur. Le crisiaque endormi annonce qu'avant un an il sera aussi savant hydroscope que l'abbé Paramelle. Notre ami nous a écrit der-



nièrement, pour nous exprimer l'étonnement dans lequel l'avait jeté cette spécialité de son sujet. Nous lui avions alors répondu que nous avions déjà recueilli une quinzaine de faits semblables, beaucoup plus extraordinaires que celui qu'il a observé ; faits dont l'un, la découverte de plusieurs pièces d'argenterie, a fait assez de bruit à Mâcon.

Un nouvel hydroscope, M. l'abbé Chatelard, de Chambéry, se montre le digne émule de M. l'abbé Paramelle. Il vient de faire quelques excursions dans les environs de Lyon, et ses premières indications ont été couronnées de succès. Il a découvert deux sources abondantes dans la propriété de M. Benevent, maire de Vaugneray. L'eau a été trouvée à la profondeur désignée. Et cependant M. l'abbé Chatelard n'a jamais fait d'études géologiques, nous a-t-on assuré.

On pourra nous objecter que, si les hydroscopes voient facilement à travers le sol, ils peuvent facilement découvrir des mines et s'enrichir rapidement. Nous répondrons que la faculté de voir se borne, pour le plus grand nombre, aux courants d'eau, et qu'il est réservé à quelques crisiaques seulement d'apercevoir les métaux enfouis. Pourquoi cette faculté de voir est-elle ainsi bornée? Dites-moi pourquoi l'électricité, qui soulève le sol et renverse des villes, est arrêtée par une simple feuille de verre; et si vous me répondez, je tâcherai de vous satisfaire à mon tour. Nous n'admettons pas que les hydroscopes voient avec leurs yeux, mais ils voient avec l'âme, avec ce sixième sens dont l'homme jouira, a dit Fourier, dans la période harmonique, c'est-à-dire à l'époque où l'homme aura acquis toute la perfection dont il est susceptible au point de vue physique, moral et intellectuel.

Les faits qui prouvent que l'homme jouit de facultés encore peu connues se multiplient tellement que les sceptiques n'oseront plus les mettre en doute. Matérialistes appuyés sur vos organes, vous n'admettez que ce que peuvent ces organes; tout ce que vous ne voyez pas est inaperçu, tout ce que vous ne pouvez toucher n'existe pas. L'avenir, et un avenir prochain, vous démontrera que la matière a assez régné, que le règne de l'esprit, de l'âme est arrivé. Nous sommes fiers et heureux d'être l'un des apôtres de ce nouveau symbole : ***Le spiritualisme physiquement démontré.***

Docteur ORDINAIRE.

Pour les articles non signés : **MAURICE LACHATRE.**

UNE HISTOIRE A LA VEILLÉE DES MORTS

Le soir de la Toussaint, dans une petite réunion d'intimes, un de nos bons amis, après de vives instances et de longues hésitations, nous raconta cette simple histoire qui m'émut profondément. Je serais heureux, si, en vous la faisant connaître, chers spirites, je pouvais vous faire partager mon émotion. Pour arriver plus sûrement à mes fins, je laisserai parler mon aimable conteur.

La scène se passe dans une ville de Normandie. C'était en novembre 1855 ; la nature faisait ses adieux à la terre et avait cette douce tristesse qui fait rêver l'âme. Les feuilles tombaient une à une et lentement des arbres dont elles semblaient se détacher à regret. Le vent impitoyable les emportait dans ses rapides tourbillons loin des lieux qu'elles avaient embellis de leur verdure, et les poussait vers l'inconnu. En les voyant passer, on croyait presque entendre leurs plaintes perdues dans les sourds gémissements de la rafale. La ville avait pris cet air de tristesse de la campagne. Les rues étaient désertes et les portes des maisons closes comme en hiver. Le mouvement semblait avoir abandonné la cité, quand la vie avait quitté les champs. Appelé auprès d'un de mes amis mourant, je trouvai là un spectacle plus triste et plus navrant encore. Une femme agenouillée au chevet du malade, entourée de quelques parents, récitait à voix basse les litanies des morts. Quand la prière fut finie, le jeune poitrinaire demanda sa bible, en lut un passage d'une voix faible, mais claire, l'expliqua et le commenta mot à mot, et cela dans un langage divin. C'était comme une musique douce et suave qui charmait mes oreilles. Puis, se reposant, il promena un long regard sur la foule recueillie, leva les yeux au ciel et dit : « Approchez, mes amis, approchez, vous « tous que j'ai aimés. Au moment du départ, j'ai des aveux à faire. « A peine entré dans la vie, le monde me paraissait si grand que je « croyais ne devoir jamais en atteindre les limites; jeune, je croyais « vivre toujours, et le plaisir fut ma loi suprême, le seul dieu auquel « j'ai sacrifié tout : jeunesse, repos, santé, devoir et vertu. Ah ! j'ai « eu tort, je le confesse aujourd'hui. Puissent ce repentir tardif et ces « sincères regrets m'être comptés là-haut ! » Il s'arrêta un instant et continua : « Tout ne meurt pas avec le corps, j'étais fou quand je le « proclamais; ou plutôt, non, je me mentais à moi-même pour ne pas « écouter cette voix intérieure qui blâmait sans cesse mes faiblesses,

« et je mentais aux autres pour justifier ma conduite insensée. Non, « tout ne meurt pas, l'âme est immortelle. Je pressens déjà cette « autre vie. Que dis-je! ce monde d'outre-tombe m'apparaît dans « toute sa splendeur. Étrange globe, je ne vois ni ses horizons, ni sa « terre, ni ses cieux; je ne vois point l'astre qui l'éclaire, et pourtant « il est inondé de lumière; il est peuplé d'êtres lumineux qui, plus « légers que l'air, volent dans l'espace, qui, plus transparents que le « cristal pur des eaux, réfléchissent les plus petites images, qui, plus « brillants qu'un météore, laissent après eux des traînées phospho- « rescentes. Ce ne sont ni des hommes ni des anges, ce sont des « ombres qui tiennent des premiers par les formes du corps, et des « seconds par les rayonnements de l'âme. Une d'elles, plus belle « encore que les autres, s'avance vers moi. On dirait une vierge « grecque drapée dans les longs plis d'une robe flottante; son front « est ceint d'un diadème de rubis, elle tient à la main un livre d'or « où je lis ces mots : *La mort est le commencement de la félicité.* — « Mais quel changement soudain! Les ténèbres succèdent à la lumière; « des ombres noires passent et repassent devant moi comme de grands « fantômes. Les unes murmurent, les autres se plaignent, toutes « semblent souffrir. J'en vois une qui s'arrête immobile comme les « statues qui ornent nos tombeaux, sa face est voilée. Elle aussi tient « à la main un livre, et j'y lis ces mots écrits en caractères de feu : « *La mort est le commencement de l'expiation.* — Seigneur, Seigneur, « ayez pitié de moi! Oh! ma mère, oh! mes amis, priez, priez pour « moi! » Il se fit alors un profond silence. Penchés sur la couche du mourant pour mieux entendre ses paroles, nous jetons les yeux sur lui; il n'était plus.

Nous nous retirâmes vivement impressionnés par ce discours, qui nous semblait étrange, car aucun de nous n'était initié au spiritisme. Les uns prétendaient que ce n'était là qu'un rêve extatique; d'autres disaient que c'était une hallucination causée par le délire. Tous étaient dans l'erreur : c'était le dégagement de l'esprit qui, libre des entraves de la matière que la maladie avait annihilée, errait déjà autour du monde nouveau qu'il devait habiter et en découvrait les horizons.

Médium, M... — UN ESPRIT.

LES FORCES

Tout est *force, puissance* dans la nature, où tout se meut et agit. Toute action est produite par des *forces*, lesquelles sont inhérentes à chaque être et à chaque parcelle d'être, quelque infime qu'on la conçoive ; ce sont les *forces* réunies et unies dans un *corps* qui lui donnent l'impulsion, le mouvement, la vie.

Les hommes qui sont arrivés par l'observation à reconnaître la *force* dans la MATIÈRE, la lui ont attribuée comme *puissance;* ils ont pris l'effet pour la cause, car tout corps, toute forme matérielle n'est que le *résultat* de *l'union des forces,* lesquelles sont de *nature immatérielle,* ainsi que le constatent les savants eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pu trouver le corps, la forme de l'*électricité*, de la *chaleur,* de la *lumière,* du *mouvement. Ces forces sont dans la matière* et ne peuvent être en dehors d'elle, puisqu'elle n'est produite que par leurs unions et par leur combinaison.

Les *forces* sont innombrables; chacune a sa tendance et concourt à l'organisation universelle par sa libre manifestation. C'est le *libre arbitre général* qui produit les mouvements infiniment variés de tout ce qui est, qui détermine les *actions* et leur oppose les *réactions :* de là *l'équilibre*, non pas *l'immuabilité*, mais le progrès harmonieux de l'univers.

L'homme, expression dernière des forces terrestres matérialisables, réunissant en lui les derniers vestiges de la tangibilité et les premiers essais de la spiritualité individuelle, est loin de connaître toutes les *forces* de la nature. Le hasard d'abord, l'observation ensuite l'ont mis sur la voie des découvertes de ces *forces*, qu'il est arrivé à soumettre en partie après leur avoir longtemps été soumis ; mais, imbu de l'idée de la matérialité pure, il n'a jamais voulu chercher au delà des effets qui ont frappé ses regards. Aussi est-il resté plus ignorant sur lui-même, sur sa constitution réelle et ses puissances, qu'il ne l'est sur la constitution et la puissance des minéraux.

Pourtant l'homme est l'être le plus puissant de votre planète; en lui est la réunion de toutes les *forces matérielles* et d'un bon nombre de *forces spirituelles.* S'il s'étudiait, il comprendrait que puisque les *puissances* qu'il constate dans les éléments qui l'entourent sont *en lui*, il peut agir sur elles *en lui-même* comme il agit sur elles *en dehors de lui.* Alors il tenterait des essais qui, bien conçus et bien dirigés, amè-

neraient des découvertes de nouvelles facultés, qui seraient des accroissements de puissance et des sources de bonheur pour lui, comme l'utilisation de l'électricité a été un accroissement de puissance qu'il a appliqué à son bien-être.

Le hasard a toujours servi l'homme malgré lui et l'a forcé à voir et à comprendre ce qui sans lui serait resté incompris. Par ***hasard***, j'entends la combinaison de circonstances indépendantes de la volonté de l'homme, et dont il ignore la cause. De nos jours, les ***effets magnétiques, somnambuliques, les manifestations des forces invisibles*** appellent encore son attention. Pourquoi donc reste-t-il froid, railleur, incrédule?...

Parce qu'il est trop imbu de la grandeur de sa science, parce qu'il croit tout savoir et qu'il trouve indigne de lui de s'occuper d'effets sans but à ses yeux, oublieux qu'il est de l'expérience passée qu'il n'a acquise que par les jeux banals de ce même hasard.

Si les hommes savants négligent ces études, d'autres ont interprété ces faits selon leurs idées et connaissances; de là bien des erreurs mêlées à des vérités éclatantes, beaucoup de charlatanisme éhonté au milieu des phénomènes les plus réels; de là le trouble, l'incertitude, l'indifférence de beaucoup de nos contemporains.

Hommes, pourquoi donc vous traînez-vous toujours dans les mêmes errements? N'y en aura-t-il parmi vous aucun d'assez grand, d'assez fort pour crier à la multitude, au milieu de la raillerie générale : La force est supérieure à la matière, et l'esprit est la force des forces.

Médium, M. L. A. — Un Esprit.

COMMUNICATIONS

PUISSANCE DE L'HOMME

Au delà des facultés connues, dorment incultes, comme les terres ignorées, d'autres facultés qui gisent latentes et infécondes ; le cerveau déjà exploré en tout sens recèle pourtant de mystérieuses forces qui feront explosion comme ces îles sous-marines qui surgissent tout à coup au sein de l'Océan.

Le monde est plus grand que l'homme ne le croit; plus grand aussi est l'homme qui se rapetisse, et qui ignore toutes les merveilles de son être. Les besoins engendrent les conceptions qui peuvent les satisfaire, les idées s'ajoutant aux sensations composent la partie imagina-



tive cérébrale qui découvre ce qu'elles ignorent, et pressent ce qu'elles sauront; les pensées sont la germination du cerveau ; comme les plantes, leurs sœurs, elles ont l'utilité et le luxe, le parfum, la couleur et les sucs nourriciers. Chacune des cases du cerveau correspond avec la fibre électro-sanguine qui augmente ou restreint son expansion ; l'avancement général d'une époque détermine les progrès particuliers, et aussi les nouvelles forces mises en circulation.

Bien avant Jésus-Christ, les hommes pressentaient l'éternité de la vie, et l'existence d'un monde similaire invisible; le paganisme, la chrétienté, le catholicisme, les sectes diverses, ont chacun épelé une ligne du livre mystérieux, mais l'ensemble leur a échappé à tous, parce qu'ils procédaient par le compliqué au lieu d'étudier les exemples naturels, qui, seuls, pouvaient leur enseigner la vérité.

Les effets matériels et spiritualistes, réunis en lumière par le spiritisme, s'étant déjà produits au temps des sibylles, des miracles et des convulsionnaires; ces phénomènes, bien moindres que ceux obtenus dans l'extrême Orient, ont été tour à tour attribués aux dieux, aux prophètes et aux sorciers, mais jamais à la nature propre de l'homme ; il faut des siècles pour éclairer l'ignorance, qui croit surnaturel tout ce qu'elle ne s'explique pas.

Aujourd'hui encore les spirites accordent aux Esprits une part infiniment plus considérable que celle qui leur revient. Cependant, la vérité fait chaque jour de larges trouées, et, la science aidant, l'homme ne tardera pas à être convaincu des pouvoirs électriques qui lui assujettissent le temps, l'espace, la matière, peuvent tripler ses moyens d'action, et le mettre en rapport avec ses semblables désincarnés.

LES EFFETS PHYSIQUES

Les effets physiques ont pour moteur l'organisme humain, c'est-à-dire l'électricité des forces nerveuses agissant sur la matière comme les forces physiques locales s'exercent sur les objets dont elles disposent. Il faut s'entendre sur ce mot matière qui exprime des masses divisibles, applicables et asservies au travail de l'homme. La matière est partout, appartenant aussi bien aux classifications inférieures qu'aux supérieures : l'objet inerte est matière, l'homme principe actif est matière aussi ; mais il existe une énorme différence entre la matière asservie aux forces animales et la matière nerveuse dégageant les fluides vitaux qui transmettent la volonté et les influences magnétiques.

En toutes choses le faux se rattache au vrai ; l'émission magnétique

produit quelquefois des résultats contraires à son but; sa manifestation la plus évidente est celle qui agit sur les objets inertes auxquels elle semble imposer une intelligente obéissance. La matière organique est partout semblable, à des degrés différents; le même principe agit sans relâche; les métaux, les plantes, l'homme reçoivent et dépensent sans cesse les fluides vitaux qui, toujours en activité, s'épuisent et se renouvellent dans la même seconde; l'ébullition est constante : sans elle viendrait la putréfaction mortelle.

Les diverses parties dont se compose l'être humain ne peuvent être séparées les unes des autres; le physique et le moral sont étroitement unis et se complètent mutuellement; il est impossible de fixer l'échelle proportionnelle de leur influence réciproque.

La matière organique subit l'influence des éléments qui la forment et attire à elle ceux qui lui manquent. La vie est un mariage et une naissance continuels; l'homme ne donne pas seulement le jour à ses semblables, mais encore à une multitude de principes qui s'agrégent et composent la cohésion universelle.

EXISTENCE D'UN ESPRIT

Je veux te parler de mon existence spirituelle, après la période d'incubation, celle où l'Esprit demeure anéanti et inerte comme le fœtus au sein des entrailles maternelles. Mon être s'est ouvert à des impressions nouvelles et pourtant familières; lentement, je me souvenais de tout ce que j'avais appris dans l'ordre sensitif et intellectuel; je dépouillais les choses inutiles, ne gardant que le suc de mes connaissances, et cela rapidement, comme une opération de la mémoire qui tout à coup réfléchit des objets ou des pensées.

L'être terrestre s'évanouissait, et je prenais possession de la spiritualité, comme un homme réveillé entre dans l'activité de sa vie. L'état humain se compose de pensées intimes qui précèdent les actes; beaucoup de ces pensées ne sont pas viables, très-peu se manifestent parce qu'elles ne le peuvent qu'avec l'appareil des organes, qui sont à la fois un obstacle et un moyen. Toute la différence essentielle de l'état spirituel est là; nos pensées sont des actions immédiates; le monde intime qui s'agite confus et obscur, même au cerveau qui le conçoit, est pour nous clair et vivant. Notre pensée n'a jamais l'énervement du rêve, mais toujours les mâles délices de la génération. Au-dessus de nous est le monde *créatif*, que nous pressentons plus que nous ne le connaissons.



Les Esprits bornés, comme est le mien, se meuvent dans le cercle restreint de leurs conceptions personnelles. Et si tu savais quelle joie profonde on ressent à vivre multiplié à l'infini par sa propre valeur ! La maternité, ou reproduction de la vie, peut seule faire comprendre ce qu'est l'engendrement cérébral, qui est à la fois une concentration et un don de soi-même.

LE SOUVENIR

Il est une heure où l'âme, comme un cygne endormi, glisse au fil du souvenir; les images évoquées surgissent tout à coup, et le passé s'illumine comme la nature sous le matinal soleil.

Où donc la réalité? où donc le rêve? Ce qu'on sent est-il plus absolu que ce qu'on voit? Le souvenir chaud et coloré vaut-il plus que les impressions gaies ou violentes du présent? Semblable à l'art, le souvenir place les choses dans leur cadre poétique; il les définit en les résumant et leur ôte la trivialité.

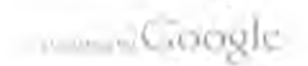
Pourquoi l'âme envierait-elle à la fleur son parfum, au fruit sa saveur, et pourquoi serait-elle seule privée du luxe merveilleux qui fait étinceler l'insecte et resplendir l'étoile? Les plus belles choses de ce monde sont celles que le vulgaire ignore ou dédaigne, celles qui n'ont pas d'utilité apparente, celles, enfin, qui échappent aux perceptions ordinaires, et, cependant, sont vivaces comme l'art et indestructibles comme l'amour.

Médium, Mme Costel. — Un Esprit.

MISS LAURA EDMONDS

Le grand juge Edmons est l'un des hommes de haut mérite et de probité rare; il s'adresse lui-même au public : écoutons la parole de ce haut et grave magistrat; son style précis et simple expose les phénomènes qui se développèrent instantanément dans la personne de sa fille, miss Laura.

« Laura, nous dit-il, ressentit d'abord une violente agitation dans sa personne. Bientôt après, elle écrivit, et ce fut d'une manière toute mécanique, c'est-à-dire sans que sa volonté prît part à cet acte. Fort peu de temps s'étant écoulé, Laura devint un médium parlant; mais elle parla sans tomber dans l'extase; elle conserva même le sentiment



et la conscience de ce qui se passait en elle ou au dehors. Cependant sa science étant plus courte que sa présomption, elle méconnaissait la source des pensées dont sa langue devenait l'organe; elle alla même jusqu'à se figurer en être redevable à de secrètes facultés de son intelligence, ce qui était pécher par orgueil.

« Or, un beau jour, les invisibles qui l'inspiraient, et dont elle était l'instrument, la disposèrent de telle sorte que les incidents d'un célèbre naufrage se peignissent en elle comme dans un miroir.

« Un bâtiment à vapeur, le *Saint-François*, était en mer. Elle vit les flots soulevés balayer et emporter dans l'abîme les hommes du tillac. Frappés de terreur, les malheureux qui restaient sur ce navire, l'abandonnant aux vagues, se distribuèrent sur des embarcations distinctes, dont chacune cingla vers un port différent. Cependant, plusieurs jours avant que la moindre nouvelle eût atteint le littoral, Laura décrivait, dans leurs plus minutieuses circonstances, les divers épisodes de cette seconde phase du naufrage.

« Une voix lui disait en même temps : Attendez, écoutez attentivement, recueillez les détails qui ne tarderont pas à vous assaillir; vous vous demanderez ensuite, enfant présomptueuse, si c'est bien dans votre esprit que vous puisez ces connaissances.

« Or, au bout de quelques jours d'attente, on reçut la confirmation complète et authentique des révélations qui l'avaient éclairée.

« Depuis lors, la faculté de savoir ce qui s'accomplit à de grandes distances se perfectionna singulièrement en elle. Ainsi, par exemple, des conversations ou des actes qui se passaient à plusieurs centaines de milles du lieu de sa résidence frappaient à l'instant même ses oreilles ou ses yeux, ce qu'elle démontrait en faisant aussitôt prendre note des personnes, des lieux et du temps.

« Le don des langues qui vint un peu plus tard la saisir excita bientôt après autour d'elle une vive admiration; car, à l'exception de son idiome naturel, elle ne sait que quelques misérables bribes de français. On l'entendait, cependant, s'exprimer tout à coup en neuf ou dix langues étrangères, et quelquefois elle les parlait une heure de suite avec la grâce et la facilité des indigènes.

« Des étrangers conversent, par son entremise, avec l'âme de leurs amis décédés. Un Grec de distinction s'entretint tout récemment avec elle pendant un laps de quelques heures et obtint réponse à ses questions, tantôt en anglais, et tantôt dans son propre langage, c'est-à-dire dans l'idiome hellénique, dont le premier mot lui avait été jusqu'alors inconnu. Qui donc usait de ses lèvres pour semer ces paroles?



« Le don de la musique ne tarda guère à s'ajouter à tous ceux qui fondaient en quelque sorte sur sa personne et s'y insinuaient. Elle chante donc, elle compose, elle improvise à la fois les paroles et les airs; et ses chants, animés d'une mélodie suave, expriment, dans les langues de l'Allemagne ou de la Pologne, de l'Italie ou des Indes, des sentiments d'une noblesse qui s'élève quelquefois jusqu'au sublime.

« Le dernier progrès de miss Edmonds consiste dans la faculté de voir les Esprits et d'assister aux scènes du monde spirituel. A peine donc, maintenant, s'écoule-t-il un seul jour sans qu'elle aperçoive et décrive des Esprits qui lui sont absolument étrangers. Mais que le sourire du doute railleur n'effleure point nos lèvres; car, aussitôt qu'elle se prend à les dépeindre, les amis des âmes que sa parole décrit reconnaissent et nomment les morts qu'elles ont animés; il leur semble les voir. Un nombre considérable d'incrédules ont été confondus, atterrés et ramenés par les preuves irrécusables de ces dons prodigieux qu'elle a semés et multipliés autour d'elle. »

Grand Juge Edmonds.

UNE LETTRE DE VICTOR HUGO

A l'occasion de la mort récente de Mme de Lamartine, cette noble et sainte femme, V. Hugo vient d'adresser au poète en deuil la lettre suivante.

Nous attirons sur elle l'attention de nos lecteurs.

« Haute-Ville House, 23 mai.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe. J'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon. Vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne invisible, mais présente.

« Vous avez perdu la femme, mais non l'âme !

« Cher ami, vivons dans les morts.

« *Tuus.* V. Hugo. »



DÉCLARATIONS DES SOMNAMBULES SUR LE PÉRISPRIT

Une somnambule avait, la nuit, pendant le sommeil naturel, une sorte d'extase qu'elle expliquait en ces termes : « J'entre, disait-elle, alors dans un état semblable à celui que le magnétiseur me procure, et mon corps se dilatant peu à peu, je le vois très-distinctement loin de moi, immobile et froid comme un mort; quant à moi, je me parais une vapeur lumineuse et je me sens penser séparée de mon corps; dans cet état, je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme, lorsque la faculté de penser s'exerce sans que je sois séparée de mes organes; mais après qu'il s'est écoulé quelques minutes, un quart d'heure au plus, la vapeur lumineuse de mon âme se rapproche de plus en plus de mon corps, je prends connaissance, et l'extase cesse. » L'auteur ajoute qu'à ce degré d'épanouissement du système nerveux, l'homme spiritualisé, ou, si l'on aime mieux, fluidifié dans tout son être, jouit de toutes les facultés de ce qu'on appelle les Esprits, et que c'est seulement en cet état, où la centralisation de la sensibilité nerveuse est comme rompue et toute diffuse, qu'il montre le sens qu'il a dû avoir dans l'origine, par lequel il est apte à percevoir l'être spirituel, et à communiquer par sa pensée avec le monde invisible.

Une autre somnambule qui avait, comme celle-ci, dans les heures de la nuit, des visions qui ne ressemblaient en rien aux rêves ordinaires, et la laissaient dans une fatigue extrême, dit un jour au même docteur : « Je croyais être suspendue dans l'air sans forme matérielle, mais toute vapeur et toute lumière; je vous montrais mon corps que j'avais quitté étendu dans mon lit : ce n'était plus qu'un cadavre. Vous voyez, vous disais-je, il est mort, et il sera ainsi dans trente jours. Puis insensiblement cette lumière que je sentais être moi se rapprocha du cadavre, s'y mit, et je repris mes sens, brisée comme après un long et pénible sommeil magnétique. » On ne fit pas d'abord attention à cette prédiction de sa mort prochaine, et on n'était plus qu'à huit jours du terme fatal qu'elle avait fixé, quand cette demoiselle, étant en état de somnambulisme, dit à son magnétiseur : « Vous traitez légèrement ma révélation, ce n'est pourtant pas une illusion : je serai morte dans la nuit du jeudi. » Une crise épouvantable eut effectivement lieu à l'époque indiquée, mais elle n'en mourut pas; et ce fut à son magnétiseur qu'elle attribua cette faveur spéciale de la divine grâce. « Vous avez voulu, lui dit-elle, sans être ébranlée par l'aspect de la mort, et vous avez vaincu. » (*Extrait de* M. Chardel.)

CURIEUSE LUCIDITÉ

Nous extrayons du docteur Brownson, Américain, le fait suivant qu'il a déclaré authentique.

« Il y a quelques années, pendant l'été, je me trouvais très-affaibli. Je souffrais d'un mal d'entrailles qui m'accablait ; mais mon esprit était fort actif, et je crus avoir, à volonté, outre mes facultés ordinaires, une foule de notions sur un grand nombre de sujets divers que je n'avais certainement jamais acquises dans le cours de mes études. J'étais familiarisé avec plusieurs sciences physiques que je n'avais jamais étudiées, avec des faits, des faits réels que je n'avais jamais appris. Tandis que j'étais dans cet état, je reçus à ma résidence, au village d'Ithaca, près de New-York, la visite d'un jeune ami, un confrère ministre, demeurant à dix-huit ou vingt milles de là. Il vit ma position et me pressa de sortir et de passer quelques semaines avec lui à sa pension. Les fraîches brises des collines, disait-il, me seraient salutaires, ranimeraient mon corps languissant, et rétabliraient ma santé. J'acceptai l'invitation de mon jeune ami, et, le lendemain matin, nous prîmes la voiture, qui, au bout de quelques heures, nous descendit à sa demeure. A peine étions-nous assis près de sa bibliothèque, qu'un domestique lui apporta une lettre prise à la poste pendant son absence. Je le vis tant soit peu rougir en prenant la lettre, et je compris à l'instant qu'elle était de sa future, bien que je ne susse point qu'il fît la cour à personne ou qu'il eût l'intention de se marier. Avec ma permission, il rompit le cachet, et lut la lettre en ma présence.

« Lorsqu'il eut fini, je lui dis : C'est une lettre de votre fiancée, de la jeune dame que vous avez promis d'épouser. — Comment le savez-vous? me demanda-t-il. — Oh ! c'est évident, répondis-je ; je le vois à votre mine. Laissez-moi voir la lettre, et je vous dirai son caractère. — Je ne puis vous laisser lire cette lettre. — Je ne la lirai point, lui dis-je, il suffit que je voie l'écriture. — Quoi ! vous sauriez juger du caractère d'une personne par son écriture? — Certainement, rien n'est plus facile ! répondis-je, quoique je n'eusse ni essayé, ni entendu parler auparavant d'une chose semblable.

« Alors, il me passa la lettre. Je jetai un instant les yeux sur l'écriture sans lire un mot de la lettre, et je vis, ou crus voir, vis-à-vis de moi, à six ou huit pieds de distance, une excellente jeune fille, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, avec une agréable expression

de physionomie, apparemment âgée de dix-huit ans; je la vis aussi bien qu'aucun de vous qui êtes ici dans la chambre. Je la dépeignis tranquillement à mon ami. Je lui dis son âge, je décrivis son port, sa taille, sa constitution, la couleur et la forme de ses cheveux, les couleurs et la qualité de ses vêtements, et, en vérité, tout son extérieur, jusqu'à une tache presque imperceptible qu'elle avait sur la joue droite. Mon ami, vous le concevez, m'écouta plein d'étonnement, et m'interrompit plusieurs fois pour me demander : « Êtes-vous le diable? » Il convint que ma description était plus parfaite que celle qu'il aurait pu donner lui-même.

« Ensuite, à la surprise croissante de mon ami, je décrivis ses qualités morales et intellectuelles, ses inclinations, son éducation, ses goûts, ses habitudes, avec une précision qu'il se plut à reconnaître, en tant qu'il les connaissait. Je n'avais jamais vu la jeune fille, je n'en avais jamais entendu parler; elle habitait une autre partie du pays, et se trouvait actuellement à plus de cent cinquante milles de moi. Mais ce ne fut pas tout. Au bout de deux ou trois mois, mon ami épousa la jeune personne, et deux années après, étant allé à sa maison, je fus introduit par une dame que je reconnus immédiatement pour être celle dont j'avais autrefois vu l'image devant moi. »

LA RÉINCARNATION

Il y a dans la doctrine de la réincarnation une économie morale qui n'échappera pas à ton intelligence.

Il est évident qu'une vie ne suffit pas à l'accomplissement des desseins de Dieu, lorsque, conformément à ses lois, un Esprit s'est incarné, du moins pour la grande majorité des hommes.

La corporéité manifestant bien mieux les actes de vertu, et ces actes étant nécessaires à l'amélioration de l'Esprit, celui-ci doit rarement trouver dans une seule existence corporelle toutes les circonstances nécessaires à son élévation au-dessus de l'humanité.

Étant admis que la justice de Dieu ne peut s'allier avec des peines éternelles, et l'expiation devant être proportionnelle aux manquements, la raison doit conclure à la nécessité

1° D'une période de temps pendant laquelle l'âme examine son passé et forme ses résolutions pour l'avenir;



2° D'une existence nouvelle en harmonie avec l'avancement actuel de cette âme.

Je ne parle pas des supplices quelquefois terribles infligés à certains Esprits après leur mort.

Ils répondent, d'une part, à l'énormité de la faute, d'autre part à la justice de Dieu.

Revenant aux réincarnations, tu comprendras leur nécessité par une comparaison vulgaire, mais saisissante de vérité.

Après une année d'étude, qu'arrive-t-il au jeune collégien ? S'il a progressé, s'il a été laborieux, s'il a profité du temps, il passe dans une classe supérieure; s'il est resté immobile dans son ignorance, il redouble sa classe. Suppose des fautes graves, il est ignominieusement expulsé. Il peut errer de collége en collége, être déclaré indigne d'appartenir à l'Université, et passer de la maison d'éducation dans la maison de correction.

Telle est l'image fidèle du sort des Esprits.

Toute existence mal remplie exige une nouvelle existence, et rien ne satisfait plus complétement la raison ; si l'on veut creuser plus profondément la doctrine, on verra combien, en présence de ces idées, la justice de Dieu paraît plus parfaite et plus conforme aux grandes vérités qui dominent notre intelligence. Dans l'ensemble, comme dans les détails, il y a quelque chose de si clair et de si saisissant, qu'au premier aspect l'esprit en est comme illuminé.

Et les reproches murmurés contre la Providence, et les malédictions contre la douleur, et le scandale du vice heureux en face de la vertu qui souffre, et la mort prématurée de l'enfant, et, dans une même famille, les plus ravissantes qualités donnant, pour ainsi dire, la main à une perversité précoce, et l'idiotisme, et les infirmités qui datent du berceau, et les diversités infinies des conditions humaines, soit chez les individus, soit chez les peuples, problèmes irrésolus jusqu'à ce jour, énigmes qui ont fait douter non-seulement de la bonté, mais presque de l'existence de Dieu, tout cela s'éclaire à la fois; un pur rayon de lumière s'étend sur l'horizon de la philosophie nouvelle, et dans ce cadre immense se groupent harmonieusement toutes les conditions de l'existence humaine. Les difficultés s'aplanissent, les problèmes se résolvent, et des mystères impénétrables s'éclaircissent par ce mot : ***Réincarnation.***

Je lis dans ton cœur, cher chrétien : Voici pour le coup une véritable hérésie?...

Pas plus, ô mon fils, que la négation de l'éternité des peines; aucun dogme pratique n'est en opposition formelle avec cette doctrine.

Qu'est-ce que la vie humaine? Le temps que l'Esprit reste uni à un corps. Le christianisme, au jour marqué par Dieu, enseignera que la vie de l'homme est multiple. Cela n'ajoute ni ne change rien à vos devoirs. La morale chrétienne reste debout; les préceptes sont les mêmes; le souvenir de la mission de Jésus, ce sublime messager du Père céleste, plane toujours sur l'humanité.

La religion n'a rien à redouter de cet enseignement, et le jour n'est pas loin où ses ministres, ouvrant les yeux à la lumière, reconnaîtront dans la doctrine nouvelle les secours que du fond de leurs basiliques ils demandent au ciel. Ils croient que la société va périr; elle va être sauvée par les libres-penseurs. (Médium, le docteur ***.) — ZÉNON.

OPINION D'UN RATIONALISTE SUR LES RÉINCARNATIONS

La vie humaine est une épreuve. Quand cette épreuve n'a pas été satisfaite, quelle conséquence doit-elle avoir?

Voilà une créature qui avait son œuvre à faire; par sa faute elle ne l'a pas ou l'a mal faite; lequel vaut le mieux, dans l'ordre des choses, pour la beauté de cette vie et la perfection de la puissance qui préside à l'univers, que cette nature dégradée s'éteigne sans rémission, et s'évanouisse du sein de l'être toute souillée de ses péchés, ou que, gardant le sentiment, et persistant dans sa personne, elle ait, après cette vie, une vie nouvelle destinée à la réparation et à l'expiation? Lequel vaut le mieux raisonnablement de ne la soumettre qu'à une épreuve, qui peut bien être mal prise, comme dans le cas que nous examinons, ou de lui en ménager plusieurs parmi lesquelles une, enfin acceptée comme elle doit l'être, sauvera une âme qui sans cela était perdue sans retour? Serait-ce donc au moment où, après des jours pleins de fautes, elle aurait si grand besoin de retrouver du temps devant elle, pour revenir, ou en avoir la chance, que la chance lui manquerait et que l'éternité ne lui serait de rien? Où serait pour Dieu la gloire? où serait la sagesse à frapper de néant ou à punir éternellement, après quelques années, un être qu'il n'a sans doute pas fait pour finir en méchant? Ce serait désespérer de son ouvrage, et il ne doit pas désespérer. Désespérer est faiblesse, et Dieu est souverainement fort. Il ne renonce jamais au mieux, car il a la toute-puissance. Or, ici le mieux est certainement qu'il mette à même de se relever l'homme qui



est mort en état de vice, et, par conséquent, qu'il l'appelle à des rapports qui, succédant à ceux qu'il a eus ici-bas, lui permettent de commencer un nouvel exercice de moralité.

DAMIRON.

LE SPIRITISME AU XVII[e] SIÈCLE

Nous trouvons les deux faits suivants consignés dans le *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes.* (Avignon, M.DCC.LI. L'abbé Lenglet Dufresnoy, tome premier, pages 178 et suivantes, 189 et suivantes.)

ESPRIT DU CHATEAU D'EGMONT

« M. Segrais, de l'Académie française, fait mention dans ses remarques historiques d'un Esprit dont les faits sont singuliers. Il ne faisait mal à personne, dit-il, et je veux vous rapporter une de ses gentillesses que je sais de bonne part, puisque je l'ai apprise de ceux qui en étaient témoins.

« M. Patris avait suivi M. Gaston en Flandre, il logea dans le château d'Egmont; l'heure du dîner étant venue, et étant sorti de sa chambre pour se rendre au lieu où l'on mangeait, il s'arrêta en passant à la porte d'un officier de Monsieur, de ses amis, fort honnête homme, pour le prendre avec lui. Il heurta assez fort; voyant que l'officier ne venait pas, il frappa une deuxième fois, et l'appela en même temps, en lui demandant s'il ne venait point dîner; l'officier ne répondit pas. Patris, ne doutant pas qu'il ne fût dans sa chambre, parce que la clé était à la porte, ouvre, et en entrant il le voit assis près de sa table, comme hors de lui-même; il s'approche de fort près et demande ce qu'il avait. L'officier, revenant à lui, dit: Vous ne seriez pas moins surpris que je le suis, si vous aviez vu comme moi ce livre que vous voyez en cet endroit-là y passer tout seul, et les feuillets se tourner d'eux-mêmes, sans que je visse autre chose: c'était le livre de Cardan, *de la Subtilité.*

« — Bon, lui dit M. Patris, vous vous moquez, vous aviez l'imagination remplie de ce que vous venez de lire, vous vous êtes levé de votre place, vous avez mis vous-même le livre à l'endroit où il est, vous êtes revenu vous remettre en votre place, et ne trouvant plus votre livre auprès de vous, vous avez cru qu'il était allé là tout seul.



« — Ce que je vous dis est très-vrai, dit l'officier, et pour marque que ce n'est pas une illusion, c'est que la porte que voilà s'est ouverte et refermée, et c'est par là que l'Esprit s'est retiré.

« M. Patris alla ouvrir cette porte, qui était celle d'une galerie assez longue, au bout de laquelle il y avait une grande chaise de bois si pesante, que deux hommes à peine auraient pu la porter, et il n'y avait pas autre chose. Il vit que cette chaise si matérielle s'ébranla, et quitta sa place en venant vers lui comme soutenue en l'air; ce fut alors que M. Patris dit : — Monsieur le Diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien votre serviteur; mais je vous prie de ne pas me faire peur davantage, et la chaise retourna à la même place d'où elle était venue. Cela fit une grande impression sur l'esprit de M. Patris, et ne contribua pas peu à le faire devenir dévot. Je n'ai rien vu de ces sortes de choses; mais voilà ce que j'en ai appris de positif, et je ne crois pas que M. Patris, qui était un homme sincère, et qui me l'a raconté très-sérieusement, ait voulu inventer une fable, pour m'en faire le récit comme d'une vérité. » — (*Segraisiana*, pages 213, 219 et 220.)

APPARITION D'UNE ABBESSE

« M. Dufossé, dans une lettre qui est à la fin de ses Mémoires sur Messieurs du Port-Royal (page 515), rapporte un fait très-singulier au sujet de l'abbesse de cette maison; il en fait le récit en ces termes:

« Voici, dit-il, ma chère mère, la relation très-exacte de ce qui est « arrivé au Port-Royal de Paris, quelques jours avant la mort de la « sœur Dorothée, que feu M. l'archevêque Hardouin de Perefixe en « avait fait établir abbesse, après la séparation des deux maisons.

« Mme de Montgobert, veuve de M. le marquis de Montgobert, qui « était cadet de la maison de Joyeuse, étant un jour allé voir Mme des « Granges, religieuse au Port-Royal de Paris, s'entretint avec elle de « différentes choses, et, dans la suite de leur entretien, elle la pria de « lui dire si ce qu'on lui avait rapporté, touchant une apparition de « la feue Marie-Angélique, était véritable; sur quoi Mme des Granges « s'étant contentée de lui dire qu'il n'y avait rien de plus vrai, ap- « pela aussitôt une autre religieuse qui servait d'écoute, et lui dit : « — Ma sœur, approchez-vous, je vous prie; il n'y a point de danger « à s'ouvrir à cette dame; nous pouvons lui parler avec confiance. « Alors, cette autre religieuse s'approcha, et raconta à Mme de Mont- « gobert la manière dont était arrivée cette apparition de la feue mère « Angélique Arnaud, dont elle lui parlait. Voici donc comment la « chose se passa.

« Deux religieuses, étant à la veillée du Saint-Sacrement, pendant « la nuit, virent tout d'un coup la feue mère Angélique se lever du « lieu où elle était inhumée, ayant en main sa crosse abbatiale, mar- « cher majestueusement tout le long du chœur, et s'aller asseoir à la « place où se met l'abbesse durant vêpres, c'est-à-dire à la première « du bas du chœur, du côté droit.

« Étant assise, elle appela une religieuse qui paraissait au même « lieu, et lui donna ordre d'aller quérir la sœur Dorothée, qui vint se « présenter devant la mère Angélique, laquelle lui parla pendant quel- « que temps, sans qu'on pût entendre ce qu'elle lui dit ; après quoi « tout disparut.

« On ne doute point qu'elle n'ait cité la sœur Dorothée devant Dieu, « et c'est la manière dont elle l'interpréta elle-même, lorsque les deux « religieuses, qui avaient été témoins de cette apparition, la lui ayant « rapportée, elle s'écria : Ah ! je mourrai bientôt, et en effet elle mou- « rut quinze jours ou trois semaines après.

« Après que la religieuse qui accompagnait Mme des Granges au « parloir eut achevé le récit de cette apparition, elle ajouta que si « elle osait, elle dirait bien d'autres choses touchant la mère Angéli- « que ; que pour elle, elle avait une vraie vénération pour sa mémoire, « et que dans toutes ses peines elle avait accoutumé de venir prier sur « son tombeau, lequel même était en vénération à la plupart des au- « tres religieuses, qui faisaient souvent une inclination en passant de- « vant, comme devant l'autel, etc.

« C'est ainsi que se passa cet entretien, où l'on a appris exacte- « ment la vérité d'une apparition si surprenante. Les circonstances « qu'on y a marquées font assez voir que ces témoins ne peuvent être « regardés comme suspects, et il y paraît un caractère de sincérité « qui tient lieu de conviction. »

(*Cette lettre a été écrite vers le mois de mars* 1685.)

FAITS EXTRAORDINAIRES OPÉRÉS PAR LES DERVICHES

Dans un article intitulé : *la Vie intime et la Vie nomade en Orient*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, la princesse Christine Trivulce de Belgiojoso raconte qu'en février 1852, elle fut témoin à Angora, l'ancienne Ancyre (Turquie d'Asie), de faits merveilleux accomplis par des derviches.

Un beau matin je vis entrer un petit vieillard à manteau blanc, à barbe grise, à bonnet pointu de feutre gris entouré d'un ruban vert, à l'œil vif et à la physionomie aussi bienveillante que naïve. Ce vieillard s'annonça comme le chef de certains derviches faiseurs de miracles que le grand muphti m'envoyait afin de me faire assister à leurs opérations. Je me confondis en remercîments et me déclarai prête à assister au spectacle qui m'était offert. Le petit vieillard entr'ouvrit la porte, fit un signe, et reparut aussitôt suivi de ses disciples.

Ils étaient au nombre de huit, et il est certain que si je les eusse rencontrés pendant mon voyage, au coin d'un bois, leur apparition m'eût causé peu de plaisir. Leurs vêtements en lambeaux, leurs longues barbes incultes, leurs visages pâles, leurs formes émaciées, je ne sais quoi de féroce et de hagard dans les yeux, tout cela contrastait singulièrement avec le rond et frais visage de leur chef, sa physionomie ouverte et souriante et son costume passablement coquet. Les disciples se prosternèrent en entrant devant lui, me firent un salut de politesse, et s'assirent à distance en attendant les ordres du petit vieillard, qui, de son côté, attendait les miens. J'éprouvais un certain embarras, qui eût été encore bien plus pénible, si la séance à laquelle j'allais assister eût été provoquée par moi. J'en étais, par bonheur, parfaitement innocente, et cette pensée me donnait un peu d'aplomb; mais je n'osais pas faire le signal de commencer... je ne savais pas encore quoi. Je m'attendais à une scène de grossière imposture, à laquelle je serais forcée d'applaudir par politesse, et dont je devrais me montrer la dupe par bienséance...

Je fis servir le café pour gagner du temps, *mais le chef seul accepta; les disciples s'excusèrent, alléguant la gravité des épreuves auxquelles ils allaient se soumettre. Je les regardai, ils étaient sérieux et impassibles comme des hommes qui attendraient la visite d'un hôte ou plutôt d'un maître révéré*. Après un court silence, le petit vieillard me demanda si ses *enfants* pouvaient commencer, et je répondis que cela ne dépendait que d'eux seuls. Prenant ma réponse pour un encouragement, le vieillard fit un signe, et l'un des derviches se leva. Il alla d'abord s'agenouiller devant le chef et baiser la terre; celui-ci lui imposa les mains comme pour lui donner sa bénédiction, et lui dit à voix basse quelques mots que je n'entendis point. Se relevant alors, le derviche quitta son manteau, sa fourrure de poil de chèvre, et prenant de la main d'un de ses confrères un long poignard dont le manche était garni de sonnettes, il vint se placer debout au milieu de l'appartement. *Calme d'abord et recueilli, il s'anima par degrés sous le coup d'une action intérieure; sa*

poitrine se souleva, ses narines s'enflèrent et ses yeux roulèrent dans leurs orbites avec une singulière rapidité. Cette transformation était accompagnée et aidée, sans doute, par la musique et les chants des autres derviches, qui, commençant par un récitatif monotone, *passèrent bientôt aux cris et aux hurlements cadencés*, auxquels le battement régulier et pressé d'un tambour imposait une certaine mesure. Lorsque la fièvre musicale eut atteint son paroxysme, le premier derviche leva et laissa retomber successivement le bras qui tenait le poignard, *sans paraître avoir la conscience de ses mouvements et comme mû par une force étrangère.* Un tressaillement convulsif parcourut tous ses membres, et il mêlà sa voix à celle de ses confrères, qu'il réduisit bientôt à l'humble rôle d'accompagnateurs, *tant ses cris dépassaient et dominaient les leurs.* La danse se joignit à la musique, *et le derviche protagoniste exécuta des bonds si prodigieux, tout en continuant son hymne d'énergumène, que la sueur ruisselait sur son torse nu.*

C'était le moment de l'inspiration. Brandissant le poignard qu'il n'avait jamais quitté, et dont la moindre secousse faisait résonner les mille grelots, il tendit le bras en avant, puis, le repliant soudainement avec force, *il s'enfonça le fer dans la joue, si bien que la pointe en sortit dans l'intérieur de la bouche. Le sang se fit jour aussitôt par les deux ouvertures de la plaie*, et je ne pus retenir un mouvement de la main pour faire cesser cette scène horrible. — Madame veut voir de plus près, dit alors le petit vieillard qui m'observait attentivement. Faisant signe à l'exécutant d'approcher, il me fit remarquer que la pointe du poignard avait bien réellement traversé les chairs, et il ne se tint pas pour satisfait qu'il ne m'eût forcée à toucher du doigt une pointe.

— Êtes-vous convaincue que la blessure de cet homme est réelle? me dit-il ensuite.

— Je n'en doute nullement, répondis-je avec empressement.

— C'est assez, mon fils, reprit-il en s'adressant au derviche, qui était demeuré, pendant l'examen, la bouche ouverte, remplie de sang, et le fer dans la blessure; allez vous guérir.

Le derviche s'inclina, retira le fer, et, s'approchant d'un de ses confrères, il s'agenouilla et lui présenta sa joue, que celui-ci lava à l'extérieur et à l'intérieur avec sa propre salive. L'opération ne dura que quelques secondes; mais lorsque le blessé se releva et se tourna de notre côté, *toute trace de blessure avait disparu.*

Un autre derviche se fit, avec la même mise en scène, une blessure au bras qui fut pansée et guérie par le même moyen. Un troisième m'effraya; il était armé d'un grand sabre recourbé qu'il prit à deux

mains par les deux extrémités, et s'en étant appliqué la lame du côté concave sur le ventre, il l'y fit entrer en exécutant un mouvement de bascule. Une légère couleur de pourpre se détacha aussitôt sur cette peau brune et luisante, et je suppliai le vieillard de ne pas pousser les épreuves plus loin. Il sourit et m'assura que je n'avais encore rien vu, que ce n'était là que le prologue; ***que ses enfants se coupaient impunément tous les membres, et au besoin la tête, sans qu'il en résultât pour eux le moindre inconvénient.*** Je crois qu'il avait été content de moi, et qu'il me jugeait digne de goûter leurs miracles, ce qui ne me flattait que médiocrement.

Le fait est pourtant que je demeurai pensive et embarrassée. Qu'était cela? Mes yeux n'avaient-ils point vu, mes mains n'avaient-elles pas touché? J'avais beau me rappeler les tours de nos plus célèbres prestidigitateurs, je ne trouvais dans mes souvenirs rien qui approchât de ce que je venais de voir. J'avais affaire ici ***à des hommes ignorants et simples à l'excès;*** leurs tours aussi étaient de la plus grande simplicité et ne laissaient guère de prise à l'artifice. Je ne prétends pas avoir assisté à un miracle, je raconte fidèlement une scène que, pour ma part, je ne saurais expliquer.

J'étais fort émue, je l'avoue, et le lendemain j'écoutai sans sourire les récits d'autres faits merveilleux dont m'entretint le docteur Petranchi, établi depuis plusieurs années à Angora et y remplissant les fonctions d'agent consulaire anglais. M. Petranchi croit que ces derviches possèdent des secrets naturels, ou, pour mieux dire, ***surnaturels***, moyennant lesquels ils accomplissent des prodiges pareils à ceux des anciens prêtres d'Égypte. Ce n'est pas là mon opinion; je me contente de n'en avoir aucune, ce qui est le seul moyen de ne pas faire fausse route en certains cas.

Princesse de Belgiojoso.

MESMER ET SON MÉDIUM

« Je prierai pour vous, mon père, et il vous enverra un autre consolateur, l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit ni ne le connaît. — Quand cet esprit sera venu, il vous enseignera toute vérité. »

« Longtemps les ténèbres ont régné sur la terre; l'aurore d'un beau jour s'est enfin levée sur les hommes. Lorsque la nuit laisse peu à peu sa place au jour, l'horizon blanchit un peu; puis, bientôt, la clarté, de



plus en plus, illumine la terre et enfin le soleil paraît avec éclat. Si cet astre brillant paraissait tout à coup avec la force qu'il a dans le milieu du jour, quel œil humain pourrait en soutenir la lumière? — De même que le visible, Dieu a ordonné ce qui ne peut être vu, et la marche suivie à nos yeux par la nature matérielle se répète dans la spiritualité. L'aurore a paru sur la terre, et Dieu s'est servi de moi pour commencer à blanchir l'horizon ; c'est le magnétisme qui a annoncé aux hommes que le jour se préparait à venir; bientôt, sa lumière se répandant sur la terre, et les yeux de l'âme s'habituant à autre chose que les ténèbres, quelques rayons ont lui aux regards faibles et étonnés de l'esprit. Mais la force de sa vue a grandi avec l'éclat des rayons, et la lumière a lui, lui de plus en plus. — Allez, âmes humaines, vous n'êtes pas au terme des merveilles, le soleil n'est pas levé, vous n'apercevez encore que l'extrémité de quelques-uns de ses innombrables rayons. Les miracles ne font que commencer : ce que vous voyez est peu de chose auprès de ce qui vient; votre siècle pourra se dire heureux, car il sera éclairé du jour de la lumière éternelle. Préparez-vous à de grandes choses. Cependant, ne considérez point, dans ces miracles que vous allez voir d'ici peu de temps et dans ceux que vous voyez maintenant, le côté merveilleux seul; ce n'est point pour distraire votre esprit harassé de milliers de combinaisons pécuniaires que Dieu envoie de telles choses. — Non, non, les hommes qui devaient être toujours soumis à ses lois s'en sont fatalement et considérablement écartés, et c'est pour les ramener à lui et les sauver du bourbier infect de tous les vices et de l'ignorance la plus funeste, qu'il les éclaire peu à peu par les puissances diverses de la nature, en attendant qu'il envoie lui-même son esprit incréé. — Hommes, encore une fois, préparez-vous; que la persuasion que les communications spirituelles établissent dans votre esprit, au sujet de l'existence de Dieu et de l'âme, ne vous serve point à être plus coupables. Sachant que vous êtes immortels, que Dieu est pur et juste, purifiez vos âmes, afin de ne point rendre inutile la bonté du Très-Haut pour vous; car ce n'est point pour vous laisser croupir dans le vice, ballottés par les passions comme la barque par les flots, que l'esprit fait voir à l'homme sa puissance inconnue pendant si longtemps, mais pour vous porter à Dieu, votre créateur, avec d'autant plus d'ardeur et de foi que vous croyez moins à la réalité de ce qui n'est plus qu'esprit pur.

Signé : Mesmer.

Je puis garantir la parfaite honnêteté et la scrupuleuse sincérité du

médium auquel nous devons cette communication, et je dois ajouter que c'est sans connaître en rien ce que sa main écrivait qu'il lut lui-même, à sa grande surprise, ce que sa main venait de tracer à son insu.

Baron DU POTET.

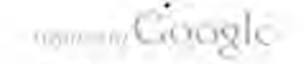
ASCENSION HUMAINE

L'éditeur du journal *Hartford Times* rend compte en ces termes d'une séance de spiritualisme qui a eu lieu dernièrement dans cette ville, et à laquelle assistaient plusieurs notabilités scientifiques :

« M. Henry Gordon, médium bien connu, qui a résidé à Springfield et à Philadelphie, où il a donné lieu à des manifestations très-étonnantes, est maintenant dans notre ville. Nous avions entendu parler de *mains spirituelles* qui faisaient tourner les tables, qui élevaient le corps du sujet en l'air, et d'autres faits remarquables qui se passaient dans ces cercles ; mais je n'avais encore eu occasion d'en observer aucun par moi-même, lorsque je fus invité à une séance où nous nous trouvâmes environ vingt personnes, dont quelques-unes n'avaient jamais rien vu de semblable. Dans le cours de la soirée, M. Gordon fut mis en transe ; son corps et ses membres devinrent raides ; il fut enlevé de son siége et transporté sous la table, qui était fort grande. La planche du centre s'enleva, et M. Gordon, aussi raide qu'une fourche, passa par cette ouverture et fut transporté au-dessus de la table et autour de la salle, tantôt dans la position verticale, et tantôt en faisant un angle de 45°. Il fut ensuite élevé jusqu'au plancher et ramené à son siége, et pendant tout ce temps, il nous parut ne remuer aucun de ses muscles. Il nous fut impossible d'apercevoir le moteur qui produisait ces mouvements. Il fut encore enlevé une fois à moitié de la hauteur d'un escalier et suspendu la tête en bas. Une clochette fut transportée et sonnée, puis jetée sur la table sans aucune action humaine. Il y eut encore d'autres manifestations semblables. Les personnes qui désireraient en être témoins en ont toute facilité, et probablement elles détermineront M. Gordon à passer ici toute la saison. »

Le *Spiritual Telegraph* du 17 novembre dernier contient aussi une relation concernant le même médium :

« Nous avons déjà cité dans nos colonnes des exemples irrécusables d'enlèvement en l'air du corps de M. Henry Gordon par l'action des Esprits. L'expérience suivante nous a été dernièrement attestée par



M. Lorin L. Platt, de cette ville (New-York), demeurant Canal Street, nº 134, et je pense qu'elle n'a pas encore été publiée. Peu de temps après que M. Gordon commença à être médium, à une époque où l'auteur de cette relation demeurait à Newtown (Connecticut), il y eut chez lui une soirée de trente à quarante personnes, à laquelle se trouvait M. Gordon. Après que tout le monde fut assis, les Esprits invitèrent M. Gordon à passer avec M. et Mme Platt et deux ou trois autres personnes dans une chambre voisine. On se rendit à cette invitation, et ces personnes étant assises dans l'obscurité, M. Gordon annonça la présence de l'Esprit du père de M. Platt, qui, dit-il, se disposait à l'enlever. M. et Mme Platt saisirent alors la ceinture du vêtement de M. Gordon, sentirent qu'il s'élevait et s'abaissait à plusieurs reprises, et le sentirent définitivement s'élever à deux pieds au-dessus du sol et se mouvoir graduellement dans l'air, étant toujours maintenu à cette hauteur. Lorsqu'il approcha de la porte, elle s'ouvrit (je ne sais par quel moyen), et nous fûmes éclairés par la lumière de l'autre chambre. Alors tout le monde vit distinctement M. Gordon *flotter*, entrer dans un vestibule et descendre à terre en rebondissant comme un ballon gonflé. Durant ces promenades en l'air, ses pieds étaient élevés d'environ deux pieds au-dessus du sol, et sa tête passa juste au-dessous du bord supérieur de l'ouverture de la porte. Après qu'il eut repris sa place dans son fauteuil, on éteignit les lumières, les Esprits l'enlevèrent de son siége et le firent flotter au-dessus des têtes des personnes amies qu'il toucha fréquemment dans les différentes parties de la chambre. A la fin, deux jeunes dames, assises à l'une des extrémités de la table, s'assurèrent qu'il était assis auprès d'elles, à sa place primitive. Quelques instants après, on entendit un bruit pareil à celui d'un corps tombant sur la table; les Esprits frappèrent pour demander de la lumière; on éclaira, et alors Gordon, assis sur le même siége et transporté de l'extrémité opposée de la salle, fut vu sur la table et couvert du tapis. Et notez qu'il y avait autour de cette table un triple cercle de personnes assises, de sorte qu'il était impossible à M. Gordon de gagner la table de l'endroit où il avait été, sans passer par-dessus les têtes des assistants. »

Mouvements des tables sans impulsion humaine. — Le *New England spiritualist* du 17 novembre dernier contient une relation signée *John James Bird*, dont nous extrayons le récit des faits les plus remarquables et que nous regardons comme dignes de la plus sérieuse attention :

« Une lourde table, autour de laquelle nous étions assis et sur laquelle nos mains étaient posées, s'éleva graduellement du parquet jus-

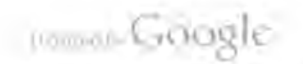
qu'à la hauteur de six pouces et resta quelque temps suspendue, puis se balança de côté et d'autre; il y eut ensuite dans la table des vibrations qui se communiquèrent à nos corps et à nos siéges, comme s'il s'en échappait un fluide énergique. Deux d'entre nous éprouvèrent au genou une sensation semblable à celle que produirait l'étreinte d'une main, et des coups violents se firent entendre sous la table. Un peu avant midi, nous montâmes à l'appartement supérieur; nous nous assîmes autour d'une grande table carrée. Nous entendîmes des coups très-forts dans cette table, et d'autres paraissant venir des différents côtés de la chambre. Moi et la dame qui était assise près de moi, nous fûmes violemment éloignés du cercle, avec les chaises sur lesquelles nous étions assis, et poussés presque à l'extrémité de la chambre; puis l'impulsion s'exerça par un mouvement circulaire. J'essayai, mais sans succès, de résister à cette force inconnue : la table se mut vers nous, laissant derrière elle le reste de la société. Notre hôte, qui est un homme instruit et fort distingué, observa tous ces phénomènes avec beaucoup de soin, ainsi qu'il l'a depuis certifié à M. Hume; il reconnaît qu'il ne pouvait y avoir aucune supercherie; il laisse à la science à expliquer tout cela. Je suis également convaincu qu'il n'y avait ni collusion, ni illusion. Des manifestations semblables ont eu lieu dans la famille de M. Rymer, avant que M. Hume partît pour l'Angleterre. Je pense qu'il est du devoir des hommes intelligents de chercher une explication, plutôt que de travailler à jeter du ridicule et des soupçons injurieux sur des personnes d'une réputation sans tache, qui ont le courage de déclarer hautement ce qu'elles ont vu et de soutenir publiquement leurs convictions.

« A. S. Morin. »

LE DROIT DES MÉDIUMS A UNE RÉMUNÉRATION

Cette question n'est pas sans importance, car la solution, soit affirmative, soit négative, présente des inconvénients et des avantages au point de vue de la propagation du Spiritisme.

Tout médium qui exigera ou acceptera une rétribution, doit s'attendre aux critiques des incrédules et des malveillants. Il faut d'avance en prendre son parti, faire le sacrifice de ses répugnances; car cet inconvénient doit avoir ses limites, ses réactions et ses compensations. Il est reconnu que nos adversaires nous font plus de bien que de mal; par le bruit qu'ils font autour de nous, ils étendent notre réputation



et nous permettent de la consolider. Si un médium est doué de facultés remarquables de bon aloi, dût-on lui reprocher de ne pas être désintéressé, avec de la persévérance il finira par triompher de ses détracteurs ; car des faits sont des faits, on ne saurait éternellement les nier et les méconnaître.

Le médium désintéressé est presque aussi exposé à des accusations injustes que celui qui reçoit un salaire ouvertement. Où l'intérêt n'est pas apparent on suppose qu'il est caché, et l'on est plus sévère pour l'inconnu que pour le connu.

On fera cette objection : Il ne suffirait pas que la foule innocentât celui qui reçoit de l'argent comme tout le monde le fait pour son travail ou ses produits, nous avons encore à satisfaire à l'opinion des Spirites, plus scrupuleux, plus délicats, et partant plus exigeants ; nous avons de plus à tenir compte des conseils donnés par les esprits sur cette matière.

J'ai mûrement étudié ces diverses questions, en cherchant à écarter les préventions, avec mon expérience d'homme qui a vécu de longues années, avec mon intuition d'esprit qui a souffert et appris pendant bien des siècles, avec l'assistance des esprits supérieurs qui ont bien voulu m'éclairer sur cet important sujet. L'un d'eux, que je n'aurais jamais osé évoquer, est venu spontanément et a tranché la question d'une façon magistrale.

Voici la substance de la communication : Non-seulement la rétribution est un droit pour le médium pauvre, le plus sacré des droits, mais c'est encore un devoir pour lui de la solliciter. S'il ne le fait pas, il est coupable envers Dieu qui lui a donné la médianimité, non pour l'exercer à ses moments perdus, mais pour remplir une mission spéciale. Le travailleur doit vivre et il ne le peut sans recevoir le prix de son travail. Malheur à qui entravera la mission du médium soit en lui refusant la rétribution, en contestant son droit à la recevoir, soit en le décourageant par des critiques injustes et hors de propos ! Tous, au contraire lui doivent aide et protection ; car le médium est l'instrument de Dieu. Ce que vous ferez en sa faveur, dans l'intérêt de sa mission, Dieu vous en tiendra compte généreusement, tandis qu'il vous punira pour votre injustice à son égard, sous quelque masque que vous la dissimuliez.

Non-seulement un médium a besoin de vivre dans la localité qu'il habite, mais il en est quelques-uns qui accompliraient une bonne œuvre en voyageant dans le but de répandre les bienfaits du Spiritisme. Une telle entreprise entraînerait des dépenses plus élevées, qu'il serait absolument nécessaire de couvrir.

La médianimité rétribuée est exposée dans certains cas à la sévérité de la loi. Nous en avons un triste exemple dans la condamnation de la jeune Marie Dessens, médium guérisseur. Si son avocat avait su la défendre en appelant le témoignage de Spirites nombreux et dignes de confiance, il est probable que la condamnation n'eût pas eu lieu ; car elle a découlé de ce principe, qu'une guérison sans remèdes est chose impossible, que toute personne qui prétend en produire de cette manière est suspecte de fourberie, et si elle se fait payer, elle devient passible de la loi qui punit l'escroquerie.

Il est pour nous, Spirites, d'un devoir impérieux de propager la vérité et la lumière, afin que des innocents ne soient plus condamnés à l'avenir.

Plus les médiums courent de dangers, plus nous devons les soutenir, les encourager, les défendre au besoin, leur apporter notre concours le plus énergique.

Celui-là fera une bonne action qui aura décidé un médium à exercer sa faculté, et même à l'exercer à titre de profession. Il est entendu que de telles dispositions ne doivent s'appliquer qu'à des médiums réellement remarquables et pouvant rendre d'utiles services. Quelques personnes prétendent que la faculté médianimique n'étant pas le fruit de l'étude, ne doit point être rétribuée. Il y a là deux erreurs. Pour beaucoup de sujets, la faculté médianimique ne se développe qu'après un long exercice ; le médium a toujours besoin d'étudier. En outre, la pratique de la médianimité n'est pas exempte de fatigues et de dangers. Dans tous les cas, elle exige une perte de temps, et suivant le proverbe américain : ***Time is money*** (le temps c'est de l'argent).

Le médium eût-il acquis sa faculté sans travail qu'il n'en aurait pas moins droit à une rétribution ; si l'on ne payait que les gens qui ont fait de longues études, que deviendraient les hommes de peine, ceux qui ne dépensent que leur temps et leurs forces, ceux dont le travail n'exige ni intelligence ni érudition ? Nous demandons pour les médiums comme pour les avocats, les médecins, les écrivains, les artistes, les ouvriers, et pour tous ceux qui fournissent leurs services, qui donnent les produits de leur travail, une rémunération basée sur la loi de justice et de réciprocité, rien de plus, rien de moins.

On ne pourrait reprocher aux médiums de vendre la parole des Esprits, parce qu'ils réclameront un salaire équitable pour leur concours mécanique, pas plus qu'on ne peut accuser celui qui copie la musique de faire payer le talent du compositeur, ou le manœuvre de réclamer les émoluments de l'architecte. ***Suum cuique.*** Rien de plus

juste, rien de plus honnête et de plus honorable pour celui qui reste dans ces limites, nous ne saurions le répéter trop souvent.

Un jour je m'entretenais avec un Esprit bien connu, qui dans plusieurs dictées s'était montré injuste contre ceux qu'on appelle avec une intention malveillante *les médiums mercenaires*. Vous n'avez donc pas compris, m'a-t-il dit, que ce n'était là qu'un apologue, une parabole, ayant un but tout personnel, une façon détournée de blâmer certain manque de désintéressement, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral ?

Recommandons aux médiums d'être désintéressés autant qu'ils le pourront, sans que cela nuise à l'accomplissement de leur mission; l'intérêt de la mission doit passer avant tout. Ils ont deux sortes d'écueils à éviter : d'une part, l'excès de modestie et de désintéressement ; de l'autre, la présomption, la vanité et la cupidité.

Je m'adresse ici à tous nos frères et sœurs, incarnés et désincarnés, qui voudront bien accueillir ma prière : Que chacun de vous, dans la limite de ses moyens, s'efforce de pousser quelque médium à se consacrer entièrement à l'exercice de sa faculté, soit en restant dans la même ville et en se partageant entre plusieurs groupes, soit en entreprenant des voyages dont le but serait la propagation du Spiritisme. Les médiums guérisseurs seraient ceux qui auraient le plus de chances de succès, car la santé est une question qui intéresse beaucoup de personnes. Par certaines mesures de prudence ils pourraient se mettre à l'abri de toutes poursuites judiciaires. La loi ne punit pas l'acceptation d'un don fait volontairement; ce qu'elle punit quelquefois, et pas assez souvent, ce sont les promesses trompeuses, la fraude commerciale ou son équivalent. Un médium aura besoin de réunir plusieurs qualités: une bonne faculté d'abord, puis de l'intelligence, du savoir-faire, beaucoup d'honnêteté et de désintéressement, ce qui ne veut point dire qu'il doive renoncer à toute rétribution.

AMAND GRESLEZ.

Notre opinion est absolument conforme à celle de notre frère Amand Greslez, en ce qui concerne le droit des médiums à réclamer une rémunération équitable pour l'exercice de leur faculté. Quant à la règle qui doit être suivie pour la fixation du salaire, nous n'en trouvons pas d'autre plus rationnelle que celle de l'équivalence des services et des produits ; les médiums doivent prendre en considération leurs propres charges et avoir égard à la position de ceux qui ont recours à eux. A nos yeux, l'empereur et le goujat, le général et le soldat, le pape et le

sacristain, le ministre comme le laquais, le patron comme l'ouvrier, le savant comme l'ignorant, ont droit à une rémunération en rapport avec leurs besoins, abstraction faite de leurs fonctions; tous sont frères, tous sont égaux devant Dieu ; et encore admettons-nous que certaines causes peuvent obliger les uns et les autres à réduire leurs exigences respectives au-dessous de ce qui serait nécessaire pour les besoins raisonnables; par exemple, lorsque la masse des richesses sociales ne permet pas d'attribuer à chacun le nécessaire. Nous croyons, avec les libres-penseurs et les philosophes, que NUL N'A DROIT AU SUPERFLU TANT QUE CHACUN N'A PAS LE NÉCESSAIRE, et que dans une société bien organisée les hommes doivent s'efforcer d'assurer à tous et à chacun les choses indispensables à l'existence, ensuite leur procurer l'utile, et finalement l'agréable; en d'autres termes, la société doit traverser successivement les phases du bien-être, du confortable, avant d'arriver au luxe et à l'opulence. Or le salaire doit refléter ces diverses situations et s'élever ou s'abaisser suivant l'état général des affaires et la position particulière des individus, pour ne pas violer la loi de justice et de réciprocité. Telle est la loi que les Spirites et les médiums, dans l'exercice de leurs fonctions industrielles, commerciales, manuelles et médianimiques doivent suivre s'ils veulent pratiquer la justice.

LA MAGIE CHEZ LES LAMAS TARTARES

M. l'abbé Hue, ancien missionnaire, rapporte, dans son voyage dans la Tartarie et le Thibet, des cérémonies analogues à celles qui ont été citées dans le tome XV du ***Journal du Magnétisme***, pages 18 et suivantes. Voici ce dont il est question :

En voyageant à travers les déserts, il aperçut un jour de nombreuses caravanes de pèlerins, se rendant tous au même endroit; un peu plus loin, un vieux lama se trouva sur le chemin de M. l'abbé Hue, qui engagea la conversation avec lui et apprit que tous ces pèlerins se rendaient à une lamaserie où, disait le vieux lama, « un lama ***bokte*** fera éclater sa puissance; il se tuera, sans pourtant mourir... »

Je cite maintenant les propres paroles du missionnaire : « Nous comprîmes à l'instant le genre de solennité qui mettait ainsi en mouvement les Tartares des Ortous. Un lama devait s'ouvrir le ventre, prendre ses entrailles et les placer devant lui, puis rentrer dans son

premier état. Ce spectacle, quelque atroce et dégoûtant qu'il soit, est néanmoins très-commun dans les lamaseries de la Tartarie.

« Le *bokte* qui doit faire éclater sa puissance, comme disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière. Pendant ce temps, il doit s'interdire toute communication avec les hommes et s'imposer le silence le plus absolu. Quand le jour fixé est arrivé toute la multitude des pèlerins se rend dans la grande cour de la lamaserie, et un grand autel est élevé sur le devant de la porte du temple.

« Enfin le *bokte* paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel, et détache de sa ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux. A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles invocations de cette affreuse cérémonie. A mesure que la récitation des prières avance, on voit le *bokte* trembler de tous ses membres, et entrer graduellement dans des convulsions frénétiques. Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure ; leur voix s'anime, leur chant se précipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée par des cris et des hurlements. Alors le *bokte* rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture, et, saisissant le coutelas sacré, s'entr'ouvre le ventre dans toute sa longueur. Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se prosterne devant cet horrible spectacle, et on interroge ce frénétique sur les choses cachées, sur les événements à venir, sur la destinée de certains personnages. Le *bokte* donne, à toutes ces questions, des réponses qui sont regardées comme des oracles par tout le monde.

« Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve satisfaite, les lamas reprennent, avec calme et gravité, la récitation de leurs prières. Le *bokte* recueille, dans sa main droite, du sang de sa blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus, et le rejette en l'air en poussant une grande clameur. Il passe rapidement la main sur la blessure de son ventre, et tout rentre dans son état primitif, sans qu'il lui reste la moindre trace de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement. Le *bokte* roule de nouveau son écharpe autour de son corps, récite à voix basse une courte prière, puis tout est fini, et chacun se disperse, à l'exception des plus dévots, qui vont contempler et adorer l'autel ensanglanté que vient d'abandonner le saint par excellence ; quelques-uns trempent le bout de leurs robes dans le sang.

« Ces cérémonies horribles se renouvellent assez souvent dans les grandes lamaseries de la Tartarie et du Thibet. Nous ne pensons nulle-



mênt qu'on puisse toujours mettre sur le compte de la supercherie les faits de ce genre; car, d'après tout ce que nous avons vu et entendu parmi les nations idolâtres, nous sommes persuadé que le démon y joue un grand rôle. Au reste, notre persuasion à cet égard se trouve fortifiée par l'opinion des bouddhistes les plus instruits et les plus probes que nous avons rencontrés dans les nombreuses lamaseries que nous avons visitées.

« Tous les lamas indistinctement n'ont pas le pouvoir des opérations prodigieuses. Ceux qui ont l'affreuse capacité de s'ouvrir le ventre, par exemple, ne se rencontrent jamais dans les rangs élevés de la hiérarchie lamaïque. Ce sont ordinairement de simples lamas, mal famés et peu estimés de leurs confrères. Les lamas réguliers et de bon sens témoignent en général de l'horreur pour de pareils spectacles. A leurs yeux, toutes ces opérations sont perverses et diaboliques. Les bons lamas, disent-ils, ne sont pas capables d'exécuter de pareilles choses; ils doivent même se bien garder de chercher à acquérir ce talent impie ni se mêler à ceux qui exercent de telles pratiques.

« Quoique ces opérations démoniaques soient, en général, décriées dans les lamaseries bien réglées, cependant les supérieurs ne les prohibent pas. Au contraire, il y a, dans l'année, certains jours de solennité réservés pour ces dégoûtants spectacles. L'intérêt est, sans doute, le seul motif qui puisse porter les grands lamas à favoriser des actions qu'ils réprouvent secrètement au fond de leur conscience. Ces spectacles diaboliques sont, en effet, un moyen infaillible d'attirer une foule d'admirateurs stupides et ignorants, de donner, par ce grand concours de peuple, de la renommée à la lamaserie, et de l'enrichir des nombreuses offrandes que les Tartares ne manquent jamais de faire dans de semblables circonstances.

« S'entr'ouvrir le ventre est un des plus fameux *sié-fa* (moyen pervers) que possèdent les lamas. Les autres, quoique du même genre, sont moins grandioses et plus en vogue; ils se pratiquent à domicile, en particulier, et non pas dans les grandes solennités des lamaseries. Ainsi, on fait rougir au feu des morceaux de fer, puis on les lèche impunément; on se fait des incisions sur le corps, sans qu'il en reste un instant après la moindre trace, etc., etc. Toutes ces opérations doivent être précédées de la récitation de quelque prière.

« Nous avons connu un lama qui, au dire de tout le monde, remplissait à volonté un vase d'eau, au moyen d'une formule de prière. Nous ne pûmes jamais le résoudre à tenter l'épreuve en notre présence. Il nous disait que, n'ayant pas les mêmes croyances que lui, ses tenta-

tives seraient non-seulement infructueuses, mais encore l'exposeraient peut-être à de grands dangers. Un jour, il nous récita la prière de son *sié-fa*, comme il l'appelait. La formule n'était pas longue, mais il nous fut facile d'y reconnaître une invocation directe à l'assistance du démon : « Je te connais, tu me connais, disait-il. Allons, vieil ami, « fais ce que je te demande. Apporte de l'eau et remplis ce vase que « je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que c'est que cela « pour ta grande puissance? Je sais que tu fais payer bien cher un « vase d'eau, mais n'importe, fais ce que je te demande, et remplis ce « vase que je te présente. Plus tard, nous compterons ensemble. Au « jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient. » — Il arrive quelquefois que ces formules demeurent sans effet; alors, la prière se change en injures, en hurlements et en imprécations contre celui qu'on invoquait tout à l'heure. »

D[r] JOUIS DU CHÉNÉ.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES (*suite*).

Du reste, il est à noter que chacun de ceux qui ont écrit sur la constitution des astres, ont conclu contre cette fausse opinion renversée par nous dans la première partie de ces études, à savoir que tout avait été fait pour la Terre. Nous avons fait observer que la proposition inverse est vraie et que la Terre a été créée pour entrer dans l'harmonie universelle, et point cette harmonie pour elle ; tous les savants, tous les philosophes partagent cet avis depuis Galilée, il n'y a plus que quelques esprits attardés et rétrogrades qui s'obstinent dans l'opinion contraire. Nous avons cité Herschel, Arago, Lalande, Laplace et notre cher Jean Reynaud. Citons encore à cet égard le docteur Plisson. Voici ses propres expressions :

« La terre a en superficie 5,098,857 myriamètres carrés, et nourrit une population de plus d'un milliard d'hommes. Sur ce taux, le Soleil pourrait être habité par 12,000 milliards et plus d'individus, tandis que Pallas, la plus petite de nos planètes, ne renfermerait que 100,000 habitants. Or, s'il pouvait être prouvé, comme l'ont d'ailleurs fortement soutenu le docteur Elliot, le professeur Bode et plusieurs autres avec eux, que l'habitation du Soleil fût, en effet, un immense

séjour de délices et de longévité, quel cas pourrait-on faire encore de la prétention de ceux qui n'ont pas craint d'affirmer, sans plus de preuves assurément et même contre l'ensemble des témoignages multipliés de la science, que tout ce que nous voyons ait été constitué en vue de la Terre et du bonheur de ses habitants, eux dont la vie est si éphémère, si agitée; en proie à tant de déceptions, de souffrances et de misères? Certes, si les globes de notre monde ont été formés les uns pour les autres, n'est-il pas plus naturel de penser que les avantages en tous genres doivent demeurer au plus considérable d'entre eux, à celui qui, placé au centre du système, oblige les autres à circuler autour de lui, les gouverne, les maîtrise, les domine avec tant de puissance, enfin les illumine et les réchauffe de ses rayons bienfaisants? »

Il est un ordre très-important de considérations que nous allons maintenant aborder, c'est celui de l'intensité de la pesanteur dans chacun des globes de notre tourbillon. Voyons d'abord pour cela leur volume respectif :

Le volume du Soleil est		1,328,457	fois celui de la Terre.
—	de Mercure,	0,06	
—	de Vénus,	0,91	
—	de la Terre,	1,00	unité de convention.
—	de Mars,	0,17	
—	de Jupiter,	1,470	
—	de Saturne,	887	
—	d'Uranus,	77	
—	Planète Le Verrier,	230	

De sorte que dans l'ordre des grosseurs notre terre ne vient qu'au cinquième rang, et même au sixième en comptant le Soleil.

L'intensité de la pesanteur

sur le Soleil	29,37	
— Mercure	1,15	
— Vénus	0,95	
— la Terre	1,00	C'est notre terme de comparaison.
— Mars.	0,44	
— Jupiter.	2,55	
— Saturne	1,09	
— Uranus.	1,11	
— la Planète Le Verrier.	1,02	

A. Pezzani,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.

LE DEVOIR

Ne croyez pas qu'il y ait dans l'homme deux existences : l'une citoyenne, l'autre religieuse. Non, sa vie est une, et peut se montrer aussi religieuse dans la politique, dans la littérature, dans l'industrie, dans l'administration, que citoyenne dans l'Église et dans toutes les circonstances qui semblent exclusivement religieuses.

L'homme est un, et l'on ne peut le scinder en deux, à moins de ne pas bien comprendre l'une de ces deux faces. Celui qui sépare l'homme religieux du citoyen fait le citoyen non religieux, et cependant lorsqu'il remplit ses devoirs de citoyen il pratique la religion, comme il remplit ses devoirs de citoyen en accomplissant ses devoirs religieux. L'homme peut être assidu, exact dans ses devoirs religieux, sans manquer d'un iota à ses devoirs de citoyen et *vice versa.*

Il est temps que le monde comprenne que la vraie religion ne consiste point dans certains actes extérieurs, pratiqués à certaines heures ou dans certains lieux, mais bien à mêler la religion à toutes les œuvres de son état, et qu'en remplissant ses devoirs d'homme d'État, de jurisconsulte, d'écrivain, d'ouvrier, on accomplit rigoureusement un devoir religieux. La vraie religion est celle qui fait remplir exactement, et avec l'aide d'en haut, le rôle que Dieu a assigné à chaque homme ici-bas. Celui qui fait abstraction de la religion alors qu'il vaque à ses occupations ne se fait pas une idée exacte de ce qu'elle est, et il sera difficilement un citoyen convaincu de ses propres devoirs et capable de sacrifice pour les accomplir. Il en est de même de celui qui remplit ses devoirs religieux en les séparant de ceux du citoyen, il n'est pas véritablement religieux, car il ne comprend pas le but de la religion sur la terre, qui est l'amélioration intellectuelle, physique et morale des hommes.

(Extrait des *Annales du Spiritisme de Turin.*) CAVOUR.

UNE SOIRÉE CHEZ LA COMTESSE D.

Les idées spirites montent et se propagent en tous lieux. Recueillies dans la mansarde du pauvre, saluées dans les hôtels du riche, attaquées encore, défendues avec ardeur, elles sont acceptées par beaucoup et tolérées par tous. Aujourd'hui même, dans les cercles les plus antipa-

thiques au spiritisme, vous pouvez vous dire spirite sans que cet aveu provoque les sourires et les railleries de l'incrédulité. Dans les salons de Mme la comtesse D..., je trouvai, il y a peu de jours, une réunion nombreuse et choisie. Toutes les opinions religieuses y étaient représentées; toutefois je dois dire que mes yeux ne rencontrèrent point un visage ami, un frère en croyances spirites.

Les formules banales de la conversation ordinaire étant épuisées, les questions brûlantes de la politique extérieure et intérieure ayant été touchées, on vint à parler d'un sujet tout à fait spirite, des visions et apparitions. Un certain trouble s'empara de moi; je crus à une attaque renouvelée du temps passé, où les allusions mal cachées, les pointes trop acérées amenaient souvent d'énergiques protestations, et jetaient offensé et offenseur dans de regrettables discussions où l'indignation était toujours aux prises avec la violence. Remis promptement de cette légère émotion qu'on pouvait prendre pour un manque de courage, et qui n'était qu'un sentiment de surprise, je m'approchai comme les autres de l'orateur, bien décidé à relever toute parole qui pourrait blesser ma conscience et ma foi. C'était une jeune femme qui parlait. « Il y a trois ans à peu près, disait-elle, je vis, un matin, étant parfaitement éveillée et ayant pleine connaissance de mes actes, une volumineuse couronne d'épines qui resta suspendue à mon chevet pendant un quart d'heure au moins. La couronne disparut, une pluie de larmes tomba du plafond sur le parquet avec un bruit que je ne pourrais définir. Cette pluie se renouvela trois fois de suite, à trois jours de distance. A quelque temps de là, les épreuves de toutes sortes vinrent fondre sur la famille : on perdit un procès de haute importance, un enfant de quatre ans fut enlevé à la suite d'un mal qui dura à peine quelques jours; mon mari fit une longue maladie, et moi-même tombai dangereusement malade et fus aux portes du tombeau. »

Et la jeune femme tremblait encore au souvenir de ses maux passés et pleurait en les racontant. L'assemblée, toute émue, témoignait par son silence et son recueillement sa vive et respectueuse sympathie pour l'infortunée jeune femme.

Pourtant un vieillard, que je sus plus tard être conseiller d'État, et qui paraissait avoir dans la maison une certaine autorité, M. L..., rompit le silence et, après les condoléances d'usage, formula une opinion qui sembla froisser l'auditoire, à savoir, qu'attacher une trop grande importance à des faits même insolites, et en tirer des conséquences pour l'avenir, était une faiblesse d'esprit. « — Pour ma part, ajouta-t-il, je connais une femme d'un grand mérite, ma parente, qui,

placée dans les meilleures conditions pour être heureuse, est tout à fait malheureuse. Dans les moindres incidents de la vie ordinaire elle croit voir un présage. Qu'une araignée vienne à paraître, voilà toute la maison en émoi. Il ne faut pas parler d'œufs cassés, d'eau trouble, de serpents. Tout est au pire dans le meilleur des intérieurs possibles; car, je dois l'avouer, la famille est composée de gens sensés, intelligents et parfaits de cœur; seulement ils donnent en plein dans la superstition.

« — Je suis tout à fait de votre avis, répondit un des auditeurs, quand vous vous moquez des gens superstitieux qui voient dans les faits les plus simples de la vie des présages. Mais quand on est témoin de faits qui dérogent aux lois connues de la nature, qui accusent dans la cause une volonté bien arrêtée, comme celui que nous venons d'entendre raconter, il est impossible, ce me semble, de ne pas les regarder comme des avertissements du monde invisible. Toute cause intelligente doit avoir un but utile et sérieux, et je ne verrais pas l'utilité de ces manifestations, si elles n'étaient produites que pour l'amusement ou la terreur des pauvres humains.

« — Ce que je vais rapporter ici, repartit un autre interlocuteur, confirmera le dire de mon ami.

— Parlez ! parlez ! s'écria-t-on de toutes parts.

« — M. B..., avocat, que nous connaissons tous, était allé à l'île Maurice pour recueillir une succession. La cordiale hospitalité qu'il avait reçue dans cette colonie lui avait fait perdre de vue le rapatriement. Au moment où il y songeait enfin, on lui signala le départ d'un navire sur lequel bon nombre de ses connaissances avaient arrêté leur passage. La *Lise*, capitaine Lecacheux, allait faire voile pour Marseille, et de tout son emménagement il ne restait disponible qu'une seule cabine : c'est dire qu'il fallait se hâter s'il voulait arrêter son passage sur le navire.

« M. B... se rendit à bord, où il trouva le capitaine qui lui fit visiter son navire dans tous ses détails; on le conduisit jusque dans l'entre-pont. Le curieux visiteur examina l'entre-pont avec une lanterne, et poussa la précaution jusqu'à en faire projeter la lumière sur le point le plus obscur du bâtiment. A ce moment, ô prodige ! se dessina à ses yeux l'ombre d'une femme qui, en se rapprochant, revêtit une forme parfaitement distincte, et dans laquelle il reconnut sa mère, morte depuis deux ans. Elle souleva lentement le voile qui couvrait ses yeux pleins de larmes, et de la tête lui fit un signe négatif. On comprend quelle dut être l'émotion du jeune avocat; il s'appuya sur le bras du capitaine, qui l'accompagnait toujours. Celui-ci, attribuant son émotion au manque d'air ou à l'odeur du goudron, le gourmanda en riant,

en le reconduisant sur le pont. L'effet était produit. M. B... déclara qu'il avait changé d'idées. A deux mois de là, on apprenait le naufrage de la *Lise* aux abords du cap de Bonne-Espérance. Ce navire avait péri corps et biens, dans une grande tempête, et les détails qu'on recueillit plus tard sur ce sinistre font croire que, selon toute probabilité, il a dû s'y passer un drame terrible.

« — On doit attribuer cette vision étrange, dit M. L..., à un effet de l'imagination. Ce M. B... avait probablement dans sa pensée le souvenir de sa mère ; il aura cru la voir, cela ne peut s'expliquer autrement. Quant à la coïncidence des faits qui ont suivi cette apparition, elle est toute fortuite. »

Enhardi par le sympathique accueil qu'on avait fait tacitement aux idées spirites, j'osai prendre la parole.

« — Si la vision dont on vient de parler était un cas isolé, on pourrait peut-être l'attribuer au hasard ; mais les visions sont plus fréquentes qu'on ne croit. Il n'est personne ici qui, consultant ses souvenirs, ne pourrait, s'il en était prié, nous faire le récit d'une apparition presque toujours confirmée par les événements. Le hasard, que je sache, n'a pas de ces récidives.

« Laissez-moi vous raconter deux faits bien remarquables qui sont présents à la mémoire :

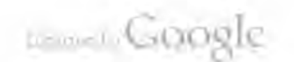
« L'impératrice Joséphine étant, un jour de fête, accoudée à un balcon qu'on avait richement décoré en son honneur, saluait le peuple avec cette grâce charmante qui lui était habituelle. Une femme d'un aspect étrange perça la foule et s'arrêta devant la souveraine. Par un mouvement instinctif, l'impératrice se retira, entraînant avec elle les dames de sa suite. Quelques minutes plus tard, le balcon s'écroulait.

« — Cela est vrai, dit la comtesse, j'ai déjà entendu raconter cet événement à des personnes dignes de toute confiance.

« — Le second, continuai-je, rapporté par tous les journaux de Bordeaux, est, à mon avis, plus merveilleux encore.

« La famille M..., composée du père, de la mère, de deux filles et d'un fils, jouissant d'une certaine fortune, habitait une petite maison située à Bordeaux, Fossés des Tanneurs.

« C'était en juillet 18.., par une belle soirée d'été. La chaleur était suffocante, les croisées étaient ouvertes. On avait apporté les bougies pour terminer le repas du soir. Au même instant on vit se dessiner sur le plafond une ombre mystérieuse. Peu à peu, cette ombre s'éclaira au point qu'on put voir parfaitement le manteau semé de fleurs de lis, le sceptre et la couronne d'une reine. Un feu étrange brillait dans les



yeux du fantôme, un sourire fier et dédaigneux errait sur ses lèvres; le reste du visage était voilé par un nuage qui empêchait d'en distinguer les lignes et les formes. Cette apparition persista jusqu'à trois heures cinq minutes du matin (la reine était assise), et se renouvela tous les jours, pendant un mois, paraissant et disparaissant à la même heure. Elle fut constatée non-seulement par les serviteurs et les voisins, mais encore par bon nombre des habitants de la ville, dont quelques-uns croyaient reconnaître Marie-Antoinette.

« Il y eut des commentaires de toute sorte; on voulut faire intervenir le clergé, prévenir la police... Bref, au moment où l'on s'agitait le plus, le fantôme cessa de se montrer, mais non sans laisser des traces de son passage. Le jour où il apparut pour la dernière fois, un grand bruit se fit entendre; le plafond sembla s'affaisser, et le verre qu'allait porter à ses lèvres le fils de la maison en fut détourné comme par magie pour aller tour à tour choquer ceux des autres membres de la famille; puis le verre se brisa sur place. Une pâleur mortelle se peignit sur le visage des convives; la frayeur les avait anéantis.

« Le lendemain, le père s'éteignit sans souffrance; puis la mère, une des deux filles et le fils furent frappés de la même manière à quarante-huit heures d'intervalle. La fille aînée seule resta. On l'enleva à temps de cette maison maudite que le propriétaire fut forcé de fermer et de démolir plus tard.

« — De qui tenez-vous ces renseignements? demanda la comtesse, troublée.

« — D'une de mes parentes, madame, qui se trouvait avec mademoiselle M... à bord du bateau à vapeur allant de Bordeaux à Agen. Pauvre jeune fille! Son aspect était si étrange, ses yeux si hagards, sa pâleur si cadavéreuse, qu'en l'approchant le sentiment qu'on éprouvait était celui de la pitié mêlée à la terreur. Quelques passagers l'entouraient, mais presque tous la fuyaient. Ma tante eut le courage de la questionner, et c'est de mademoiselle M... qu'elle tient tous les détails que je viens de raconter.

« — Qu'est devenue depuis mademoiselle M...? demanda la comtesse avec précipitation.

« — Morte! et jour pour jour un an après sa dernière sœur, à trois heures cinq minutes du matin.

« — Magie! reprit le sceptique vieillard. René le Florentin, dans un mirage composé de certaines préparations chimiques, n'avait-il pas fait entrevoir à Catherine de Médicis le massacre de la Saint-Barthélemy et la fin de sa race?

« Plus tard, Cagliostro, en regardant dans un verre d'eau, n'a-t-il pas prédit la mort de La Pérouse ?

« — S'il est vrai, ajoutai-je, que René le Florentin et Cagliostro voyaient, l'un dans un mirage composé de plusieurs préparations chimiques, l'autre dans un simple verre d'eau, les événements futurs, comment se fait-il que tous, avec les mêmes moyens, n'obtiennent pas les mêmes résultats? Le mirage et le verre d'eau ne sont donc pas les causes de cette étrange divination. Est-ce à dire pour cela que, ne connaissant pas les causes, vous deviez nier les effets que vous venez de signaler? Non, évidemment, non. Il en est de même pour les apparitions. Avouez que vous en ignorez les causes, je le veux bien, mais ne contestez pas les faits qui les constatent et qui sont affirmés par tant de gens qui en ont été témoins. Il est, je crois, une étude qui pourrait peut-être vous édifier à cet endroit, c'est l'étude du spiritisme. »

Le mot était lancé, et cependant il ne jeta pas l'épouvante dans l'assemblée. J'avais autour de moi, sans m'en douter, un bon nombre d'amis et de frères en croyances.

Minuit venait de sonner, nous nous séparâmes. J'avais fait quelques pas dans la rue, quand je me sentis saisir par le bras. C'était le conseiller qui, d'un ton railleur, me dit : « Allons, monsieur, il est temps de sortir du monde invisible pour rentrer dans le monde réel ; nous voici rue d'Amsterdam. Bonsoir. » CARLOS.

CONSEILS AUX SPIRITES SUR L'EXERCICE DE LA MÉDIANIMITÉ

On ne saurait avoir trop de médiums; dans quelques localités le besoin s'en fait sentir d'une façon regrettable. Que chacun de nous donc tâche de découvrir les personnes aptes à la médianimité, et les engage à développer et à cultiver cette faculté précieuse.

Le moyen le plus simple et le plus avantageux pour reconnaître les aptitudes médianimiques en germe et latentes chez beaucoup de personnes, c'est de consulter un Esprit supérieur. On présentera cette objection : comment faire là où manquent les médiums, où conséquemment il est impossible d'avoir la réponse d'un Esprit ? Adressez-vous dans ce cas à quelque spirite éloigné. Si vous vous trouvez dépourvus complètement de ressources médianimiques, si vous croyez ne pouvoir compter que sur vous-mêmes, voici ce que nous recommandons de faire :

Mettez-vous à une table une seule personne, ou à deux, à trois

personnes au plus, peu importent le sexe et l'âge : pour l'expérience dont il s'agit il y a généralement plus de chances avec des femmes qu'avec des hommes, avec des enfants qu'avec des adultes. Un guéridon à trois pieds est ce qui convient le mieux. Ayez soin qu'il ne se trouve qu'un pied dans la partie opposée aux personnes assises. A défaut de guéridon à trois pieds prenez une table à quatre pieds, mais la plus légère que vous pourrez trouver. A défaut de table on peut se servir d'un objet en bois quelconque, pourvu qu'il ait une certaine dimension. Supposons que vous ayez fait choix d'une table.

Si plusieurs personnes veulent essayer simultanément, elles auront soin de se tenir du même côté, aussi rapprochées que possible; il est essentiel que les mains, qu'on posera légèrement et à plat sur la table, n'occupent pas plus de la moitié de la surface; autrement il pourrait arriver que deux fluides se neutraliseraient, l'un faisant le contre-poids de l'autre. Pour peu qu'une main pèse, elle est un obstacle à l'Esprit qui veut soulever la table sous cette main ; c'est pourquoi nous insistons pour que toutes les personnes se tiennent du même côté; car de cette façon il est facile à l'Esprit de soulever la table dans la partie opposée, et cette facilité lui est indispensable, si les fluides des personnes assises n'ont qu'une faible puissance.

L'une de ces personnes ou toute autre de l'assistance, qui aura le plus de force de désir et de volonté, devra se recueillir et faire l'évocation. Toute évocation doit renfermer une prière à Dieu qui, seul, permet ou interdit la manifestation de l'Esprit. On évoque d'abord les Esprits protecteurs, sans l'assistance desquels on risque d'être trompé à chaque instant. Il est presque nécessaire qu'à partir de l'évocation les assistants restent silencieux, ou du moins presque silencieux. Ordinairement les personnes qui ont les mains sur la table sentent la présence des Esprits à un léger picotement à l'extrémité des doigts. Si au bout d'un certain temps d'apposition des mains, après l'évocation, la table n'a pas remué, on priera les assistants, l'un après l'autre, de remplacer successivement les personnes qui se trouvent à la table, de manière à essayer de toutes les combinaisons possibles. Si l'on n'obtenait rien, c'est qu'il y aurait dans l'assistance une de ces personnes au fluide négatif, ou à la pensée hostile ou antipathique aux Esprits, qui rendent impossible toute manifestation de leur part. Il faudrait recommencer plus tard avec une assistance autrement composée.

Quand la table aura remué on essayera de toutes les combinaisons de personnes, une, deux, trois à la fois, afin de se rendre compte de la puissance fluidique de chacun des assistants. Il peut arriver qu'une



seule personne n'ait pas assez de puissance, mais que deux ou trois de même force étant réunies obtiennent le résultat désiré.

Avec de l'intelligence et de l'ingéniosité on peut, au moyen d'une simple table ou d'un autre meuble léger, engager une conversation avec les Esprits. Les moyens de traduire la pensée sont fort restreints : ordinairement c'est un coup pour affirmer, deux pour nier; la table levée sans frapper indique le doute ou l'invitation à retirer la question posée, le refus de réponse; c'est l'équivalent de *chut!* Selon sa manière de frapper lentement ou vivement, légèrement ou avec force, l'Esprit exprime les nuances délicates de ses pensées ou de ses sentiments. La table appuyée sur les genoux d'un assistant est l'équivalent d'une embrassade ou d'un serrement de main ; dans tous les cas c'est une marque de sympathie. Enfin la table est devenue un être vivant et intelligent, exprimant ses pensées autant que le lui permet son corps de bois dépourvu d'organes. Si vous lui venez en aide ingénieusement, il vous dira ce que vous désirez savoir. Vous lui posez une question, et aussitôt la réponse que vous supposez : l'Esprit n'aura plus qu'à dire *oui* ou *non*. S'il s'agit d'un mot que vous ne pouvez deviner, vous avez recours à l'alphabet; l'Esprit pour chaque lettre frappe le nombre de coups qui indique son ordre : un pour A, deux pour B et ainsi de suite. De cette façon vous aurez des mots, des phrases entières; mais c'est fort long, et puis tous les Esprits et tous les médiums ne sont pas aptes à ce genre de travail de patience.

Les essais qui viennent d'être recommandés ne sont qu'un premier pas fait dans la recherche des médiums. Mais un premier succès obtenu peut vous mener beaucoup plus loin. Avec la simple ressource d'une table, un Esprit supérieur vous fera connaître quelles sont les facultés de telle personne présente ou absente qui désire devenir médium. Vous indiquez successivement à l'Esprit les différentes facultés possibles, dont vous trouvez la nomenclature dans le livre des médiums, par Allan Kardec. Vous commencez par les facultés les moins rares.

Une faculté qui se trouve dans ce cas est celle de médium voyant, auditif et quelquefois orateur, mais dans l'état de somnambulisme seulement. Les Esprits ont le pouvoir de produire cet état chez un certain nombre de sujets, mais ils ne le peuvent pas pour tous; alors il faut avoir recours à un magnétiseur vivant.

Il importe de vulgariser cette grande vérité, que les magnétiseurs et les spirites peuvent se rendre mutuellement d'importants services. Et pourquoi ne pas se tendre la main, ne pas réunir ses efforts et ses moyens, lorsqu'on a tant d'intérêt à le faire de part et d'autre? Et ce

qui doit être plus puissant que l'intérêt, c'est ce devoir de fraternité universelle qu'on est coupable de méconnaître. Que le cœur ne se laisse jamais entraîner à la remorque de l'esprit, quand celui-ci tend à séparer ce que Dieu a voulu réunir. Qu'on est sot et criminel à la fois de s'isoler parce qu'on n'a pas exactement les mêmes opinions sur telle ou telle branche des sciences acquises! Différence d'optique.

N'est-il pas une coupe d'amertume qui nous est commune et qui crée entre nous la fraternité du malheur, fraternité sainte et puissante entre toutes? C'est la coupe où boivent coude à coude les incompris, les méconnus, les repoussés de la science officielle. N'avons-nous pas un but commun, le progrès; un moyen commun, l'étude du fluide animal (qui anime)? Vous travaillez à l'aide du fluide simple; nos expérimentations se font plus particulièrement avec le fluide composé, qui produit des phénomènes plus variés et plus merveilleux. Nous, nous ne repoussons rien de ce que vous admettez; vos études sont aussi les nôtres: rendez-nous la pareille. Si vous ne partagez pas, en général, toutes nos opinions, c'est parce que vous n'avez pas été à même de vous livrer aux mêmes travaux. Comme vous, nous n'admettons que ce que l'expérience a prouvé, que ce qui a cessé d'être douteux et contestable; ralliez-vous donc à nous, magnétistes de toutes les écoles.

Réunissons nos efforts, mettons en commun le fruit de nos études, souvent presque identiques, et nous nous compléterons les uns par les autres. Dans tous les cas, nous ne pouvons que gagner tous à cette association de travaux. Vous avez une spécialité qui nous sera précieuse. Les morts peuvent magnétiser presque aussi bien que les vivants; cependant il est des sujets qui ne peuvent être endormis que par ces derniers. Endormez-nous des sujets, et nous trouverons dans quelques-uns des ressources que vous ne connaissiez pas encore.

On peut trouver un grand nombre de médiums dans les sujets magnétisés par des vivants.

Il faut d'abord l'œuvre de l'invocateur: il se met en rapport avec Dieu par la prière et le recueillement; il se met aussi en rapport avec le sujet endormi par la volonté, en lui tenant la main au besoin; par ce moyen, il augmente sa lucidité, il développe en lui des facultés qu'il n'avait pas encore montrées. Un Esprit est évoqué, puis on le prie de se rendre visible au somnambule; celui-ci le voit, peut l'entendre et répéter ses paroles. Si l'affinité fluidique est encore plus puissante, l'esprit du sujet s'efface ou se retire, et l'Esprit évoqué se sert des organes de ce vivant comme s'ils étaient les siens propres. C'est ce qu'on appelle les réincarnations intermittentes.

Veut-on s'occuper de la santé d'un malade éloigné, avoir une consultation médicale, n'ayez qu'une confiance fort restreinte dans le somnambule livré à lui-même. En supposant qu'il soit parfaitement lucide, ce qui n'a pas toujours lieu, car il a ses intermittences de mirage, de perte ou d'amoindrissement de sa faculté; mais supposons-le lucide, cela ne lui donne pas les connaissances de la thérapeutique. Il verra bien le mal, mais il ne saura indiquer que des remèdes vulgaires. Puis il ne suffit pas toujours de voir un mal pour savoir le juger.

Voici comment il faut opérer : vous faites accompagner l'Esprit du somnambule par un Esprit supérieur et par un Esprit docteur en médecine auprès du malade, dont il vous a suffi de donner le nom et l'adresse. La fonction de l'Esprit supérieur est de diriger le voyage, celle de l'Esprit docteur, de faire ce que ferait un médecin vivant lorsqu'il a bien vu un mal. Le somnambule ne doit être que l'organe, que le traducteur de cet Esprit.

Il ne suffit pas toujours d'avoir été docteur en médecine de son vivant pour l'être encore après sa mort; il faut, de plus, que l'Esprit désincarné soit dans un état de lucidité parfaite. L'Esprit supérieur vous renseignera à cet égard.

Parmi les morts comme parmi les vivants, il y a des Esprits guérisseurs, c'est-à-dire qui guérissent sans le secours de médicaments. Les morts ne sont peut-être pas aussi puissants, mais ils ont sur les autres l'avantage de la facilité de locomotion. Ainsi, on peut guérir un malade éloigné sans qu'il s'en doute; il faut pour cela deux conditions : qu'il ait une affinité fluidique avec l'Esprit guérisseur; que la maladie ou l'infirmité soit de celles que l'action fluidique peut guérir.

Parmi les Esprits guérisseurs, celui du docteur Demeure a acquis une réputation bien méritée. Nous avons été nous-même témoin de quelques cures étonnantes.

Un soir, nous étions en réunion, et l'Esprit du docteur Demeure s'était manifesté au milieu de nous. Une dame, qui se plaignait d'un violent mal de tête, lui dit en plaisantant : « Vous seriez bien aimable, cher docteur, si vous pouviez m'enlever mon mal. — Rien de plus facile. — Y êtes-vous? — Oui. » — La dame n'eut que le temps de pousser un ah! de soulagement; une puissante décharge fluidique lui avait enlevé sa douleur avec la rapidité de l'éclair.

Une autre fois, cette même dame s'était blessée avec une longue épine qui lui était entrée profondément sous la plante du pied; elle consulta un Esprit médecin, qui lui fit les mêmes prescriptions qu'aurait faites un vivant, mais qui, de plus, put lui affirmer qu'il n'était

resté aucun corps étranger dans la plaie. En suivant à la lettre l'ordonnance du docteur invisible, elle eût pu être guérie dans l'espace de deux à trois jours; mais il lui eût fallu garder un repos absolu. Comme elle vaquait à ses occupations habituelles, le mal allait en s'aggravant, et cependant elle ne voulait pas renoncer à son travail. Elle s'avisa, en désespoir de cause, de s'adresser à l'Esprit Demeure, qui lui dit: « Otez-moi tous ces cataplasmes, et je me charge du reste. » Au bout de quelques heures de repos, l'enflure avait disparu complétement ainsi que la douleur; le mal était radicalement guéri.

La *Revue spirite*, d'Allan Kardec, a rendu compte de la guérison d'une fracture du bras, opérée par le même Esprit Demeure, dans un espace de temps merveilleusement court. Souvent cet Esprit, pour ses cures, demande l'assistance d'un magnétiseur, pour opérer avec lui simultanément et avec entente. Il lui suffit ordinairement de l'imposition des mains sur le front du malade. Si c'est un moribond il change promptement une agonie douloureuse en une espèce de léthargie, qui rend presque insensible le passage de la vie à la mort. Ces sortes de phénomènes se sont produits plus d'une fois à Sétif.

Nous avons cité ces exemples pour prouver combien il importe de multiplier les médiums en développant tous les genres de facultés, particulièrement celle de médium somnambule. Un médium guérisseur ne peut opérer que dans la localité qu'il habite, tandis qu'un Esprit guérisseur, comme il en existe un certain nombre dans le monde invisible, peut opérer des guérisons sur plusieurs points du globe le même jour, à la même minute; mais il lui faut un médium pour faire constater sa présence et traduire ses explications.

Il est un autre ordre de travaux qu'on peut obtenir d'un somnambule doué d'une certaine lucidité. Son Esprit, guidé par un Esprit supérieur, peut se dégager partiellement et aller visiter une planète. En même temps qu'il est présent dans ce lieu lointain, il jouit de ses organes matériels sur la terre; ce qu'il voit sur la planète, il le raconte aux assistants. Un Esprit peut donc se séparer en deux parties, dont chacune possède ses facultés de perception et de transmission. Les deux parties sont rattachées entre elles par un fil pneumatique, d'une ductibilité infinie, remplissant l'office de fil télégraphique. Ce que nous racontons là, nous l'avons expérimenté bien souvent.

Si vous appliquez la faculté d'un somnambule à des recherches sur la terre, vous courez grand risque d'être trompés, parce que notre globe est peu favorable à la lucidité, et puis c'est là que se débattent nos curiosités indiscrètes, nos mesquins intérêts matériels. Dieu nous punit

alors en nous livrant à l'erreur. Nous avons remarqué qu'un somnambule met beaucoup plus de temps pour se rendre à quelques centaines de kilomètres sur la terre, que pour franchir les plus grandes distances en s'éloignant de notre planète, et qu'arrivé sur une planète avancée, il est beaucoup plus lucide que sur la terre.

Si l'on avait plusieurs somnambules à sa disposition, on pourrait les contrôler les uns par les autres, et lorsque les descriptions de certaines planètes se trouveraient d'accord, on aurait déjà acquis un certain degré de certitude.

Passons à la faculté de médium écrivain intuitif, beaucoup moins rare que celle d'écrivain mécanique. Il arrive très-souvent qu'une personne se décourage, parce qu'elle attend que sa main marche toute seule, ou qu'ayant marché elle trace des caractères lisibles. La faculté intuitive est plus difficile à saisir en commençant, jusqu'à ce qu'on se soit familiarisé avec la voix des Esprits, qui ne frappe pas précisément l'oreille, mais un nouveau sens qu'il faut développer par la pratique. L'aspirant médium doit se recueillir, évoquer son ange gardien, et bien écouter la voix intérieure, qui ne se fera d'abord entendre que faiblement dans le cerveau ; si elle prononce un mot, il faut l'écrire immédiatement ; de même pour ceux qui se feront entendre l'un après l'autre. On sera tout étonné alors d'avoir écrit des phrases éloquentes, d'avoir exprimé des pensées de l'ordre le plus élevé qu'on ne se soupçonnait pas capable de traduire aussi bien.

Mais il faut être bien attentif en commençant pour saisir cette voix de l'Esprit, d'abord fort vague, fort peu accentuée, jusqu'à ce que par l'exercice, la perception étant devenue plus subtile et le rapport fluidique mieux établi, le phénomène se produise avec une facilité croissante. Il faut surtout pratiquer les exercices chaque jour.

Nous ne parlerons pas de la manière de développer la faculté de médium écrivain mécanique : elle est suffisamment décrite dans le *Livre des médiums*, par Allan Kardec. Nous ne nous occuperons pas davantage des différentes espèces de médianimités dites à effets physiques ; ces facultés varient à l'infini. Les plus remarquables sont des raretés ou des exceptions. Il n'y a pas de règle fixe à établir pour les développer. Un phénomène que peuvent obtenir un certain nombre de médiums à effets physiques, c'est celui d'un orgue jouant tout seul. Pour avoir des chances de réussite, il faut qu'un, deux ou trois, s'il est possible, de ces médiums doués d'une certaine puissance, placent leurs mains sur l'instrument, le plus près possible des touches, en ayant soin de ne



pas appuyer dessus. Un de ces médiums met en œuvre le soufflet. On évoque plusieurs Esprits musiciens qui réunissent leurs efforts, et au bout d'un certain temps, des sons se produisent sans que les touches remuent. C'est en opérant ainsi que nous avons produit ce phénomène dans nos réunions intimes; mais il est possible que d'autres l'obtiennent d'une autre façon. A Alger, on a obtenu les mêmes effets en imposant les mains sur l'orgue fermé.

Ce sont là de simples curiosités; mais elles prouvent la puissance des Esprits, et peuvent servir à convaincre des incrédules de la réalité des effets physiques, que nient encore la grande majorité des hommes dits éclairés. Dans ces manifestations à l'aide d'un orgue, nous avons pu quelquefois saisir une pensée, au moins une intention musicale, l'expression d'un sentiment élevé. Ce n'étaient point des airs, mais des sons qui n'étaient pas naturels à l'instrument, et que les Esprits modifiaient d'une façon surprenante; on sentait qu'il y avait une âme dans ces sons variés à l'infini. L'Esprit s'en servait pour parler : une note aiguë faisait entendre un *oui*, une grave un *non* dits à propos. On pourrait appeler ce phénomène la parole directe des Esprits.

La faculté de médium voyant à l'état de veille est susceptible d'être développée chez certaines personnes, d'après les conseils des Esprits supérieurs. Quand un Esprit consent à se rendre visible sous la forme de sa dernière incarnation, d'après la prière qui lui en est faite, il réunit et condense les matériaux fluidiques qui doivent composer son spectre; puis il donne au tout la forme et la couleur. Le voyant ne découvre d'abord qu'un nuage grisâtre; ce n'est que peu à peu que les lignes se dessinent et s'accentuent, jusqu'à ce que le phénomène soit complet. Il y a quelquefois des apparitions spontanées : c'est que l'opération s'est effectuée hors la vue du voyant. Les assistants sont tout étonnés de ne rien voir lorsqu'une personne en état parfait de veille et de calme d'esprit leur affirme qu'elle voit, et le prouve par la description exacte des personnes mortes qu'elle n'a jamais connues. Cette faculté de voir les Esprits tient donc à une aptitude spéciale de l'organe visuel, ou plutôt à l'affinité fluidique; car il est quelquefois nécessaire que le voyant fixe son regard sur un point indiqué par l'Esprit, et qu'il fasse un effort de volonté d'une certaine durée pour voir ce qui d'abord était invisible pour lui.

Il est une autre catégorie de voyants qui ne sont pas précisément médiums; ce sont ceux qui possèdent ce qu'on appelle la seconde vue, laquelle s'exerce à de grandes distances ou à travers la matière opaque. Les objets vus de cette manière sont réels et matériels. C'est un fait

qu'on peut vérifier et constater d'une façon certaine, incontestable. Ce phénomène est fréquent chez les somnambules; mais ils sont plus sujets à l'erreur que les voyants éveillés. Chez ces derniers, l'Esprit se dégage partiellement sous la surexcitation du désir, sous l'empire d'une volonté puissante, sans que le sujet perde rien de sa présence d'esprit, de ses facultés habituelles.

Les hydroscopes sont une spécialité parmi les personnes douées de la seconde vue. Comme ils peuvent rendre d'importants services matériels, il y aurait un grand avantage à rechercher et à développer la seconde vue appliquée à la découverte des sources et cours d'eau souterrains. L'Esprit incarné qui se dégage ainsi partiellement a souvent besoin d'être aidé et dirigé par un Esprit protecteur. Dans ces diverses opérations, l'intervention des bons Esprits est utile et quelquefois indispensable. Ils nous avertissent des erreurs que peuvent commettre quelques voyants frappés de mirage, ce qui a lieu particulièrement chez les somnambules.

Il nous reste à parler des médiums inspirés : c'est une faculté que nous possédons tous à des degrés différents, car les Esprits de l'espace s'approchent souvent de nous en agissant sur nos idées, sur nos pensées, conséquemment sur notre volonté. Cette action est bonne ou mauvaise, selon que nous nous disposons nous-mêmes à favoriser le bien ou le mal ; elle se produit par la loi des affinités et des attractions : les semblables attirent les semblables. Le phénomène de l'inspiration se produit d'âme à âme, c'est-à-dire d'intelligence à intelligence. Il est quelquefois accompagné de l'action fluidique ; par exemple, vous éprouvez un léger frémissement dans l'appareil cérébral, comme preuve matérielle du contact de l'Esprit. Ce symptôme peut également être l'acte de votre Esprit qui s'éveille et se livre au travail.

Dieu, qui est par excellence le pur Esprit, la pure intelligence, peut se manifester personnellement et directement à un incarné par la voie de l'inspiration. C'est un rayon intellectuel qui illumine la partie la plus pure et la plus élevée de notre être. Le médium inspiré ne cesse pas d'être lui-même, entièrement lui-même ; ses facultés, loin d'être effacées, oblitérées par la présence de l'Esprit inspirateur, acquièrent quelquefois une lucidité qui tient du prodige. Mémoire, puissance de comparaison, d'induction, rapidité et activité de conception, pénétration dans l'avenir allant jusqu'à la vue exacte et complète : toutes ces facultés, tous ces actes de l'esprit se sont élevés à un degré surhumain. L'incarné est à la fois sur la terre et dans les cieux ; il voit les choses de près et dans leurs minutieux détails ; il les voit en même temps de

haut et de loin dans leur ensemble, dans leur synthèse, dans leurs développements, dans leurs conséquences.

Dans le phénomène de l'inspiration, ce sont deux Esprits qui collaborent : tantôt il y a communauté d'efforts et de lumières, tantôt aussi il y a lutte d'après la divergence des pensées et des volontés. La victoire reste au plus fort ; souvent aussi il y a un compromis, une transaction à l'amiable : on s'arrête à une résultante des deux forces intellectuelles. L'inspiration est plutôt une illumination du cerveau qu'une dictée précise comme celle qu'obtiendra un médium écrivain ; c'est pourquoi l'inspiré doit avoir recours à un autre médium, s'il veut se rendre un compte exact de la part qu'a prise l'Esprit inspirateur dans ses élucubrations, dans ses compositions.

Voici quelques indications et quelques règles communes aux différents genres de médianimité.

Quand vous chercherez à découvrir ou à former des médiums, tâchez, autant que possible, que ce soient des personnes à bonnes intentions et de bonne volonté. L'intelligence et l'instruction sont aussi des avantages pour le développement des facultés médianimiques et la qualité des résultats à obtenir. Si le médium n'est pas un juge suffisamment éclairé de ses propres travaux, il importe qu'il ait recours à une personne réunissant les lumières et la rectitude de jugement indispensables pour contrôler les communications.

La médianimité exige pour première condition une certaine aptitude physique, ou plutôt fluidique. Cette aptitude se découvre ou par des essais, des expérimentations, qu'il faut souvent multiplier et prolonger, ou par les indications que les Esprits supérieurs peuvent nous donner sur notre demande. L'aptitude physique ne suffit nullement pour devenir médium ; car, indépendamment de la condition nécessaire de l'affinité fluidique, la médianimité est un don que Dieu seul accorde et retire à volonté. Nous nous étonnons souvent de la manière dont ces sortes de faveurs sont réparties, souvent elle froisse nos idées sur la justice distributive : les uns, peu méritants, obtiennent leur don sans travail ; pour d'autres, il faut de longs exercices, des prières ardentes. C'est que Dieu tient compte de nos besoins autant que de nos mérites. Ne soyez pas envieux du médium pour qui la tâche est facile. Si par son zèle il ne répond pas aux avances du Dieu généreux, ses succès seront de courte durée ; tandis que la médianimité acquise péniblement est généralement plus solide.

Il faut considérer la médianimité comme l'indice d'une mission que Dieu vous confie, et dont il vous demandera compte un jour. Vous

n'êtes donc pas médium pour votre propre satisfaction, mais pour rendre service à vos semblables, incarnés ou désincarnés, pour vous dévouer à l'œuvre du spiritisme. Malheur à qui recule devant l'accomplissement de cette sainte mission !

Tous les travaux du médium doivent être faits dans le recueillement, en pensant à Dieu, en le priant.

Il est de rigueur qu'un médium n'exerce sa faculté, n'évoque aucun Esprit, sans avoir préalablement évoqué son Esprit protecteur et l'avoir consulté sur l'évocation qu'il veut faire et les questions qu'il a l'intention de poser. La négligence de cette précaution peut entraîner de fâcheux résultats, dont le moins grave est le désagrément d'être dupé, ce qui n'est pas toujours non plus sans danger.

Les Esprits protecteurs se divisent en deux classes : les anges gardiens, qui, ayant beaucoup de protégés, ne peuvent accorder à chacun d'eux qu'une protection sommaire, que de fréquentes évocations peuvent rendre plus effective ; les guides, qui sont les directeurs assidus des travaux des médiums. Ordinairement, quand un médium débute dans l'exercice de sa faculté, il doit le faire sous l'évocation de son ange gardien ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps, et quand il a pris la résolution de remplir sa mission sérieusement, que Dieu lui accorde la faveur d'un guide. C'est de cet Esprit qu'il doit prendre sans cesse les avis dans ses différents travaux médianimiques. Il est avantageux qu'un médium étudie dans les livres les questions qu'il doit traiter à l'aide de sa faculté ; il devient alors plus apte à traduire les pensées des Esprits.

Armand Greslet.

PENSÉES SUR LA MORT

« .... Je me rappelais les paroles terribles qui retentissaient, il y a peu de jours, sur le cercueil d'un de mes camarades de collége. Ce ***Dies iræ***, ce jour de colère, de misère et de calamité dont l'hymne funèbre fait un si effrayant tableau, je n'y crois pas ! Ce repos éternel, ***Requiem æternam***, que le prêtre invoquait, me semble une impiété...

« La mort, c'est le seuil d'une vie nouvelle ; c'est le repos momentané où, dans les bras de la mère immortelle, de la mère commune, nous renouvelons nos forces épuisées, et où nous nous préparons à de nouvelles luttes...

« Vous avez, comme moi, bien des affections autour de vous, n'est-

ce pas ? Eh bien ! nous tous qui nous aimons si tendrement aujourd'hui, qui sommes unis par les liens de la famille, par ceux de l'amour, par ceux de l'amitié ; est-ce que nous ne nous sommes pas aimés dans le passé ? Et notre rencontre elle-même, cette sympathie qui m'a entraîné vers vous, croyez-vous qu'elles n'ont pas leurs racines dans le passé ?...

« Ce que je sais le mieux, c'est que le souvenir de ma mère domine ici toutes mes impressions ; c'est elle qui m'accompagne, c'est à elle que je parle...

« Pour moi, je vous l'avoue, je crois, mais je crois fermement ; je crois avec passion, comme on croyait aux époques primitives, que chacune et chacun de nous préparent aujourd'hui leur transformation future, de même que notre existence actuelle est le produit d'existences antérieures...

« Dieu ne fait rien en vain, vous le savez, et tout est admirablement ordonné dans l'univers ; chaque effet y a sa cause invisible...

« La vie universelle a ses degrés que nous franchissons laborieusement de génération en génération et à travers des siècles. Vous rappelez-vous cette délicieuse et profonde invocation de notre grand, de notre immortel Balzac :

« Adieu pierre ! tu seras fleur ! Adieu fleur ! tu seras colombe !
« Adieu colombe ! tu seras femme !... »

« C'est tout simplement admirable !...

« Mon ambition ?... c'est d'avoir terminé toutes mes étapes sur cette planète et d'aller, avec l'être que j'aime le mieux ici-bas, recommencer de nouvelles existences dans des mondes plus lumineux, moins imparfaits, où toutes les facultés de l'âme et du corps, toutes les puissances d'aimer sont centuplées ; où l'art et la poésie ont des proportions inconnues, où Dieu se manifeste plus splendidement. Voilà les paradis vers lesquels mon cœur et ma pensée s'élancent... »

APPORT DE LETTRE ET ÉCRITURE DIRECTE

Le fait suivant est raconté par M. Charles Partridge, fondateur du journal *Spiritual Telegraph* :

« Une compagnie de dames et de messieurs s'était réunie dans la maison nº 555, rue Honston, pour observer des manifestations spiri-

tuelles, dans une chambre d'environ vingt pieds sur vingt-cinq, et un plafond de onze pieds de hauteur. Il y avait trois chandelles allumées sur les tables autour desquelles nous nous plaçâmes, et une forte lampe sur une autre table dans un coin de l'appartement. Nos tables étaient au nombre de trois, rapprochées bout à bout, et formaient une longueur d'environ quinze pieds. Il y avait deux médiums, l'un à chaque bout; j'étais placé vers le milieu.

« La moitié environ des personnes présentes étaient des invités, et ils s'assirent indistinctement avec les membres ordinaires du cercle. Les Esprits commencèrent par des *raps*, et, à l'aide de l'alphabet, ils épelèrent des communications presque toutes fort remarquables. Cela fut répété à divers intervalles de la soirée.

« Les mains des médiums furent plusieurs fois mues par les Esprits, et elles écrivirent, en prose et en vers, très-rapidement, donnant chaque fois le nom de l'Esprit qui communiquait, et toujours l'écriture, le style et le sentiment correspondaient, autant que nous pûmes en juger, à ce qui distinguait l'Esprit quand il venait sur terre. Les personnes formant le cercle furent souvent touchées, et leurs vêtements furent tirés par des mains d'Esprits, ce qui fut quelquefois vu par les sceptiques aussi bien que par les croyants.

« Pendant la soirée et à divers intervalles, plusieurs personnes furent requises par les Esprits de passer leurs mains sous la table (car autrement toutes les mains étaient posées sur la table, à la vue de tout le monde), et, de cette manière, cinq lettres furent successivement reçues par ces mains : toutes étaient enfermées dans des enveloppes et adressées au cercle. Une autre lettre tomba du plafond, au-dessus de nos têtes, sur la table, devant nous. On reçut donc six lettres dans cette soirée; elles furent toutes lues, excepté une, qui était écrite dans une langue qu'aucune des personnes présentes ne connaissait suffisamment.

« Ces lettres semblaient avoir été écrites pendant la séance, et par différents Esprits, et contenaient généralement une feuille de papier. Une d'elles contenait les noms des personnes présentes, et c'étaient des *fac-simile* de leur écriture : un seul nom était omis. Ma propre signature était si bien faite, que si elle m'avait été présentée devant une cour de justice, et que j'eusse été mis sous serment, j'aurais été obligé de la reconnaître pour véritable; et je sais pourtant bien que ce n'est pas moi qui l'avais écrite. Les signatures des autres personnes étaient également parfaites, ainsi que chacun le reconnut.

« L'une de ces lettres était écrite avec des encres de différentes couleurs, magnifiquement assorties, et comme les couleurs de l'arc-en-



ciel, de sorte que personne ne pouvait préciser où une couleur finissait et une autre commençait.

« La lettre qui tomba du plafond, je la vis au moment de son départ, et lorsqu'elle n'était pas de trente à trente-trois centimètres du plafond. Elle ne descendit pas rapidement, ni en ligne droite, jusqu'à la table, mais doucement et en oscillant, formant une course en zig-zag, comme si elle était conduite par un agent intelligent, mais pourtant invisible. Je le fis remarquer aux personnes du cercle avant qu'elle n'atteignît la table, et elles le virent comme moi.

« Moi, comme d'autres, je fus requis de mettre ma main vers mon genou, partiellement sous la table, ce que je fis, et aussitôt je sentis quelque chose qui frappait mes doigts, et je suppose que c'était la lettre que je reçus ensuite dans la main. Je sentis également quelque chose qui ressemblait à la main d'une personne morte : c'était froid et pâteux. Je sentis distinctement des doigts. La lettre était tenue par cette main qui, plusieurs fois, la plaça dans la mienne, et la retira tout à coup avec une grande force. Elle me fut laissée à la fin et je la posai sur la table. Elle était dans une enveloppe, cachetée et adressée au cercle qui en prit lecture.

« Ces lettres traitaient de divers sujets, quelques-unes étaient très-intéressantes et instructives; les autres parlaient des personnes du cercle, leur reprochant certains écarts dans leur conduite, et les exhortant à changer de voie et à suivre les préceptes chrétiens. Il y avait des choses mortifiantes pour eux, et je suis bien convaincu qu'ils ne les auraient pas exprimées s'ils avaient été les auteurs de ces lettres. »

S'il est un phénomène qui semble extraordinaire, c'est bien, sans contredit, celui de l'apport et de l'écriture directe; mais quelque étrange, quelque anormal qu'il paraisse au premier abord, il trouve cependant son application dans les théories spirites.

Ne voulant point répéter ce qui a été dit sur ce sujet, nous prierons nos lecteurs de vouloir bien consulter les ouvrages spéciaux, et nous nous bornerons à expliquer ce qui est constant pour tous, à savoir, que les phénomènes d'apport et d'écriture directe sont plus rares que les autres phénomènes physiques. Dans les effets physiques, tels que coups frappés, mouvements et suspension de corps inertes, l'Esprit se sert uniquement d'un fluide, puisé mi-partie dans le périsprit du médium, mi-partie dans le sien. Ce n'est là qu'un simple travail de mélange fluidique, travail qui lui coûte peu d'efforts, peu de fatigues, puisqu'il reste toujours dans son centre d'action. Mais dans les phénomènes d'apport et d'écriture directe, l'Esprit, à part ce travail de mélange

fluidique, est encore obligé de créer la matière et les instruments dont il a besoin, en puisant dans l'élément primitif universel, auquel il fait subir, par sa volonté, les modifications à l'effet qu'il veut produire. Ce second travail devient par là une peine réelle, puisqu'il est forcé de faire une opération pour ainsi dire matérielle.

UN MÉDIUM GUÉRISSEUR

I

Pour tous ceux qui ne savent que souffrir, subissant la douleur sans pouvoir y soustraire notre pauvre nature, il est plus qu'intéressant de connaître un de ces hommes extraordinaires qui jouent un rôle d'ange ici-bas, où tant d'autres sont les suppôts de l'enfer. Assez de méchants immolent les foules et se font un jeu de nos souffrances; assez de dominateurs se dressent un trône d'ossements humains, ayant pour ciment des caillots de sang détrempés de larmes; assez de mains cruelles donnent la mort ou chargent de chaînes !... Oublions ces horreurs qui pourraient faire douter de DIEU, et ranimons nos espérances en voyant, comme un astre dans nos nuits, la brillante figure de l'homme dont nous allons raconter la merveilleuse existence.

Blandin de Saint-Pol vécut d'une vie simple et vulgaire jusqu'en 1852; avant cette époque, il avait bien senti une secrète puissance qui agissait déjà mystérieusement sur ses facultés intellectuelles, mais le don de guérir les malades ne se manifesta en lui que vers l'année que nous citons. Les actes accomplis par ce personnage étaient trop remarquables pour ne pas attirer l'attention de quelques écrivains. Dans un ouvrage intitulé : *Cinq jours de la vie d'un homme*, on parla de Blandin de Saint-Pol comme d'un être ayant une mission particulière, puisqu'il s'est trouvé rempli d'une puissance surnaturelle, sans le savoir et sans la moindre volonté d'acquérir cette puissance.

Un savant, M. de Villeneuve, membre de l'Académie de médecine, auteur de plusieurs ouvrages de thérapeutique, frappé des résultats obtenus par Blandin sur un grand nombre de malades, fit nommer une commission composée de plusieurs médecins pour étudier la constitution du médium guérisseur, et rechercher les causes de son influence sur les maladies. Cette commission se demanda si des effets tellement au-dessus des lois ordinaires de la nature pouvaient être attribués à un état idiosyncrasique, ou bien à une surabondance de fluide électrique.

Cet examen des savants ne jeta aucune lumière sur ces questions, et M. Blandin lui-même ne put répondre à l'Académie autrement qu'en ces termes : « Le don que j'ai de guérir ne peut être attribué à aucune de ces causes, puisqu'avant 1852 je n'avais pas ce don, qui m'est arrivé comme un coup de foudre, sans que le moindre changement soit survenu en moi. »

La conclusion des savants fut l'aveu que ces choses étaient fort extraordinaires.

II

Un épisode qui remonte au temps de la jeunesse de Blandin nous aidera à connaître ce personnage si extraordinaire.

Un de ses amis arrivant des Indes lui montra, comme chose très-rare, une certaine tortue qu'il avait trouvée sur les rives du Gange. Blandin acheta cette tortue pour rendre service à son ami, qui avait besoin d'argent pour continuer son voyage. Plus tard, il fit voir cet animal à plusieurs naturalistes, et ceux-ci avouèrent qu'ils ne connaissaient pas cette espèce de tortue, et l'engagèrent à la présenter au célèbre baron Cuvier. Le grand naturaliste demeurait à Paris. Blandin, alors éloigné de près de deux cents lieues de la capitale, cédant aux instances de ses amis, tenta un si long voyage sans pouvoir se rendre compte du motif qui le faisait agir, et dans l'ignorance de ce qui devait lui arriver

Il fut introduit chez le baron Cuvier.

L'illustre naturaliste, à la vue de l'animal qui lui était présenté, s'écria :

« Mais c'est le *testudo radiata !* peut-être la seule tortue de cette espèce vivante en Europe ! » Puis, après avoir mieux examiné cet animal, il regarda attentivement Blandin et lui dit : « Voulez-vous me permettre de vous toucher la tête ? » Sans doute que le naturaliste supposait voir un homme intelligent dans le personnage qui avait pu se procurer un animal si rare. Blandin, heureux de plaire à Cuvier, s'empressa de lui présenter son crâne ; le savant en fit l'inspection, et parut frappé en découvrant que Blandin avait une tête merveilleusement constituée. « Quel malheur ! s'écria-t-il, que vous ne soyez pas auprès de nous ! que de choses mystérieuses vous découvririez dans les secrets de la nature ! » Cuvier était ému ; il admirait les dispositions extraordinaires dont il lisait les signes dans le cerveau de cet inconnu. Il voulut faire partager sa joie et son étonnement à quelques amis qui se trouvaient réunis chez lui, dans une salle voisine ; alors il tira un

des cordons de sonnettes de son cabinet, et aussitôt apparurent plusieurs célébrités du Muséum, qui tous prirent part aux émotions de Cuvier à l'égard du personnage, qu'ils comblèrent de félicitations.

III

Il y avait déjà une cause d'excitation morale pour Blandin dans l'accueil enthousiaste que lui firent Cuvier et ses amis; mais une autre circonstance augmenta sans doute cette excitation et dut achever de faire ressortir la faculté de guérir de cet homme déjà remarquable.

C'était le 21 mars 1842. Blandin habitait alors la capitale, où il avait fait connaissance avec M. Collin, doyen de l'Université de Paris. Ce savant l'estimait beaucoup et lui parla d'un homme aussi très-extraordinaire, M. G***. Ce nouveau personnage demeurait rue de Grammont, 26 bis, où il était connu comme un des professeurs de langues des plus distingués. Collin attira surtout l'attention de Blandin sur la faculté de ce professeur, qui était en possession de la double vue, sorte de prévision des événements futurs. Ce M. G*** était marié avec la fille du fameux Martin, de Gallardon; c'était un homme parfaitement bon, pur, comme on prétend qu'il faut l'être pour recevoir les dons célestes. Blandin voulut voir G***; il se décida à suivre l'impulsion qui le poussait vers le grammairien-prophète, et ce dernier ne parut pas surpris de sa visite.

« Je vous attendais depuis longtemps, » dit G*** au visiteur, plus qu'étonné d'être ainsi reçu et de voir cet homme supérieur se mettre à genoux, et comme s'humiliant devant Dieu, dans un état voisin de l'extase.

Puis continuant de parler à Blandin :

« Savez-vous qui vous êtes et qui vous serez?... Un jour viendra que vous guérirez les malades... Vous écrirez des choses merveilleuses, vous serez chef d'une nouvelle école, et vos disciples se répandront par toute la terre... »

Ces prédictions durent certainement impressionner l'âme pleine d'imagination de Blandin, qui, sans ajouter une foi entière dans ce qui lui était annoncé, n'en devint pas moins l'ami intime de G***, de telle sorte que des liens sympathiques unirent étroitement ces deux êtres mystérieux.

IV

Le 6 novembre de cette même année, il se passa un fait qui nous donnera l'idée de ce qu'on nomme pressentiment. Blandin se sentit

entraîné spontanément vers G***, qui, lui aussi, poussé par la même force secrète, se préparait à courir chez Blandin, lorsque ce dernier entra dans sa chambre.

G*** était sous l'empire d'une émotion profonde.

« Venez, venez, dit-il à son ami, DIEU m'a chargé de vous dire que dans trois jours il m'arrivera un grand événement... Lequel? je n'en sais rien!... Serai-je envoyé en mission?... J'irai où DIEU me dira d'aller!... »

Et les deux amis se quittèrent dans l'attente de ce qui surviendrait.

Au matin du quatrième jour, Blandin fut surpris de recevoir la visite de M. Collin, qui venait à lui le visage consterné. L'honorable vieillard se jeta dans les bras de son ami, s'écriant; « Quel malheur!... G*** est mort subitement hier, à dix heures trois quarts du soir... Quel coup de foudre!... Lui qui se portait si bien et n'avait que quarante-cinq ans. »

Pourquoi G*** fut-il ainsi foudroyé? DIEU n'avait donc pas entièrement révélé au professeur quel événement extraordinaire devait lui arriver? Ne voit-on pas dans cette circonstance jusqu'où va la sagesse divine, qui cache toujours sous un voile les choses qu'elle ne juge pas à propos de nous découvrir?

Quelques personnes qui avaient connu M. G*** croyaient expliquer sa mort imprévue en considérant cet événement comme une punition du ciel, ce personnage ayant en effet laissé pénétrer l'orgueil dans son cœur, jusqu'à se croire le Christ du second avénement.

La mort de ce personnage rappela un fait qu'on regarda aussi comme une punition d'en haut. En 1832, Mme de Saint-Amour, de Nantes, qui avait reçu le don de guérir, perdit cette faculté pour avoir manqué de charité, sans doute par inadvertance, envers des prisonniers et des prisonnières politiques. Cette dame s'accusait hautement de cette faute et s'en repentait sincèrement.

Blandin, toujours impressionné de la mort de son ami, répétait souvent ces paroles remarquables : « Combien doivent trembler les potentats et les hommes du sacerdoce, quel que soit leur culte, — ceux qui se disent les représentants de DIEU sur la terre! tous les tyrans et les superbes, qui font verser le sang à flots pour soutenir leurs prérogatives et leurs prétentions! » Et comme s'il voyait tout ce que le ciel a de châtiments pour ceux qui se rendent coupables de tels crimes, il ajoutait avec une expression pleine de douleur: « A quoi ne doivent-ils pas s'attendre!... »

La mort si extraordinaire de M. G*** avait impressionné Blandin, et

elle lui avait rappelé ces paroles du professeur, lors de leur première entrevue, le 21 mai 1842:

« ... Vous protégerez ma femme et ma fille jusqu'à ce qu'elles soient en sécurité... » La pauvre veuve et son enfant furent en effet reçues par Blandin, mais elles restèrent chez lui peu de temps, car le frère de cette dame la conduisit auprès de quelques parents qu'ils avaient à Gallardon, d'où elle passa en Angleterre pour y achever ses jours dans sa famille.

V

Dix ans s'étaient écoulés sans incidents remarquables dans la vie de Blandin, qui vivait retiré à la campagne. Depuis 1824, il était lié d'une étroite amitié avec un haut personnage, le cardinal de Retz, grand auditeur de la Rote, qui l'invita à visiter Rome. Blandin alla donc voir son ami, chez qui il rencontra des personnes de distinction.

De retour en France, une secrète impulsion le lança dans d'autres aventures. Il prit un passe-port pour parcourir toute l'Allemagne, et il alla à Vienne, où un excellent homme, membre du corps diplomatique, le reçut à sa table et voulut qu'il demeurât dans sa propre maison.

Il eut alors une vision qui lui rappela les choses extraordinaires qui lui avaient été prédites.

Un jour que son ami était occupé à la correspondance et au visa des passe-ports, Blandin sortit seul et se rendit au Pradère, pour y entendre le concert qu'on y donnait. Non loin de là se trouvait un vieux couvent, habité par des moines, et dont les caveaux servaient de lieu de sépulture aux membres de la famille impériale. L'accès de cette retraite était peu facile; cependant notre promeneur parvint à y entrer et il visita les tombes où dormaient tant de grandeurs passées. Ébloui par les lumières et les richesses de ce lieu à la fois triste et splendide, il remarqua deux bières en zinc, isolées comme si elles n'étaient pas dignes de prendre place au rang des autres. Fut-ce une intuition ou un phénomène de seconde vue ?... mais il vit dans les bières comme dans une chambre ouverte... L'un des corps était délabré et l'autre cercueil ne renfermait que des cendres, presque le néant !...

Blandin fit quelques excursions sur les bords du Danube, puis il passa par Vienne et rentra en France, après avoir annoncé des événements terribles à son ami. De retour chez lui, et toujours sous l'impression des choses qui lui avaient été révélées, il écrivit au diplomate autrichien : « Je vous le répète, prévenez X... et Z... de faire... Le temps presse... Malheur à eux et malheur à vous-même si vous ne réussissez pas !... »

Nous avons sous les yeux la réponse de l'ami de Blandin. Il n'avait pas réussi à sauver ses amis. « Le duc de Parme fut assassiné dans les rues de sa capitale, sa veuve fut obligée d'abandonner deux fois ses États; le roi de Naples et les autres princes d'Italie ont également été forcés de s'enfuir; le démembrement des États Romains et celui de l'empire d'Autriche étaient les conséquences de la guerre d'Italie, et, sans l'intervention du gouvernement français, la reine d'Espagne eût été détrônée... »

VI

Les événements qui s'accomplirent peu de temps après la prédiction de Blandin entraînèrent son ami à sa perte et inspirèrent au prophète la pensée de se retirer dans une petite ville, où il espérait trouver un peu de repos.

L'herbe croissait sur les places et dans les rues de cette paisible retraite, où Blandin se trouvait heureux près de quelques amis. Malheureusement la mort moissonna quelques âmes chères à cet homme remarquable; d'autres personnes qu'il affectionnait beaucoup se retirèrent, les unes en province, les autres à l'étranger; de sorte qu'il se trouva presque seul au milieu d'une population dont les trois quarts étaient tellement arriérés, qu'on pouvait les prendre pour des gens du douzième siècle. Médisants, jaloux, railleurs, ingrats, sans pitié, ne vivant que dans l'égoïsme et pour le temps présent; sans idées d'avenir, non-seulement pour eux, mais encore pour leur pays, et comblant tous ces défauts par cette odieuse dévotion extérieure, cette plaie cancéreuse qui ronge toutes les sectes et qui est toujours le vieux levain pharisaïque dont sont pétries les âmes bigotes.

Un jour, vers la fin de 1852, un des anciens amis de Blandin vint le voir. Ce personnage se plaignit de ses malheurs et des souffrances qu'il endurait dans un des genoux. Blandin toucha affectueusement le membre malade, et aussitôt le patient s'écria, plein d'admiration : « Vous m'avez guéri ! »

Cet homme, se trouvant soudain capable de marcher et même de courir, s'empressa d'aller chercher un de ses amis qui était fort souffrant depuis trois ans; il l'aida à se rendre chez le guérisseur, et à peine le malade eut-il senti l'attouchement de la main mystérieuse, qu'il fut également guéri. Mais ces guérisons extraordinaires ne purent convaincre Blandin de sa puissance inconnue; il s'imagina que ces deux hommes étaient fous.

Cependant un autre de ses amis, M. Bournet, qui était médecin, lui recommanda un de ses clients dont les bras, les jambes et le corps

étaient enflés. Le docteur, condamnant ce pauvre malade, déclarait qu'il ne devait pas passer la nuit. Blandin consentit à aller voir le moribond et lui imposa les mains. Le lendemain, M. Bournet confessa avec admiration que son malade était sauvé comme par un miracle. En effet, le malade recouvra une santé inespérée et envoya chez le thaumaturge un de ses amis, nommé Hyacinthe, père de famille, malade depuis longtemps et à bout de toutes ressources. Un quart d'heure suffit pour que ce nouveau malade fût guéri et pût courir joyeux chez son ami, tellement surpris qu'il ne pouvait pas reconnaître Hyacinthe.

Durant l'année 1853, le bruit de ces guérisons s'étant répandu, l'affluence des malades venant chez Blandin était vraiment extraordinaire. Il arrivait cinquante à soixante personnes et davantage chaque jour, et comme le guérisseur, dans les commencements, opérait séparément sur chaque malade, les uns passant après les autres, celui-ci ne pouvait consacrer qu'environ cinq minutes par malade, et les séances duraient douze heures !

Outre ce rude labeur, Blandin demeurait occupé à écrire pendant une partie des nuits, pour répondre aux nombreuses lettres qui lui étaient adressées de toutes les parties de la France.

(*La suite au prochain numéro.*)

APPARITION D'UN JEUNE HOMME TUÉ EN DUEL

En 1826, un jeune homme de la Nouvelle-Orléans fut tué dans un duel, dont les circonstances devaient être bien dramatiques, puisqu'elles émurent au suprême degré cette partie des États-Unis, où de pareilles aventures sont si fréquentes. M. Théodore P..., ce jeune homme, avait dix-sept ans ; il était dans l'usage, avant sa mort, de venir presque tous les jours passer de longues heures dans la maison d'une dame, qui était l'intime amie de sa mère. La dame, une de mes parentes, femme très-spirituelle, très-gaie, fort incrédule et nullement dévote, fut invitée par la mère de M. P..., le lendemain de la catastrophe, à joindre ses prières à celles que la famille du mort faisait dire quotidiennement à l'église pour le repos de son âme ; on sait que les femmes créoles ont cette habitude. Ma parente y consentit pour témoigner à la mère de M. P... la part qu'elle prenait à sa douleur ; et bien que, dans son opinion, une semblable cérémonie fût inutile, elle pria sérieu-

sement, avec ferveur, comme prie toute personne dont une mort imprévue a brisé les affections.

Dans les colonies, on a coutume d'envelopper les lits avec une tenture en gaze *marli* claire, qui remplace les rideaux, et dont le but est de garantir des insectes le visage du dormeur et que, pour cela, on nomme moustiquaire. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. P...; lorsque la dame dont je parle, comme le soir était venu, se mit sur son séant, dans son lit, et sous la moustiquaire, pour bercer un enfant qu'elle nourrissait. Il est à remarquer qu'elle était loin de dormir. La plus profonde tranquillité régnait dans la chambre et dans la maison; une lampe brûlait sur la cheminée, et au moyen de sa clarté, à travers la gaze de la moustiquaire, on voyait distinctement tous les objets qui se trouvaient dans l'appartement.

La dame, en ce moment, ne pensait en aucune manière au jeune P... Immobile dans son lit, elle regardait fixement au hasard dans la chambre; elle était dans l'attitude d'une personne qui cherche à garantir du moindre bruit, du moindre mouvement, le sommeil de l'enfant bercé; elle attendait avec impatience que l'enfant fût endormi pour se coucher à son tour. Ce fut alors que, lentement, au milieu de la chambre et en dehors de la moustiquaire, une tête d'homme pâle et triste se forma sous les yeux de cette dame, avec la consistance progressive d'une vapeur qui s'épaissit. Bientôt, les traits se dessinèrent, la physionomie se prononça et la dame put enfin parfaitement reconnaître la figure du jeune P...

Nous avons dit que c'était une femme d'esprit et de sang-froid. Comme elle était loin de croire aux revenants, sa raison conserva précisément toute la lucidité nécessaire pour suivre les développements de ce phénomène inouï. Sans quitter du regard la figure apparue, elle déposa doucement son enfant sur le lit, se traîna sur les genoux au bord de la moustiquaire, et observa tranquillement, au travers de la gaze, le fantôme qui ne remuait pas encore. Elle remarqua, sans se troubler le moins du monde, que la tête seule du mort lui apparaissait réellement, et que le reste du corps n'était qu'un nuage léger, grisâtre, absolument semblable à l'ombre qu'une fumée inattendue aurait produite en s'interposant tout d'un coup entre la lampe et les parois de la chambre.

Quand l'ombre, le nuage ou le spectre, comme il vous plaira de l'appeler, eut, en quelque sorte, bien arrêté ses contours, il coula du milieu de la chambre vers le lit, par un mouvement de lenteur inexprimable, et, en tenant ses yeux fixés sur les yeux de la dame, il s'approcha

de la moustiquaire et en fit le tour à moitié, suivant les bords du lit, — « avec une vérité si parfaite, — me disait le témoin de cette scène, que je distinguais l'ombre de l'*ombre* qui traversait la moustiquaire et se réfléchissait sur mes draps. »

Le jeune P... était ainsi parvenu au pied du lit, lorsque son amie, ne résistant pas à la curiosité, étendit les bras avec une surprise aimable: Mais « Théodore! donnez-moi donc la main! »

A ces paroles, qui furent suivies d'un mouvement involontaire, par lequel le silence de la chambre et le repos de la gaze demeurèrent légèrement ébranlés, le spectre recula du lit vers le mur. Ma parente, qui s'était plusieurs fois frotté les yeux, s'aperçut que la tête de l'ombre se déformait, peu à peu le nuage se dissipa, la figure elle-même s'embrouilla, les traits disparurent et tout fut achevé. Il n'y avait plus rien; cette vision avait duré cinq minutes.

La dame se leva sur-le-champ, reconnut qu'il était impossible que la scène eût pour cause une disposition fortuite des meubles ou des hardes qui se trouvaient dans la chambre, et s'assura que personne de la maison n'était survenu, puisqu'on avait fermé les portes et les fenêtres de l'appartement.

Je le répète, ajoute l'auteur de ce récit, la femme qui fut témoin de ce retour au monde était et est encore dans toutes les conditions requises pour la vérification de semblables épreuves. Elle m'a fait part de cette singulière circonstance d'un ton et avec des détails qui ne permettent pas de supposer qu'elle a été la dupe d'une illusion. Pour moi, il est hors de doute que l'âme du jeune P..., encore imprégnée des substances matérielles de sa vie récente, attirée d'ailleurs sympathiquement par le charme d'un séjour habituel et les liens odorants d'une demeure connue, et aussi magnétiquement ramenée vers la dame par sa prière d'autant plus engageante qu'elle était plus rare, s'est détachée d'une manière visible sur le fond aérien qui nous entoure et qui probablement compose un monde insaisissable, une population diaphane dont nos formes consistantes et nos figures opaques sont inondées. Une mort imprévue, brusquée, dans sa première jeunesse n'avaient pas permis que les attaches du corps et de l'âme fussent insensiblement dénouées, comme il arrive pour les morts naturelles, ordinairement pressenties, et par conséquent les émanations vitales, adhérentes, entières, n'avaient pas eu le temps de se dissoudre et penchaient à se rapprocher par leurs atomes trop brutalement désunis.

Toute l'apparition, ou à peu près, se concentra dans la reproduction du visage, car le cerveau étant le siége de l'existence terrestre, les



substances les plus nobles qui se joignent aux rayonnements de notre âme, pour exprimer la physionomie humaine, doivent suivre en plus grande partie les conditions nouvelles où nous entrons à la dernière heure. C'est ainsi qu'un météore ou une comète, violemment emporté dans l'espace par la révolution d'une courbe périodique ou par une chute au travers de l'atmosphère, et perdant peu à peu dans sa course les feux ondoyants de sa chevelure, laisse d'abord échapper les plus grossiers, les moins inhérents à sa nature, et conserve pour son auréole, pour son anneau une splendeur essentielle et des lumières célestes.

(Extrait de la ***Physiologie du rêve.***)

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES (*suite*).

Dans l'ignorance à peu près complète où nous sommes à l'égard des masses des dix ou douze planètes ultra-zodiacales, et ne possédant d'ailleurs qu'une connaissance fort imparfaite de la valeur spéciale de leurs rayons, il nous est de toute impossibilité de déterminer l'intensité de la pesanteur à leur surface; cependant, comme elles ont très-certainement des masses fort exiguës, on peut conclure que ces planètes télescopiques ont une pesanteur très-faible. Donc les habitants qui les peuplent doivent être très-matériels, tels qu'on peint les géants, pour pouvoir y vivre, et la même chose a lieu pour l'animalité, qui doit n'avoir que des races d'une dimension colossale. Des êtres aussi petits que les hommes et les animaux terrestres seraient semblables aux feuilles mortes que la plus légère brise soulève et disperse en tous lieux, ils ne pourraient se maintenir en un point déterminé qu'en se cramponnant à quelque obstacle.

Que si, au contraire, l'énergie de la pesanteur, ainsi que cela a lieu sur le Soleil, y était excessive, il en résulterait que des animaux aussi pesants que la plupart de nos mammifères demeureraient immobiles, comme de lourdes pierres, à la surface du sol, sans pouvoir changer de place, à cause de l'insuffisance de leurs forces musculaires.

Nous verrons plus tard quelles immenses conséquences nous tirerons de ces déductions. En attendant, insistons encore.

Dans les planètes télescopiques, et particulièrement dans Pallas, la

plus petite, et partant la moins pesante des cinq primitivement connues, comme dans les cinq ou sept autres nouvellement découvertes, un kilogramme de matière terrestre se trouverait réduit à huit ou dix grammes seulement, tandis que, porté à la surface du Soleil, il y exercerait une pression qui surpasserait celle de vingt-neuf kilogrammes sur la Terre. Il suit de là qu'un homme du poids de quatre-vingts kilogrammes pèserait sur le Soleil près de deux mille quatre cents kilogrammes. Il y serait aussi surchargé que s'il portait vingt-huit autres hommes sur ses épaules. Non-seulement il serait dans l'impossibilité absolue de se transporter d'un lieu dans un autre, mais, écrasé, aplati sous son propre poids, son corps mutilé demeurerait étendu sur le sol, presque sans mouvement.

Il ne saurait y avoir sur la terre d'animaux beaucoup plus gros que nos éléphants, parce que l'activité des contractions musculaires, ne pouvant s'accroître en proportion de l'augmentation de poids, manquerait bientôt de l'énergie nécessaire pour ébranler de telles masses et les mettre en mouvement. Les baleines, les cachalots et les autres grands cétacés ne pourraient pas se mouvoir à terre, en leur supposant même des membres convenablement conformés pour cet usage. Au sein des mers, c'est tout différent; le poids spécifique de leur corps est moindre que celui du volume d'eau qu'ils déplacent : aussi viennent-ils flotter à la surface lorsqu'ils sont morts.

De là il résulte nécessairement que, soit les géants dont les traditions se sont conservées dans la Bible et dans quelques autres livres sacrés des divers peuples, soit les animaux gigantesques, les Sauriens colossaux dont les os se sont retrouvés dans des terrains de formation variée, les grands Mastodontes, les Anoplotériums, les Megalothériums, les Plésiosaures, n'ont jamais appartenu à notre planète, ne pouvant s'y mouvoir par l'intensité de la pesanteur terrestre; il est mathématiquement et scientifiquement démontré que les géants humains et les animaux dont nous parlons, n'ont pu habiter que sur des astres très-petits, soit planètes, soit satellites; la Terre, comme d'ailleurs une foule de globes matériels, est donc formée de détritus d'anciens astres qui ont été utilisés par les Esprits de Dieu, chargés de l'élaboration cosmique et de la formation de nouveaux mondes. On voit ainsi que la géologie a tout à changer dans son point de départ et que la fausseté de l'hypothèse qu'elle prend pour base est désormais clairement démontrée. On voit également la preuve d'une loi divine de la création, l'économie suprême, qui au spirituel admet à la résipiscence et au salut les âmes les plus perverses et les plus criminelles, pourvu qu'elles se

repentent et expient, comme au matériel elle utilise tous les germes les plus grossiers des globes les plus petits et les plus matériels. Par là se trouve justifiée la grande idée formulée ainsi par Philaléthès : Dieu n'abandonne *et ne perd aucune parcelle de ses mondes ni aucun de ses enfants*. Quant à la mention biblique et traditionnelle des *Nephelim*, des géants, elle s'explique par deux causes, soit que par révélation les anciens habitants de ces satellites obscurs et exigus, incarnés ici-bas, après s'être essayés à la vie grossière et matérielle, aient appris quelques détails sur leurs tristes existences passées, soit qu'un souvenir vague et intuitif en soit resté dans leurs âmes. Toujours est-il mathématiquement impossible à ces géants, tels qu'on nous les dépeint, d'avoir pu se mouvoir ici-bas, autrement que comme des tortues, et d'avoir exercé ces merveilles de force et d'agilité que leur prêtent les traditions et qui ne peuvent se concevoir que sur des séjours de peu de volume et de peu de pesanteur. Il en est de même des gigantesques Sauriens dont les traces visibles ont été retrouvées dans notre sol, sur différents points du globe. Notre explication, sur la formation de la Terre, est donc la seule vraie.

Notre ami, *Jobard*, de Bruxelles, avait eu le pressentiment de ces vérités, quoiqu'il se soit trompé dans leur expression ; qu'on en juge : « La Terre, disait-il, est composée de détritus de vieux globes employés par les ministres de Dieu à la formation des satellites de dernière venue. Ces terres, qui ont été selon toute apparence gigantesques (c'est là que se trouve l'erreur, c'est *exiguës* qu'il fallait dire), ont eu des habitants analogues (toujours la même erreur, ce sont les planètes les plus *petites* qui peuvent avoir seules des *géants*). Il suit de là, ajoute le grand savant, que nous n'avons pas lieu d'être fiers de notre origine, au point de vue de la carapace terrestre, provenant de germes anormaux qui dormaient dans le chaos. » (*Biographie de Jobard,* par André Pezzani.)

De même, bien qu'il n'en ait pas tiré les conséquences légitimes que nous en déduisons, le docteur Plisson a écrit (*les Mondes*, 4e section) : « S'il existe des êtres animés à la surface du Soleil, comme le prétendent le docteur Elliot, Bode, Herschel et d'autres encore, il faut que ce soient des espèces de nains, ou plutôt des organisations de structure très-légère et en quelque sorte tout aérienne, comme celle de nos plus frêles insectes; tandis que, dans les petites planètes, il se peut qu'il y ait des géants, attendu que l'exercice de la locomotion n'y réclame que de faibles efforts musculaires. »

Résumons-nous maintenant et classons les mondes de notre tourbillon solaire positivement d'abord, conjecturalement ensuite, d'après

les données qui nous sont acquises, puis nous verrons que les enseignements des Esprits sont parfaitement d'accord avec ces résultats scientifiques sur tous les points principaux.

Laissons de côté pour un moment le roi des rois, le chef auguste de notre tourbillon, le représentant matériel de Dieu sur toutes les planètes qu'il régit, le Soleil.

Bornons-nous à constater que le Soleil, d'après la science et l'enseignement des Esprits, est le paradis relatif de nos mondes, habité par des âmes quasi éthérées et spirituelles. Nous verrons, dans une notice spéciale, que cette doctrine est aussi en faveur au regard de la théologie, et que l'abbé Gratry notamment, dans son deuxième volume de la *Connaissance de l'âme*, lui a prêté tout l'éclat de son talent sympathique en la développant magnifiquement.

Le plus avancé des mondes de notre tourbillon, après le Soleil, est sans contredit *Jupiter*, nous avons déjà dit pourquoi. L'inclinaison de l'axe de rotation, qui égale 86 degrés, rend les saisons à peu près uniformes et le printemps perpétuel. La durée de la révolution, qui est proportionnelle à la longévité, donne pour la vie moyenne des habitants six ou sept cents ans. Enfin, l'intensité de la pesanteur, qui est de 2,55, la Terre n'ayant que 1, permet une organisation humaine du double plus spirituelle que la nôtre, et moins matérielle d'autant. Il est permis de conjecturer que ses fortunés habitants peuvent se transporter d'un bout à l'autre de cette grosse planète ou à des points plus rapprochés en volant dans les airs et au gré de leurs désirs. Tout, dans cet heureux séjour, minéraux, végétaux, animaux, y suit des conditions de spiritualité. La vie dans Jupiter est évidemment une récompense, relative, il est vrai, un repos avant de monter plus haut, une station enviable avant d'avoir mérité le cercle du bonheur.

Les *Esprits* nous ont appris unanimement ce que nous savions de par la science, et cette conformité parfaite est une preuve de plus de la vérité de leurs enseignements.

En dessous, et à un degré inférieur, vient *Saturne*, avec ses sept lunes et son magnifique anneau.

A. Pezzani,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.

ADIEUX A NOTRE AMI EUGÈNE VÉZY

Décédé le 6 février 1868

La vie commence avec la mort. Ne le savons-nous pas, amis ? Et pourtant à l'heure de la séparation, au moment des adieux de la terre, qui de nous n'a mêlé des larmes aux dernières prières ? Pourquoi cela ? C'est que nous cédons tous à un sentiment de surprise. Il nous semble que l'ami à qui nous parlions la veille n'entend plus notre voix, que l'enfant que nous entourions de nos soins les plus tendres n'est plus là pour nous aimer, que la mère qui veillait sur nous avec tant de sollicitude ne doit plus nous protéger, et nous pleurons. Puis la réflexion succède à la surprise ; notre âme recouvre ses perceptions intimes, franchit les limites de notre monde, s'envole avec l'âme qui vient de s'envoler, la suit dans l'espace, la voit au milieu de ses amis d'outre-tombe et s'arrête avec elle dans ce cercle heureux où les cœurs aimants se réunissent pour ne plus se séparer.

Séchez vos larmes, ô vous, pauvre mère, qui pleurez un fils ; ô vous, jeune veuve, qui n'avez plus d'époux ; ô vous, chère enfant, qui priez pour un père. Et nous spirites, qui perdons un frère, ne murmurons point contre les desseins de la Providence, ne demandons point à la mort pourquoi elle enleva si jeune un défenseur à notre cause. La mort n'est que l'agent de Dieu, et Dieu, dans sa souveraine sagesse, sait mieux que nous ce qu'il faut pour assurer le progrès de l'individualité et préparer le progrès universel. S'il n'est plus au milieu de nous sous la forme tangible, ce jeune homme doux, humble, simple, modeste, bon, généreux qui avait su gagner les sympathies de tous ceux qui l'avaient connu, il vit avec nous, à l'état d'esprit ; il partagera comme autrefois nos travaux et nos luttes, s'associera à nos succès et combattra toujours à nos côtés dans les phalanges invisibles. Il est dans un autre monde, sa dépouille seule a été rendue à la terre.

Je me souviens encore du jour où je vis ce pauvre ami Eug. Vézy, pour la dernière fois. C'était dans un de nos groupes. Il était à la table des médiums. Son regard était doux et triste, une légère teinte de rougeur animait son visage que la souffrance avait pâli, une toux sèche et continue accusait le mal dont il était atteint, sa voix était sympathique ; il lut péniblement une communication pleine de poésie qui charma l'auditoire.

Il semblait que l'âme, pressentant déjà sa fin prochaine, chantait

par avance l'hymne de la reconnaissance à l'Éternel. Si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir mettre sous vos yeux cette sublime page; je me consolerai, en reproduisant ici une de ces belles instructions que nos bons Esprits se plaisaient si souvent à lui donner.

DEVOIRS DE LA FEMME

Je veux aujourd'hui vous parler du devoir et du rôle de la femme sur la terre.

Beaucoup se sont demandé et se demandent encore si la femme, par l'état abject ou le rôle inférieur auquel l'ont réduite certaines sociétés, n'était pas dans la création un être au-dessous de l'homme. Je sourirais, si je ne voyais tant d'individus encore en pleine civilisation ne croire qu'à la dignité de la barbe, et ne considérer le sexe faible, comme ils le disent, que comme un instrument de plaisir, un meuble de luxe, ou mieux, un animal domestique.

Ces tristes théories appartiennent à une funeste école qui n'a point su comprendre le rôle que doit jouer la femme dans la société, et qui n'a considéré que la faiblesse de la compagne que Dieu nous a donnée. Parce qu'elle est née frêle et délicate, incapable à la lutte du corps, est-ce une raison pour la mettre à l'index du progrès? Sur le même échelon que l'homme dans l'échelle spirite, l'âme de la femme possède les émanations puissantes de l'humanité et contient en elle toutes les aspirations célestes. Mais, il faut l'affirmer, ce n'est pas en s'élevant au-dessus de sa sphère que la femme arrivera à conquérir l'égalité à laquelle elle a droit, et à répandre plus d'éclat. Non! c'est en se renfermant dans la dignité du rôle modeste que Dieu lui a donné en partant.

Si je ne craignais pas de blesser certains hommes et de trop flatter l'amour-propre de quelques femmes, je dirais que le rôle de celles-ci est le premier dans l'humanité. N'est-ce pas par sa souffrance, en effet, que la femme donne la vie à ceux qui viennent ici-bas? N'est-ce pas elle qui allaite les générations successives qui peuplent le monde? Et, tandis que l'homme fait les lois et marche à la guerre, elle élève les jeunes citoyens et met dans leurs cœurs les premiers germes des grandes vertus qui en feront plus tard des héros.

O hommes! soyez donc meilleurs juges de vous-mêmes, et rendez à la femme le piédestal sur lequel Dieu l'avait posée: si vous n'en aviez point fait votre esclave, ne retrouveriez-vous pas sans cesse, sous cette enveloppe délicate comme la fleur, un cœur capable de répondre à

votre cœur, des lèvres qui ne demandent qu'à sourire à vos lèvres, une âme enfin capable de chasser de votre âme tout le fiel et tout le chagrin qui s'y accumulent quelquefois.

Oh ! que de beaux jours vous passeriez sur la terre ! Que de douces heures d'extase et d'enivrement ! Car cette âme, sœur de la vôtre, plus grande que la vôtre par le dévouement, prendrait toutes les douleurs pour vous réserver toutes les joies ! Oui, croyez-moi, que la femme redevienne, par votre volonté, la fée bienfaisante de vos longues heures ; Dieu ne lui a-t-il pas donné la baguette enchantée avec laquelle elle multiplie les miracles de son amour désintéressé ? Replacez-la donc sur son piédestal ; elle n'en descendra point pour venir à vous, mais elle vous attirera jusqu'à elle, et sa sympathique tendresse pour vous éclairera les ténèbres de votre vie.

Douce compagne, elle vous fera marcher d'un pas égal au sien, la main dans la main, en vous criant : Courage ! Dans vos heures de défaillance et de doute, elle vous montrera sans cesse le ciel, vous conviant, avec un gracieux sourire, à vous confier au Père céleste; elle vous initiera enfin aux charmes secrets et aux enivrements de l'amour éternel !...

L'amour !... Grandeur sublime ! L'âme qui le comprend bien connaît presque Dieu, et la femme, par son excessive sensibilité, est plus accessible à l'influx divin. L'amour, secret mystérieux, qui vous a fait embryon et qui doit vous compléter un jour, en faisant de deux âmes une *unité parfaite*. Ah ! cette fusion intelligente, c'est la grande gloire qui vous attend ; hâtez-vous donc de déchirer le voile qui vous cache la lumière à laquelle vous devez aspirer sans cesse. Comprenez enfin que le Créateur vous a fait homme et femme, et que vous êtes les deux pôles de la création, mais que vos deux natures doivent se confondre par la communion de vos âmes, unies par le suprême amour et ne formant qu'une unité, pour marcher vers d'autres destinées.

Et toi, femme ! que ton réveil de cette léthargie séculaire dans laquelle tu te trouves plongée sur la terre ne soit plus pour toi un sujet de scandale et de chute. N'oublie pas que les horizons que ton orgueil voudrait entrevoir ne sont point accessibles ici-bas pour ton doux regard, que doivent voiler sans cesse le tendre dévouement et le chaste amour !... Que tes rêves ne t'entraînent point au delà des joies de la famille ; que les limites du foyer domestique soient infranchissables pour toi ; ta part est large : assise sous le toit qui abrite l'époux qui t'a choisie et que tu as accepté, à toi seule les si doux tressaillements intimes

que te donnera la gloire de celui que tu aimes ; et quand votre amour aura été béni de l'Éternel, à toi seule encore d'apprendre à l'âme enfantine à bégayer les mots de Dieu, de Patrie, d'Humanité et de Famille. Ton rôle au foyer est d'apprendre à ceux que le ciel y fait naître comment on doit vivre, et à ceux qui doivent y mourir comment on doit quitter la terre !...

Femme ! tu es l'incarnation vivante de l'amour de Dieu ; comprends enfin ce rôle superbe, sans charger d'orgueil ton âme, qui s'emplirait alors de tristesse et deviendrait vide en voulant prendre un autre essor. Tu dois être l'ange du foyer qu'on doit aimer et bénir ! Dieu ne t'a faite belle que pour manifester en toi sa plus magnifique création, il n'a mis la pudeur sur ton front et l'amour dans tes yeux que pour faire rêver à la patrie céleste ; s'il t'a créée faible de corps, c'est afin que chacun comprenne la puissance de la force morale. Ne cherche donc pas à marcher dans d'autres voies que celles où il t'a placée, parce qu'il te punirait dans ta faiblesse et ton orgueil. O femme ! l'auréole de ton front s'est ternie, rends-lui son éclat primitif, reflet des grands cieux, et reste à l'ombre du foyer ; elle disparaîtrait tout à fait, si tu voulais vivre au grand jour.

Celui qui fut : AUGUSTIN, d'Hippone.

N'est-ce pas touchant ? Là, point de ces phrases sonores et pompeuses, de ces périodes travaillées et prétentieuses. Non, le style est simple, naturel et plein de charmes. On dirait un limpide ruisseau, qui, loin de sa source, coule paisiblement, sans que la pureté de ses eaux soit troublée. C'est qu'en effet, avec une nature si merveilleusement organisée pour le commerce des Invisibles, l'Esprit instructeur n'éprouvait aucune gêne. Il parlait librement ; et il était presque toujours facile de reconnaître, dans une instruction, l'originalité de l'auteur. Certes, le nombre de ces bons médiums est fort restreint ; aussi le départ de notre ami a-t-il fait un grand vide dans nos rangs. Mais, est-ce à dire pour cela que nous devions murmurer ? Non. Trop petits pour juger de l'ensemble de l'œuvre régénératrice, nous devons nous soumettre avec résignation aux décrets de la Providence. Nos regrets et nos larmes ne pourraient qu'outrager le souverain Maître qui nous a frappés, et attrister la chère âme qui nous a quittés. Et puis, ces regrets et ces larmes ne peuvent pas trouver de justifications auprès de nous, qui savons (pour nous servir du mot de Victor Hugo) « que les morts ne sont pas des absents, mais des invisibles. » L. V.

ENCORE UN MOT SUR LA RÉINCARNATION

La réincarnation est, selon nous, un des points les plus consolants de notre philosophie. Le dogme de la réincarnation donne l'espérance aux cœurs affligés, rend le courage et la résignation aux lutteurs blessés de la vie, inspire la modération aux hommes, l'humilité aux orgueilleux, l'oubli d'eux-mêmes aux égoïstes, et à tous envers tous une charité profonde. Mais, disent nos adversaires, comment se fait-il que cette proposition dogmatique n'ait pas été enseignée dans les livres saints, ou bien, si elle se trouve nettement exposée, pourquoi n'a-t-elle pas été reconnue et proclamée par le catholicisme ou tout au moins par l'une des autres confessions. Saint Augustin leur répondra (premier sermon sur le psaume XXXVI) :

« Christus sicut magister aliquid docuit, sed sicut magister aliquid non docuit. Magister enim bonus novit quid prodat et novit quid tegat. Unde intelligimus non omnia promenda esse, quæ capere non possunt hi quibus promuntur. Dicit enim Christus : *Multa habeo vobis dicere, sed non potestis illa portare modo.* »

Le Christ, comme un instituteur, nous a enseigné certaines choses, mais, comme un instituteur, il en est certaines autres qu'il n'a pas dû nous enseigner. Un bon maître connaît ce qu'il doit dire, et connaît ce qu'il doit taire. Nous en déduisons qu'il ne faut pas enseigner certaines choses à ceux qui ne peuvent pas les comprendre. Aussi, Christ a-t-il dit à ses disciples : *J'ai encore de nombreuses vérités à vous révéler, mais vous n'êtes pas mûrs pour les comprendre, quant à présent.*

Or, le moment est venu d'enseigner aux hommes quelques-unes des vérités déposées en germe et sous la forme mystique, dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce sont ces vérités que l'humanité antérieure, du temps des Apôtres, *n'était pas de force à porter*, suivant le texte littéral de l'Évangéliste. Ceci s'explique facilement. L'instruction et le travail ont vivifié peu à peu, siècle à siècle, les couches sociales inférieures ; le progrès s'est fait lentement, péniblement, à travers les âges, mais il s'est fait; le niveau social s'est élevé pour chaque génération qui rentrait dans la vie militante, l'élément virtuel des races s'est chaque fois retrempé aux sources vives; et les individualités, successivement régénérées par l'amour et fortifiées par l'étude, sont accourues à chaque nouvelle incarnation plus empressées au banquet de l'amour et de l'étude. Il en résulte qu'aujourd'hui les masses sont intelligentes; l'in-

telligence n'est plus le privilége des hautes castes; aussi la démocratie, comme un fleuve qui déborde, étendant ses rives, submergeant les hauts bords, s'achemine irrévocablement vers ses destinées.

Chantons victoire! le matérialisme agonise, la tyrannie de l'ignorance succombe, la lumière de la vérité nous éclaire, l'œuvre de la grande régénération intellectuelle et spirituelle commence.

Maintenant, ôtez la réincarnation; et tout ce progrès, qui lui est consécutif, s'écroule comme un château de cartes.

Voici une série de questions posées dans le ***Livre des Esprits*** qu'il suffit de citer pour démontrer la nécessité, la bonté et la justice de ce nouveau dogme ou plutôt de cet ancien dogme de la réincarnation.

« Pourquoi l'âme montre-t-elle des aptitudes si diverses et indépendantes des idées acquises par l'éducation?

« D'où vient l'aptitude extra-normale de certains enfants en bas âge pour tel art ou telle science, tandis que d'autres restent inférieurs ou médiocres toute leur vie?

« D'où viennent chez les uns les idées innées ou intuitives qui n'existent pas chez les autres?

« D'où viennent, chez certains enfants, ces instincts précoces de vices ou de vertus, ces sentiments innés de dignité ou de bassesse qui contrastent avec le milieu dans lequel ils sont nés?

« Pourquoi certains hommes, abstraction faite de l'éducation, sont-ils plus avancés les uns que les autres?

« Pourquoi y a-t-il des sauvages et des hommes civilisés? Si vous prenez un enfant hottentot à la mamelle, et si vous l'élevez dans nos lycées les plus renommés, en ferez-vous jamais un Laplace ou un Newton?

« Si notre existence actuelle doit seule décider de notre sort à venir, quelle est, dans la vie future, la position du sauvage et de l'homme civilisé? Sont-ils au même niveau, ou sont-ils distancés dans la somme du bonheur éternel?

« L'homme qui a travaillé toute sa vie à s'améliorer est-il au même rang que celui qui est resté inférieur, non par sa faute, mais parce qu'il n'a eu ni le temps ni la possibilité de s'améliorer?

« L'homme qui fait mal parce qu'il n'a pu s'éclairer est-il passible d'un état de choses qui n'a pas dépendu de lui?

« On travaille à éclairer les hommes, à les moraliser, à les civiliser; mais, pour un que l'on éclaire, il y en a des millions qui meurent chaque jour avant que la lumière soit parvenue jusqu'à eux; quel est le sort de ceux-ci? Sont-ils traités comme des réprouvés? Dans le cas



contraire, qu'ont-ils fait pour mériter d'être mis sur le même rang que les autres?

« Quel est le sort des enfants qui meurent en bas âge, avant d'avoir pu faire ni bien ni mal? S'ils sont parmi les élus, pourquoi cette faveur sans avoir rien fait pour la mériter? Par quels privilèges sont-ils affranchis des tribulations de la vie?

« Nous demandons quelle est la philosophie ou la théosophie qui peut résoudre ces problèmes? Ou les âmes, à leur naissance, sont égales, ou elles sont inégales; cela n'est pas douteux. Si elles sont égales, pourquoi ces aptitudes diverses? Dira-t-on que cela dépend de l'organisme? Mais, alors, c'est la doctrine la plus monstrueuse et la plus immorale... Admettons, au contraire, une succession d'existences antérieures progressives, et une suite d'existences consécutives, et tout est expliqué conformément à la loi de Dieu. »

BERNADOTTE

L'étonnante fortune de Bernadotte lui avait, dit-on, été prédite par une fameuse nécromancienne, qui avait aussi annoncé celle de Napoléon Ier, et qui possédait la confiance de l'impératrice Joséphine.

Bernadotte était convaincu qu'une sorte de divinité tutélaire s'attachait à lui pour le protéger. Peut-être les traditions merveilleuses qui entourèrent son berceau n'étaient-elles pas étrangères à cette pensée qui ne l'abandonna jamais. On racontait, en effet, dans sa famille une ancienne chronique qui prétendait qu'une fée, femme d'un de ses ancêtres, avait prédit qu'un roi illustrerait sa postérité.

Voici un fait qui prouve combien le merveilleux avait conservé d'empire sur l'esprit du roi de Suède. Il voulait trancher par le sabre les difficultés que la Norwége lui opposait et envoyer son fils Oscar, à la tête d'une armée, réduire les rebelles. Le conseil d'État fit une vive opposition à ce projet. Un jour que Bernadotte venait d'avoir une discussion animée sur ce sujet, il monta à cheval et s'éloigna de la capitale au grand galop. Après avoir franchi un long espace, il arriva sur les limites d'une sombre forêt. Tout à coup, il se présente à ses yeux une vieille femme bizarrement vêtue et les cheveux en désordre : « Que voulez-vous? » demanda brusquement le roi. La sorcière répondit sans se déconcerter :

« Si Oscar combat en cette guerre que tu médites, il ne donnera pas les premiers coups, mais il les recevra. »

Bernadotte, frappé de cette apparition et de ces paroles, regagna son palais. Le lendemain, portant encore sur son visage les traces d'une longue veille remplie d'agitation, il se présente au conseil : « J'ai changé d'avis, dit-il; nous négocierons la paix; mais je la veux à des conditions honorables. » *Patrie.* SAM. (HENRY BERTHOUD.)

DOUBLE APPARITION

Estella, comme on sait, petite ville de Navarre, à neuf lieues de Pampelune, joue un certain rôle dans la guerre actuelle de succession en Espagne. — Au douzième siècle, il y avait là un couvent fameux, dont Pierre d'Engebert, gentilhomme castillan et moine de l'ordre de Cluny, était le supérieur. Ce moine, riche et de grande maison, étant laïque, avait ardemment soutenu l'héritier d'Alphonse le Grand contre les factions intérieures de la Castille, et ces guerres de partisans, où il s'était donné de tout son cœur et de toute son influence, lui avait laissé quelque renom de *condottiere* et de chevalier qui perçait encore sous la robe du solitaire; on parlait beaucoup du roman, du mystère de sa vie.

Il était sur le point d'entrer au cloître d'Estella, lorsque parut un édit du jeune roi qui demandait, pour les besoins de la campagne, la redevance d'un homme d'armes par famille noble. Pierre d'Engebert, avant de prendre le froc, voulut rendre un dernier service au prince; un de ses domestiques, Sanche, le plus beau et le plus vaillant, rejoignit l'armée royale. Or, c'était le moment d'une peste au camp ennemi. Sanche y succomba.

Quatre mois étaient déjà passés; on avait dit plusieurs messes pour le mort, quand voici qu'une nuit d'hiver, le moine d'Estella, se croyant bien éveillé, aperçut de son lit un homme accroupi devant la braise de réchaud à demi éteint, dont il ranimait les cendres. Des lueurs blanches, faibles, sortaient par éclairs de cette braise, et la figure de l'homme en était illuminée au milieu des ténèbres de la cellule. Pierre d'Engebert reconnut son domestique Sanche.

— Sanche ! — dit le moine de Cluny n'osant bouger, — que me voulez-vous ?

— Ne craignez rien, mon seigneur et maître, — répondit l'homme toujours accroupi et ne paraissant pas remuer les lèvres; — je suis en train de faire un grand voyage; je vais du camp du roi en pèlerinage



dans la ville de Rome. Me trouvant près du monastère et ayant vu la fenêtre ouverte par la force du vent qui allait glacer vos membres, je suis entré par ce chemin pour vous parler encore une fois et ranimer votre feu. Ne souhaitez-vous pas mon manteau?

Et l'homme, se levant un peu, faisait mine de se rapprocher du lit. Pierre d'Engebert se sentit tellement ému qu'il lui sembla que l'effet rayonnant de son épouvante avait suspendu le mouvement de Sanche.

— Mon serviteur, — continua le moine, — n'êtes-vous venu ici que pour me garantir du vent pendant mon sommeil?

— Hélas ! mon maître, — dit le soldat, — je suis mort dans un tel état de péché que les prières efficaces me manqueront de longtemps pour soulager ma pauvre âme. Votre intendant me doit encore huit écus du reste de compte qu'il fit avec moi quand je partis pour l'armée. Ordonnez, monseigneur, que cet argent soit employé en quelques messes de secours pour invoquer les grâces de Dieu sur mon voyage. Cela vous sera remis là-haut.

Il se fit là un silence, parce que le moine était tourmenté du désir d'interroger son domestique; mais il avait aussi peur de déplaire à Dieu par sa curiosité.

— Écoute, Sanche, — reprit enfin Pierre d'Engebert, — tu auras des prières pour huit écus, et même davantage; dis-moi seulement ce qu'est devenu le juge d'Estella, qui mourut l'an passé et n'a jamais voulu payer la dîme au couvent. Il était si vénal, que les plaideurs n'obtenaient de sentence qu'en achetant la justice, et c'était sa femme qui la vendait.

— Soyez content, mon maître, — répondit le pèlerin, — notre juge est maintenant dans les flammes; c'est un moine de Cluny qui l'exhorte sous la figure d'un démon, et cette supercherie pieuse qui ne saurait compromettre la sainteté de votre ordre est son plus grand supplice. Mais, seigneur, il est temps de partir.

Et l'homme reprenait le chemin de la fenêtre.

— Encore un mot, mon ami, — dit le moine, qui ne pouvait plus résister à la curiosité; — n'aimes-tu donc pas ton ancien maître, que tu l'abandonnes si tôt?

— Faites promptement, car je suis pressé.

— Sanche, — murmura le moine, comme si cette question pesait à sa conscience, — où est, à l'heure où je parle, l'âme du dernier supérieur de ce couvent?

— Je ne sais pas, mon maître, — répondit le soldat en s'éloignant et en serrant son manteau.

— Mon digne serviteur, on allumera pour toi un luminaire de vingt flambeaux, tous les vendredis, dans la chapelle du monastère.

— N'est-ce pas de l'âme du supérieur que vous parlez? reprit la figure, en revenant un peu du côté du lit.

— Vingt flambeaux! — répéta Pierre d'Engebert, dont le corps reculait malgré lui, bien qu'il fût couché sur le dos, devant l'approche du trépassé.

— L'âme du supérieur, — dit l'homme en s'arrêtant au milieu de la chambre, — gémit dans le purgatoire. Elle expie les fautes de ce religieux simoniaque. On prétendait ici-bas...

— Assez! assez! — interrompit le moine, d'une voix altérée; — c'est mal! mon ami; vous tentez votre maître, et il ne peut vous le rendre.

L'homme obéit, se tut; mais il se tourna vers la fenêtre, dont la braise étincelante laissait voir les panneaux ouverts : une ombre se montra en dehors.

— Sanche, — murmura derechef le solitaire de Cluny, avec un profond soupir, — il y a dans ma cellule quelqu'un qui nous a entendus.

— Personne, — dit tranquillement le revenant en chauffant une dernière fois ses mains au foyer du réchaud. Puis il s'en alla. Comme il était déjà hors de la croisée :

— Un moment, un moment, Sanche! — cria presque le moine; — ne veux-tu rien faire pour ton bon maître?

— Vous serez cause de quelque malheur, — répliqua le soldat qui hésitait à rentrer dans la chambre.

Et il se penchait à la fenêtre, comme s'il eût fait signe à des gens qui s'impatientaient de cette longue visite. Mais le moine, toujours coi dans son lit, ne s'apercevait pas de ce manége extraordinaire.

— Tiens, Sanche, je vais te confier mon angoisse. Puisque tu voyages sur la terre, n'aurais-tu pas rencontré quelque part, en ce monde ou dans l'autre, le spectre de la femme qui n'est plus et que j'ai tant aimée?...

A cette demande, la braise du réchaud acheva de s'éteindre; on ne pouvait pas entrevoir la fenêtre, mais la lune vint au secours du religieux. Ne recevant pas de réponse, il chercha son domestique d'un œil inquiet.

— Sanche, ne m'entendez-vous pas? — cria Pierre d'Engebert avec désespoir.

Alors un second personnage parut à la croisée; les rayons de la

lune argentaient sa cape mouillée de pluie. Il regarda dans la chambre :

— Allons, dit-il, sans répondre au moine, — il est temps de partir.

Et cet homme donna la main à Sanche, qui s'était caché dans un coin de la cellule, pour franchir le bord de la croisée. Les deux figures se retirèrent.

PIERRE DE CLUNY : *De Miraculis.* LANGLET-DUFRESNOY : *Des Apparitions.*

(Extrait de la *Revue de Paris.*)

VOULOIR C'EST POUVOIR.

Cette œuvre est immense, incalculable dans sa fécondité. Elle s'accomplira malgré tous les obstacles, avec le temps, par la volonté de Dieu ; mais il dépend de chacun de nous, dans la limite de ses moyens et à la faveur des circonstances, d'être du nombre des travailleurs, que le juge équitable récompensera, ou des oisifs, des indolents dont la paresse, l'indifférence, l'égoïsme seront punis sévèrement. Car chacun de nous est appelé à la tâche, chacun de nous peut apporter son grain de sable pour construire l'édifice. N'arguons pas de notre impuissance ; car nous sommes merveilleusement puissants. C'est dans l'œuvre spirite particulièrement que doit ressortir avec éclat la vérité de cette maxime : VOULOIR C'EST POUVOIR. Mais il faut vouloir énergiquement, avec persévérance, en appelant par la prière l'assistance du Tout-Puissant. Aidons-nous et il nous aidera.

Nous allons essayer de faire comprendre en quoi consiste et comment peut s'exercer cette puissance de l'individu dans les destinées de l'humanité terrestre. Notre vie est de deux ordres, la vie matérielle et la vie immatérielle ; chacune de ces vies agit et réagit sensiblement sur l'autre. Pendant notre vie matérielle notre pouvoir est incomparablement plus grand sur notre vie immatérielle dans l'avenir et sur celle de nos frères désincarnés dans le présent, qu'il ne l'est sur les faits de notre existence terrestre, où nos moyens sont limités, souvent entravés, où notre épreuve est tracée à l'avance, irrévocablement. Agissons donc sur le monde immatériel, et nous transformerons le monde matériel.

Que de maux sur cette terre sont la résultante de la perversité, de l'égoïsme, de l'imprévoyance, de l'ignorance des hommes ! de l'igno-

rance surtout, car elle est la source de nos vices, pères de nos malheurs. Nous sommes égoïstes, méchants, corrompus, parce que nous ne comprenons pas les avantages de la charité, celle des uns appelant celle des autres et forçant les cœurs les plus endurcis à se rallier au drapeau de la fraternité et de l'harmonie universelles.

Parmi toutes ces misères terrestres que nous pouvons faire disparaître progressivement, dans l'avenir, par des moyens purement spirites, devons-nous signaler l'excès des jouissances matérielles, qui amènent la satiété et le dégoût dans cette vie, qui préparent de cruels remords pour la vie suivante ; d'un autre côté et en regard le paupérisme et le prolétariat, qui oblitèrent les facultés de l'homme, qui entravent ses aspirations et ses efforts, qui l'irritent et le poussent dans la voie du mal ; puis les budgets de la paix armée et les guerres, avec leurs lourdes charges, les douleurs physiques des blessés, les douleurs morales déchirantes de ceux qui croient avoir perdu par la mort un proche parent ou un ami ; les inondations, dont la prévoyance et quelques sacrifices auraient pu sinon empêcher, au moins réduire les désastreux effets, de même que pour les épidémies, les accidents divers, les sauterelles, les tremblements de terre, tous ces maux, tous ces malheurs contre lesquels nous pourrions lutter avec plus de succès, si nous savions prévoir, calculer, nous entendre, pratiquer la charité, ce puissant levier qui décuplerait nos forces, notre intelligence et nos moyens?

Trois forces agissent puissamment sur les Esprits, beaucoup plus maniables, plus faciles à transformer dans le sens du progrès que ne le sont les vivants :

1° La prière : les effets en sont rapides, merveilleux. Priez Dieu avec ferveur et énergie, de toutes les forces de votre cœur et de votre âme, en faveur d'un esprit malheureux, ou rempli d'idées fausses : au bout de quelques secondes il s'est produit en lui une amélioration plus ou moins sensible, selon que de son côté il a favorisé votre travail ;

2° Le concours des bons Esprits : ils peuvent beaucoup sur les Esprits inférieurs par leurs prières, leurs raisonnements et leurs exhortations. Ce concours ne vous fera jamais défaut, si vous vous donnez la peine de les évoquer, et de leur demander cette faveur, qu'ils accordent avec joie ;

3° Les discours des incarnés à leurs frères invisibles. Pour peu que vous ayez l'éloquence du cœur vous exercerez un pouvoir immense sur les Esprits d'ordre inférieur. Quelques-uns pourront vous résister d'abord ; mais ne vous découragez jamais ; il n'est pas d'Esprit si rebelle et si endurci qu'il soit, qu'on ne puisse mater et amener dans la voie

du bien par la persévérance et la force de la volonté. La puissance du vivant sur le mort s'accroîtra incomparablement, s'il ajoute à ses efforts personnels les deux moyens qui viennent d'être indiqués. Quand un Esprit mauvais se trouve à la fois illuminé par Dieu, prêché, sermonné par d'autres Esprits et par un incarné, il lui est impossible de résister à cette triple action. Ne l'abandonnez pas avant qu'il ne soit bien affermi dans la résolution de suivre la bonne voie. Pour vous en assurer, évoquez-le dans plusieurs séances consécutives jusqu'à ce que vos guides vous aient affirmé qu'il n'a plus besoin de votre secours.

Spirites, frères, soyez bien pénétrés de cette importante vérité, qu'il vous est facile de rendre bons les mauvais Esprits, meilleurs les bons, éclairés les aveugles, forts les faibles, courageux les lâches. Qu'une partie au moins de chacune de vos séances soit donc consacrée à l'amélioration d'un ou de plusieurs Esprits arriérés ou réfractaires au bien.

Vous commencez par poser à l'Esprit évoqué différentes questions pour vous faire une idée exacte de sa position et de son degré d'avancement ; vous l'interrogez sur ses opinions, ses intentions, ses désirs, et si ses réponses ne sont pas satisfaisantes, vous le conseillez, vous l'exhortez jusqu'à ce que le succès soit complet.

Dès que vous aurez fait entrer dans la doctrine un certain nombre d'Esprits, ils vous serviront de moniteurs, et vous apporteront un utile concours dans la tâche de la moralisation universelle. Prolongez, étendez ce travail, et vous aurez fait l'éducation de la génération qui va naître; vous aurez une magnifique moisson, vous jouirez de votre œuvre avec délices, soit comme esprits, soit comme réincarnés. Comprenez bien que le monde des invisibles est la pépinière du genre humain. Soignez cette pépinière et elle produira des sujets dont le mérite ira croissant.

Quand les bons seront en majorité au lieu d'être en minorité comme de nos jours, toutes les forces vives s'associeront, se ligueront pour combattre les fléaux de la nature. Ces forces n'étant plus gaspillées pour des travaux futiles, comme ceux de luxe, ou nuisibles, comme les préparatifs de guerre, resteront toutes disponibles pour l'amélioration et le bien-être des masses: l'agriculture fera des progrès rapides et inouïs; des travaux utiles, impossibles dans notre siècle d'égoïsme et de mauvaises passions, seront entrepris et achevés rapidement. Avec le règne de la charité sur la terre, le bien-être matériel, et partant moral, ne sera plus le privilége des élus de la fortune, mais le lot de l'humanité tout entière.

Cette grande merveille n'est point un rêve, une utopie, mais une

réalité que le spiritisme peut produire, et qu'il produira inévitablement. A l'œuvre donc, frères, entreprenez cette grande croisade contre l'esprit du mal ; venez combattre avec confiance, car d'avance la victoire vous est assurée. Qu'une noble émulation s'empare de vous, les récompenses seront graduées, en raison des efforts de chacun de nous.

La tâche est déjà commencée dans le monde invisible. Un grand nombre d'Esprits avancés se préparent par la prière et l'étude à devenir des hommes utiles à leurs semblables, dans des positions sociales diverses, selon leurs aptitudes et leurs destinées.

Salut, courage et bénédiction à vous tous, chers frères de l'erraticité, qui allez bientôt vous réincarner sur cette terre de luttes et de souffrances, qui chaque jour demandez à Dieu cette nouvelle épreuve et ce nouveau titre à une récompense incomprise des incarnés! Merci pour vos efforts, pour votre dévouement, pour vos généreuses résolutions que vous conserverez dans la vie matérielle. Mais il faut que vous soyez secondés par les spirites d'aujourd'hui.

Ces enseignements que nous vous transmettons, frères, nous ont été donnés par des Esprits supérieurs, missionnaires et représentants de Dieu sur cette planète. Ce sont eux qui nous ont appris que l'homme pourra, quand il le voudra, supprimer une notable portion de ses misères matérielles. Ils nous ont expliqué comment l'individu, fraction minime de la masse, mais la composant par la ressemblance de ses vices avec ceux des autres, soit par action soit par inertie, est l'instrument des maux dont il se plaint avec tant d'amertume. Ils nous ont dit que le remède était facile à appliquer, mais qu'il fallait procéder avec ensemble, en attaquant le mal par les individualités, peu nombreuses d'abord, mais croissant rapidement par une progression géométrique.

Tout ce qui se produit dans nos sociétés humaines, le progrès, comme le recul, comme la stagnation, le bien comme le mal, tout n'est que la résultante des aspirations, des efforts ou de l'inertie des majorités.

L'exposition de 1867 nous a donné le cachet, le criterium de l'époque actuelle : beaucoup pour le luxe ou le bien-être des heureux, presque rien, pour ne pas dire une somme négative, pour le progrès moral. Tout cela est triste à envisager pour le penseur, pour le moraliste.

A l'œuvre donc, frères, propagez la doctrine et ses pratiques fécondes; répandez-la par votre zèle, votre serviabilité dans vos conversations intimes, par le livre, par l'écrit périodique, en multipliant les formes littéraires, l'article didactique, le roman ; bientôt nous aborderons la scène qui parle à la fois au cœur, à l'âme et aux sens : Vouloir c'est pouvoir !

AMAND GRESLER.



LE MARÉCHAL BLUCHER

Aujourd'hui 12 juillet 1859, il y a, jour pour jour, quarante-quatre ans que le pont d'Iéna faillit sauter par ordre du feld-maréchal Blücher.

Le nom de ce pont rappelait au maréchal prussien une des plus éclatantes défaites qu'il eût subies.

Et cependant les défaites ne lui manquaient pas ! Témoins Aüerstadt, Prenzlau, Bautzen, Lutzen, Vauchamp, Saint-Amand et Lubeck où il fut fait prisonnier à la tête de trente mille hommes.

Donc, sans autre raison que son bon plaisir et dans l'ivresse que lui causait, pour la première fois, la victoire, il fit miner le pont, et répondit au comte de Golh, son ancien aide de camp, qui lui adressait des représentations au nom du ministre des affaires étrangères : « J'ai arrêté que le pont sauterait, et M. de Talleyrand ne peut empêcher que cela me plaise. » En apprenant cette réponse, Louis XVIII s'écria qu'il irait se placer au milieu du pont; mais Blücher n'en fit que mieux activer les opérations des mineurs. Enfin la ville de Paris eut l'idée de lui offrir trois cent mille francs pour la rançon du pont ; le pont fut sauvé.

Blücher s'en consola en pillant Saint-Cloud, d'où il expédia pour ses domaines, près de Breslau, trente chariots chargés de tableaux, d'objets d'art et même de meubles. Tout lui était bon.

Quoi qu'il en soit, vers le commencement de l'automne, Blücher, gorgé de pillage et d'honneurs, mécontent de tout, exécré de Paris et odieux même aux souverains alliés, repartit pour l'Allemagne et se retira dans ses terres. D'abord, il fit quelques excursions à Hambourg, à Dobbereau, à Carlsbad et même à Berlin, mais il ne tarda pas à se confiner tout à fait au fond d'un de ses châteaux.

Là, un étrange changement se manifesta dans le caractère du vieux soldat, qui venait d'atteindre sa soixante-quatorzième année.

La solitude et l'obscurité lui faisaient peur; la moindre indisposition lui causait une terreur qui tenait du délire; il s'entourait de soins et de précautions exagérés. Aussi ne tarda-t-il pas à devenir sérieusement malade. « Mes enfants, — répétait-il sans cesse à ceux qui l'entouraient, — ne m'abandonnez pas, de peur que j'attente à mes jours. »

Au mois d'août 1819, il alla passer quelques jours auprès du prince

de Schwartzemberg, et il le quitta brusquement sans même le prévenir de son départ. Arrivé à Kriblowitz, il ne put continuer son voyage ; il comprit, non sans désespoir, qu'il allait mourir, et témoigna un désir ardent de voir le roi de Prusse. Celui-ci se hâta d'accourir près du mourant.

— Sire, lui dit Blücher, je savais que vous assistiez dans les environs à une revue d'automne; j'ai voulu vous voir pour vous confier un étrange secret. Cependant, avant que je vous le dise, daignez me regarder avec attention et vous bien assurer que je jouis de toute ma raison.

Lorsqu'en 1756 la guerre de Sept ans éclata, mon père, qui habitait Gross-Renzow, m'envoya avec mon frère chez une de mes parentes, la princesse de Kraswisk, dans l'île de Rugen. J'avais alors quatorze ans. Après quelque temps passé dans la vieille forteresse, sans recevoir des nouvelles de ma famille, car Gross-Renzow et les pays environnants étaient devenus le théâtre de la guerre, j'entrai au service de la Suède dans un régiment de hussards. Je fus fait prisonnier à l'affaire de Suckow, et le gouvernement prussien me pressa de prendre du service dans ses armées. Je résistai durant une année; bref, je n'obtins ma liberté qu'en acceptant le grade de cornette dans le régiment des hussards noirs.

Je me réservai toutefois un congé de quelques mois; car, depuis trois années, de cruelles inquiétudes m'obsédaient sur le sort de ma mère et de mes sœurs. Je partis donc pour Gross-Renzow.

Je trouvai sur mon passage toute cette partie du Mecklembourg-Schwerin horriblement ravagée. Comme ma voiture ne montait que lentement et avec difficulté la route escarpée qui conduisait au domaine de mes aïeux, je descendis de la chaise de poste, je me fis amener un cheval et je partis à franc étrier, suivi d'un seul domestique. C'était, il y a cinquante-neuf ans, jour pour jour, le 12 septembre, et à peu près à l'heure que marque cette pendule : onze heures et demie. Une tempête horrible mugissait à travers les bois, la foudre éclatait, les éclairs brillaient et la pluie tombait à flots. Après avoir erré longtemps dans la forêt, j'arrivai devant la porte du château, et là, je m'aperçus que j'étais seul et que mon domestique ne m'avait pas suivi; la tempête et l'obscurité lui avaient, sans doute, fait perdre mes traces.

Sans descendre de cheval, je frappai du manche de mon fouet contre la porte, revêtue de lames de fer et hérissée de gros clous. On ne répondit point à cet appel. Je recommençai trois fois inutilement. Alors, perdant patience, je mis pied à terre... La porte s'ouvrit d'elle-même.

Après avoir traversé l'avenue, je gravis le perron et pénétrai dans l'intérieur du château. Rien n'était éclairé; aucun bruit ne frappait mon oreille... Je l'avouerai, mon cœur se serra et un frisson parcourut tous mes membres.

— Quelle folie ! me dis-je; le château est inhabité; ma famille l'a quitté en même temps que moi et n'y est sans doute pas revenue depuis notre départ général. N'importe! puisque me voici dans ces lieux abandonnés, il faut que je m'arrange pour y passer la nuit le moins mal possible.

En me disant cela, je traversai plusieurs pièces et j'arrivai dans la chambre à coucher de mon père. Un feu à demi éteint brûlait sous les cendres de la cheminée... A sa lueur douteuse et vacillante, je reconnus mon père, ma mère et mes sœurs, assis autour de l'âtre et qui se levèrent à ma vue. Je voulus me jeter dans les bras de mon père; mon père m'arrêta par un geste solennel. Je tendis les bras à ma mère; ma mère recula par un mouvement mélancolique. J'appelai de leur nom chacune de mes sœurs; mes sœurs se prirent par la main sans me répondre. Puis tous se rassirent.

— Ne me reconnaissez-vous point? — m'écriai-je. — Est-ce de la sorte qu'une famille doit recevoir un fils et un frère après tant d'années de séparation? Avez-vous donc appris que je suis entré au service de la Prusse? Je ne pouvais faire autrement : ma liberté, le bonheur de vous revoir étaient à ce prix; songez donc que depuis seize ans je n'ai point reçu de vos nouvelles! Séparé de vous par des guerres sans relâche, au service de la Suède, prisonnier de guerre, rien ne venait jusqu'à moi pour calmer mes inquiétudes et mes doutes.

Eh quoi! mon père! vous ne répondez pas? Ma mère! vous gardez le silence? Avez-vous oublié, mes sœurs, la tendresse et les jeux de notre enfance? ces jeux dont ces lieux ont été tant de fois témoins?

A ces dernières paroles, mes sœurs parurent s'émouvoir. Elles se consultèrent, se levèrent et me firent signe d'approcher. L'une d'elles s'agenouilla devant ma mère, et cacha sa tête sur ses genoux, comme si elle eût voulu jouer à main chaude. Surpris de cette étrange fantaisie, dans un moment d'une telle solennité, je n'en touchai pas moins légèrement du fouet que je tenais la main de ma sœur.

Une force mystérieuse me poussait à faire cela.

Alors ce fut mon tour de cacher ma tête sur les genoux de ma mère. O terreur! je sentis à travers les étoffes de soie de ses vêtements, des formes anguleuses et froides; j'entendis un bruit sec comme celui d'ossements qui s'entre-choquaient... Une main se jeta dans la mienne...

cette main y demeura... c'était celle d'un squelette ! Je me relevai en jetant un cri d'horreur. Tout avait disparu, et il ne me restait de cette épouvantable vision que les débris humains que je serrais convulsivement.

Hors de moi, je m'élançai dans la cour; j'y retrouvai mon cheval, et, après être monté en selle, je partis au grand galop, marchant au hasard à travers la forêt. Au point du jour, mon cheval s'abattit sous moi et mourut. Je tombai moi-même sans connaissance. Mes gens, inquiets de ma disparition, me retrouvèrent au pied d'un arbre, sous mon cheval et la tête brisée. Je faillis mourir, et ce ne fut qu'après trois semaines de fièvre chaude, d'agonie et de délire, que je revins à la raison. Alors seulement j'appris que toute ma famille avait péri victime dans la guerre sans pitié qui avait désolé le Luxembourg, et que le château de Gross-Renzow avait été pillé et saccagé à diverses reprises.

A peine convalescent, je me rendis une seconde fois au château pour rendre les derniers devoirs aux dépouilles mortelles de ma famille. Les plus scrupuleuses recherches ne parvinrent point à me faire découvrir ces restes sacrés. Une main seule, une main de femme, entourée d'une chaîne d'or, gisait dans la chambre où la fatale vision m'était apparue. Je pris la chaîne d'or : la voici. La main fut déposée dans l'oratoire du château.

Il y a trois jours, je dormais étendu dans ce fauteuil où vous me voyez, quand un léger bruit m'éveilla. Mon père, ma mère et mes quatre sœurs se tenaient devant moi, comme jadis au château de Gross-Renzow.

Ils se prirent par la main et tournèrent lentement autour de mon fauteuil.

— Justice ! dit mon père.

— Pénitence ! murmura ma mère en penchant sur moi sa tête désolée.

— Prière ! fit l'une de mes sœurs.

— Glaive ! soupira l'autre.

Puis j'entendis la troisième qui disait :

— Douze septembre !

Et la dernière ajouta :

— A minuit !

Ils tournèrent ainsi trois fois autour de moi en répétant les mêmes paroles. Après quoi ils unirent leurs voix funèbres pour s'écrier :

— Au revoir ! au revoir !

Je compris alors que ma destinée allait s'accomplir, et qu'il ne me restait plus qu'à recommander mon âme à Dieu et ma famille à Votre Majesté.

— Mon cher maréchal, dit le roi, pensez-vous que la fièvre et le délire ne soient pour rien dans ces deux visions? Prenez bon espoir. Vous guérirez bientôt et vous vivrez longtemps encore... N'est-ce pas que vous me croyez? Allons, donnez-moi votre main.

Comme Blücher ne répondit pas, le roi de Prusse prit la main du vieillard dans la sienne.

Cette main se trouvait glacée et minuit sonnait.

Le feld-maréchal Gerhart Lebrecht de Blücher venait de mourir.

Patrie. SAM (HENRY BERTHOUD.)

FANTOME

Les apparitions ou fantômes ne sont pas choses nouvelles. Les sceptiques de nos jours qui rient si volontiers (pour parler leur langage), de la crédulité naïve des personnes qui racontent de bonne foi ce qu'elles ont vu, ne peuvent pourtant pas nier les témoignages de l'histoire. Les revenants préoccupaient non-seulement le peuple crédule, mais encore les hommes sérieux, s'il faut en croire la lettre que Pline écrivait à Sura (livre VII, épist. 27). Je la livre à leur méditation :

« Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrais donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me ferait pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il était encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme, d'une taille et d'une beauté plus qu'humaines, se présente à lui ; la peur le saisit. ***Je suis***, dit-elle, ***l'Afrique ; je viens te prédire ce qui doit t'arriver ; tu iras à Rome ; tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite gouverner cette province, où tu mourras.*** Tout arriva comme elle l'avait prédit ; on conte même qu'abordant à Carthage, et

sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba malade, et que, jugeant de l'avenir par le passé, du malheur qui le menaçait par la bonne fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra d'abord de sa guérison, malgré la bonne opinion que tous les siens en avaient conçue. Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus horrible. Je vous la donnerai telle que je l'ai reçue.

« Il y avait à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit on entendait un bruit de fer qui se choquait contre du fer, et, si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui paraissait d'abord venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt on voyait un spectre fait comme un vieillard, très-maigre, très-abattu, qui avait une longue barbe, des cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouait horriblement. De là des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison : l'insomnie, à la longue, amenait la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, était suivie de la mort ; car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite le remettait toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnait une nouvelle. A la fin la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un peu instruit d'une incommodité si terrible pourrait y être trompé. Le philosophe Athénodore vint à Athènes ; il aperçut l'écriteau ; il demande le prix. La modicité le met en défiance ; il s'informe ; on lui dit l'histoire ; et loin de lui faire rompre son marché elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge ; et sur le soir il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination libre n'allât, au gré d'une crainte frivole, se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main à écrire. Au commencement de la nuit, un profond silence règne dans cette maison comme partout ailleurs. Ensuite il entendit des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtaient. Il ne lève pas les yeux ; il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit s'augmente, s'approche ; il semble qu'il se fasse près de la porte de la chambre même. Il regarde, il aperçoit le spectre tel qu'on le lui avait dépeint. Ce spectre était debout, et l'appelait du doigt. Athénodore lui fait signe d'attendre un peu, et

continue à écrire comme si de rien n'était. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois, et voit que l'on continue à l'appeler du doigt ; alors, sans tarder davantage, il se lève, prend la lumière et le suit ; le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles et les place à l'endroit où il avait été quitté, pour le pouvoir reconnaître. Le lendemain, il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner que l'on fouille à cet endroit. On le fait : on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes ; le temps avait consumé les chairs. Après qu'on les eut soigneusement rassemblés, on les ensevelit et, depuis qu'on eut rendu au mort les derniers devoirs il ne troubla plus le repos de cette maison. Ceci je le crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne.

« J'ai un affranchi, nommé Marcus, qui n'est pas sans savoir : il était couché avec son jeune frère ; il lui sembla voir quelqu'un assis sur leur lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête, et même lui coupait les cheveux au-dessus du front. Quand il fut jour on aperçut qu'il avait le haut de la tête rasée, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure arrivée à un de mes gens ne permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné ; deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontait) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il était couché, et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé, comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu ; car on trouva dans son portefeuille une requête donnée contre moi par Carus. De là on peut conjecturer que, comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux et de les laisser croître, ceux que l'on avait coupés à mes gens marquaient que j'étais hors de danger. Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation ; et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté, pour me tirer de l'inquiétude où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y plus être. Adieu. »

UN MÉDIUM GUÉRISSEUR

— SUITE —

VII

Notre intention n'est pas de citer entièrement les nombreuses et longues lettres qui forment la suite de l'histoire de M. Blandin ; mais nous procéderons en les énumérant dans l'ordre des dates, prenant soin d'en extraire ce qui s'y trouvera de plus frappant, et surtout de recueillir les paroles du guérisseur, pour mieux étudier un homme aussi extraordinaire.

1854. — Durant cette année, M. Blandin opéra une grande quantité de guérisons, et pour donner une idée des résultats extraordinaires de ses attouchements, nous allons citer une page qui paraîtra bien étrange à ceux qui ne sont pas initiés aux doctrines spirites.

Il s'agit d'une jeune personne de seize ans qui était atteinte d'une maladie pestilentielle.

« Versailles, le 26 octobre 1855.

« Ma chère enfant va se marier !

« Que je suis heureux en pensant qu'à la simple imposition d'une de vos mains sur sa poitrine, vous l'avez arrachée à une mort certaine, alors qu'elle était frappée d'une épidémie qui désolait Vanvres, où elle demeurait le 24 août dernier.

« Ma fille avait une fièvre miliaire, une fluxion de poitrine, un rhumatisme aigu, de fortes palpitations de cœur, une exhalaison pestilentielle, le tout accompagné d'une enflure qui rendait la gorge, les mains et les pieds tout noirs.

« Vous avez imposé votre main sur elle, et tout disparut comme par enchantement. La garde-malade commençait à être atteinte de cette maladie terrible, et vous l'avez guérie aussi, rien qu'en la touchant.

« Comptez sur notre reconnaissance éternelle.

« LACAILLE, libraire. »

1855-1856. — Le nombre des malades venant se faire guérir augmenta encore durant ces deux années, pendant lesquelles M. Blandin fut doué de nouvelles puissances que nous verrons se manifester dans les faits suivants.

1857. — Au mois de février de cette année, M. Blandin eut la visite d'un pauvre marinier de Montargis nommé Mercier, perclus et souffrant jour et nuit. A la simple imposition des mains du docteur mer-

veilleux, ce malade fut délivré soudain de tous ses maux ; sous l'empire d'une émotion indicible, il se prit à pleurer en s'écriant : « Ah ! si vous pouviez aussi guérir ma pauvre femme ! »

La femme de Mercier avait cinquante-quatre ans, et elle souffrait depuis son bas âge. M. Blandin croyait qu'il lui serait impossible de guérir à une aussi grande distance ; cependant une inspiration lui vint et, sympathisant avec la douleur du vieux batelier, il lui dit, les yeux attachés au ciel : « Il est deux heures trente minutes... Votre pauvre femme est guérie !... »

Rentré chez lui, Mercier reçut une lettre que lui adressait M. Blandin et dans laquelle il lui disait : « Vous n'avez plus rien à craindre... » Mme Mercier, surprise de la guérison merveilleuse de son mari, éprouva une grande agitation en lisant cette lettre et une voix intérieure lui donnait ce conseil : « Place l'écriture du guérisseur sur le creux de ton estomac, et tu seras guérie !... » La pauvre femme s'empressa d'obéir à la voix secrète et elle fut délivrée soudain des maux qui lui avaient fait un enfer de ses jours passés.

Dans sa reconnaissance pour son sauveur, cette femme courut lui annoncer elle-même la guérison qu'elle lui devait. Notre médecin surnaturel comprit alors qu'il pouvait guérir les malades, même étant fort éloigné d'eux, au moyen de ses lettres et surtout en leur envoyant des morceaux de toile touchés par lui. Ce mode de traitement lui causa un surcroît de fatigues et de dépenses, à cause des nombreuses lettres qu'il adressait et dans lesquelles passèrent en petits morceaux plus de quarante paires de draps sacrifiés par Mlle Anastasie, sa nièce, sans compter d'autres linges consacrés à cet usage.

Au mois d'août suivant, Mlle Sépot, de Courlon, âgée de dix-sept ans, atteinte d'anévrisme et de phthisie pulmonaire, condamnée par tous les médecins du pays, et Mlle Simon, sa sœur de lait, souffrant du même mal, furent toutes deux guéries aussi vite qu'on est frappé d'un éclair.

VIII

1858. — Nous allons voir deux curieuses démonstrations qui peuvent faire encore mieux ressortir les facultés extraordinaires de notre personnage.

Au mois de novembre 1857, une bonne et respectable personne, Mme Dionne de Lordonnois, alors à Joigny, recommandait à M. Blandin un ami de sa famille et plus particulièrement un sujet frappé d'une terrible maladie qui avait résisté à tous les traitements de la science : « ... Je vous demande, écrivait-elle, si, dans une pareille position, on

peut s'adresser à vous. J'ai été témoin d'un de vos miracles, car on peut appeler ainsi ce que vous faites pour les affligés. »

Le 2 décembre, M. Blandin lui adressa une réponse dans laquelle nous trouvons des passages très-intéressants :

« Madame, je regrette que vous ne m'ayez pas dit plus tôt que vous m'écriviez à l'insu des malades que vous me recommandez. Je crains que votre bienveillante sollicitude soit payée de dédain et d'incrédulité. Nous vivons dans un siècle d'ingratitude et de scepticisme. La foi ne se donne point ; c'est un bienfait du ciel dont tout le monde ne peut pas se rendre digne.

« Je ne puis promettre la guérison de vos protégés, car je ne suis rien dans les guérisons. Si je sacrifie mon repos, ma santé et ce que je possède pour faire aimer et glorifier Dieu, que de grâces il me donne en retour !...

« Je reçois peu de grandes dames, car la plupart se rient de moi, se moquent de tout, comptant trop facilement sur la bonté divine, et elles espèrent gagner le ciel par des simulacres religieux, oubliant que la sincérité des actes et une profonde humilité plaisent seuls au Créateur... »

Nous allons voir une intéressante lettre du 20 février 1858, écrite par l'inconnu que Mme de Lordonnois protégeait :

« Monsieur, daignez vous rappeler qu'il y a quelque temps une dame de Joigny vous écrivait au sujet d'un malade. C'est moi ; je suis ecclésiastique, mais obligé de cesser mes fonctions à cause d'une bronchite des plus intenses...

« Cette dame m'a communiqué votre correspondance en me suppliant de vous écrire, malgré mes doutes et mon esprit rationaliste.

« Comme prêtre, je crois que Dieu peut logiquement faire des choses extraordinaires pour l'édification de son Église. Mais je sais aussi que le démon peut changer les lois de la nature ; il a pourtant reçu, lors de sa création, une force supérieure à celle de l'homme, force qui lui permet d'opérer certains actes prodigieux, incroyables, pour tromper mieux les hommes.

« Pour moi, Monsieur, j'aime à croire que vos opérations procèdent de l'Esprit de Dieu ; je ne le mets point en doute, vu les témoignages qui me prouvent que vous opérez au nom de Dieu. Je viens donc vous prier de me guérir, mais je refuse d'être délivré de mes souffrances si la gloire en revient à d'autres qu'à Dieu.

« Veuillez, etc. « L'abbé X... »



M. Blandin répondit à ce prêtre :

« Je voudrais bien savoir quand Satan a fait de bonnes œuvres, comment il pourrait guérir lui qui ne fait que le mal, toujours le mal et jamais le bien !...

« ... Rassurez-vous sur vos crachements de sang et sur la grande faiblesse qui vous empêche de marcher, car Dieu peut tout, surtout envers ceux qui ont confiance en LUI. »

La bonne dame qui protégeait cet abbé apprit bientôt avec joie à M. Blandin que le malade était guéri. Quelques jours après, le prêtre, ne reculant pas devant la grande distance qui le séparait de son sauveur, vint le remercier accompagné de M. Dionne.

Vers la fin de 1858, M. Blandin eut l'idée de réunir douze malades placés en demi-cercle, pour essayer de guérir un plus grand nombre de sujets à la fois. Se mettant au centre, les bras croisés, les yeux fermés, il leur disait :

« Tenez-vous debout tant que vous pourrez ; regardez-moi bien, contemplez ensuite le ciel et ne pensez qu'à Dieu, le Dieu unique, le créateur du ciel et de la terre, Celui qui est tout, qui voit tout, qui fait tout...

« Vous savez que Dieu a créé l'homme à son image. Regardant vers les cieux, figurez-vous voir la divinité sous une apparence humaine ; regardez-la avec recueillement, glorifiez-la et insensiblement abaissez vos yeux sur moi sans cesser de penser à Dieu ; je suis un intermédiaire chargé de recevoir et de transmettre le don du Tout-Puissant, et s'il daigne venir en vous vous serez guéris.

« La puissance se manifestera par les frémissements, le chaud ou le froid que vous ressentirez. »

Quand les malades avouaient qu'ils étaient guéris, M. Blandin leur disait :

« Soyez repentants et purs, soyez justes et bons, aimez votre prochain comme vous-mêmes, honorez votre père et votre mère, qu'ils vivent sur cette terre ou qu'ils soient dans le monde des Esprits, et Dieu restera toujours en vous... »

Malgré l'efficacité de la puissance qui agissait par notre guérisseur, il avait moins de succès sur les maladies des personnes libertines, gourmandes et incrédules, sur celles qui avaient subi des traitements au mercure ou à la belladone, et sur celles qui étaient affectées de cancers internes. Au reste ceux qui se disaient malades sans l'être s'exposaient beaucoup en croyant tromper Dieu, puisque ce n'était pas, comme il le disait lui-même, M. Blandin qui guérissait.

Enfin il est bon de remarquer cette autre déclaration du médecin mystérieux aux incrédules et aux mystificateurs, quand il leur disait que le don qui lui avait été dévolu ne prévenait aucune maladie future, n'empêchait ni les accidents ni la rupture des vaisseaux sanguins et n'éternisait pas la vie corporelle des malades guéris, parce que ces choses seraient contraires aux lois que la sagesse divine a données à la nature.

IX

1859. — Parmi les personnes qui furent guéries dans le cours de cette année, nous citerons :

MM. Auguste Ribière, frère de Mme Dionne de Lordonnois; Fortin, directeur des postes à Ville-Vallier (Yonne), et Nézoidet, son beau-frère; Granger; Drouet, de Saint-Germain en Laye; Mme Tulout, de Saint-Bris; Mme Moreau, la femme du maire de la commune d'Armeaux (Yonne); M. Carolet, fabricant de pianos, rue Charonne, 49, à Paris. Ce dernier fut guéri par le simple attouchement d'une lettre de M. Blandin; les morceaux de cette précieuse lettre ayant été conservés par Mme Carolet dans un petit sac de mousseline, ils aidèrent à la guérison d'une de ses ouvrières, par la simple apposition sur le siége du mal.

1860. — M. Reculart, entrepreneur à Versailles; Mme de X..., au château de Roquencourt; MM. Octave Beaudoin, à Saint-Valérien (Yonne); Jules Hubert, concierge, rue du Réservoir, 12, à Versailles; Mme Leroy, de Boulogne-sur-Seine; Mlle Masson, du même lieu; M. Poinsot, de Trappes, guéri de ses attaques d'épilepsie après avoir touché le manteau de M. Blandin; M. Eugène Lemaire, d'Égatine, commune de Plaisir; le jeune Chavaux, fils d'un employé aux hypothèques, et ancien sous-officier des chasseurs d'Afrique, rue de la Paroisse, 29, à Versailles; Mlle Marie Tapin, rue Hoche, 21, à Versailles, guérie de quatre glandes cancéreuses en suppuration depuis deux ans.

La dame d'un journaliste voulait publier sa guérison, mais M. Blandin lui fit remarquer que cette publicité attirerait trop de malades et qu'il en serait fort incommodé.

Néanmoins nous allons citer une lettre qui prouvera le retentissement lointain des cures miraculeuses du guérisseur :

« Genève, le 28 avril 1860.

« J'espère que vous voudrez bien pardonner à un inconnu s'il vient

s'éclairer près de vous sur des faits qui lui ont été rapportés par une personne que je considère infiniment.

« Il m'a été dit, Monsieur, qu'animé d'un zèle charitable et religieux pour l'humanité souffrante, vous vous consacrez à guérir diverses maladies par l'imposition des mains, don d'en haut qui émerveilla les temps anciens et qui paraît avoir été renouvelé en votre faveur...

« Marquis DE NICOLAÏ. »

M. Blandin répondit au marquis de Nicolaï qu'il ignorait la médecine, qu'on lui avait prédit la possession du don de guérir et qu'il l'avait reçu sans le savoir. M. de Nicolaï vint en France pour visiter M. Blandin ; ils entrèrent en relation, mais pour peu de temps, car une discussion sur la théologie les divisa brusquement.

1861. — Chaque jour, M. Blandin recevait de toutes parts des lettres où étaient exprimés les vœux qu'on faisait pour lui. Ces témoignages l'encourageaient à guérir les pauvres malades abandonnés des médecins.

M. Richez, cultivateur à Égatines, ayant deux hernies depuis trente-huit ans, a été guéri rien qu'en touchant la redingote de M. Blandin, attouchement qui lui fit ressentir des effets étranges.

Trois aveugles furent guéris miraculeusement encore, notamment M. Quinier, à Versailles, rue de Madame, nº 18.

La foule vint en si grand nombre près de M. Blandin qu'il était obligé de déménager à chaque terme ; encore ne voulait-on plus de lui nulle part. Les malades dérangeaient les commerçants en demandant son domicile ; les autres locataires se plaignaient en voyant les escaliers toujours embarrassés des malheureux qui frappaient à toutes les portes. De plus les infirmes qui venaient de loin n'avaient pas toujours les moyens de s'en retourner ; il fallait y pourvoir, les faire reposer et le plus souvent leur donner à manger. M. Blandin et sa nièce avaient déjà sacrifié plus de quarante paires de draps et beaucoup d'autres linges pour laver et bander les plaies des malheureux ; ils étaient eux-mêmes forcés de se purger fréquemment pour se débarrasser des humeurs qu'ils s'inoculaient, faute de pouvoir se procurer des aides et surtout d'avoir un grand jardin et des salles convenables.

X

1862. — Nous ne citerons désormais que les guérisons qui confondent l'imagination par un caractère des plus miraculeux.

M. Muller, meunier, rue de la Paroisse, 90, à Versailles, fend

témoignage de sa guérison personnelle et de celle d'une pauvre femme qui, en tombant, s'était cassé la clavicule gauche avec luxation derrière l'épaule. A l'imposition des mains de M. Blandin, « la fièvre de la patiente cessa sur-le-champ, les parties osseuses se rapprochèrent miraculeusement, la luxation disparut et huit jours après l'accident, cette femme reprit ses occupations. »

M. Delord, gendarme à cheval, demeurant à Trappes (Seine-et-Oise) s'était fracturé et disloqué la jambe en tombant de sa monture. Ce malheureux, venu en cabriolet chez M. Blandin, n'eut pas plus tôt touché l'épaule de cet homme surnaturel, pour s'aider à descendre, qu'il fut guéri instantanément, ne sentant plus rien de ses atroces douleurs et jetant ses béquilles. — Cet homme, étant instruit et d'une bonne conduite, est maintenant dans la gendarmerie de la Seine, attaché au service du parc de Boulogne.

1863. — M. Étienne Goret, de Chaumontel, muet et perclus depuis des années, écrivait à son bienfaiteur : « Votre deuxième lettre m'a fait parler ! Je parle aujourd'hui, comme si je n'avais jamais été muet et malade... »

Mme Duval, rue Montgallet, se désespérant de la position de sa fille (elle était à sa dernière heure), courut chez M. Blandin qui, par comble d'infortune venait de sortir. « Peu m'importe, dit-elle, voilà sa calotte, je la prends... Elle guérira ma fille, car tout ce que cet homme touche guérit !... » Le lendemain, cette heureuse mère annonçait qu'en posant sur l'estomac de sa chère enfant la calotte mystérieuse, le miracle s'était opéré !...

1864-1866. — Passons sur les cures opérées pendant ces années pour ne signaler que deux cas fort remarquables.

Mlle Jeanne Ollier, de Sablonville, âgée de dix-sept ans, était affligée d'une coxalgie de premier ordre ; ses jambes, dont l'une était plus courte que l'autre de douze centimètres, étaient croisées en chevalet depuis plusieurs années. Après avoir éprouvé six évanouissements dans des crises non douloureuses, cette affligée se leva guérie et même plus grande de six centimètres.

Un jeune homme, demeurant à Lima, capitale du Pérou, poitrinaire crachant le sang à pleine bouche, vit en songe sa tante, morte depuis des années, venant lui dire : « Va en France, tu demanderas M. Blandin et il te guérira. » Cette vision s'étant manifestée trois fois, le jeune malade entreprit le voyage et il fut guéri comme le lui avait prédit sa tante.

A cette époque, les journalistes anglais, allemands et américains

proclamaient les guérisons de leurs compatriotes, et de grands personnages d'outre-Rhin et d'outre-mer, ainsi que les illustrations de la science et de la médecine s'empressaient de venir voir M. Blandin.

1867. — Depuis bien des années un des voisins de notre guérisseur se plaignait des violentes tortures que lui causait une goutte sciatique, malgré tous les remèdes tentés pour la combattre. M. Blandin ne cessait de dire à ce malade : « Pourquoi refusez-vous le secours de DIEU ? » Le goutteux répondait : « Je n'y crois pas !... » Mais les exhortations réitérées de M. Blandin finirent par gagner le cœur du malade et il fut guéri spontanément. Alors sa joie n'avait plus de bornes et il répétait en versant des larmes : « Ah ! si j'avais cru plus tôt !... »

Un autre fait fort surprenant.

Le dimanche, 27 octobre 1867, une grande dame entra chez M. Blandin; elle était en proie au désespoir et elle s'écriait : « J'ai péché ! j'ai péché !... Que faire ?... » L'homme merveilleux comprit le mal qui la dévorait; il lui dit avec douceur : « Demandez pardon à DIEU ; soyez repentante et ne renouvelez plus vos fautes; réparez ce que vous avez fait autant que possible ; demandez de la force et elle vous sera accordée. »

La dame du grand monde voulut se jeter aux genoux de ce nouvel apôtre, mais il l'en empêcha en lui disant : « On ne s'agenouille que devant DIEU !... Soyez bonne et pure et tout ce que vous demanderez de juste vous sera accordé, suivant vos actes et vos vertus. Vous êtes guérie. Glorifiez DIEU. »

« Merci ! merci ! » répondit-elle en s'inclinant, puis elle se retira profondément recueillie et méditant sur les choses mystérieuses qu'elle venait de voir s'accomplir.

Enfin nous allons terminer la citation des cures de M. Blandin par une dernière merveille dont il a été payé d'ingratitude.

Un soir, à neuf heures et demie, on sonne chez le guérisseur ; c'est le comte de X..., au désespoir ; son fils se mourait, à dix-huit ans, après avoir épuisé tous les secours de l'art et des célébrités de Paris, d'Allemagne et d'Angleterre.

M. Blandin consentit à se rendre près du mourant ; le marquis, la marquise et toute leur famille étaient plongés dans la consternation ; le malade se trouvait si mal qu'il ne put répondre aux questions du guérisseur, qui fut obligé de se placer au pied du lit du jeune homme pour lui transmettre son don vivificateur. Quelques secondes après cette tentative, le moribond remua la tête et, après avoir jeté autour de lui

un œil égaré, il reconnut M. Blandin, qui lui commanda de se lever, ce qu'il fit à la plus grande surprise des assistants, car il était guéri!...

XI

Ne terminons pas ce récit sans faire remarquer que M. Blandin ne s'est pas seulement consacré à guérir ceux que Dieu lui envoyait; il a écrit des *Narrations sur les obscurités de l'histoire*, ouvrage si vaste et si précis qu'il semble que l'auteur de ce livre ait vécu du temps de la création, qu'il s'est échappé du déluge, qu'il a connu Moïse et Aaron, qu'il a vécu en Égypte, passé la mer Rouge, observé les profanations et les superstitions du peuple juif dans ses étonnantes péripéties, et qu'il a vu les combats et les conquêtes, les gloires et les châtiments de ce peuple, depuis la Terre promise jusqu'à la destruction de Jérusalem.

M. Blandin a tracé aussi l'*Histoire générale des sectes juives et des différentes bibles*, ouvrage d'autant plus prodigieux qu'il forme un volume de peu d'étendue et très-facile à consulter.

Comme historien, retraçant les événements accomplis dans une durée de quatre mille ans, il se montre conteur impartial; il est aussi mathématicien, géologue, psychologiste et théologien, car il excelle dans les sciences abstraites, qu'il sait mettre à la portée de toutes les intelligences.

Tout jeune encore, M. Blandin fonda une école modèle dans les régiments pour l'étude de la lecture et de l'orthographe, au repos comme en marche, ce qui amusait fort les soldats tout en les instruisant. Il était directeur et rédacteur d'un journal moral et philanthropique, organe de ses institutions de bienfaisance ayant pour but principal l'extinction progressive du funeste et abrutissant système des aumônes, cause de toutes les misères et des dépravations de la société. Remédier aux maux actuels, prévenir ceux qui nous menacent, diminuer les charges publiques et rendre les peuples grands et indépendants: telle était la tendance de ce noble cœur. M. Blandin s'occupait aussi de préserver la jeunesse des deux sexes de la corruption qui la souille dans les écoles et dans les ateliers.

Enfin on lui doit l'invention d'un gymnase mobile qui fit rapidement des merveilles dans l'École spéciale du commerce de M. Mecquet, élève de l'École polytechnique, savant professeur, homme éclairé et véritablement religieux, mais victime de concurrents jaloux et puissants qui le forcèrent à faire don de ses talents à un pays étranger.

Malgré ses hauts mérites personnels, M. Blandin a rencontré l'ingratitude et la persécution; il eut surtout à souffrir du fanatisme reli-

gieux. Sous l'influence des prévisions qui lui montraient l'avenir, cet homme voyagea beaucoup pour étudier la situation des esprits et suivre le cours des mœurs ; il se procura des livres précieux et rares ; il s'entretint avec les rois de l'intelligence, partout où il put en rencontrer, et il consacra vingt années à la préparation de l'œuvre dont il espère que le monde verra bientôt briller l'aurore.

Selon lui, tout est à refaire dans notre société. « De l'aveu de tous les penseurs, dit-il, le moment est venu où les hommes doivent naître à la seconde vie, c'est-à-dire se dépouiller spirituellement de leurs préjugés et du vieux levain de l'ancien monde pour se préparer à la rédemption universelle commencée, mais non achevée par Moïse et Jésus de Nazareth, dont les préceptes et les exemples de fraternité sont par malheur rejetés pratiquement de toutes parts, et cela à cause de l'ignorance des masses.

« Il faut encore, dit-il, que l'oppression, la violence, la ruse et les guerres barbares soient remplacées par la justice et la paix ; que les dissidences religieuses laissent régner le culte du vrai DIEU, non par les armes ou les conversions forcées.

« Recourons donc aux lois purement divines, rejetons les falsifications et les fraudes des hommes qui ont forgé des erreurs fatales à la religion vraie, hors laquelle il ne peut y avoir ni union, ni paix, ni salut. »

Disons, pour rendre hommage à certains malades reconnaissants, que beaucoup se réunirent afin d'élever une statue à leur sauveur et à sa nièce, touchant éloge de ces deux créatures remplissant une mission angélique ici-bas.

Aux personnes riches qui lui offraient la fortune pour avoir le don de guérir, il répondait : « Cela ne peut vous être donné, et si je pouvais transmettre ce don à autrui, je le répandrais gratuitement sur toutes les personnes de bonne volonté. Encore serait-on bientôt las de ce don au point d'y renoncer, tant les malades fatiguent celui qui les guérit. »

En terminant cette notice, nous citerons, pour confondre les détracteurs de cet homme de bien, les conseils qu'il adressait à ses amis :

« Ne faites rien sans consulter DIEU, DIEU seul, l'Unique Infaillible ; n'oubliez jamais dans vos prières de demander à DIEU si votre désir est bon, car trop souvent l'homme veut ce qu'il y a de plus funeste à son bonheur ou à celui de ses frères, parce qu'il est toujours illusionné par les sens, par les préjugés ou par les passions. »

Diront-ils encore que, dans ses cures merveilleuses, M. Blandin

n'était que l'agent du démon? Mais le démon qui, pour eux, n'est que le génie du mal, peut-il faire le bien? Et s'il est ennemi du bien, peut-il rendre hommage à Dieu le souverain bien?

POÉSIES MÉDIANIMIQUES

LA PAQUERETTE

Fleur des champs, pâquerette étoilée,
Une blanche et indiscrète main
Te jeta sur le poudreux chemin,
Et le pied du passant t'a souillée.

Quel est ton crime, petite amie?
Aurais-tu, par hasard, ce matin,
Trompé l'amour du cœur incertain
Qui t'interrogea dans la prairie?

Hélas! répondit la pâquerette,
Quand on m'interrogea, j'ai dit bas
Ces quatre mots : « Il ne t'aime pas! »
C'est là mon crime. — Plains la pauvrette.

Médium, X... — *Un Esprit.*

LA MORT

La mort, ombre des nuits, guide mystérieux
Que Dieu nous a donné pour faire ce voyage
Qui commence à la tombe et finit dans les cieux,
Ne choisit pas de noms et ne connaît pas d'âge.

Médium, X... — *Un Esprit.*

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.

L'AME

Il est une question qui préoccupa l'homme dans tous les temps et dans tous les lieux : l'âme. C'est que, en effet, ce je ne sais quoi d'insaisissable, d'indéfini, qui se meut, qui s'agite, qui pense, qui veut, qui vit, est fait pour étonner. Tous les philosophes ont essayé tour à tour de soulever le voile qui couvrait cet être mystérieux, et, suivant leur manière de voir et de juger, nous ont dotés d'une variété infinie de systèmes. Il serait, je crois, utile d'examiner ces différents systèmes et de mettre en regard celui que la révélation spirite nous a enseigné, de les comparer entre eux et de laisser au lecteur le soin de prononcer lui-même sur la supériorité de la philosophie nouvelle; aussi me suis-je décidé à exposer les opinions des principales sectes, sans parler toutefois des systèmes modernes, qui ne sont que la reproduction, avec quelques correctifs, des systèmes anciens.

Qu'est-ce que l'âme? Quelques-uns, entre autres Empédocle, prétendaient que l'âme n'était autre chose que le cœur; d'autres pensaient que c'était une partie du cerveau; ceux-ci disaient que c'était un souffle, *animus, anima;* Zénon le stoïcien affirmait que c'était du feu. Telles étaient les opinions le plus généralement admises : cœur, cerveau, air et feu, opinions qui conduisaient tout droit au matérialisme. En effet, que l'âme soit cœur ou cerveau, elle fait partie du corps, qui est matière et ne peut être que matière. Que l'âme soit d'air, elle se dissipera; qu'elle soit de feu, elle s'éteindra. Par conséquent elle est destructible, elle est donc encore matière. Or, pour démontrer que l'âme est immatérielle, je ne m'appuierai pas sur une autorité spiritualiste, j'emprunterai mon argument à J. J. Rousseau : « *Nul être matériel n'est actif par lui-même*, dit-il, *et moi je le suis*. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres corps agissent et qui agit sur eux, cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens et je résiste..... » Il n'est pas difficile de tirer la conclusion.

Aristoxène, musicien et philosophe, comparait l'âme à l'harmonie d'un instrument. « L'harmonie, disait-il, naît de la proportion des accords. L'âme résulte du rapport que les différentes parties du corps ont entre elles. L'harmonie d'une lyre ne subsiste plus quand la lyre est rompue. La lyre et ses cordes, voilà le corps, l'harmonie, voilà l'âme. »

Platon, dans le Phédon, fait ainsi réfuter par Socrate cette spécieuse argumentation :

« On se sent une soif brûlante, dit-il, et cependant on refuse de boire.

« Or l'âme ne saurait être l'harmonie du corps et n'être pas parfaitement d'accord avec lui. L'un demande, l'autre refuse. Où est donc l'accord entre eux? »

Xénocrate, selon les anciens principes de Pythagore, qui attribuait aux nombres une vertu prodigieuse, a soutenu que l'âme était un nombre, et par nombre il entendait unité, monade.

Je ne vois pas la nécessité d'appliquer à l'âme les principes de la géométrie.

A quoi bon, à propos d'une chose purement spirituelle, nous parler de points, de lignes et de superficie?

Démocrite prétend que l'âme est un composé d'atomes, une agrégation de molécules cosmiques. Mais, dans ce cas, quelle est donc la place occupée dans le corps par ce composé? Pourquoi le scalpel ne le rencontre-t-il pas?

Platon et Cicéron ont séparé l'âme de la matière. L'âme, d'après eux, ne peut plus être détruite; le principe de l'immortalité est proclamé.

Mais pourquoi vouloir que l'âme, au sortir du corps, rentre dans l'âme universelle, que, partie infiniment petite, elle se perde dans un tout infiniment grand, comme la goutte d'eau dans l'Océan? Que deviennent alors la conscience et l'individualité? L'âme ne serait donc immortelle que comme la matière dont aucune portion ne périt, mais dont toutes les parties se modifient.

Combien je trouve plus rationnelle, plus touchante et plus consolante en même temps, la doctrine que nous enseignent les Invisibles. Prenez *Le livre des Esprits*, vous y lisez :

« Dieu est éternel, immuable, immatériel, unique, tout-puissant, souverainement juste et bon.

« Il a créé l'univers, qui comprend tous les êtres animés et inanimés, matériels et immatériels.

« Les êtres matériels constituent le monde visible ou corporel, et les êtres immatériels le monde invisible ou spirite, c'est-à-dire des Esprits.

« Le monde spirite est le monde normal, primitif, éternel, préexistant, et survivant à tout.

« Le monde corporel n'est que secondaire; il pourrait cesser d'exister ou n'avoir jamais existé, sans altérer l'essence du monde spirite.

« Les Esprits revêtent temporairement une enveloppe matérielle périssable, dont la destruction par la mort les rend à la liberté.

« Parmi les différentes espèces d'êtres corporels, Dieu a choisi l'espèce humaine pour l'incarnation des Esprits arrivés à un certain degré de développement; c'est ce qui lui donne la supériorité morale et intellectuelle sur toutes les autres.

« L'*âme* est un Esprit incarné dont le corps n'est que l'enveloppe.

« Il y a dans l'homme trois choses : 1° le corps, ou être matériel analogue aux animaux et animé par le même principe vital; 2° l'âme, ou être immatériel, Esprit incarné dans le corps; 3° le lien qui unit l'âme et le corps, principe intermédiaire entre le corps et l'Esprit.

« L'homme a ainsi deux natures : par son corps, il participe de la nature des animaux dont il a les instincts; par son âme, il participe de la nature des Esprits.

« Le lien ou *périsprit*, qui unit le corps et l'Esprit, est une sorte d'enveloppe semi-matérielle. La mort est la destruction de l'enveloppe la plus grossière; l'Esprit conserve la seconde, qui constitue pour lui un corps éthéré, invisible pour nous dans l'état normal, mais qu'il peut rendre accidentellement visible et même tangible, comme cela a lieu dans le phénomène des apparitions.

« L'Esprit n'est point ainsi un être abstrait indéfini que la pensée seule peut concevoir; c'est un être réel, circonscrit, qui, dans certains cas, est appréciable par les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher. »

MANIFESTATIONS REMARQUABLES

M. Livermore, de New-York, a envoyé à M. Benjamin Coleman, du *Spiritual Magazine*, le récit suivant des dernières manifestations qu'il a obtenues avec le concours de Mlle Kale Fox. M. Livermore est un des négociants les plus riches de New-York; il est doué d'une haute intelligence, et ses paroles méritent toute croyance.

« Mon cher monsieur Coleman,

« Vous apprendrez sans doute avec intérêt que ma première manifestation spirite, depuis mon retour d'Europe, a eu lieu chez moi et en présence du docteur Gray; elle a eu pour résultat la présence réelle, tangible et visible de ma femme, et cela dans ma propre chambre, où se trouvaient le docteur Gray, le médium et moi. C'était le vendredi soir 10 novembre 1865; l'atmosphère était froide et couverte,



et ne contenait que peu d'électricité. Le médium et le docteur étant venus me faire visite, nous résolûmes d'avoir une séance à l'étage supérieur. Nous étions seuls à la maison, à l'exception des domestiques, qui se tenaient au sous-sol. Après avoir fait fermer la porte à clé, j'éteignis le gaz et nous prîmes place autour d'une table, au centre de la chambre. Quinze minutes étaient à peine écoulées, que nous vîmes s'élever du plancher et en face du médium une lumière brillante; elle décrivit plusieurs cercles autour de nous, se posa un instant sur la tête du docteur Gray et disparut. On pria le médium et moi de nous lever; dès que nous l'eûmes fait, la lumière se montra de nouveau entre la fenêtre et la place que nous occupions; elle nous fit reculer un peu, comme pour lui donner plus d'espace. A ce moment succédèrent des frôlements très-sensibles, et l'instant d'après, nous eûmes devant nous la forme de ma femme, tenant à la main une seule fleur; ses traits rayonnaient et étaient complètement visibles. Elle était habillée de gaze blanche; un voile transparent lui entourait la tête et pendait devant l'œil droit, mais plus tard il fut tout à fait ôté; la robe formait autour du cou des plis réguliers; elle flottait sur le reste du corps. Comme le docteur Gray était assis et que nous nous tenions debout entre lui et l'Esprit, il ne put voir que la lumière et la draperie, pendant que la forme paraissait et disparaissait cinq ou six fois dans un laps de trois quarts d'heure. J'ignore pour quelle raison l'Esprit devenait invisible pour moi chaque fois que le docteur s'approchait. J'ai suivi votre conseil à propos de certaine circonstance dont je vous ai parlé à Londres, et que personne ne connaît de ce côté-ci de l'Atlantique. Le résultat a été très-satisfaisant. Voici ce que j'ai fait à une seconde séance, deux jours plus tard : j'ai écrit, à l'insu du médecin, les deux questions suivantes !

« Ma chère femme, — je vous demande de vouloir bien maintenant « m'écrire un mot au sujet de votre apparition de vendredi dernier; « je vous prie aussi de me parler de certain incident de mon dernier « voyage en Europe. » L'Esprit a écrit sur un papier :

« Mon cher mari, — combien j'ai été heureuse de pouvoir venir à « vous dans la forme! Les paroles ne peuvent donner une idée de la « joie que je ressentais. Je porterai la prochaine fois une robe diffé- « rente : elle sera entièrement couverte de roses et de violettes, « comme vous pourrez le reconnaître. J'étais à Bade avec vous, et je « vous voyais penser à moi. J'étais aussi près de vous que lorsque je « promettais d'être à vous pour toujours; votre pensée m'avait attirée. « Mon souvenir sacré s'attache à cet endroit. Vous souvenez-vous,

« cher Charles, de notre bonheur là-bas? Soyez heureux, car je suis « toujours près de vous. — Estelle. »

EXTRAIT DE MON JOURNAL.

Première soirée. — Le temps était froid et clair, un grand feu brillait dans la cheminée; je baissai les yeux, tout en laissant une lumière pour pouvoir parfaitement distinguer tous les objets; puis, j'ouvris la table à coulisses de façon qu'il y eût au milieu une ouverture d'environ six pouces carrés. Il s'y montra après peu de minutes une main blanche et charnue d'une apparence tout à fait naturelle : à partir du poignet commençait une enveloppe d'une blancheur éclatante. La main s'évanouit, mais elle revint au bout d'un instant. Elle tenait cette fois une fleur, dont la tige pouvait avoir trois pouces de longueur; j'avançai la main pour la saisir, et, comme je la touchais, il se fit entendre un bruit sec, ressemblant à une décharge électrique; j'ouvris, à la demande de l'Esprit, le robinet du gaz; toute la chambre se trouvait alors éclairée. La main revint avec la fleur, qu'elle posa sur une feuille de papier blanc; je pris cette dernière et j'examinai la fleur. Elle présentait toute l'apparence d'un beau bouton de rose rouge avec des feuilles vertes. Miss Fox la prit en main; elle la trouva au toucher froide, humide et gluante. Comme les agents invisibles commencèrent à manifester du mécontentement, elle déposa la fleur sur le papier; la main la saisit instantanément et la fit disparaître. D'autres fleurs de formes et de couleurs différentes se montrèrent; l'une d'elles ressemblait à une marguerite blanche. « Obéissez à nos instructions, nous fut-il dit par coups frappés, les fleurs se flétrissent à votre contact. »

Deuxième soirée. — De l'humidité et du brouillard, conditions défavorables. Il se manifesta une très-belle lumière, montrant la manière dont se produisent les coups frappés; elle avait la forme d'un cylindre et elle était, comme d'habitude, accompagnée d'une enveloppe. Elle fut placée dans ma main pour m'en faire sentir le poids; la coque ou la surface cédait évidemment sous la pression de mes doigts et devenait bossuée. Je reçus par des coups visibles la communication suivante : « Cette commotion apporte dans votre vie de tous les jours de grandes bénédictions; sachez les apprécier, car elles sont rares, et peu d'âmes ont jusqu'à présent reçu votre souffle. Il y a deux vies : l'une mortelle et passagère, l'autre immortelle et éternelle. Elles se coudoient incessamment; l'une est remplie de soucis et de changements;

l'autre est sanctifiée par la paix et l'espérance ; à l'une les larmes et les sourires, à l'autre une félicité sans fin. »

Troisième soirée. — Le temps est sec et froid. La lumière s'éleva bientôt ; elle se sépara en deux et laissa voir debout, devant nous, la belle forme spirituelle de ma femme. Elle était entièrement visible, mais elle était autrement vêtue que d'habitude ; peut-être ce changement avait-il quelque chose de symbolique dont le sens m'échappe. Autour de la tête, qui s'appuyait sur la main droite, s'enroulait un turban de gaze lamée d'or ; il était parsemé de points brillants comme des diamants. Elle disparut, mais elle se montra bientôt de nouveau avec une autre coiffure. La lumière s'éleva, après son départ, jusqu'au plafond, en décrivant de grands cercles de six à huit pieds de diamètre. Je demandai qu'elle passât autour de nous, ce qui fut fait immédiatement avec une grande rapidité. Un grand rouleau de papier à dessin fut entraîné dans un mouvement giratoire et ne cessa d'accompagner la lumière. On entendait par moments la lumière, ainsi que l'enveloppe, frapper contre la table et le plafond avec une force considérable.

Quatrième soirée. — L'apparence du temps était menaçante et le froid était assez vif. A peine le gaz eut-il été éteint, qu'il se montra une splendide lumière, et nous aperçûmes la figure si connue de Franklin. Rien ne peut donner une idée de la sérénité calme, de la dignité et de la spiritualité qui y brillaient. J'avais déjà souvent vu ces nobles traits, mais ils ne m'avaient jamais autant impressionné ; ils étaient rayonnants, et l'éclat de la lumière permettait d'en voir tous les détails. Franklin se montra dans quatre endroits différents de la chambre, et chaque fois sous un autre costume. Mon chapeau, qui était resté sur le bureau, fut porté par lui pendant quelque temps ; puis il lui fut enlevé de la tête et posé sur la mienne. Franklin parut au même instant avec un chapeau à cornes, une chemise à jabot et une cravate blanche ; ses cheveux gris étaient ramenés derrière les oreilles. Il était enveloppé d'un ample vêtement de couleur foncée, qui se croisait sur la poitrine à six ou huit pouces du menton. J'ai touché et examiné ce manteau, qui m'a paru être d'une étoffe de laine grossière. L'habillement en dessous était complet ; le jabot et la cravate étaient d'une blancheur immaculée, et je pus m'assurer de la réalité de l'habit et du gilet en écartant le manteau de mes propres mains. L'expression de la figure était, pour ainsi dire, cristallisée et ne changeait que dans les intervalles d'invisibilité. La formation, étant instantanée et tempo-

raire, manque sans doute des nerfs et des muscles de l'organisation physique humaine, et elle ne peut manifester, par conséquent, qu'une seule attitude ou phase d'expression pour chaque cristallisation ou naturalisation, pendant laquelle les traits et l'expression demeurent en permanence.

Cinquième soirée. — Pluie et neige. La lumière spirituelle se montra d'abord suspendue à deux pieds au-dessus de la table. Elle descendit alors et frappa la table ; il en résulta un son métallique, semblable au choc de deux verres. La forme en était cylindrique ; elle avait environ trois pouces et demi de hauteur et une largeur un peu moindre. L'enveloppe qui l'entourait lui donnait l'apparence d'un globe de lampe qu'on aurait recouvert d'une gaze légère. On nous pria de nouveau de prêter la plus grande attention. L'enveloppe fut enlevée en partie, et nous vîmes un groupe de cristaux d'un éclat impossible à décrire : c'était comme une masse de diamants en pointe, de trois pouces de hauteur et de forme cubique. La lumière en était remarquablement belle et brillante. L'enveloppe fut alors entièrement ôtée ; le groupe de cristaux s'éleva à la distance d'un pied de nos figures, et, s'inclinant au même instant devant nous, se montra être un tube creux dont les cristaux formaient la partie extérieure ; au fond et à l'intérieur se voyait un anneau ou cercle de lumière ; le centre en était obscur, mais le bord extérieur brillait d'un vif éclat. Ce tube fut alors rapidement incliné vers nous pour être aussitôt relevé perpendiculairement. Ce mouvement donna naissance à une vapeur lumineuse qui s'échappait en forme d'anneaux et qui répandait autour de nous un parfum délicieux. Cette manifestation se renouvela à plusieurs reprises ; la vapeur qui sortait du tube restait lumineuse pendant quelques secondes et flottait dans l'atmosphère.

Il est impossible d'en décrire l'odeur délicieuse. L'enveloppe fut de nouveau jetée sur le groupe de cristaux ; on ne vit plus qu'un seul point lumineux qui traversait l'enveloppe dans toutes les directions et qui ressemblait exactement au foyer d'un verre ardent. Un parfum s'échappait de l'intérieur du tube en profusion et remplissait bientôt toute la chambre, tandis que nous suivions la lumière dans ses évolutions, tout en admirant et en respirant les anneaux lumineux.

NOTE. — Chaque manifestation diffère de la précédente, et chaque séance offre un caractère particulier.

Sixième soirée. — Le temps était beau ; il y avait un feu vif de

houille et le gaz était à moitié baissé. Une main de femme se montra et répondit à mes questions par des mouvements significatifs. Elle toucha la mienne et saisit mes doigts. Elle emporta un mouchoir que j'avais posé sur la table. La forme en était, par moments, amorphe ou grossière ; d'autres fois, elle était parfaite. Les doigts étaient tantôt largement écartés et paraissaient ne se mouvoir qu'avec difficulté, tantôt ils étaient flexibles et naturels. La main présentait au toucher l'apparence de la chair, mais la couleur en était d'une blancheur surnaturelle. Elle se terminait au poignet, comme je l'ai souvent constaté dans ce genre d'apparitions. Il n'y avait pas d'enveloppe ou de couverture, qui, d'ordinaire, accompagne ces formations temporaires dans la lumière spirituelle.

Septième soirée. — Le temps était beau et froid. Une lumière s'éleva du sol à la fin d'une communication, et nous fit voir l'Esprit de ma femme devant nous dans toute sa beauté. On me demanda mon chapeau pour abriter la lumière. Je le tenais à la main et j'en tournais l'ouverture vers l'Esprit : celui-ci secoua vivement à l'intérieur la lumière, et toute sa figure fut illuminée par les rayonnements qui s'en répandaient. Il lui tombait du front un léger voile en gaze blanche que nous pûmes prendre dans la main et examiner. Je le tins moi-même devant la figure de l'Esprit ; il était complètement transparent et semblait ajouter à la beauté éthérée de ma femme. Nous traversâmes la chambre vers le canapé qui se trouvait dans un coin, car l'Esprit nous avait dit par coups frappés : *Je voudrais me reposer sur le canapé.* On entendait des bruits et des mouvements; c'était un grand coussin qu'on transportait d'une extrémité du canapé à l'autre. Un instant après, nous y vîmes couchée ma femme. Nous nous penchâmes sur elle, en examinant avec soin sa figure et sa robe. Elle portait au front un ruban étroit, au-dessus duquel se voyait une petite rose blanche. A la tempe gauche se trouvait un bouquet de violettes, et derrière l'oreille, une rose rouge. Ses cheveux tombaient librement; j'en pris quelques tresses, que je disposai sur la robe. Je pus aussi prendre en main et examiner cette dernière. Elle était entièrement blanche et se trouvait plissée au cou et sur la poitrine. Quelques expériences très-intéressantes eurent lieu lorsque l'Esprit eut disparu. Nous nous tenions debout au milieu de la chambre et la lumière se balançait en face de nous, semblable à un pendule. Elle présentait l'apparence d'un tube en verre ou d'un anneau de cristal ayant deux pouces de diamètre sur six pouces de longueur; elle était suspendue

dans son enveloppe comme dans un sac. Cette enveloppe était lumineuse jusqu'à six pouces au-dessus du cristal; le reste en était obscur. A ma demande, elle fut placée dans ma main, à la hauteur de la poitrine, et, pendant que je la tenais, une main la prit et la posa sur le bord du chapeau que je portais. Elle y resta, tandis que je parcourais la chambre. Elle devait peser environ deux livres. J'ai examiné attentivement la lumière, qui, à ma demande, se plaça plusieurs fois dans ma main. Elle me semblait avoir la dureté de la pierre; il se voyait à l'intérieur des rayonnements pour ainsi dire liquides. La main qui tenait la lumière suspendue m'ôta mon chapeau, et les deux objets furent tantôt élevés, tantôt baissés par le même agent. Je remarquai que l'enveloppe devenait obscure à mesure qu'elle s'éloignait du réservoir de la lumière électrique.

Huitième soirée. — J'avais fait à un morceau de papier une marque particulière. La lumière, accompagnée de son enveloppe, vint se placer sur la table. A la demande des Esprits on mit le papier sur la lumière, où il resta environ trente secondes. Je le pris alors dans la main, et je trouvai des deux côtés de l'écriture en grandes lettres. Je lus d'un côté ce qui suit :

« L'avenir vous réserve de grandes joies. Ne vous laissez pas trop absorber par les affaires. — Estelle. »

Je plaçai de nouveau le papier sur la lumière, mais en le retirant après quelques secondes je ne trouvai plus d'écriture. Je renouvelai cette expérience à plusieurs reprises et je reçus d'autres messages qui disparaissaient de la même façon. L'écriture était toujours remarquablement distincte et semblait être faite au crayon, quoiqu'il n'y en eût pas dans la chambre. Ayant, à la fin de la séance attentivement examiné le papier, que je n'avais pas quitté des yeux un seul instant, je n'y pus découvrir d'autre marque que celle que j'avais faite moi-même. (***Banner of Light.***) Traduit par J. Mitchell.

QU'EST-CE DONC QUE LA VIE

Les savants, en examinant la structure du corps de l'homme, nous disent tous les jours : Voici un assemblage de cordes, de poulies, de leviers admirablement combiné. C'est par cet organe que la lumière arrive; c'est par cet autre que les sons pénètrent; c'est ici le labora-

toire de la digestion; voilà l'égout par où s'écoule ce qui est rejeté comme impropre, et le chemin par où passe ce qui a été choisi comme bon. La circulation du fluide que l'on appelle sang parcourt un trajet bien déterminé; la pression exercée sur lui par ce muscle que l'on appelle cœur explique ce phénomène; ces soupapes, ces doubles cavités font bien juger de la perfection de cet appareil. L'air étant nécessaire, voilà un autre organe, que l'on appelle poumon, qui n'est pas moins bien combiné. Plus nous examinons cette machine, et plus nous sommes portés à admirer les combinaisons savantes qui en ont coordonné les diverses parties. Rien aujourd'hui ne nous est inconnu et nous avons pénétré les plus profonds mystères de la vie. La conception — car cette machine a le don de se reproduire, — la conception se fait dans ce lieu, c'est de telle et telle manière. Mais cette machine pense, elle agit d'elle-même; il y a donc un organe particulier où se tient, où se place le principe qui la fait agir. C'est ici, dans ce lieu, dans cette pulpe cérébrale, cela n'est pas douteux, car nous le savons par expérience, et les maladies de cet organe ne nous laissent rien à désirer sur ce sujet. Toutes les déterminations partent de ce centre; la nature n'a plus de mystères et nous nous connaissons nous-mêmes. Sentir, c'est vivre; vivre c'est sentir; après la dissolution, le néant, le fleuve de l'oubli. Rien après la mort, la mort même n'est rien; c'est la fin de la vie, etc., etc., et mille vérités de cette sorte. Quiconque cherchera à établir que nos savants sont dans l'erreur ne sera qu'un fou, un visionnaire, un charlatan.

Tout ce qui ne peut passer à la cornue, ni être pesé, ni vu au microscope, doit être abandonné; l'étude n'en est pas permise. La science ne reconnaît comme vraies que les choses que les sens saisissent. Ainsi, tout mouvement, même du corps le plus léger, fait du bruit; elle niera ce bruit, parce qu'elle ne l'entend pas.

L'air, parfois, contient des agents d'une grande force; ne les sentant pas, elle niera également leur existence, quoique souvent ces agents causent la mort. Les nerfs seraient inutiles s'il n'y avait point de fluide nerveux; elle ne se prononce point sur son existence. La science n'adopte un fait que lorsqu'il est devenu vulgaire.

Baron du Potet.

Rien n'est plus vrai. Ne savons-nous pas, en effet, qu'il a fallu trente années pour que les lois de la circulation du sang fussent reconnues, et deux cents exemples de chutes de pierre pour qu'on crût à l'existence des aérolithes? Christophe Colomb ne passa-t-il pas pour un

rêveur, quand il conjectura qu'il devait y avoir des terres à l'ouest de l'Europe? Galilée ne fut-il pas regardé comme un fou pour avoir démontré le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil? Et vous, spirites, qui ne voulez pas admettre le néant avec la science, vous qui proclamez dans l'homme deux principes, le principe intelligent et le principe matériel, qui reconnaissez, pour établir la connexité de ces deux principes, un troisième élément, appelé fluide universel, qui joue le rôle intermédiaire entre l'esprit et la matière proprement dite, trop grossière pour que l'esprit puisse avoir une action sur elle, vous qui jetez une lumière nouvelle sur tous les phénomènes psychologiques, vous qui, dans vos démonstrations, rejetez le surnaturel pour ne vous adresser qu'à la raison, vous voulez vous soustraire aux sarcasmes et aux railleries de vos nombreux adversaires? Vos explications sont trop simples pour que l'orgueil du savant les accepte! Est-ce à dire pour cela que vous deviez cesser un seul instant de lutter ou de croire au succès de votre cause? Non, ce serait une faiblesse digne de blâme. On vous l'a déjà dit: les vérités sont providentielles, elles n'arrivent qu'aux époques voulues. Si les novateurs se plaignent des tourments qu'ils endurent toujours et des échecs qu'ils essuient parfois, c'est qu'il faut que la route qu'ils prétendent ouvrir soit jalonnée et que chaque jour soit témoin d'un combat; il faut aussi des martyrs à la vérité pour qu'elle cesse d'être méconnue. Ouvriers de la première heure, si notre tâche est pénible, la récompense sera belle. Courage donc, amis!

LE MARQUIS DE LONDONDERRY ET L'ENFANT BRILLANT

Il y a environ quarante ans, l'aventure suivante arriva au marquis de Londonderry, depuis lord Castlereagh. Il était allé visiter un gentilhomme de ses amis, qui habitait, au nord de l'Irlande, un de ces vieux châteaux que les romanciers choisissent de préférence pour théâtre des apparitions. L'aspect de l'appartement du marquis était en harmonie parfaite avec l'édifice. En effet, les boiseries, richement sculptées et noircies par le temps, l'immense cintre de la cheminée, semblable à l'entrée d'une tombe, les draperies poudreuses et lourdes qui masquaient les croisées et entouraient le lit, étaient de nature à donner un tour mélancolique aux pensées.

Lord Londonderry examina sa chambre et fit connaissance avec les anciens maîtres du château, qui, debout dans leurs cadres, semblaient



attendre son salut. Après avoir congédié son valet, il se coucha. Il venait d'éteindre sa bougie, lorsqu'il aperçut un rayon de lumière qui éclairait le ciel de son lit. Convaincu qu'il n'y avait point de feu dans la grille, que les rideaux étaient fermés et que la chambre se trouvait, quelques minutes avant, plongée dans une obscurité complète, il supposa qu'un intrus s'était glissé dans la pièce. Se tournant alors rapidement du côté d'où venait la lumière, il vit, à son grand étonnement, la figure d'un bel enfant entourée d'un nimbe.

Persuadé de l'intégrité de ses facultés, mais soupçonnant une mystification d'un des nombreux hôtes du château, lord Londonderry s'avança vers l'apparition, qui se retira devant lui. A mesure qu'il approchait, elle reculait, jusqu'à ce qu'enfin, parvenue sous le sombre cintre de la cheminée, elle s'abîma dans la terre.

Lord Londonderry ne dormit point de la nuit.

Il se détermina à ne faire aucune allusion à ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'il eût examiné avec soin les figures de toutes les personnes de la maison.

Au déjeuner, il chercha en vain à saisir quelques-uns des sourires cachés, des regards de connivence, des clignements d'yeux par lesquels se trahissent généralement les auteurs de ces conspirations domestiques.

La conversation suivit son tour ordinaire; elle était animée, et rien ne révélait une mystification. A la fin, le marquis ne put résister au désir de raconter ce qu'il avait vu. Le maître du château fit observer que la relation de lord Londonderry devait paraître fort extraordinaire à ceux qui n'habitaient pas depuis longtemps le manoir et qui ne connaissaient pas les légendes de la famille. Alors, se tournant vers lord Londonderry : « Vous avez vu l'*Enfant brillant*, lui dit-il; soyez satisfait, c'est le présage d'une grande fortune; mais j'aurais préféré qu'il n'eût point été question de cette apparition. »

Dans une autre circonstance, lord Castlereagh vit l'*Enfant brillant* à la Chambre des Communes. Le jour de son suicide, il eut une semblable apparition. On sait que ce lord, un des principaux membres du ministère Harrowby, et le plus acharné persécuteur de Napoléon durant ses revers, se coupa l'artère carotide le 22 août 1823, et mourut à l'instant même.

FORBES WINSLOW. (*Anatomy of suicide.*)

SUR L'OBSESSION A PROPOS D'ÉPILEPSIE

L'obsession se montre sous bien des formes. Elle se manifeste médianimiquement, comme aussi elle se déclare chez des sujets tout à fait étrangers au spiritisme et à ses lois.

Il y a pour cela une raison bien naturelle ; c'est que les Esprits existant, malgré l'ignorance de la généralité des humains sur leurs destinées futures, emportent, en rentrant dans la patrie céleste, leurs rancunes ou leurs vengeances à assouvir. S'ils fussent restés sur terre, ils eussent cherché à se venger ; Esprits, il le font de même, mais bien plus perfidement, car ils vous attaquent par un point que vous ne pouvez défendre, dans votre organisme physique ou intellectuel, selon qu'ils y trouvent la possibilité de le faire.

Occupons-nous aujourd'hui de l'obsession s'attaquant au physique, et disons qu'elle se manifeste par le mouvement désordonné des membres ainsi que par des élans et des écarts auxquels jamais l'homme n'a eu l'habitude ni le pouvoir de se livrer.

Le corps humain a ses lois de locomotion et ses mouvements propres à favoriser la manifestation des idées, des goûts ou des besoins de ce corps et de l'Esprit qui l'anime; mais, dans l'obsession, toutes ces lois organiques sont renversées, interverties.

Pourquoi cela?...

Parce que la machine humaine n'est plus dirigée par un *Esprit incarné*, mais par un *Esprit désincarné*, et que celui-ci n'ayant plus son corps pour assurer la libre manifestation de ses pensées ou désirs, se sert du corps de sa victime comme s'il était à lui et lui prête ses facultés extra-humaines. D'où résultent ces états extraordinaires dans lesquels se mettent les convulsionnaires, les épileptiques, les fous, les maniaques. Toutes ces maladies proviennent d'un plus ou moins d'obsession physique ou morale.

La science dira que ces effets sont le résultat de souffrances nerveuses ou cérébrales; je suis parfaitement d'accord avec elle ; mais la science s'arrête aux *effets* et ne voit pas la *cause;* ou si quelques médecins la cherchent, ils ne trouvent pas la *véritable*, imbus qu'ils sont, pour la plupart, des idées matérialistes.

Certainement les nerfs sont en jeu dans les effets épileptiques; mais qui les met en action? Est-ce l'Esprit incarné lui-même? Oh ! non; il souffre trop de cet état pour le provoquer. Est-ce la matière seule? Non

encore; car il faudrait admettre que la matière est intelligente par elle-même, puisque, au milieu de mouvements étranges qui peuvent paraître n'appartenir qu'à la matière, il y en a d'intelligents, et il y a des conversations avec des personnes absentes, des gestes de menace qui vont dans le vide. N'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir, et ne doit-on pas admettre que si la matière paraît être intelligente, c'est qu'elle est actionnée par un Esprit?

Et la folie! est-elle toujours stupide? n'a-t-elle pas des manifestations bouffonnes, spirituelles, tristes, tendres? n'est-elle pas bien souvent tout à fait en dehors du caractère connu de l'homme devenu fou?... On dira que ce sont les organes cérébraux qui sont malades ou mal conformés. Cela peut être vrai dans certains cas, mais pas dans tous.

Comment explique-t-on l'homme devenu fou par un excès de souffrance morale? La matière, dans ce cas, est-elle cause? Non. Chez les convulsionnaires, dont le siècle dernier a vu les excès, la matière corporelle était-elle différente de celle des autres hommes? pourquoi ne souffraient-ils pas de ce qui aurait tué leurs frères? pourquoi, dans leur état normal, n'auraient-ils pu supporter ce que dans l'état extatique ils supportaient?... La science l'explique-t-elle d'une manière admissible pour tous? non, bien certainement; surtout pour ceux qui, ayant observé le phénomène de l'extase et de la catalepsie provoqué par le magnétisme, savent que par une forte volonté imposée à l'organisme d'un être plus faible, qui se soumet docilement à cette volonté supérieure, on peut arriver à lui faire produire des choses *miraculeuses*, selon les masses ignorantes qui voient toujours un miracle quand il y a manifestation d'une faculté inconnue de leur ignorance orgueilleuse. Eh bien! dans la plupart, sinon dans tous les cas d'épilepsie, de folie, de manie, il y a obsession manifeste pour nous, Esprits, qui voyons ce qui vous échappe.

Les spirites commencent à comprendre que cela se peut; eux, qui ont déjà étudié et expérimenté de nombreux effets du spiritisme, connaissent la puissance des Esprits en général; mais ils constatent surtout l'empire immense qu'un Esprit malfaisant peut prendre sur un incarné qui, par faiblesse ou ignorance, se laisse dominer.

L'obsession médianimique, remarquée à temps par les spirites intelligents, peut se détruire par une volonté forte opposée par le médium à l'Esprit dominateur. Mais l'obsession ignorée ne peut être combattue à temps; l'Esprit obsesseur prend de la force, établit sa domination sur le *système nerveux sensitif* de sa victime et le sature de son fluide

inférieur; il se l'approprie et lui communique tout ce qu'il peut de ses facultés fluidiques en établissant un courant électrique, et l'incarné, son corps, son Esprit dans ce qu'il a d'inférieur, lui appartiennent. Alors vous voyez les facultés intellectuelles s'atrophier, puis disparaître, pour faire place à des idées déraisonnables; comme dans la folie, vous voyez le corps changer de nature et de manifestations dans l'épilepsie; tantôt cela a lieu sans souffrance et petit à petit, quand l'Esprit incarné trop faible se laisse dominer sans résistance; tantôt il y a lutte, et lutte violente, quand cet Esprit se révolte et ne veut pas subir cette étreinte affreuse qui le paralyse dans son *moi*.

Les observateurs indifférents voient les effets et les résultats; vous, vous avez à chercher la *cause*, afin de la détruire.

Cette *cause* est *spirituelle* et c'est un traitement spirituel qu'il faut surtout appliquer.

C'est bien difficile, dites-vous, parce que la volonté manque chez les individus dominés de la sorte, soit au physique soit au moral.

Oui, c'est difficile, mais ce n'est pas impossible, et un magnétiseur intelligent peut beaucoup contre les Esprits obsesseurs. Jésus ne chassait-il pas les démons? Et qu'étaient ces démons, sinon des Esprits mauvais tourmentant de malheureux incarnés?

Jésus, direz-vous, avait une puissance supérieure à celle des humains; oui, supérieure, relativement à celle des incarnés de son temps, mais non supérieure à celle que vous pouvez acquérir par la pratique continuelle de ses préceptes et par le bon usage de l'enseignement des Esprits.

Jésus a enseigné la morale seule, car il ne pouvait parler aux hommes de son époque qu'un langage à leur portée, il ne pouvait leur enseigner que ce qui était immédiatement obligatoire.

Aujourd'hui, les Esprits vous parlent un langage spirituel, parce que votre intelligence s'est dématérialisée et que vos idées et vos pensées se portent souvent sur des sujets tout spirituels.

Le nombre des incarnés qui s'occupent d'études spirituelles est restreint, relativement à la quantité d'Esprits incarnés sur terre, mais il est immense, comparé à celui des incarnés du temps du Christ; aussi, les Esprits trouvent-ils des échos intelligents dans les spiritualistes d'aujourd'hui et s'empressent-ils de venir leur parler le vrai langage de la patrie.

Ce langage est celui qu'on adresse aux *forts*, à ceux qui, ayant déjà examiné la vie humaine et ses déceptions, ont cherché dans la pratique de la morale le bonheur et la tranquillité de l'âme. A ceux-là on ne

craint pas de dire ce que Jésus disait à ses disciples : — Vous êtes tous des dieux. — Eux ne comprenaient pas; vous, loin de vous enorgueillir de ces paroles, vous chercherez sa signification qui est celle-ci : — Nous avons en nous tout ce qui vient de Dieu, tout ce qui retourne à lui; nous possédons donc la *puissance;* seulement, faibles et aveugles, nous ne savons pas la découvrir en nous et la chercher là où elle se trouve.

Je l'ai dit ailleurs : ***Elle est dans la*** VOLONTÉ, ***volonté dirigée vers le bien et le juste.***

Cette volonté agit d'une manière active et puissante, et rien ne lui résiste; seulement un instrument ne devient obéissant et facile à la main que lorsqu'il a été assez manié pour qu'il en soit ainsi : de même est la volonté; il faut que l'Esprit la mette en pratique toujours et en toute occasion, afin que cette volonté se plie à lui et fasse le travail qu'il désire.

Avec la volonté que vous acquerrez forte par le travail, vous arriverez à produire des effets immenses quoique bien naturels cependant, car tout dans la nature obéit à la volonté spirituelle.

Attachez-vous à spiritualiser votre volonté, et vous serez maîtres de la nature, vous serez comme des dieux...

Que ce mot ne vous choque pas; comprenez-le dans ce qu'il est réellement. Sur terre il a été la désignation des hommes supérieurs, hors ligne, parce que vous participerez, dès cette terre, des facultés fluidiques de l'Esprit.

Mais je reviens à mon sujet, l'*obsession*, pour dire qu'un magnétiseur spirite, connaissant la *cause* de l'épilepsie, de la folie, de la manie, peut la combattre directement en s'attaquant à l'Esprit obsesseur, et en imposant sa volonté pour le repousser d'abord et le chasser ensuite.

Mais il y a dans le magnétisme une distinction à établir : il y a le magnétisme fluidique animal et le magnétisme spirituel; il est nécessaire de les bien définir et d'expliquer leurs effets, bons tous deux, mais différents. Nous le ferons prochainement.

Médium : Mlle A. C. — ***Un Esprit.***

CHEZ VICTOR HUGO

Par un Passant

Nous retrouvons dans cet ouvrage intéressant certains détails qui prouvent d'une manière évidente que notre grand poëte est spirite de cœur et âme.

Suivons l'auteur qui nous introduit dans la demeure de l'illustre exilé.

LE VESTIBULE.

« On entre chez Victor Hugo par un vestibule dont la disposition arrête le regard. — . . . . . On lit, dans les cartouches ménagés au milieu des sculptures, les premières inscriptions ; c'est une brève sentence religieuse et philosophique :

« *Aime et crois.* »

« Un laconique précepte d'hygiène physique et de morale, rien que trois mots, qui paraissent sortir de la bouche d'une pythonisse :

« *Mange*, *Marche*, *Prie.* »

« Enfin cette douce et bienveillante parole gravée dans le chambranle d'une des portes, en dehors d'une statuette de la Vierge, et qui promet l'hospitalité aux voyageurs :

« *Ave !* »

LE SALON.

. . . .

« Sur deux volutes figurant un parchemin roulé, sont gravés d'un côté les noms des hommes que Victor Hugo regarde comme les principaux poëtes de l'humanité :

« ***Job***, ***Isaïe***, ***Homère***, ***Eschyle***, ***Lucrèce***, ***Dante***, ***Shakespeare***, ***Molière***.

« De l'autre côté, on lit les noms suivants : ***Socrate***, ***Christ***, ***Colomb***, ***Luther***, ***Washington***.

« Sur le double entablement de la cheminée s'appuient deux statues en chêne : celle de saint Paul lisant, avec cette inscription au piédestal :

« *Le livre !* »

(1) Cadart et Luquet, éditeurs, 70, rue Richelieu.

« Et celle d'un moine en extase, les yeux levés, et au piédestal ce mot :

« *Le ciel !* »

LA SALLE A MANGER.

« Partout où ils ont pu prendre jour, se dressent des vases et des statuettes de porcelaine et de faïence. Le dix-septième et le dix-huitième siècles n'ont rien de plus curieux. Une statuette, notamment, qui couronne l'ensemble de la cheminée, doit être signalée. C'est une Notre-Dame-de-Bon-Secours portant l'enfant Jésus dont la petite main porte le monde. Au-dessus sont gravés ces vers :

« Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde !
O liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

« Diverses légendes complètent la physionomie du lieu. Ici le mot DIEU, en regard du mot L'HOMME ; plus loin ce cri : PATRIE. Une mélancolique parole :

« *L'exil, c'est la vie !* »

« Puis un conseil tout religieux :

Habitant des demeures périssables
Pense à la demeure éternelle !

. . . .

« Il ne nous appartient pas de décrire en entier un fauteuil de chêne, toujours vide, qui est adossé au mur et placé au haut bout de la table. Victor Hugo y voit la place des aïeux au repas de la famille. Une chaîne a fermé ce fauteuil, qui porte, entre autres inscriptions, celle-ci :

« LES ABSENTS SONT LA ! »

« Le lit fait face à la cheminée, le chevet adossé au mur et les pieds dirigés du côté du spectateur. Le dais est fait d'un assemblage de panneaux de la renaissance ; le chevet superpose deux sujets mythologiques, accostés de colonnettes et de volutes, surmontées d'un piédouche d'ébène couronné lui-même d'une tête de mort en ivoire avec cette inscription :

NOX. MORS, LUX.

. . . .

Puis des maximes :

GLORIA VICTIS ! VÆ NEMINI !

L'esprit souffle où il veut,
L'honneur où il doit.

Et enfin, au-dessus d'une horloge qui accompagne d'un gai carillon la sonnerie de ses heures, ces deux vers encore inédits :

« Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit ;
Toutes blessent, hélas ! la dernière guérit.

LA FOI MORALE

On sait que tous les cultes qui ont une longue existence historique tendent à exagérer le formalisme des symboles, des dogmes ecclésiastiques, et à multiplier les pratiques cérémonielles aux dépens de la véritable essence de la religion, qui ne consiste *que dans la foi morale pure.* Les différents dogmes, en effet, ne sont que l'enveloppe périssable, le vêtement passager de la véritable foi morale que Dieu a gravée dans le cœur de l'humanité. Ce qui est *vraiment éternel et céleste,* ce n'est pas le *credo religieux ;* il n'y a que la *foi morale* SEULE *que Dieu ait révélée aux hommes.* Or, cette loi morale est immuable et la même dans toutes les religions historiques. *La morale seule est universelle* et *essentielle,* parce que l'homme n'est pas l'auteur de la véritable religion céleste. Quant aux dogmes et aux symboles qui servent d'enveloppe à la loi morale, ils varient à l'infini selon les degrés des lumières des hommes.

Le plus beau fruit de la sagesse consiste à distinguer ce qui est *essentiel* et ce qui est *secondaire.* Il y a donc une grande différence entre la véritable essence de toutes les religions et entre les enveloppes passagères qui renferment la vérité morale et éternelle. Malheureusement l'idolâtrie de la forme s'est manifestée à diverses époques dans l'histoire de toutes les religions de notre globe. C'est contre cette idolâtrie de la forme qu'ont protesté les plus grands et les plus célèbres réformateurs, tels que Zoroastre, le Bouddha, David, Isaïe, Pythagore, Socrate, etc., etc. Ces grands prophètes se sont élevés contre les abus du culte religieux ; ils ont enseigné que la voie du salut *n'est point* dans les seules *pratiques du culte,* dans les œuvres de la loi cérémo-

nielle, mais ***bien*** dans la ***pratique*** de la ***justice***, dans l'***amour de Dieu*** et dans ***la charité à l'égard de nos semblables***. Néanmoins ces grands réformateurs religieux, tout en accomplissant une haute mission de morale religieuse, n'ont été que les continuateurs des sages et des prophètes inspirés des temps primitifs. Ils n'ont nullement modifié l'essence de la loi morale de la révélation primordiale, ni au point de vue du précepte littéral, ni au point de vue de l'esprit de ce précepte. Le Bouddha n'a été que l'écho de l'ancienne ***révélation bramanique;*** Pythagore ne fut que le continuateur d'Orphée et des anciennes révélations ésotériques de la Grèce. Quant au Christ, ***nulle part*** dans les Évangiles il ne se trouve un passage d'où l'on peut induire que Jésus songeait à établir une nouvelle loi en Israël. « Ne pensez pas, s'écria-t-il, que je sois venu détruire la loi ou les prophètes; je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir; car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il ne sera point enlevé un seul ***iota*** ni une seule virgule de ce qui ***est*** dans la loi. » (SAINT MATHIEU, V, 17, etc.)

Il est question ici des principes moraux contenus dans l'***Ancien Testament***, dont Jésus confirmait l'autorité de nouveau. Quant à la loi cérémonielle des Israélites, le Christ la reléguait au second rang. On sait que le Christ dédaignait les cérémonies vaines du culte. Il en est de même de saint Paul, qui exaltait la ***foi morale*** aux dépens des œuvres du culte et de la loi cérémonielle en général, telles que la circoncision, le jeûne, la fréquentation du temple, etc., etc.... Saint Paul voulait répandre les principes moraux et le monothéisme sublime de l'***Ancien Testament*** dans l'empire romain, et n'aspirait nullement à faire des Romains des Juifs, en leur imposant le credo ecclésiastique des Israélites. En effet, les principes moraux de l'***Ancien Testament*** trouvèrent un écho favorable dans le monde gréco-romain, vu leur caractère universel et immuable qui avait tant de rapports avec la morale pure des stoïciens, des pythagoriciens et des platoniciens, et surtout avec la morale également sublime de la révélation primitive de l'ancienne Grèce, dont les mystères de Samothrace et d'Éleusis, et quelques poëtes anciens, tels qu'Homère, Hésiode, Sophocle, Pindare, Eschyle, etc., etc..., nous ont conservé des traces précieuses.

Ceux qui ont reproché à saint Paul d'avoir dédaigné les ***œuvres morales de la loi***, et d'avoir remplacé la pratique de la justice et de la charité par une foi mystique, sont tombés dans une singulière erreur. ***Nul n'a travaillé plus*** que cet apôtre infatigable de la vérité, ***nul*** n'attachait plus d'importance aux principes éternels de la loi morale, qui

est la ***base*** et l'***essence*** de la foi ***ou la foi morale pure***. La distinction qu'on a voulu établir entre la ***foi*** et les ***œuvres*** est aussi stérile qu'absurde, à moins qu'on n'entende ici par les œuvres la pratique des ***cérémonies*** du culte, chose essentiellement secondaire et de peu d'importance aux yeux de tout homme ***doué de bon sens***. Saint Pierre lui-même, qui tenait beaucoup plus à la loi cérémonielle des Juifs que saint Paul, proclama, lors de la conversion de Cornélius, la supériorité de la justice, la prééminence de la loi morale sur le credo religieux. Il dit (***Actes des Apôtres***, X, 35) « qu'en toute nation celui qui s'adonne à la justice est agréable à Dieu. »

En effet, la mission de tous les réformateurs consiste dans la spiritualisation de la loi ; ils ont la vocation de franchir les limites étroites du credo établi. Les grands hommes ont protesté de tout temps contre l'idolâtrie de la forme ecclésiastique ; la révélation sublime de la loi morale perd malheureusement le cachet de son origine céleste, à travers les âges, grâce aux interprétations subtiles des représentants du culte. De là une nécessité perpétuelle de nouveaux réformateurs, pour réhabiliter l'auréole divine et l'éclat céleste des principes moraux, éternels et immuables. Zoroastre, le Bouddha, Pythagore, Socrate, Platon, David et Isaïe, n'ont fait qu'exprimer cette ***supériorité de la vertu*** sur les dogmes religieux, de l'idée morale sur la forme ecclésiastique.

Parmi les Israélites, le roi psalmiste a le premier réduit les six cent treize préceptes du ***Pentateuque*** à ***onze*** commandements ***moraux***, dans le ***psaume XV*** :

« Éternel, qui est-ce qui séjournera dans ton tabernacle ? Qui est-ce qui habitera en la montagne de ta sainteté?

« Ce sera celui qui marche dans l'intégrité, qui fait ce qui est juste, et qui préfère la vérité telle qu'elle est dans son cœur ;

« Qui ne médit point par sa langue, qui ne fait point de mal à son ami, qui ne diffame point son prochain ;

« Aux yeux duquel est méprisable celui qui mérite d'être rejeté ; mais il honore ceux qui craignent l'Éternel ; s'il a juré, fût-ce à son dommage, il n'en changera pas ;

« Qui ne donne point son argent à usure, et qui ne prend point de présent contre l'innocent ; celui qui fait ces choses, ne sera ***jamais ébranlé***. »

Le grand ***prophète Isaïe*** a réduit les préceptes de Moïse à ***deux*** commandements moraux dans le chapitre LVI, 1 :

« Observez la ***justice***, et ***faites*** ce qui est ***juste***. »

Le même prophète s'élève *contre* les *hypocrites* qui jeûnent et observent la loi cérémonielle du culte, chapitre LVIII, 3-7 :

« Pourquoi avons-nous jeûné, et tu n'y as point eu d'égard? Pourquoi avons-nous affligé nos âmes, et tu ne t'en es point soucié? Voici, au jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté, et vous exigez tout ce en quoi vous tourmentez les autres.

« Voici, vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et pour frapper du poing méchamment ; vous ne jeûnez point comme ce jour le *requerrait*, afin de faire que votre voix soit exaucée d'en haut.

« Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, que l'homme afflige son âme un jour? Est-ce en courbant sa tête comme le jonc, et en étendant le sac et la cendre? Appelleras-tu cela un jeûne et un jour agréable à l'Éternel?

« N'est-ce pas plutôt ici le jeûne que j'ai choisi, que tu dénoues les liens de la méchanceté, que tu délies les cordages du joug, que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés, et que vous rompiez tout joug?

« N'est-ce pas que tu partages ton pain à celui qui a faim? Et que tu fasses venir en ta maison les affligés qui sont errants? Quand tu vois un homme nu, que tu le couvres, et que tu ne te caches point en arrière de ta chair? »

Voici les admirables apostrophes d'*Isaïe* contre les vaines cérémonies du culte, chapitre Ier, 11-17 :

« Qu'ai-je à faire, dit l'Éternel, de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse de bêtes grasses; je ne prends point de plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs. Quand vous entrez pour vous présenter devant ma face, qui a requis cela de vos mains, que vous fouliez de vos pieds mes parvis?

« Ne continuez plus à m'apporter des *oblations de néant ;* le *parfum m'est en abomination ;* quant aux nouvelles lunes, et aux sabbats, et à la publication de vos convocations, je n'en puis *plus* supporter l'*ennui*, ni de vos assemblées solennelles.

« Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles; elles me sont fâcheuses, je suis las de les supporter.

« C'est pourquoi, quand vous étendrez vos mains, je cacherai mes yeux de vous, et quand vous multiplierez vos prières, je ne les exaucerai point; vos mains sont pleines de sang.

« Lavez-vous, nettoyez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions, *cessez de mal faire.*

« *Apprenez à bien faire ;* recherchez la droiture; redressez celui qui

est foulé; faites justice à l'orphelin, défendez la cause de la veuve. »

Le prophète Michée réduit la loi traditionnelle des Israélites à *trois* commandements, dans le chapitre VI, p. 7 et 8 :

« L'Éternel ne prend point plaisir aux sacrifices; mais il demande que tu *fasses* ce qui est *juste*, que tu aimes la *bénignité* et que tu marches en toute *humilité* devant Dieu. »

Les prophètes israélites ont spiritualisé la loi avec éclat; le Christ marchait sur leurs traces, en exaltant avec une nouvelle force toutes les vertus déjà révélées à Israël par Moïse, David, Salomon et la pléiade rayonnante des voyants hébreux. Le Christ spiritualisa donc à son tour la loi traditionnelle sans la modifier.

« Un jour, » disent les Évangiles d'après saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, — (SAINT MATHIEU, XIX, 16, etc; SAINT MARC, X, 17, etc., et SAINT LUC, XVIII, 18.) « un jour, un jeune homme s'approcha de Jésus et lui dit : Bon maître, que faut-il que je fasse de bien pour acquérir la vie éternelle ? — Jésus lui répondit : Pourquoi m'appeler bon ? Il n'y a que *Dieu seul* qui soit bon. Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. — Quels commandements ? lui dit-il. — Jésus répondit : Tu ne tueras point; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne porteras point de faux témoignage; honore ton père et ta mère et aime ton prochain comme toi-même. »

Dans une autre occasion (SAINT MATHIEU, XXII, 35, etc.), un docteur pharisien vint lui adresser cette question : « Maître, quel est le *grand commandement* de la loi ? — Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le grand et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. *Toute la loi et les prophètes* sont renfermés dans ces deux commandements. »

Le Christ a donc extrait du *Pentateuque*, en *deux paroles expressives*, le résumé de toute la morale du mosaïsme. (*Lévitique*, XIX, 18.)

Jésus lui-même n'apportait aux hommes rien de supérieur à cette admirable loi qui confond dans un même commandement l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Le *Talmud* proclame également la supériorité de la loi morale sur le dogme religieux. Ce livre sacré dit : « Tous les justes, à quelque religion qu'ils appartiennent, ont part à la vie éternelle. » Voilà le principe de la *tolérance universelle de tous les cultes formellement reconnu*. (*Traité Sanhédrin*.)

Malheureusement, l'humanité n'a pas compris les sublimes préceptes de la loi morale, qui *n'a pas varié d'un iota* depuis Moïse, le Bouddha, Orphée, jusqu'à nos jours. La plupart des représentants des différents cultes ont *confondu l'essence morale* avec la *forme ecclésiastique*, en attachant plus d'importance à la lettre qu'à L'ESPRIT. Ils ont abaissé Dieu à leur niveau, en mêlant son *nom sacré* à leurs passions et à leurs faiblesses. Leurs fureurs anti-fraternelles ont souillé les annales de toutes les religions historiques et positives! si l'on en excepte le bouddhisme, dont les adeptes seuls ont pratiqué la fraternité et la charité, et n'ont jamais persécuté les membres des autres cultes, bien qu'ils fussent eux-mêmes souvent victimes des persécutions des brahmines et des mahométans. Dieu n'est pas solidaire de ces actes impies, de ces guerres sanglantes, de ces réciproques anathèmes dont la religion est le *prétexte* mensonger. Non! le fanatisme ne vient pas de Dieu! La persécution ne vient pas de Dieu! Dieu est plein de mansuétude et de tolérance pour l'idolâtrie, pour le fétichisme monstrueux. Dieu n'appelle les hommes à lui que par la voix de la conscience. Les représentants du mahométisme ont écrasé par la force une foule d'adeptes appartenant à d'autres cultes. L'Église chrétienne a allumé les bûchers; elle a organisé l'épouvantable et mystérieux tribunal de l'Inquisition, qui scrute jusqu'au fond des consciences l'orthodoxie de la pensée humaine. Elle a investi d'un pouvoir absolu l'héritier de saint Pierre; elle a donné un royaume temporel à ce vicaire du Christ, qui avait dit : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* » et qui n'avait jamais eu un toit à lui sous lequel il aurait pu reposer sa tête. On connaît les annales horribles du christianisme, les guerres de la Réforme et la Saint-Barthélemy; l'Église, par la bouche de saint Dominique, poussait les soldats au massacre en disant : « Tuez toujours, Dieu saura distinguer les siens. » Paroles impies qui renversent toute la loi morale, gravée par Dieu lui-même dans le cœur de l'homme! — Malheureusement, encore de nos jours, on a à déplorer des détournements de mineurs, bien que le Christ lui-même ait formellement dit, selon SAINT MATHIEU, (XXIII, 15) : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites; car vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et *après qu'il l'est devenu*, vous le rendez *fils de la géhenne deux fois plus que vous.* »

On voit que le Christ condamnait formellement le prosélytisme insipide et le fanatisme insensé des bigots; il *prêchait la charité et la fraternité*, en disant comme tous les prophètes avant et après lui, que Dieu ne jugera l'homme que selon ses œuvres. Saint Paul, dans l'épître aux

Galates (III, 28), professe les mêmes principes en disant « qu'il n'y a ni juif, ni grec, ni esclave, ni libre, car tous sont des enfants de Dieu. »

L'heure est donc venue de rappeler aux hommes ***les préceptes sublimes des anciens livres sacrés*** qui renferment tous la même loi morale, éternelle et immuable, et qui proclament tous la supériorité de la foi morale sur les dogmes religieux, ces enveloppes ***passagères*** et ***périssables*** de la vérité céleste. Tous les législateurs religieux proclament d'un commun accord que ***la pitié parfaite*** consiste ***dans la bienfaisance et dans la fraternité***, et ***que la pratique*** de la ***justice*** est le ***véritable culte de l'homme de bien.*** O hommes ! que la paix règne dans vos demeures et que la croyance religieuse ne devienne jamais entre vous une cause de discorde et de haine ! Vous n'avez qu'un ***seul père*** qui est aux cieux, et, quoique vous l'adoriez sous des formes diverses, il vous aime tous comme ses enfants, et principalement ceux d'entre vous qui ***pratiquent*** la ***justice*** et la ***charité***. Ne persécutez donc ***personne*** pour ses opinions religieuses et politiques, et laissez à ***Dieu*** le soin de ***juger le monde.*** Il n'y a, aux yeux de Dieu, d'autre distinction qu'entre les ***bons*** et les ***méchants;*** les ***justes*** et les ***injustes*** sont pesés avec une égale équité dans les balances de la ***justice divine.***

Baron L. DE GULDENSTUBBÉ.

MAISON HANTÉE

Dans la cinquième rue de Philadelphie, district de Southewark, se trouve une maison en briques de trois étages, dont le premier sert de magasin de draperies et soieries; les autres forment l'habitation du propriétaire et de sa famille. Les locataires actuels occupent cette maison depuis plus de dix ans, et rien, jusqu'à jeudi dernier, n'était venu troubler leur vie paisible. Trois jeunes personnes de la famille s'étant retirées dans leur chambre habituelle, au troisième, sur le devant, elles furent réveillées pendant la nuit par un bruit étrange; elles se levèrent pour en chercher la cause, et ne furent pas peu surprises de trouver par terre une quantité d'objets de toilette, tels que peignes, brosses, etc. Elles remirent tout en place sur une commode; mais à peine s'étaient-elles couchées, que le désordre recommença. Elles se levèrent de nouveau, non sans une certaine émotion; la vue d'une glace se détachant du mur et allant se briser contre le mur opposé ne les rassura guère.

Elles appelèrent leur frère; grand fut l'étonnement de celui-ci de voir descendre de la cheminée les ornements qui s'y trouvaient et se livrer par terre à une danse échevelée. Des bruits bizarres se faisaient entendre au plafond et dans les murs; bref, la nuit se passa sans sommeil.

Avec le jour revint le calme; mais pendant que la dame de la maison préparait la table pour le déjeuner, une soucoupe s'envola et se cassa contre le mur; le repas eut lieu cependant sans autre accident, et chacun alla à ses affaires. Le désordre recommença dans la soirée : les portes s'ouvrirent avec violence; un objet en ivoire s'élança d'une table et vola à travers les carreaux d'une fenêtre. Les ornements de la cheminée renouvelèrent leurs; ébats les tableaux se détachèrent et traversèrent la chambre avec une rapidité merveilleuse, tantôt en brisant un cadre, tantôt sans avarie. De peur d'une destruction complète, on ôta les tableaux et les glaces et on les posa à terre; mais une grande glace s'éleva, en dépit de cette précaution, et prit son vol en zig-zag à travers la chambre; la rencontre du mur la réduisit en mille morceaux. Les pauvres locataires passèrent une nuit pleine de terreur. Les assiettes se mirent le lendemain de la partie; bientôt il n'en resta plus une seule d'intacte. Le déjeuner fut pris sur les genoux, et tous les objets mobiliers de quelque valeur, tels que tableaux, glaces, etc., furent transportés dans une maison voïsine, où ils se trouvent encore.

Le père et la mère de cette famille sont membres de l'Église baptiste; ils firent part à leur pasteur de ces faits étranges. Ce dernier, accompagné de l'un de ses collègues, se rendit à la maison pour y passer la nuit du samedi au dimanche. Nous avons longuement causé avec un de ces ecclésiastiques. Il nous a paru très-intelligent et avoir reçu une éducation solide; les phénomènes apparents de la philosophie naturelle avaient été chez lui l'objet d'études sérieuses. Il nous dit qu'il avait d'abord cru les habitants de la maison les victimes de quelque mauvais plaisant; mais ce qu'il avait lui-même vu le jetait dans la plus grande perplexité.

Dès qu'il eut pris place au salon, il vit un recueil d'hymnes s'élancer d'une salle et frapper la porte. Il ramassa le livre et le remit sur la table; une force invisible le lança une seconde fois à travers la chambre, et un ***Nouveau Testament*** l'accompagna. Bibles, Testaments et Hymnes manifestèrent pendant cette nuit d'étranges facultés. Ces livres, tantôt faisaient dans l'air le tour de la chambre, tantôt, s'échappant par la tangente, venaient se heurter contre les murs. Cela dura ainsi plusieurs heures. Les deux pasteurs s'ingénièrent à découvrir le truc qui devait produire ces mouvements mystérieux; mais toute leur sagacité fut en

défaut. D'autres manifestations eurent lieu pendant cette nuit : une ardoise atteignit d'un bond le plafond et s'y brisa ; un modèle de navire fit un voyage de circumnavigation aérienne et vint s'échouer contre le mur. Le portrait si connu du président Lincoln et de son fils fut décroché de son clou et jeté avec violence contre le mur. Un jeune monsieur, témoin de ces scènes, exprima son incrédulité à l'égard des phénomènes surnaturels; il fut rudement secoué par des mains invisibles.

Le vacarme a recommencé hier matin. Une servante, en train de laver la vaisselle, reçut au front un verre à pied qui lui fit une profonde entaille. Les clés quittèrent les serrures des portes ; ce qui restait de plats et d'assiettes fut jeté par terre. La malheureuse famille eut la plus grande difficulté à manger son dîner du dimanche, car l'assiette qui n'était pas lancée contre le plafond était sûre d'être brisée par terre. Le pain même semblait doué de vie et se livrait à des mouvements fantastiques. Une jeune personne de la famille, revenant de l'église, se vit arracher son livre de prières en entrant au salon. L'après-dinée a été assez calme; on entendit des bruits sourds; mais il n'y eut pas de mouvements d'objets inanimés.

(*Banner of Light.*) *Traduit par* MITCHELL.

Ces manifestations, que la peur du ridicule empêche souvent d'avouer, sont plus fréquentes qu'on ne pense. Est-il, je le demande, une localité, si petite qu'elle soit, qui n'ait ses maisons hantées par le Diable, ses ruines peuplées de revenants. Je veux bien que la frayeur ait exagéré les faits, que la superstition ait grossi de merveilleux nos vieilles légendes; mais on ne saurait contester que, sous cette enveloppe de merveilleux, il n'y ait quelque chose de vrai. Or, c'est ce quelque chose qu'il faudrait étudier. On se contente de le nier, c'est plus facile. Pourtant ces phénomènes s'expliquent aisément aujourd'hui, grâce au Spiritisme. Le Spiritisme nous dit que les Esprits désincarnés vivent autour de nous, au milieu de nous, qu'ils sont attirés, les uns par les fluides spirituels, les autres par les fluides matériels. Ceux-ci franchissent les premiers échelons du progrès, ceux-là sont des Esprits déjà avancés dans la voie du bien. Quoi d'étonnant maintenant que les Esprits arriérés, qui n'ont pu se dépouiller encore de tous les défauts, de tous les vices inhérents à la matière, soient encore, dans le nouveau monde qu'ils habitent, légers, méchants, cupides, jaloux, etc. Et s'ils ont gardé toutes ces faiblesses, quoi d'étonnant qu'ils prennent plaisir, les uns à effrayer leurs frères de la terre, ce sont les Esprits légers ; les autres à les tourmenter, ce sont les Esprits méchants ; ceux-ci à errer



dans les lieux qui furent témoins de leurs richesses d'autrefois, ce sont les Esprits cupides; ceux-là à semer la division parmi les incarnés, ce sont les Esprits jaloux. De là ces manifestations bruyantes, tapageuses, qui étonnent le savant, qui troublent le philosophe, qui confondent le sceptique, et qui trouvent le spirite calme, recueilli et priant.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES (*suite*).

Laissons de côté pour un moment le roi des rois, le chef auguste de notre tourbillon, le représentant matériel de Dieu sur toutes les planètes qu'il régit, le soleil.

Bornons-nous à constater que le soleil, d'après la science et l'enseignement des Esprits, est le paradis relatif de nos mondes, habité par des âmes quasi éthérées et spirituelles. Nous verrons, dans une notice spéciale, que cette doctrine est aussi en faveur au regard de la théologie, et que l'abbé Gratry notamment, dans son deuxième volume de la *Connaissance de l'âme*, lui a prêté tout l'éclat de son talent sympathique en la développant magnifiquement.

Le plus avancé des mondes de notre tourbillon, après le soleil, est sans contredit *Jupiter*, nous avons déjà dit pourquoi. L'inclinaison de l'axe de rotation, qui égale 86 degrés, rend les saisons à peu près uniformes et le printemps perpétuel. La durée de la révolution, qui est proportionnelle à la longévité, donne pour la vie moyenne des habitants 6 ou 700 ans. Enfin, l'intensité de la pesanteur, qui est de 2,55, la terre n'ayant que 1, permet une organisation humaine du double plus spirituelle que la nôtre, et moins matérielle d'autant. Il est permis de conjecturer que ses fortunés habitants peuvent se transporter d'un bout à l'autre de cette grosse planète ou à des points plus rapprochés en volant dans les airs et au gré de leurs désirs. Tout, dans cet heureux séjour, minéraux, végétaux, animaux, y suit des conditions de spiritualité. La vie dans Jupiter est évidemment une récompense, relative, il est vrai, un repos avant de monter plus haut, une station enviable avant d'avoir mérité le cercle du bonheur.

Les *Esprits* nous ont appris unanimement ce que nous savions de par

la science, et cette conformité parfaite est une preuve de plus de la vérité de leurs enseignements.

En dessous, et à un degré inférieur, vient ***Saturne***, avec ses sept lunes et son magnifique anneau.

Les saisons et les climats doivent s'y faire sentir, puisque l'inclinaison de l'axe de rotation y est de 60 degrés. Mais leur rigueur doit être singulièrement mitigée par l'heureuse influence de son anneau lié unitairement à l'harmonie de ce globe favorisé. Nous avons déjà dit ce qu'en pensait ***Fourier***, et nous y renvoyons nos lecteurs. Quant à la durée excessive de la révolution, elle favoriserait encore davantage la longévité des habitants que dans Jupiter, n'étaient les circonstances que nous venons d'énumérer plus haut, et qui, pour être amoindries, ne disparaissent pas cependant tout à fait.

Les habitants de Saturne sont un peu moins matériels que les nôtres, puisque l'intensité de la pesanteur à la surface y dépasse la pesanteur terrestre, de peu de chose, il est vrai ; cette pesanteur est de 1,09.

On peut donc conjecturer que les moyens de locomotion, bien que n'égalant pas ceux de Jupiter, sont tout au moins supérieurs à ceux de notre terre. Peut-être les habitants trouvent-ils dans leur organisation des facilités pour marcher légèrement sur les eaux et franchir de courts espaces.

C'est aussi ce que nous ont dit les ***Esprits***. Tout en avouant unanimement la supériorité de Jupiter, ils ont constaté que Saturne était une planète plus avancée que la nôtre. Ce que la science vivante de la constitution des astres nous permettait d'affirmer a été pleinement confirmé par les révélations du spiritisme.

Nous avons maintenant à nous expliquer sur Uranus, Mars, Vénus, Mercure.

Quant à Uranus, on a vu les conclusions de la science : climats excessifs, chaleur torride, froid intense. Cette planète nous paraît donc moins heureuse que la terre. A la vérité, il pourrait y avoir quelques circonstances qui nous échappent, vu l'éloignement, et qui peuvent modifier plus ou moins cette âpreté des climats.

L'intensité de la pesanteur y étant supérieure à celle de la terre et égalant 1,11, les habitants pourraient y avoir une organisation plus spirituelle et moins impressionnable aux terribles vicissitudes du froid et du chaud.

Nous en sommes réduits à de simples conjectures sur ***Uranus***, les enseignements des Esprits sur ce point ayant été équivoques et contradictoires. Il y a eu confusion entre l'Uranus actuel et une planète

parvenue déjà à l'harmonie, qui portait, à ce qu'il paraît, le même nom, et qui a fait son ascension hors de notre tourbillon inférieur.

Nous nous y sommes pris alors d'une autre manière, et nous avons interrogé les Esprits sur la planète découverte par Herschell, et tous alors ont constaté son infériorité sur la nôtre. Mais, nous le répétons, tout est conjectural à cet égard.

Mars est inférieur à la terre, quoique la longévité y paraisse double. Les habitants sont des demi-géants beaucoup plus matériels que nous, l'intensité de la pesanteur à la surface n'étant que de 0,44, et l'inclinaison de l'axe de rotation plus excentrique encore que sur notre globe. Les Esprits ont été, sur ce point, d'accord avec les constatations de la science.

Quant à *Vénus*, c'est une planète infiniment rapprochée de la nôtre. La science dirait qu'elle est inférieure et plus matérielle : 1° l'inclinaison de l'axe de rotation est de 15 degrés seulement : de là des climats excessifs ; 2° la durée de la révolution n'est que de 224 jours, et la vie moyenne plus courte; 3° l'intensité de la pesanteur est de 0,95 : partant l'organisation doit y être plus grossière.

Les Esprits se séparent à cet égard de la science, en soutenant que *Vénus* est, quoique de bien peu, plus avancée que la terre.

Mercure est une des planètes les plus malheureuses de notre tourbillon. La vie moyenne y est très-courte, et en acceptant 33 ans pour chiffre de la nôtre, on ne trouve que 10 à 11 ans pour les habitants de *Mercure*. Nous avons exposé en passant, dans nos premiers articles, les conditions évidentes d'infériorité de cet astre, dont le séjour est une punition pour les âmes dévoyées qui vont s'y incarner, ou un très-faible degré d'avancement pour les âmes peu avancées qui s'essayent à la vie et à l'exercice de l'intelligence et de la moralité.

Une seule condition est favorable dans *Mercure*, c'est l'intensité de la pesanteur plus grande que sur la terre et égalant 1,12, ce qui permettrait une organisation moins matérielle des habitants. Les Esprits, en confirmant complètement les résultats qu'on vient de lire, nous ont donné la raison de cette anomalie en nous apprenant que les hommes y étaient très-petits, et que la plus haute stature n'y dépasse pas trois pieds et demi. Ces révélations sont d'autant plus curieuses qu'elles s'adaptent parfaitement avec la science et sont avec elle dans une entière concordance.

Quant à la *Lune* et à *Vesta*, dont l'atmosphère est si petite qu'elle n'occulte pas les étoiles, les Esprits nous ont dit que ces petits astres servaient de rendez-vous et de stations aux Esprits errants.

LE SOLEIL-PARADIS DE NOTRE TOURBILLON

Nous avons, d'une part, prouvé l'habitabilité des astres, de l'autre, nous avons examiné, à la lueur de la science vivante et des révélations nouvelles, le rang respectif de chaque globe de notre tourbillon dans la hiérarchie des mondes. Nous avons promis de revenir, dans une notice spéciale, sur le Soleil. Résumons d'abord ce que nous en avons déjà dit. Nous avons constaté, d'après le docteur Plisson, que les habitants de ce séjour radieux pouvaient être éthérés et spirituels dans une proportion incompréhensible pour nous; d'un autre côté, les révélations spirites s'accordent de tous points avec ce résultat, et la note, page 81, du *Livre des Esprits*, enseigne que le Soleil n'est pas un monde habité par des êtres corporels comme les hommes de la terre ou des planètes, mais par des Esprits déjà supérieurs et affranchis en quelque sorte des liens grossiers de notre matière. On pourra lire avec fruit cette note, qui est un excellent résumé de la doctrine sur les globes de notre système. Ce n'est pas tout, il sera curieux d'interroger sur cette question *de la pluralité des mondes et de la demeure dans les astres*, un grand et profond esprit, qui se rattache au passé de nos traditions religieuses par ses origines, mais qui, par ses tendances, a déjà un pied dans l'avenir, l'abbé Gratry, qui est la plus éminente lumière du Christianisme à notre époque. A son insu, ce remarquable penseur incline vers nos doctrines et a plus d'un point de contact avec elles. Examinons donc à sa suite ce qu'ont pensé des astres, et notamment du Soleil, les défenseurs de l'antique théologie, qui ont été en même temps par éclairs les précurseurs de la foi nouvelle. C'est dans le livre admirable *la Connaissance de l'âme*, au chapitre intitulé : *Lieu de l'immortalité*, que l'auteur s'est élevé à ces horizons plus vastes et plus consolants. Il exprime d'abord la crainte de n'être pas compris, et il s'écrie :

« Qui me suivra dans cette lecture? qui me croira? On ne sait pas comprendre, et l'on ne veut pas croire. Qu'allez-vous chercher dans les astres? me dira-t-on. Et quel rapport le ciel physique a-t-il avec nos âmes?

« Par cette question, on peut éteindre la sainte curiosité et la respectueuse intelligence du livre de Dieu. Cependant, ni la divine Écriture inspirée, ni le génie, ne nous tiennent ce langage. Le prophète, en parlant des célestes occupations de l'âme, s'écrie : « Seigneur, je « contemplerai votre ciel : le soleil, les étoiles que vous avez créés. » Il dit ailleurs : « Les étoiles sont en votre présence, Seigneur, et tres-

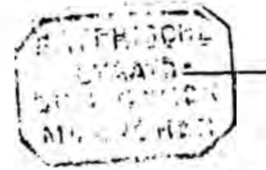
« saillent de joie en brillant devant vous. » Ailleurs : « Vous avez « placé, ô Dieu, votre tabernacle dans le Soleil! » Ailleurs encore : « Les cieux parlent de votre gloire et la racontent. »

Mais en outre, depuis que Dieu a suscité, dans ces derniers siècles, un contemplateur de son œuvre, Képler, et créé dans l'esprit humain la science du ciel visible ; depuis que les formes et les lois de ce ciel ont été démontrées à l'homme, et que la science et la raison y ont découvert des beautés, des grandeurs que nos sens ne soupçonnaient pas ; depuis ce temps, comment ne voit-on pas que ce spectacle merveilleux doit s'emparer de l'esprit humain, et se mêler de plus en plus à sa poésie, à sa science, et à toutes ses contemplations?

Se peut-il que l'astronomie continue, comme on s'en plaint, « à s'isoler dans la mécanique et la géométrie, et à ne nous montrer que des pierres en mouvement, pendant que la science de l'âme, s'isolant à son tour dans une spiritualité abstraite, parle de l'étendue avec la même indifférence que si l'univers était vide. » N'est-il pas temps que la grande science du ciel visible se lie enfin à la science de Dieu, à celle de l'âme, à la science du ciel des idées? Pour nous, depuis de longues années nous le croyons, et souvent nous nous efforçons d'atteindre à quelques points utiles de cette science comparée. »

On le voit, la philosophie et le Spiritisme ne sont pas seuls à rechercher ce que peut dire à notre Esprit et à notre cœur le spectacle vivant des cieux.

A. Pezzani,
Avocat à la Cour impériale de Lyon.



DIEU

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant le temps, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Voltaire.

L'amour, sur la terre, est l'étincelle du feu céleste, un dernier reflet de l'autre monde.

Pour les articles non signés : MAURICE LACHATRE.



LE TRAVAIL

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DES PRODUCTEURS ET DES CONSOMMATEURS

38, boulevard Sébastopol, 38

A L'ENTRESOL

La Société a pour but de mettre en rapports directs les Producteurs et les Consommateurs, pour faciliter aux uns de plus larges débouchés pour l'écoulement de leurs produits, et pour procurer aux autres les objets qui leur sont nécessaires ou les services dont ils ont besoin aux conditions les plus favorables, en les payant au moyen de leurs épargnes recueillies chaque semaine, à leur domicile, sans déplacement ni dérangement pour eux, contre des Bons de un franc ou des Reçus de un franc en à-compte sur les billets qu'ils ont souscrits, lorsque les marchandises ou les travaux leur ont été fournis à crédit.

Les Bons et les Reçus sont revêtus de la signature du Directeur, frappée en timbre sec.

Les facteurs ne sont point autorisés à donner des Bons ou des Reçus de leur provenance, ni à fournir des quittances, ni à signer des mandats.

Le Directeur décline toute responsabilité à l'égard des Abonnés qui recevraient des Billets, des Reçus ou des Mandats, émanant des facteurs et qui ne porteraient pas sa signature. Il fait la même réserve pour les promesses de crédits qui pourraient être faites à son insu par des facteurs imprudents, ou pour les engagements de fournitures de marchandises qui n'existeraient pas chez les adhérents de la Société ou à des conditions qui n'auraient pas été ratifiées par le Directeur.

Lorsque les Abonnés veulent employer les Bons qu'ils ont entre les mains pour des acquisitions de produits ou des travaux, ils se présentent au Siége social, et les échangent contre un mandat sur le fabricant adhérent de la Société qui est en mesure de fournir les produits dont ils ont besoin. Les Abonnés ne peuvent exiger en échange de leurs Bons qu'un mandat payable en marchandises pour le montant de la somme qu'ils ont versée ; et, dans aucun cas, ils ne peuvent réclamer le remboursement en espèces. Mais, si les produits des adhérents n'étaient pas à leur convenance, ils ont la faculté d'échanger les mandats non employés contre de nouveaux mandats sur d'autres adhérents.

Les producteurs et les détenteurs des produits, adhérents de la Société, sont tenus de fournir leurs marchandises ou leurs travaux à des prix conformes à la loi de Justice et de Réciprocité, et de recevoir comme espèces les mandats qui leur sont présentés par les Abonnés, revêtus de la signature du Directeur. Les mandats sont remboursés aux adhérents, en argent et à présentation, sous déduction de la remise d'usage consentie par chaque adhérent selon la nature de son industrie.

La remise prélevée sur les mandats est attribuée aux facteurs dans la proportion des deux tiers à titre de rémunération pour leurs soins et peines, et au Directeur pour un tiers, pour faire face aux frais généraux et aux charges de la Société.

Mais, si la part attribuée au Directeur dépasse la somme des dépenses et charges sociales, l'excédant est reporté pour une partie à la Réserve pour faire face aux éventualités de pertes ou d'insuffisance de recettes, et pour l'autre partie à l'Assistance publique, en conformité des principes de l'École philosophique moderne qui défend de s'appliquer la moindre part de ce qui dépasse la rémunération équitable du travail, qui déclare que tout bénéfice est le résultat d'une erreur commerciale et doit faire retour aux ayants-droit sur lesquels il a été indûment prélevé, et qui enjoint, si la restitution est impossible, de réintégrer ledit excédant à la masse sous une forme quelconque et de la manière la plus utile pour la société.

PRIME

AUX MILLE PREMIERS ABONNÉS

La dernière série de chaque volume contiendra le **BON DE PRIME** afférent aux gravures.

LES

MYSTÈRES DU PEUPLE

A TRAVERS LES AGES

PAR

EUGÈNE S

ÉPISODES CONTENUS DANS L'OUVRAGE

PARIS

DOCKS DE LA LIBRAIRIE

38, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 38

IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE TURENNE, 66.